REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE.--ANNÉE 1845.

—

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPie.

1845

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1845.

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1845

ROSETTE.

VIII (1).

On était au mois de février; Paris s'éveillait. Les marchands *détachaient* les volets armés de barres de fer qui servaient à clore la devanture de leurs boutiques. Les jeunes filles, en déshabillé du matin, les cheveux négligemment noués derrière la tête et un pot au lait à la main, descendaient dans la rue.

Émile prit un cabriolet de louage. Neuf heures sonnaient quand il vit se détacher la masse sombre et dentelée du bois de Meudon privé de feuilles. Le soleil se détachait avec peine d'un gros nuage opaque qui lui servait de voile. Une bise âcre sifflait dans les branches et les ployait avec des bruits solennels. Des corbeaux volaient par bandes en jetant çà et là dans l'air de rauques croassements.

Émile était si occupé de Rosette, qu'il avait oublié d'amener avec lui des témoins; mais, arrivé au rond-point du bois, il avisa de loin deux hommes qui l'attendaient. L'un des deux était le docteur sir William Halstein; l'autre n'avait pas de nom pour Émile.

Le docteur était habillé de noir. Sa figure sombre et amère annonçait l'impatience.

— Enfin ! dit-il en voyant Émile descendre de voiture.— Vous m'attendiez ? demanda celui-ci étonné. — Nous venons vous servir de témoins; je vous présente mon ami le baron Robert de Châtelleroux qui veux bien vous assister avec moi.

(1) Voyez tome X, page 200.

Émile salua. — Mais questionna Émile après un silence, comment avez-vous su? Je sais tout, reprit le docteur. N'espérez jamais me cacher la moindre de vos démarches.

Il ne manquait plus au rendez-vous qu'Édouard de Belmont. — Et mon adversaire? demanda Émile. — Le voici, répondit le docteur d'une voix brève. Je vois sur la route un cavalier, et je reconnais le galop de son cheval. — C'est lui qui est en retard, remarqua Émile.

Le docteur regarda à sa montre.

— Neuf heures dix minutes!... — Ce jeune homme manie-t-il bien l'épée? s'informa Émile d'un ton distrait. — Non; mais, au tir, il éteint une lumière à trente pas. — Il me tuera alors, décida Émile. — Vous avez le choix des armes, lui insinua le docteur. — Je choisirai le pistolet.

Édouard de Belmont avait à peine quelques mois de salle; il eût aisément succombé sous la main d'Émile qui était forte et exercée.

— Au reste, peu importe, déclara sir Halstein.

Le docteur avait la prétention de régler à lui seul la destinée.

— J'ai des regards, ajouta-t-il, qui déconcertent le bras d'un homme.

Édouard descendit de cheval; il était accompagné de deux amis qui devaient servir de témoins. On marcha quelque temps en silence dans l'épaisseur du bois. Une bise froide agitait les branches et secouait une rosée glaciale. Les arbres, dépouillés par l'hiver et pleins de bruits désespérés, faisaient passer jusqu'au cœur de sombres images de mort. Dès que l'on eut rencontré une clairière abritée de tout regard par des massifs de branches et tapissée d'un ancien gazon dur et court, on proposa de s'y arrêter. Les témoins chargèrent les armes et fixèrent les conditions du duel. On convint de tirer à vingt pas; le docteur devait donner le signal. Au cas où l'un des deux adversaires resterait sur le terrain, le survivant monterait aussitôt l'un des chevaux sellés et bridés qu'Édouard et ses amis avaient amenés, pour se soustraire par la fuite aux mouvements et aux enquêtes que la détonation des armes à feu pouvait faire naître aux environs. Tout était prévu. Pendant qu'on organisait de la sorte les préparatifs du duel, Émile, comte de Saint-James, dit d'une voix grave:

— Le ciel m'est témoin que je ne connais point cet homme; il m'a insulté : que son sang retombe sur sa tête!

Les témoins essayèrent, pour la forme, des moyens de conciliation.

— Non, dit-il; nous aimons tous les deux la même femme; il faut que l'un des deux disparaisse. Si je tombe, il portera de ma part à la comtesse ce mouchoir taché de mon sang.

— Voilà qui sent terriblement les romans de chevalerie! Si je meurs, continua Édouard d'un ton impertinent et ironique à l'oreille d'Émile, vous remettrez ne ma part un baiser à ma cousine.

— Vous êtes un lâche et un imposteur! s'écria Émile inspiré par une révélation du cœur; vous voulez tacher l'honneur d'une femme qui ne vous a jamais appartenu.

— Vous êtes des enfants, intervint le docteur; on ne se dispute pas quand on va se brûler la cervelle. Occupez-vous seulement de régler vos comptes avec Dieu et avec les hommes.

— Vous croyez en Dieu, docteur? interrogea Édouard d'un air fat.

— Je crois que vous allez mourir, reprit-il en lançant sur le jeune homme un regard pétrifiant.

Édouard se sentit froid à l'âme.

Les deux champions prirent place l'un devant l'autre, à une distance de vingt pas, tous deux immobiles, l'index sur la détente de leurs armes, le front haut.

Édouard était courageux.

— Vous allez tuer cet homme, dit rapidement le docteur à l'oreille d'Émile, d'une voix brève et métallique qui représentait bien celle de la fatalité. Souvenez-vous que c'est à moi que vous le devez.

En prononçant ces mots, il frappa trois fois dans ses mains.

Édouard tira le premier; la balle traversa une boutonnière de l'habit d'Émile.

Celui-ci tira presque en même temps.

— Mort! crièrent deux ou trois voix.

L'homme était tombé à la renverse, baigné dans son sang.

— Prenez ces rênes, dit vivement le docteur à Émile, en lui amenant un des chevaux tout prêts pour la fuite, et dépêchez-vous, car j'entrevois du mouvement sur la route.

Émile, étourdi, mit son pied dans l'étrier et partit. C'était la première fois qu'il lui arrivait de tuer un homme en duel. Son galop fut un cauchemar. Les arbres de la forêt lui semblaient de noirs fantômes qui couraient sur ses traces pour le saisir. Il allait au hasard devant lui, hâtant son coursier écumant de toute la force de ses talons. Les branches agitées murmuraient à ses oreilles de sinistres paroles. Le vent lui sifflait des menaces terribles. Il allait toujours, emporté dans sa course fatale par les ailes du remords. Enfin il arriva devant les murs de Paris. Un instant, l'idée lui vint de tirer à lui la bride de son cheval vers les plaines d'Issy; mais, comme tous les hommes qui ont la conscience chargée d'un reproche, il craignit la solitude. La grande ville, avec son bruit et sa foule tumultueuse, l'attirait. Il s'engagea résolument par la rue de Sèvres; seulement il lui semblait que tous les regards se portaient à son front comme à celui de Caïn. « Ils ne me tueront pas, s'écriait-il, car la loi et surtout les usages de la nation me marquent d'un sceau d'impunité, mais ils n'en diront pas moins en me voyant : Homicide ! »

Il arriva à son hôtel. Un domestique prit son cheval par la bride et le mena à l'écurie : — A qui faudra-t-il le rendre ? s'informa cet homme.

— A personne, répondit Émile d'une voix sourde; son maître est mort.

Au même instant, il leva les yeux vers le balcon de Rosette, et l'aperçut entre les rideaux qui regardait dans la cour.

En effet, Rosette connaissait parfaitement le pas de Sardanapale, magnifique cheval égyptien qu'Édouard avait acheté soixante guinées ; elle l'avait même monté quelquefois. A le voir revenir avec Émile, elle éprouva une légère surprise, mais une de ces surprises de jolies femmes qui ne vont jamais bien avant dans la cause des événements, par la crainte qu'elles ont de s'émouvoir.

— Je ne les croyais pas si bien ensemble, se dit-elle, attribuant à un échange ou à un prêt amical l'incident du cheval d'Édouard entre les mains d'Émile.

Cela dit, ou du moins pensé, elle s'étendit de nouveau dans son fauteuil, et continua sa lecture d'un roman qui l'ennuyait.

Émile entra dans la chambre de Rosette brusquement, les

bottes et les vêtements couverts de poussière, la cravache à la main, les yeux égarés.

— Mon Dieu ! en quel état vous voici ! s'écria Rosette, qui n'avait remarqué dans son mari que le désordre de sa toilette; comment osez-vous bien entrer chez moi dans un pareil négligé? Vous me faites peur, monsieur.

— Je viens en effet pour vous faire trembler, madame.

— En vérité, dit-elle en examinant la figure d'Émile, je vous dispense d'un pareil rôle. Vous avez un air bouleversé qui m'inquiète. Asseyez-vous, de grâce; mais ne me faites ni scène ni coup de théâtre, car je n'aime point le drame moderne, je vous en avertis.

— Vous m'écouterez, dit Émile resté debout.

— A moins que vous ne soyiez trop ennuyeux.

Il y eut un silence, durant lequel Rosette reprit sa lecture. Émile, lui arrachant le roman des mains :

— Je vous aime, madame, prononça-t-il d'une voix triste et souffrante qui sortait du cœur.

— Ceci n'est point très-effrayant, ni surtout très-nouveau; vous me l'avez dit hier et ce matin : si vous me le repétez une fois de plus, je n'y croirai plus du tout.

— Je viens de vous faire le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à la femme qu'il aime.

— Je ne vous comprends pas, monsieur; mais, m'eussiez-vous sauvé la vie, je ne suis point accoutumée à la reconnaissance.

— J'ai sauvé votre honneur, madame.

— Vous pouviez vous dispenser de ce soin, je vous jure; mon honneur n'était nullement en danger, je ne vous ai point attendu jusqu'ici pour savoir le défendre.

Émile, dont les pensées incohérentes s'échappaient, comme on vient de le voir, sans ordre et sans adresse, se recueillit un instant et marcha dans la chambre à grands pas; puis, s'arrêtant devant la comtesse qui s'était remise encore une fois à lire :

— Vous êtes une femme charmante et cruelle, Rosette vous feignez de ne point croire à mon amour : il doit cependant y avoir sur mon visage quelque chose écrit qui en dit plus que mes paroles. Je donnerais mon âme pour vous : j'ai risqué ma vie. Je suis à vos pieds : parlez, je suis heureux; ordonnez, je meurs. Voulez-vous que je sois bon et généreux? je le serai;

voulez-vous que je commette un crime? je le commettrai. Toute ma vie est entre vos mains. Être aimé de vous, Rosette, c'est là le songe et le vœu de tous mes instants. Je n'ai plus ma raison, je suis fou; un seul de vos regards, ou je me tue! un baiser de vous, ou je me damne!

En disant ces mots d'une voix tremblante et brisée par la passion, Émile avait pris les mains de Rosette. Insensé, désespéré, entreprenant, furieux, il posa ses lèvres brûlantes sur la bouche fine et mignonne de la comtesse.

— Que faites-vous, monsieur? dit-elle en le repoussant.

— Ce que je fais! s'écria Émile, irrité par la résistance de cette femme; j'accomplis un devoir et une promesse : votre amant m'a chargé de vous porter ce baiser, madame!

— Mon amant! s'exclama Rosette, pâle et tremblante de colère.

— Oui, madame, l'homme qui se vante de vous avoir possédée.

— Et qu'avez-vous fait à cet homme? demanda la comtesse en se levant toute roide de son fauteuil.

— Je l'ai tué.

Rosette retomba confondue.

— Vous avez bien fait, dit-elle à voix basse.

Il y eut un silence mortel.

— Vous n'avez jamais connu cet homme, n'est-ce pas, autrement que comme un frère? demanda Émile, auquel la jalousie donnait presque la force d'être cruel.

— Quel homme? fit Rosette avec ingénuité. — Ce cousin... Édouard? — Lui, madame.

— Vous avez tué Édouard! s'écria Rosette en joignant les mains.

Émile ne répondit rien.

— Ah! mon Dieu! sanglota Rosette en s'essuyant le bord des yeux avec son fin mouchoir de batiste; le seul homme qui sût me servir d'écuyer pour monter à cheval!

Elle fila plusieurs soupirs doux et perlés.

Émile demeura stupéfait.

— J'aurais mieux fait, se disait-elle à haute voix, de rester au couvent et de prendre le voile de religieuse. Tous ces hommes me feront perdre la tête avec leurs amours.

Nelby, la négresse, entra pour avertir que le dîner était servi.

— Ce pauvre Édouard ! soupira Rosette d'une voix flûtée.

Elle se leva de son fauteuil.

— Comme madame a les yeux rouges! remarqua Nelby, qui supposa que le comte venait de quereller sa femme par jalousie.

— Tu trouves, Nelby? releva aussitôt Rosette; c'est que je viens de pleurer tout à l'heure comme une sotte. En vérité, je suis trop sensible.

En disant ces mots, elle s'approcha du miroir.

— Aussi, c'est votre faute, monsieur, dit-elle en se tournant du côté d'Émile : vous venez me jeter tout à coup cette nouvelle, sans ménager mes nerfs. Vous êtes d'une brutalité révoltante.

— Quelle nouvelle? hasarda Nelby, qui, en qualité de créole et de sœur de lait, vivait en assez grande familiarité avec sa maîtresse.

— Édouard a été tué en duel ce matin, répondit froidement Émile.

— Que les hommes sont fous! murmura Rosette en achevant de réparer devant le miroir le désordre de sa toilette et de son visage.

Nelby, à cette nouvelle, fondit en larmes.

— Voyons, ajouta Rosette, vas-tu m'affliger de nouveau et me faire pleurer pour la seconde fois comme un enfant?

— Nelby se calma, et étouffa dans son mouchoir quelques sanglots.

— Allons, dit Rosette en prenant le bras d'Émile pour se rendre dans la salle à manger; le docteur m'a défendu de rester sur les mêmes impressions, et je suis si affligée de la perte de mon cousin, que, si j'y songeais plus longtemps, j'en mourrais en vérité.

IX.

Cependant Rosette commençait à trouver Émile beaucoup trop jaloux.

Ce soir-là, avant de se mettre au lit, la comtesse passa une

demi-heure dans le bain à deviser avec elle-même.—Prendrai-je un autre amant? se demanda-t-elle.

Rosette réfléchit une minute. — Oh! mon Dieu! non; les hommes sont trop ennuyeux pour cela; c'est bien assez de celui-ci.

Sa petite bouche en cœur forma une adorable moue. — Que ferai-je donc?

Une pause suivit, durant laquelle Rosette, pensive et sérieuse, croisa avec une grâce de démon ses bras nus sur son sein. — C'est cela, dit-elle enfin toute joyeuse.

Elle frappa l'une contre l'autre ses mains blanches, et poussa le petit cri d'une couleuvre qui vient de mordre. — Mais de qui me servir pour exécuter ma vengeance?

Ici la comtesse passa en revue ses instruments et ses acteurs. — De Nelby?... elle est trop maladroite.

La négresse n'était plus dans les faveurs de Rosette depuis qu'elle avait oublié la veille de friser une boucle à la coiffure de sa maîtresse.

Enfin un second éclair de joie passa dans les yeux noirs de Rosette. Ce qu'elle venait de trouver devait être fort méchant, à en juger par le contentement qu'elle éprouvait. — Après tout, remarqua-t-elle, je dois bien cette satisfaction à mon cousin. Le pauvre Édouard! — Allons! voilà mes idées noires qui me reviennent.

La comtesse sonna sa femme de chambre pour sortir du bain. Celle-ci jeta sur Rosette un fin peignoir de batiste. Après s'être séchée devant la cheminée, la comtesse se fit mettre au lit. — Bonsoir, Nelby, dit-elle; laisse-moi.

Elle resta encore quelque temps à réfléchir, les yeux fixés au ciel du lit, tendu en camaïeu; puis, après avoir bu son lait d'amende dans une tasse de Chine, elle se coucha sur le côté droit et s'endormit. Elle reposait doucement sous son bras reployé, comme un jeune oiseau sous son aile.

Il était midi quand la comtesse s'éveilla sous son dôme de mousseline, de plume et de taffetas.

— Oh! mon Dieu! se dit-elle, qui donc m'ouvre ce matin les yeux de si bonne heure? Il n'est pas jour encore: le soleil, pour nous, dans cette saison, ne se lève qu'à deux heures après midi.

Rosette se souvint alors de son projet de vengeance, et elle sourit.

Sa petite main chercha nonchalamment le cordon de la sonnette. Nelby entra.

— Je ne me lève aujourd'hui pour personne, lui dit-elle; je suis malade. — Madame a pourtant les plus fraîches couleurs du monde. — Tu trouves?

Elle se regarda dans une glace à trumeau qui occupait le fond du lit, et trouva que Nelby avait raison.

— C'est égal, dit-elle, tu m'apporteras ma crème et mon thé.

Nelby alla annoncer cette nouvelle au comte de Saint-James. — Madame est très-malade, inventa la négresse; elle a sa migraine et ses nerfs. Elle ne descendra point au déjeuner.

Émile, inquiet, se fit mille reproches sur son duel. La journée lui parut bien longue. Il se résolut à entrer dans la chambre de Rosette, malgré les ordres de cette femme, quitte à encourir ses disgrâces et sa colère, tant il tenait à s'expliquer avec elle sur l'événement de la veille.

Parvenu devant la porte de la chambre à coucher de Rosette, il entendit deux voix qui alternaient. Émile prêta l'oreille. C'était une conversation brisée, mais fort tendre. Il n'en arrivait à travers la porte et la tapisserie que des lambeaux confus. Toutefois la parole de Rosette prenait mille inflexions caressantes, auxquelles on répondait par des soupirs d'une douceur infinie. Émile fut saisi d'un mouvement de jalousie atroce : il écouta de tout son cœur.

— Tu es belle, disait la voix.

— Allons, monsieur, répondit Rosette avec coquetterie, qui vous a donc appris ce langage?

— Je t'aime, répétait d'un ton gutteral, plein d'une mélancolie traînante, la même voix.

Rosette partit d'un grand éclat de rire, auquel Émile entendit distinctement succéder le bruit de plusieurs baisers. — Voilà qui est étrange! se dit-il.

Il y avait des silences pleins de tendres roucoulements et de charmantes gronderies.

— Allons donc, monsieur, disait Rosette, chantez-moi la romance que je vous ai apprise, pendant ces belles nuits d'été, quand nous regardions ensemble sur la Tamise.

Rosette commença la romance, que la voix accompagna aussitôt avec un timbre éclatant.

C'était la première fois qu'Émile entendait chanter la comtesse.

Le chant finit par des éclats de rire à déchirer le cœur. — C'est son amant, décida Émile.

— Rosette, disait la voix d'un ton caressant; Rosette, je meurs d'amour pour toi!

— Oui, tu mourras, grinça Émile entre ses dents.

Il frappe du doigt la porte.

— O mon Dieu! fit Rosette avec un accent de dépit ou de frayeur, qui vient là?

— C'est moi, dit Émile.

— Je n'y suis pas, répliqua Rosette d'une voix pâmée; je suis malade.

— Ouvrez, dit Émile furieux.

— Je suis couchée, soupira Rosette, et je ne me lèverai pas d'aujourd'hui.

— Ouvrez, réitéra le jeune homme.

— Je suis morte.

— Je vais briser la serrure, dit Émile, de plus en plus hors de lui-même.

Il entendit remuer quelques meubles dans la chambre. La comtesse, en peignoir du matin, les cheveux négligemment dénoués derrière la tête, ses petits pieds nus dans des mules de fourrure, vint ouvrir elle-même la porte à Émile.

— Vous êtes insupportable, lui dit-elle du ton moitié grondeur, moitié caressant, d'une femme surprise en flagrant délit d'amour avec un homme.

— Elle était si charmante dans ce déshabillé plein d'art et de coquetterie, qu'Émile oublia un instant sa fureur à la regarder.

— Madame, vous n'êtes point seule ici, éclata-t-il, en promenant autour d'elle des yeux animés par la jalousie.

Rosette devint rouge et puis pâlit.

— Vous aimez un homme, madame; cet homme mourra de ma main comme l'autre. Il faut que je le trouve.

En disant ces mots, Émile se dirigea vers le lit de la comtesse, que la direction de ses regards n'avait point quitté un seul in-

stant, et sur lequel les rideaux, soigneusement abaissés à dessein, jetaient une ombre impénétrable.

— Vous êtes fou! trouva enfin Rosette interdite. Il n'y a personne ici que vous et moi. Asseyons-nous ensemble sur deux fauteuils, côte à côte, et devisons tout à notre aise. J'ai vraiment, ce matin, grand plaisir à vous recevoir.

— Merci! fit ironiquement Émile; mais nous causerons tout à l'heure, madame. Auparavant, il me faut relever les rideaux de ce lit, qui ont mauvaise grâce à tomber ainsi l'un sur l'autre.

Rosette se plaça devant Émile.

— C'est une fantaisie ridicule que vous avez là. La main d'un homme ne doit jamais toucher au lit d'une femme. Je dormais toute seule, comme une colombe dans son nid; vous m'avez peut-être entendue parler : c'est une habitude que j'ai de deviser tout haut en sommeillant. — J'ai entendu une autre voix mêlée avec la vôtre. — Vous vous trompez ; il y a un écho dans la chambre qui grossit singulièrement la parole.

Émile, peu satisfait de cette explication, s'avançait toujours vers les rideaux.

Rosette, tombant à genoux :

— Je vous supplie, lui dit-elle, de ne pas me faire un tel outrage que de suspecter ma vertu.

Émile hésita un instant s'il ne ferait point à cette femme le sacrifice de ses soupçons. Mais non, il voulait tenir sa vengeance, il lui fallait ce rival qui osait se cacher dans le lit de Rosette.

— Pitié! fit une dernière fois Rosette d'une voix éteinte en joignant les mains.

Émile était inexorable.

— Vous vous repentirez, lui dit-elle, de n'avoir point eu confiance en ma parole.

D'une main ferme et irritée, Émile avait violemment séparé les rideaux du lit : il en vit alors sortir Psyché, la perruche de Rosette, qui se mit à voleter dans la chambre avec des airs moqueurs et en sifflant.

— Rosette, je t'aime, répéta l'oiseau de la même voix qu'Émile avait entendue derrière la porte.

Il n'y avait plus aucun doute, Émile avait été dupe d'une mé-

chanceté de la comtesse. Dans un mouvement de colère et de vengeance, il prit l'oiseau et l'étouffa sous son pied.

Ce n'est point la perruche qu'il eût voulu broyer en ce moment-là.

En voyant Psyché à terre, Rosette, cette femme sensible, qui craignait de rougir ses yeux en apprenant la mort de son cousin, pleura cette fois de grosses larmes et se mit à fondre en sanglots.

— Barbare ! dit-elle en regardant Émile avec courroux.

— Vous êtes bien de ces femmes sans cœur, éclata celui-ci, qui ne pleurent que pour un oiseau mort ou une rose fanée. Quand je vous ai appris hier le sort d'un homme tué en duel, vous avez eu toutes les peines du monde à former au bord de votre paupière une larme de convenance.

— C'est que les hommes, répondit Rosette, ne valent vraiment pas la peine d'être pleurés.

— Ne m'avez-vous point dit pourtant avoir aimé dans votre vie un homme du nom d'Émile ? questionna celui-ci qui tenait à éclaircir un doute laissé dans son esprit par une phrase de la comtesse.

— C'était pour me moquer de vous, monsieur ; je n'ai jamais aimé personne.

X.

Édouard n'était pas aussi mort qu'on l'avait cru. La balle avait profondément pénétré dans les chairs ; mais, à la suite d'une crise violente dans laquelle il perdit beaucoup de sang, ce jeune homme avait fini par reprendre connaissance. Au bout de deux mois, il fut assez rétabli pour risquer une visite chez sa cousine. Rosette ne pensait déjà presque plus à lui ; craignant d'ailleurs une nouvelle scène, elle refusa de le recevoir. La vérité est que la comtesse n'aimait pas son cousin ; Édouard avait passé dans le monde pour son favori, mais c'était tout au plus une contenance que cette femme avait voulu se donner aux yeux d'Émile. Jusqu'ici Rosette n'avait guère aimé qu'un être sur la terre, et cet être était elle-même. Il est vrai de dire qu'en cela la comtesse faisait preuve de bon goût, car il eût été diffi-

cile de rencontrer autour d'elle une plus jolie créature. Ses cheveux, naturellement bruns, changeaient de couleur selon le jour auquel on les exposait; elle passait des matinées entières devant sa glace à suivre les caprices de la lumière dans ses tresses bouclées, qui tombaient de chaque côté comme deux cascades. Son col prenait également, durant sa toilette, mille poses ravissantes et cherchées, dont une seule eût fait tomber à ses genoux un anachorète; mais, dans tout cet étalage de grâces et de perfections naturelles, la comtesse ne semblait soucieuse que de se plaire à elle-même.

Rien de plus vide, de plus fantasque, de plus inégal que sa vie. Quelquefois fatiguée de ce désœuvrement qui est le partage des femmes du monde, elle s'éveillait avec des rêves de gloire; les succès de salon lui semblaient vains, et elle voulait en ajouter d'autres à son nom. La comtesse se levait, ce jour-là, au chant des oiseaux, demandait à sa femme de chambre des crayons, une plume, des livres, des cahiers de musique. Elle ouvrait alors son piano et essayait une cavatine; mais, au premier obstacle que ses petits doigts mutins et peu exercés rencontraient dans la musique, elle s'impatientait, trépignait du pied et refermait l'instrument. Elle prenait alors un crayon, et commençait à dessiner sur le vélin quelque sujet facile, un arbre du jardin, une fleur, un oiseau; mais, avant que l'ouvrage fût terminé, elle bâillait et se rejetait dans son grand fauteuil à ressorts, espèce de meuble colossal et profond, qui prenait, sous la pression élastique, toutes les formes délicates de son joli corps. Elle se disait alors que la musique et la peinture sont des arts trop bornés, qu'elle était peut-être née pour écrire. Ses petites mains, blanches comme la première neige, fouillaient alors dans un bureau, en tiraient quelques feuilles de papier glacé, sur lesquelles la comtesse traçait, avec une plume d'ara finement taillée, les premières lignes d'un roman de mœurs. Au bout de quelques phrases, elle se relisait; mais, ne trouvant pas le commencement à son goût, elle se remettait bientôt devant sa glace à soigner le seul poëme pour lequel la comtesse eût réellement de l'intérêt : nous voulons parler de sa toilette.

Vous penserez peut-être que la comtesse s'ennuyait; non, en vérité : elle s'était faite depuis son enfance à cette moelleuse oisiveté. Toute son étude était d'inventer chaque jour quelque

nouveau et charmant défaut qui pût la rendre agréable. On a cru qu'on aimait les femmes dans le monde pour leurs qualités : c'est une erreur. Les femmes qui plaisent réellement dans les salons, et autour desquelles flotte un nuage de jeune gens épris, sont toujours des femmes taquines, malicieuses, colères, entêtées et boudeuses comme des enfants quand on les contrarie, mobiles comme le vent, fières, railleuses et coquettes, dont tout l'art consiste à présenter ces défauts sous une forme habile qui donne du piquant à leur beauté. Les femmes sans défauts sont, aux yeux des hommes du monde, comme les roses de Bengale, qui, n'ayant point d'épines, n'ont point de parfum.

Rosette n'avait jamais demandé à ce qui l'entourait d'autre tribut que d'admiration; l'amour était pour elle un mot vide et conventionnel dont on se servait pour excuser dans le monde certaines libertés. Elle regardait les hommes à la manière des miroirs dans lesquels il est agréable, pour une jolie femme, de se réfléchir; mais elle eût voulu qu'ils restassent toujours froids et insensibles comme la glace. Cependant, depuis quelques semaines, un sentiment dont elle s'effrayait elle-même menaçait de changer l'horizon, jusque-là si rose et si uniforme, de sa vie. La comtesse commençait à trouver la place de son cœur. Cette découverte l'inquiéta. Elle s'était crue, comme elle le disait elle-même, au-dessus des faiblesses de la nature. Nous n'oserions point affirmer que Rosette n'eût contracté aucune liaison dans sa vie; mais du moins ces liaisons, si elles existèrent jamais, n'avaient altéré en rien la surface calme et glaciale de son âme. Mais, depuis quelques jours, elle s'était surprise avec un étonnement mêlé d'effroi à se troubler devant un homme. Rosette ne craignait rien tant au monde que de devenir amoureuse. Cet homme, dont elle avait plusieurs fois rêvé pendant la nuit, était Émile.

Mais, par une de ces contradictions si fréquentes qui dérangent perpétuellement la ligne droite de nos destinées, la passion d'Émile semblait décroître à mesure qu'un sentiment doux et tendre se formait dans le cœur de la comtesse. Ce jeune homme était tombé, depuis son duel avec Édouard, dans une indifférence pleine de tristesse. Relégué tout le jour dans sa chambre, il recommençait à trouver la vie amère et le ciel gris. Toutes ces grandeurs artificielles que la baguette du fils de Cagliostro avait

fait naître autour de ses désirs comme par enchantement, l'avaient ébloui pendant les premiers jours; mais à cet éblouissement succéda bientôt cette réaction d'ombre qui obscurcit l'œil quand on vient de fixer le soleil. Émile ne tarda pas à regretter son ancienne vie. Ses appartements trop vastes l'attristaient pendant le jour par leur solitude; sa robe de chambre, toute roide de gaufrures et de broderies, gênait la liberté de ses mouvements; de grandes ombres de laquais, sans cesse debout derrière lui, à table, durant le repas, lui ôtaient l'appétit; des visites continuelles, les unes de solliciteurs, les autres de gens du monde avec lesquels il fallait tenir la conversation, consumaient amèrement toute sa journée; il tomba dans un spleen inéluctable. Émile fut plusieurs fois repris de l'idée du suicide; mais la fortune, qui ne lui avait pas donné le bonheur, lui avait ôté le courage. Un de ses plaisirs était, autrefois, de dompter dans des endroits montueux un jeune cheval ignorant du mors; à peine s'*il* ose maintenant se tenir en selle sur le sable fin et égal du bois de Boulogne; il voit des abîmes partout. Couché dans une chaise longue, le comte passa tristement sa journée à écouter le silence.

Ayant entendu dire qu'Édouard s'était présenté à l'hôtel, Émile signifia à la comtesse qu'il n'entendait pas se faire dans le monde la réputation d'un homme jaloux, et qu'il la priait de le recevoir. Rosette, piquée au vif, envoya un domestique pour inviter son cousin, dans la soirée, à prendre le thé. Édouard vint; il semblait avoir oublié son duel, et serra sans embarras la main qu'Émile lui tendit en signe de réconciliation. Rosette vit cette scène touchante avec un dépit très-sensible; mais il est dans le caractère de certaines femmes de s'exalter par les obstacles qu'elles rencontrent, comme l'eau qui s'irrite et bouillonne en courant contre les cailloux. La froideur qu'Émile lui témoignait depuis quelques jours avait irrité l'amour-propre de la comtesse, et ce sentiment était chez elle le principe de tous les autres. Jamais, du reste, Rosette n'avait fait plus de frais d'esprit, de figure et de toilette que ce soir-là. C'est une erreur de croire que les femmes du monde n'aient qu'une figure, elles en changent au contraire selon la circonstance et selon le rôle qu'elles méditent. La comtesse était habillée en blanc; des ruches de dentelles toutes gonflées d'air formaient autour d'elle

comme un nuage dont elle sortait à mi-corps, pareille aux déesses du vieil Homère. Elle montra constamment à son cousin un visage très-froid, tandis qu'elle cherchait à vaincre, par mille agaceries, les distractions taciturnes d'Émile. C'était à lui, à lui seul que s'adressaient, par la manière dont elle posait sa tête, les parfums les plus délicats de sa chevelure. Lui seul était regardé; quand elle marchait, c'était contre lui que venait frôler la robe de la comtesse; quand elle lui offrait le thé, c'était avec un petit geste plein de grâce et de familiarité pour lequel vingt jeunes gens dans le monde se seraient jetés à la Seine. Une fois même, voyant avec impatience le peu d'effet de ses tentatives, elle toucha légèrement la main d'Émile.

— *Ce que vous faites là, madame,* lui dit-il à voix basse, *est de mauvais ton.*

Rosette tressaillit comme une petite couleuvre quand on lui marche sur la queue.

— Vous êtes cruel, monsieur, répondit-elle avec le même ton de voix.

— *Souvenez-vous, madame,* répliqua Émile, *qu'une femme dans le monde ne doit pas être amoureuse de son mari.*

Rosette lui jeta un regard foudroyant. Émile, sans tenir compte de ce regard, engagea une conversation très brillante sur des sujets fort étrangers à l'amour. Édouard se retira avant minuit.

Émile resta seul avec la comtesse. Celui-ci s'attendait à une explication amère, et s'y était préparé d'avance comme à une lutte dans laquelle il se promettait l'avantage, et qui devait, selon ses prévisions, lui soumettre entièrement cette femme ou briser les liens artificiels qui les avaient réunis sous le même toit. Rosette s'approcha de la fenêtre avec un calme parfait; son front était doux et ses manières aisées; regardant la lune qui sortait d'un nuage, et qui était, dans ce moment-là, entourée d'une auréode :

— *Santà luna!* fit Rosette en joignant ses mains avec un petit air virginal.

Elle sortit.

— Capricieuse comme l'onde! se dit Émile. Il rentra dans sa chambre à coucher.

La nuit suivante, la comtesse fit tout au monde pour être *forcée de céder* aux instances d'Émile.

XI.

Pour avoir voulu aspirer d'un seul trait la coupe de la vie, Émile avait rencontré au fond la satiété. A cette fièvre d'action et d'énergie qui le possédait quelques mois auparavant, succéda dans son cœur un dégoût universel. Il avait perdu jusqu'au désir. Un égoïsme triste et morne, qui n'était pourtant point dans son caractère, ne tarda guère à le circonscrire en lui-même. Il s'écoutait vivre, et voilà tout. Ce fatal changement s'accomplit dans ce jeune homme avec la rapidité insensible du sablier qui, tournant toujours sur lui-même, ne tarde pas à se trouver vide. Émile avait perdu jusqu'à la curiosité des intrigues d'amour. Un matin, qu'il passait dans l'une des allées du bois de Boulogne, il vit s'avancer une élégante voiture autour de laquelle un groupe de jeunes gens à cheval soulevait beaucoup de poussière. Bientôt le nuage s'ouvrit, et il en vit sortir la ravissante tête de la princesse, qui, toujours belle, lui jeta, du fond de sa calèche, un petit sourire engageant. — Émile ne lui porta pas même sa carte le lendemain.

Comme tous les esprits nés pour la lutte, il souffrait de ne plus rencontrer d'obstacles à ses volontés. Un soir qu'il était aux Bouffes, Émile parcourut des yeux cet hémicycle immense autour duquel régnaient de fraîches guirlandes de femmes en grande toilette, c'est-à-dire décolletées et découvertes. Julia Grisi chantait; mais Émile n'aimait point la musique. Le concert pour lui était dans la salle. Il suivait des yeux les notes d'ombre et de lumière qui frissonnaient avec des tons mélodieux sur le visage des femmes. Tout à coup une pensée satanique lui vient à l'esprit; il se dit que de toutes ces beautés si fières et si dédaigneuses qui étaient alors assises sur ces banquettes de velours, il n'y en aurait peut-être pas dix qui lui résisteraient maintenant à cause de son or. — Cette pensée lui fit mal; il sortit.

Avant d'être riche, Émile s'était dit mille fois : — Oh! si j'avais de la fortune, je soulèverais des montagnes; je propagerais mes idées sur le monde; je renouvellerais la face vieille et caduque des sociétés! — Accroupi maintenant sous cette chappe

d'or, comme le damné du Dante sous un manteau de plomb, il s'anéantit misérablement. Une impuissance fatale lui ôte jusqu'à la force de penser; ses facultés hautes et généreuses s'affaissent sous une inépuisable stérilité; il remue les endroits de son esprit et de son cœur où auparavant jaillissaient des sources abondantes, et il n'y trouve plus que du sable. Les efforts qu'il tentait pour sortir de cette dégradante inaction ne faisaient que creuser plus avant l'abîme dans lequel s'engloutissaient chaque jour toutes les énergies de sa nature. La fortune, en lui donnant les moyens d'influence, lui avait enlevé la force de s'en servir. Émile souffrait horriblement; il se débattait dans les liens et les fils d'or de ce réseau qui tenait toutes ses puissances captives; mais, après quelques mois d'une lutte inutile, il se résigna à l'inertie. Son caractère s'altéra avec tout le reste; il devint irritable, colère, humoriste; ses nerfs ne pouvaient plus souffrir autour d'eux la moindre agitation, ni la moindre contrariété. Un lit de paille était étendu dans la rue, devant la porte de son hôtel, comme sous les fenêtres d'un malade, afin d'endormir le bruit trop âcre des voitures.

Craignant toujours pour sa santé, il se mit bientôt entre les mains des médecins. Ceux-ci l'envoyèrent à Aix respirer l'air du Midi. C'était un des rêves d'Émile de visiter la Provence; il s'était bercé dès sa plus tendre jeunesse des histoires des troubadours; il aimait les moites chaleurs de l'été, et s'était toujours représenté le paradis terrestre au milieu des brûlantes solitudes de l'Arabie Heureuse. Or, voici la lettre qu'il adressa d'Aix à l'un de ses amis :

« Mon cher, je m'ennuie à mourir. Figure-toi un ciel constamment bleu; un soleil à rendre aveugle verse son sable d'or sur des feuillages de citronniers toujours verts; des fleurs à parfum vivace et pénétrant dont la terre est ici partout couverte m'entêtent tous les matins; je ne puis ouvrir ma fenêtre. Plains-moi; que ce beau temps est laid! Je voudrais voir se former un nuage à l'horizon. Voici plus de deux mois que je n'ai marché dans la boue. Je regrette Paris et me prépare à y revenir. Faites donc taire ces loriots et ces merles qui chantent à tue-tête sous le grand sycomore de la cour! Au moins, à Paris, on fait jeter de la paille sous ses fenêtres pour amortir le bruit des voitures, mais la paille ne peut rien contre les jacasseries des oiseaux.

Toute cette nature est trop joyeuse et trop vivante; elle me fatigue. Comment les hommes n'ont-ils pas encore trouvé le moyen de fabriquer de la pluie? j'en payerais chaque goutte d'un louis d'or! Je suis bien malheureux; si je m'enferme, j'étouffe de chaleur; si j'ouvre les fenêtres au nord, j'ai vue sur de belles campagnes, dont la fécondité m'attriste. Une tiède atmosphère fond toutes mes pensées comme la cire dans mon cerveau malade. Nous sommes à la fin de novembre; je m'attendais à quelques froids; hélas! il n'a pas encore gelé. Vraiment ce pays est insupportable. On y vit mal : toujours du gibier tué dans les genets et les champs de thym, des truites pêchées dans des rivières claires comme l'eau de roche, des pastèques, des melons, des oranges, des raisins monstruenx de grosseur, dont une seule grappe remplit tout une assiette. C'est à vous dégoûter!... Décidément, le Midi ne vaut pas le Nord. Vous me reverrez avant les derniers jours de décembre; c'est bien volontiers que je dirai adieu à ce ciel immaculé, à ce soleil éblouissant, à toute cette nature exorbitante qui semble dépasser les besoins et les désirs de l'homme. Les habitants du Midi sont d'une gaieté insolente qui me déplaît. Leur patois et leur accent ressemblent au chant perçant de leurs cigales dans les buissons. Leurs vêtements eux-mêmes m'irritent par les tons vifs dont ils provoquent les yeux. Les étoffes ne sont pas les mêmes ici que dans le Nord; le soleil donne à leurs couleurs un accent et une intensité dont vous n'avez même pas d'idée à Paris. Tout cet éclat m'impatiente. Les femmes sont ici d'une beauté positive et violente qui ne saurait me convenir. En vérité, je ne sais ce que je suis venu chercher en ces lieux; si c'est le bonheur, je t'avoue bien franchement, ô cher, que je ne l'y ai pas rencontré. »

Il revint en effet à la fin de l'automne.

Émile ne paraissait guère plus satisfait de la comtesse que de sa fortune. Cette femme avait mille caprices faux et mille bizarreries énervantes.

— Monsieur, dit-elle un jour à Émile, si vous étiez aimable, vous me conduiriez demain matin à un spectacle que j'ai grand désir de voir.

— Quel spectacle? demanda celui-ci indifférent.

— Nous irons voir, répondit avec un sourire cette femme sèche et blasée, le départ des forçats.

Émile y consentit ; il avait lui-même besoin d'émotions.

La comtesse, ce jour-là, fut matinale ; elle sortit aux premières blancheurs de l'aube de son lit, véritable reposoir de Fête-Dieu, avec des fleurs et des draperies. Comme les femmes ne sont point admises dans les cours de Bicêtre, elle avait fait préparer, de la veille, sur un fauteuil, un habillement d'homme. Rosette noua donc autour de son cou une cravate noire, chaussa ses petits pieds dans des bottes fines, passa un pantalon flottant qui dissimulait les lignes trop courbes et trop ondoyantes de ses hanches, revêtit par-dessus une veste courte qui serrait le contour idéal de sa taille, et se coiffa la tête d'une élégante casquette en forme de bonnet grec, qui attirée par un gland d'or, tombait avec grâce sur le côté de l'oreille. Émile ne put se défendre d'un ravissement indicible, à la voir ainsi vêtue. La comtesse avait l'air d'un garçon de douze ans, frais, mutin, point du tout gêné, léger comme une biche; ses cheveux artistement maintenus en boucles légères et discrètes tombaient à demi sur ses épaules, à la manière des étudiants d'Allemagne. Émile sentit renaître pour elle dans son cœur éteint de légers feux follets qui survivent quelquefois à l'amour ; — cela brille, mais cela ne réchauffe plus.

Quand elle fut accommodée, Rosette prit le bras de son mari et descendit à sa voiture. Le soleil se levait, lorsque le cocher et ses chevaux atteignirent les murs de Bicêtre. Le comte de Saint-James, qui avait *ses entrées de faveur*, pénétra, avec Rosette au bras, dans la cour où les galériens étaient rangés. La vue de cette misère et de cette dégradation ne produisit aucun effet sur la comtesse; elle passa fière et sereine à travers ce cloaque d'hommes.

— Quelle odeur ! dit-elle seulement en promenant au-dessus de ses lèvres son mouchoir ambré pour atténuer les émanations peu agréables de la chiourme !

Cependant, le moment tragique était venu : on allait *ferrer* ces hommes. Tout le monde connaît, au moins par le récit des journaux, ce que cette expérience a de cruel, surtout quand le marteau rive sur le cou de ces malheureux, à quelques lignes seulement de la tête, la cravate de fer qui doit les maintenir au bagne; la plus légère déviation du marteau leur ferait fendre le crâne. L'émotion était générale; les gendarmes eux-mêmes et

les gardes-chiourmes, qui ne sont pas des hommes sensibles, avaient peine à conserver leur sang-froid. Émile regarda dans ce moment la comtesse; rien n'avait changé sur son joli masque de cire; toutes les lignes de sa bouche étaient au repos, et ses joues, fraîches comme la première rose de mai, n'annonçaient aucune altération.

Quand le ferrement fut achevé :

— Allons-nous-en, dit-elle; c'est ennuyeux.

La bande des forçats, qui avait envisagé tout le temps avec des regards cyniques cette femme habillée en homme, se mit, voyant qu'elle se retirait, à implorer sa charité.

Rosette ne donnait jamais aux pauvres.

— Ayez pitié de nous, dit alors l'un d'eux, auquel Émile jeta un louis d'or; j'en ai pour cinq ans à *user le soleil,* monsieur; rien de plus lourd qu'un boulet qu'on a au pied.

— Excepté, pensa intérieurement Émile, une femme au bras qu'on n'aime plus.

XII.

Cependant le comte de Saint-James se dit un matin que la vie était trop courte pour ne point en faire usage. Il essaya de secouer la poussière et les haillons de cette misère morale qu'il traînait avec lui sous ses vêtements dorés. Le mendiant, qui dort au bord des haies, et chante au soleil sa chanson pour sa belle, est plus riche que le comte, malheureux pauvre d'esprit, qui n'avait plus dans ce monde ni sommeil ni amour. Émile se dit qu'on ne saurait pourtant être vieux à vingt-quatre ans.

— N'y a-t-il pas, ajouta-t-il, se parlant à lui-même, d'autres femmes que Rosette? J'irai dans le monde; je tordrai la vie dans tous les sens pour en exprimer le plaisir; j'attacherai avidement mes lèvres à la coupe, et, si la coupe n'a plus pour moi la moindre goutte d'ambroisie, eh bien! alors, je me tuerai.

Émile alla, en effet, dans tous les salons de Paris. Il y rencontra la princesse blonde. C'était toujours, chez elle, le même port de déesse, le même faste de beauté ample et majestueuse. Six jeunes gens s'étaient battus en duel la semaine dernière par

désespoir de ne point en être aimés. Elle avait toujours pour Émile le même sourire privilégié.

Mais celui-ci n'eut pas conversé avec elle plus d'une heure qu'il la trouva sotte.

Il fit la cour à d'autres femmes très-recherchées dans le monde, qui ne le satisfirent pas davantage.

Le comte essaya alors du jeu pour se distraire; mais il ne put jamais venir à bout d'y perdre. C'était à mourir d'ennui que ce bonheur-là.

Il tenta encore des exercices violents pour sortir de l'état de spleen qui lui enlevait chaque jour les forces et la jeunesse; il passa un été dans une forêt magnifique à chasser; mais il eut beau poursuivre le loup et le sanglier, il ne se trouva pas une seule fois en danger de perdre la vie. Il n'y avait pas moyen de s'amuser.

Le comte revint de ce voyage idéal au *pourchas* des jolies choses de ce monde, se disant qu'il n'avait encore rien trouvé de mieux que Rosette, et cependant il ne l'aimait pas.

Rosette n'avait pas eu l'air de s'inquiéter beaucoup des nouveaux essais d'Émile pour être heureux. Elle continua toujours sa même vie molle et indifférente. Le soir, elle allait au spectacle sans s'y amuser, comme elle allait le dimanche à la messe sans croire en Dieu.

Un matin pourtant, la comtesse invita Émile à déjeuner dans son boudoir. C'était un de ces beaux jours de printemps où le souffle renaissant de la nature semble inviter les cœurs à l'amour. Il y avait longtemps qu'Émile et Rosette ne s'étaient vus; ils vivaient à part depuis quelques mois. La comtesse fut plus charmante que jamais, et cette fois elle parut tellement simple et élégante, avec ses nœuds de rubans, ses bras demi-nus et son fil de perles autour du cou, qu'Émile lui en fit compliment. La comtesse fut non-seulement jolie, mais encore spirituelle, vive, enjouée, pleine de grâces et de tendres taquineries; jamais chatte n'eut des fantaisies pareilles, ni des coquetteries si variées; elle fit passer en moins d'une heure devant les yeux d'Émile cinq ou six femmes, toutes très-agaçantes, quoique infiniment diverses. Rosette se multipliait comme par miracle, tantôt folle, tantôt sentimentale, tantôt rêveuse; sa figure suivait tous les mouvements de son âme avec un bonheur et une finesse incroyables.

La seule chose que Rosette n'eût point su faire dans ce moment-là, c'eût été d'être laide. Il était impossible qu'Émile, tout refroidi qu'il fût, résistât à de semblables caresses. Il sentit son cœur rajeunir. Le boudoir de Rosette ouvrait sur des jardins une fenêtre en vitraux de couleur; une odeur de feuilles nouvelles et de fleurs de mai entrait avec le chant des petits oiseaux. L'âme se dilate à de telles influences. Il y eut entre Émile et la comtesse une conversation bien douce, bien intime, dont nous n'affaiblirons pas les termes en les répétant, parce que nous ne saurions comment donner aux mots les inflexions délicates, suaves et pénétrantes que leur communiquait la voix de Rosette. C'était une musique infinie. Le silence lui-même, à cause des paroles que la comtesse savait mettre dans ses yeux, avait des langueurs pleines de vagues indiscrétions. Émile eût voulu que cette journée fût la dernière de sa vie. Il y avait un ange et un démon dans cette femme.

Le soir, le comte était encore livré aux émotions de cette matinée, quand il rencontra sur son bureau une lettre à son nom:

« Émile, je vous quitte. Nous avons bu ce matin la seule goutte de vrai bonheur que nos lèvres pussent tirer encore; le reste serait la lie du calice. J'ai cru un instant que je vous aimais comme vous avez cru m'aimer. Heureusement c'était une erreur. Nous sommes libres de porter chacun notre cœur sur de nouveaux objets, comme l'abeille sur de nouvelles fleurs. J'ai passé ici pour votre femme; mais c'était un jeu, vous le savez bien. Ce matin, je vous ai fait mes adieux dans un baiser. Le sort va mettre de grandes distances entre vous et moi : je pars. Ne m'en veuillez pas, Émile; je vous ai donné tout ce que je pouvais vous donner. Si vous croyez encore à l'amour, ne le cherchez plus parmi les femmes du monde; vous ne rencontrerez pas chez elles plus de cœur que je n'en ai, et vous trouverez moins de franchise. Adieu. Que le ciel vous garde et que la vie vous soit légère! »

Émile apprit le lendemain que la comtesse était partie pour Saint-Pétersbourg.

XIII.

A cette nouvelle, le comte de Saint-James crut sortir d'un rêve. Qu'avait été en effet dans sa vie la connaissance de Rosette, qui s'en allait pour lui comme elle était venue? Une moqueuse sylphide, une fée charmante et amère, une illusion qui laissait après elle le désenchantement et le vide. Il était tout à ses réflexions douloureuses, quand survint le docteur William Halstein.

— Eh bien! lui dit-il, vous désiriez la fortune et les femmes; je vous ai donné l'une et l'autre chose : êtes-vous content?

— Pas trop, répondit Émile. Mes liaisons avec Rosette viennent de se rompre; il en était temps. Nous ne nous aimions plus.

— Je le sais. Voulez-vous courir d'autres aventures et renouer votre cœur à de nouvelles amours?

— Non, reprit Émile avec mélancolie; j'en ai assez de cette épreuve. Je veux désormais rattacher ma vie à des projets plus sérieux. Les femmes ne valent point le tourment qu'on se donne pour leur plaire.

— Je m'y attendais. La vie de l'homme a trois phases distinctes : la première appartient à l'amour, la seconde à l'ambition, et la troisième...

— Tenons-nous pour l'instant à la seconde, interrompit Émile. Je me sens en effet le désir de consacrer à la société le peu de forces que ma folle passion m'a laissées.

— Je vous approuve. Avez-vous seulement assez de science pour manier les hommes? Les philosophes sont peu propres à gouverner les choses de ce monde; cela tient à ce qu'ils se font sur la nature humaine une idée de grandeur exagérée, et qu'ils ne regardent point assez à ses bassesses.

— Je suis prêt à suivre vos conseils et à me diriger d'après vos vues en ce qui regarde les moyens de parvenir; mais je ne saurais en aucun cas vous sacrifier mes convictions.

— Vous voulez réussir dans le monde, et vous avez des convictions! Allons, vous êtes encore un jeune homme.

Émile conversa de la sorte durant plusieurs heures avec le

docteur mystérieux. Cet homme avait des idées singulières. Il croyait que l'âme des hommes, après leur mort, passait dans le corps d'autres hommes. « Notre vie, disait-il, a ses points d'attache dans le passé, et nous sommes tous les anneaux d'une chaîne qui se continue. » Le docteur William Halstein prétendait se souvenir distinctement d'avoir été Zoroastre, Albumazar, Rhamsès, Jérôme Cardan, et plusieurs autres grands cabalistes des temps anciens et modernes. Émile ne pouvait se défendre de reconnaître dans cet homme extraordinaire une puissance occulte à laquelle lui-même se soumettait.

Entraîné par le mouvement de ses idées et de ses sympathies, Émile se rangea à la cause populaire, dont le succès paraissait alors immanquable. « Cette cause ne réussira pas, lui avait dit le docteur, tout en laissant Émile libre de ses tentatives. Les chefs du parti démocratique ne s'entendent point entre eux; c'est à qui tirera de son côté un morceau du pouvoir qui n'existe pas encore. Je vois bien une jeunesse pleine de dévouement et de courage, je vois des générations foulées depuis des siècles, qui s'agitent en disant : A nous le soleil! à nous l'espace! à nous la vie! Les idées semées par la main des révolutions germent chaque jour dans le peuple; mais la moisson n'est pas mûre encore, mais les moissonneurs ne sont pas venus. L'œuvre sociale ressemble de nos jours à cette tour symbolique et fameuse que l'orgueil des premiers hommes avait voulu élever jusqu'au ciel, et qui s'arrêta par suite de la confusion des langues. Un monde nouveau se prépare sans doute pour l'humanité; mais cet avenir est voilé pour vos yeux d'un nuage impénétrable. Comme dans une armée, les éclaireurs sont les premiers qui tombent sous le feu de l'ennemi, ainsi les initiateurs de toute nouvelle doctrine périssent sous les persécutions ou sous l'indifférence de leurs contemporains. Cette loi de sacrifice est éternelle. Socrate (que par parenthèse j'ai beaucoup connu) a payé de sa vie la rançon des vérités nouvelles qu'il arrachait de son temps aux ténèbres de l'ignorance et de l'esclavage. »

Émile n'en suivit pas moins avec ardeur l'élan révolutionnaire qui était dans son cœur et qui paraissait être dans le pays. Il s'affilia aux sociétés soi-disant secrètes; mais il ne tarda pas à découvrir que la frêle enveloppe qui couvrait ces réunions plus bruyantes que sérieuses était depuis longtemps percée à

jour par les yeux de la police. Il rencontra là des ouvriers de cœur, de braves hommes du peuple, dans les veines desquels bouillait le sang patriotique de notre grande révolution; mais le dévouement des malheureux faisait mal à voir, car il était clair que toute cette fougue sans direction devait être écrasée à la première émeute sur le pavé de nos rues. Les chefs ne valaient point les soldats; ils parlaient trop. Un jour qu'on avait résolu entre eux de tenter un coup de main, Émile remarqua dans un coin de la salle un homme en blouse qui ne prenait aucune part au tumulte dont les principaux orateurs de cette assemblée jugeaient à propos d'accompagner leur résolution impétueuse. C'étaient des cris à fendre la tête. Voyant, au milieu des autres conspirateurs si agités, ce personnage si calme, qui n'étendit pas même la main pour prêter serment, Émile ne douta point que ce ne fût un traître. Le lendemain, deux affiliés seulement s'étaient rendus à l'heure convenue sur le terrain de l'action : le premier était Émile, le second était l'homme silencieux.

Découragé par le caractère des siens, trop fier et trop honnête pour se rallier à ses ennemis, Émile témoigna au docteur l'intention de quitter la France. Le docteur William Halstein allait précisément entreprendre un voyage aux Grandes-Indes, pour rendre, disait-il, visite à son ami Nicolas Flamel, le même qui florissait au moyen âge, et qui, après avoir fait croire en France à une mort ordinaire, était parti pour l'Orient où il continue d'étendre son existence au delà de plusieurs siècles par le seul secours de l'élixir de longue vie.

La traversée fut longue et semée d'accidens. La mer avait été plusieurs fois mauvaise. Enfin, le capitaine ayant perdu sa route et le ciel s'étant couvert durant plusieurs jours d'une nuit épaisse, le vaisseau vint faire naufrage contre un écueil. Au milieu des débris du navire, Émile se sentit comme soutenu au-dessus de l'abîme par le sang-froid et par la puissance mystérieuse du docteur, qui ne semblait nullement troublé de ce grand désastre. On eût dit qu'il avait tout prévu, et que cet événement entrait dans la profondeur de ses desseins. Ces deux hommes se sauvèrent à la nage. Le docteur montrait de loin à Émile une côte fort sauvage, et tout entourée de bancs de sable, vers laquelle ils se dirigèrent à travers les flots courroucés. Émile, apercevant de loin cette île protectrice, songea que son aven-

ture ne ressemblait pas mal à celle de Télémaque; seulement il n'espérait guère rencontrer dans ces lieux inconnus une déesse Calypso pour le recevoir après son naufrage.

L'île paraissait d'abord déserte; mais, à mesure que nos deux nageurs s'en rapprochèrent, ils virent sur le rivage une bande de femmes nues qui exécutaient entre elles des danses suffisamment primitives. L'une d'entre elles, nonchalamment assise sur une natte de jonc, les regardait faire avec un air d'ennui fort mausade. Émile se dit que c'était probablement la Calypso de ces lieux fortunés; mais elle n'avait, hélas! ni le port, ni la figure de la déesse, et, si l'on doutait aussi que ce fût une simple mortelle, c'était plutôt parce qu'elle ressemblait à la femelle du singe.

La reine (car c'était la reine en personne) ne s'en approcha pas moins du rivage avec ses nymphes pour recevoir les deux étrangers que le hasard jetait sur cette île déserte. Elle fit mine de se fâcher comme Calypso à la vue de Télémaque, mais c'était pour mieux dissimuler la joie qui éclatait malgré elle dans ses yeux relevés aux coins. La princesse était de race malaise ou mongolique, mais très-noire. Émile n'admira point l'éclat de son teint; O-tay-ou-té ne s'élevait point au-dessus de ses femmes, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent; elle était petite et avait de grosses hanches qu'elle balançait en marchant. Ses cheveux, noués par derrière négligemment, mais sans grâce, étaient durs et crépus. Elle n'en fit pas moins accueil aux deux naufragés, et les conduisit à sa hutte. Le docteur, les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivait Émile.

Le docteur était pourtant le seul qui pût lier conversation avec O-tay-ou-té; car elle parlait une langue impossible, à laquelle Émile n'entendait que des sifflements. Ce dernier ne tarda point à apprendre que les hommes de cette tribu étaient partis depuis trois jours pour la chasse. La reine, demeurée seule avec les autres femmes, cherchait à tromper ses ennuis par des danses et d'autres exercices; lorsque les deux étrangers arrivèrent fort à propos pour la distraire. Elle connaissait déjà le docteur William Halstein qui, dans un de ses voyages autour du monde, s'était arrêté plusieurs mois sur cette côte. — Soyez le bienvenu, lui dit-elle; je vous remercie de m'avoir amené ce beau jeune

homme pour qu'il soit ma consolation dans cette solitude.

L'endroit où Émile se trouvait jeté par son naufrage était l'île Fantasia.

La hutte de la princesse s'élevait sur le penchant d'une colline, le toit s'ouvrait par le milieu pour donner issue à la fumée qui s'échappait en gorgées noires et épaisses. Quoique les habits d'Émile fussent mouillés, O-tay-ou-té ne lui proposa point d'en changer; car, à moins de le couvrir de feuilles d'arbre, elle eût été fort en peine de lui trouver des vêtements dans son île. Elle l'engagea seulement à s'approcher du feu pour se sécher. Un grand feu de bois vert, dont la fumée et la mauvaise odeur se répandaient de tous côtés, flambait à terre dans l'intérieur de la hutte. Des femmes avec des cheveux en désordre, servirent d'abord un repas simple, mais peu exquis pour le goût et pour la propreté. On y voyait des viandes mal cuites et brûlées que l'on mangeait avec ses doigts. On apporta dans des paniers de joncs des fruits sauvages. Un vin plus doux que le nectar ne coulait point dans des tasses d'or couronnées de fleurs, mais on y buvait un verre d'eau fraîche, cueilli sur une plante assez curieuse qui s'ouvre pendant la pluie et qui se referme au soleil. En même temps quatre femmes se mirent à chanter. La première, qui se nommait Yo-tho-é, joignit les accords d'un petit instrument, sur lequel elle frappait avec une baguette, aux aigres voix de toutes les autres.

Quand le repas fut fini, la princesse prit Émile et lui parla ainsi par l'entremise du docteur qui servait de truchement : — Vous voyez, fils du grand esprit, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis reine, nul étranger ne peut entrer dans cette île sans être puni de sa témérité, c'est-à-dire sans être mangé; et votre naufrage même ne vous garantirait pas de mon appétit, si, d'ailleurs, je ne vous aimais. Je vous propose la moitié de ma puissance et de ma couche, un lit de feuilles sur lequel ont déjà reposé le Tonnerre-parlant, le Vautour-qui-s'élance, le Grand-Hurleur, et tant d'autres illustres guerriers de ma tribu. Que l'aveugle passion de retourner dans votre misérable pays ne vous fasse pas rejeter tous ces avantages. Consolez-vous d'avoir perdu votre vaisseau et l'espoir de revoir jamais votre France, puisque vous trouvez ici une reine prête à vous rendre heureux et un royaume qu'elle vous offre.

La princesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien tous ceux qu'elle avait aimés avaient été heureux auprès d'elle. Cependant, comme la fatigue du voyage rendait Émile incapable de goûter le charme de ses entretiens, elle l'invita à prendre quelque repos. La princesse conduisit elle-même Émile dans une hutte séparée de la sienne. Cette cabane, bâtie en terre, n'était ni moins rustique, ni plus agréable. Les femmes y avaient préparé deux lits de verdure, sur lesquels elles avaient étendu deux grandes peaux, l'une de bouc pour Émile, et l'autre d'ours pour le docteur. Avant de laisser fermer ses yeux au sommeil, le fils naturel de Cagliostro parla ainsi à Émile :

— Vous m'avez demandé à être roi ; c'est une des conditions de notre pacte. Voilà, Émile, une belle occasion de vous satisfaire. O-tay-ou-té vous aime : si elle n'est ni très-blanche ni très-civilisée, elle a des qualités naturelles que vous n'avez point rencontrées dans Rosette. Son royaume, quoique ne figurant sur aucune de vos cartes de géographie, n'en est pas moins deux ou trois fois grand comme la France. Je vous engage à vous établir ici. Quant à moi, je vous laisse : je vais poursuivre mon voyage, et je vous rejoindrai à mon retour.

Le lendemain, O-tay-ou-té s'assit sur l'herbe à côté d'Émile. Les guerriers étant revenus de la chasse, elle leur annonça qu'elle avait choisi, durant leur absence, ce jeune étranger pour en faire le maître de son peuple. Ces hommes accueillirent cette nouvelle avec des cris d'animaux sauvages, et se mirent à danser autour de l'heureux couple, en frappant leurs mains l'une contre l'autre.

Au milieu des honneurs de sa nouvelle dignité, Émile ne laissait pas que d'être soucieux. Cependant il chercha plusieurs motifs pour rehausser à ses propres yeux le mérite de sa condition. Quoique O-tay-ou-té ne fût point belle, cette femme noire avait du moins pour lui le charme de la nouveauté. Notre philosophe avait en outre lu les ouvrages de Jean-Jacques, dont il partageait les illusions sur l'état de nature. Il espérait donc vivre heureux parmi ces sauvages.

Il était d'usage de fêter l'avénement du chef de la tribu par une cérémonie qui se pratique encore dans le pays des Caffres. Tout le peuple se rassembla pour un festin, dont les apprêts

consistèrent en un grand feu de branches mortes, devant lequel on mit rôtir la viande des animaux que les guerriers avaient tués la veille à coups de flèches. Les hommes et les femmes mangèrent jusqu'au soir avec un appétit de boa. Quand on en fut au dessert, la reine invita elle-même son époux à désigner dans l'assemblée celui qui devait couronner la fête en servant lui-même de nourriture aux autres. Émile voulut en vain décliner ce pénible honneur; la reine lui fit entendre par signe que c'était la coutume du pays, et qu'il fallait s'y soumettre. Elle lui recommanda seulement de le choisir bien gras. — A peine le malheureux fut-il tombé au sort, qu'on lui lia les mains derrière le dos et qu'on lui coupa les deux pouces. Le sang coulait lentement dans un bassin de pierre destiné à le recevoir. Les cannibales se mirent à danser, pendant ce temps-là, autour du patient en poussant de rauques cris de joie. Au bout d'une heure, le malheureux ne remuait plus. Les sauvages, en le mangeant, lui trouvèrent un goût exquis et vantèrent avec attendrissement sa bonté.

Cet événement désenchanta Émile. La nuit suivante, qu'il passa avec O-tay-ou-té, ne lui fut guère moins pénible; la princesse lui laissa d'ailleurs peu le temps de réfléchir.

Émile conçut le lendemain le projet de civiliser son peuple, qui en avait besoin. Ses essais ne furent point heureux : il ne réussit qu'à mécontenter ces sauvages, qui, au lieu de cultiver la terre et de garder des troupeaux, comme Émile les y engageait, trouvaient beaucoup plus court de percer à coups de flèches des daims ou des biches dans leurs forêts vierges, qui ne manquaient jamais de gibier. Émile ne tarda point à ressentir les soucis de la couronne et du mariage. Quoique O-tay-ou-té le soutînt encore contre son peuple, qui n'en voulait plus, elle nourrissait elle-même en secret le désir de lui donner un successeur.

Émile commença à trouver l'homme de la nature très-différent du portrait qu'il avait vu dans les livres. Il avait rêvé de faire de son royaume une société modèle, qu'il eût découverte plus tard aux yeux de l'Europe étonnée. Le peuple de l'île Fantasia se montra tout à fait contraire aux projets de notre philosophe. Un jour qu'il était endormi dans sa tente auprès d'O-tay-ou-té qui ronflait, Émile se sentit secoué par une rude main; il

ouvrit les yeux, et reconnut le docteur William Halstein avec autant de surprise qu'Arcas, quand il vit Agamemnon debout au chevet de son lit.

— Oui, c'est Cagliostro, ton maître, qui t'éveille, lui dit le docteur; apprends qu'il y a une sédition contre toi parmi les guerriers de cette tribu. Ils ont tenu conseil hier soir; les anciens du peuple ont décidé qu'on te mangerait demain au petit jour. Les avis ont seulement différé sur la manière dont on te ferait cuire... O-tay-ou-té elle-même n'est pas contente de toi. — Je t'engage donc à fuir au plus vite; j'ai là, sur le rivage, une barque amarrée qui t'attend; nous gagnerons ainsi le navire qui est en pleine mer, et nous retournerons en France, où j'apporte de nouvelles richesses.

Le discours du docteur était trop concluant pour qu'Émile ne s'y rendît pas. Il s'habilla en toute hâte, et suivit le docteur dans sa barque. Quand ils furent à quelque distance de la côte, le jour se leva. Émile vit alors directement sur le rivage un grand feu : c'était le bûcher qu'on allumait pour le faire rôtir.

XIV.

Pendant que le vaisseau glissait sur l'onde écumeuse, le docteur eut avec Émile plusieurs entretiens.

— J'ai voulu, lui dit-il, en vous conduisant dans cette île, vous guérir de vos folles illusions. Rosette vous a désenchanté de l'amour, le peuple d'O-tay-ou-té vous a fait sentir cruellement les dangers de la puissance. Vous devez maintenant être sage. Vous touchez à ce troisième âge de la vie dont je vous ai parlé déjà.

— Quel est cet âge? demanda Émile.

— L'homme aime d'abord les femmes, ensuite les honneurs; il finit par aimer l'or. C'est là qu'en sont à cette heure les sociétés de notre vieux continent. L'âge amourenx a fini chez nous avec la chevalerie. La période héroïque vient d'avoir son terme. L'empire a été le dernier symbole éclatant de cet amour de la gloire qui pousse les générations humaines sur les champs de bataille. A voir l'aigle du grand homme s'élever si haut, on n'a-

vait guère qu'une crainte, c'est qu'elle n'allât éteindre le soleil d'un coup d'aile. Moi seul qui l'ai suivie alors dans toute la roideur de son vol, je lui ai dit : « Tu tomberas ! Oiseau qui portes la foudre du ciel, la foudre te consumera toi-même ! Le vent ne souffle plus du côté des batailles ; les temps sont changés ; les peuples vont creuser dans la plaine une fosse immense où ils enterreront, avec leurs propres ossements, les restes brisés de la gloire militaire. A bas l'empire! à bas Napoléon, dieu du sabre. » Ce que j'avais prédit arriva. Elle est tombée, elle est tombée, cette aigle si fière qui remplissait le ciel du bruit de ses ailes ! A cette fièvre ambitieuse qui avait fait des peuples de notre continent autant d'ennemis sublimes, toujours le fer en main, toujours la cartouche aux dents, succéda un sauvage amour de la paix, une morne passion de l'immobilité. Les peuples ont fini de s'entre-tuer, mais ils ne s'en aiment guère plus pour cela. La guerre continue, seulement elle a changé de terrain. Ce n'est plus même la guerre si vous voulez, c'est la concurrence. L'industrie leva ses bras de fer sur l'Europe. « A moi dit-elle, ces fleuves sur lesquels nagent de lourds et paresseux bateaux ! à moi la mer sur laquelle frémissent les voiles des anciens navires ! à moi la terre sur laquelle se traînent lentement les marchandises et les hommes ! à moi l'espace que je veux dévorer maintenant d'un seul trait avec la promptitude de l'éclair ! Je régnerai à la fois sur les quatre éléments, qui ne connaîtront plus d'autre volonté que la mienne. » A ces mots, la vapeur gronda de joie dans la profondeur de nos machines. Une âme nouvelle, âme toute matérielle, il est vrai, agita le globe comme un homme en mouvement. Ce n'est pas tout : nous ne sommes qu'à l'aurore de cette transformation universelle. Une cupidité insatiable pousse déjà toutes les forces sur le champ de bataille des intérêts. On ne conquiert plus, on acquiert. Amour, gloire, dévouement, religion, tout cela vient chaque jour s'engloutir dans le gouffre ouvert par cette faim inassouvie du bien-être et de la propriété. Le sentiment national est éteint ; on ne regarde plus à l'honneur du pays ; pourvu que la cheminée de l'usine fume et que la machine s'ébranle, qu'importe à l'industriel le sort de notre drapeau ? Son drapeau, à lui, ne flotte que sur le toit de la Bourse. — Émile, soyez de votre siècle : on ne gagne rien à lutter contre l'inéluctable entraînement des hommes et

des choses. Le propre des hommes forts est de marcher avec leur temps. Je rapporte des Indes de nouvelles richesses; en y ajoutant les restes de la fortune que vous avez laissée en France, et que vous ramasserez aisément, vous pouvez entasser millions sur millions. L'or ne s'obtient plus par le travail, il se joue. A ce jeu-là, c'est toujours le riche qui gagne. Que votre ambition s'exalte devant la nouvelle destinée qui s'ouvre devant vous. Roi? vous le serez, car la richesse a aujourd'hui plus de courtisans, de serviteurs et de sujets, que la toute-puissance souveraine. Dieu? vous le serez encore, car, en ce temps de décadence de la foi, il n'y a plus qu'une image vivante devant laquelle tout le monde se prosterne, c'est celle de Plutus.

Émile n'eût guère bien reçu autrefois une telle doctrine; mais il avait acquis dans ses voyages un fonds de scepticisme qui lui faisait goûter maintenant les leçons et les conseils du docteur.

De retour en France, Émile se jeta de toutes ses forces sur cette mer orageuse des affaires, où le poussait une main invisible et fatale. Il fit la pluie et le beau temps, la hausse et la baisse à la Bourse de Paris. En peu d'années il réalisa des sommes colossales. Les émotions de ce nouveau champ de bataille sur lequel Émile manœuvrait chaque jour en général hardi avec l'armée de ses capitaux, lui rendirent durant quelque temps l'activité qu'il avait perdue. Il devint cupide, vénal, infatigable au lucre. A force de vouloir ajouter à son existence chétive des choses qui lui sont étrangères, l'homme finit par se rétrécir dans ces biens matériels qu'il convoitait d'abord pour s'étendre et pour s'agrandir.

La position d'Émile suivit les accroissements de sa fortune. Il acheta des châteaux, des honneurs, des titres; de comte il devint duc. Le département sur lequel il avait ses terres l'envoya représenter à la chambre. Émile s'y montra conservateur forcené. Il vota toutes les lois qui pouvaient enchaîner la pensée, humilier le pays et favoriser le développement des fortunes acquises.

Le salon d'Émile était un des plus froids et des plus maussades qui fussent à Paris; on n'y voyait que banquiers, agents de change et autres grands seigneurs de la finance. On n'y causait que des mouvements de Bourse ou des crises politiques. Émile

congédia un de ses secrétaires qui faisait des vers, en disant qu'il ne voulait point avoir de poètes dans sa maison.

Retranché dans un égoïsme incommensurable, il brûla tout ce qu'il avait adoré jadis, et ne conserva, au milieu du temple dévasté de ses convictions anciennes, qu'une seule idole debout, celle de son intérêt privé. Comme Émile ne croyait plus à rien, il fit bâtir des églises. — C'était, disait-il, un bon moyen de contenir le peuple. — Il envoya aussi quelques aumônes aux pauvres de sa commune, mais c'était pour leur ôter l'idée et la fantaisie de faire main-basse sur ses richesses.

Émile retrouva Rosette qui était allée, de son côté, courir le monde au pourchas du bonheur. Elle avait rencontré, sans doute, de charmantes aventures qu'elle eut l'esprit de taire à son ancien amant. — Étions-nous fous? lui dit-elle.

Émile et Rosette ne s'aimaient ni plus ni moins que lorsqu'ils s'étaient quittés. — Bah! dit Rosette, est-ce qu'on s'aime jamais? Ils se remirent ensemble, et vécurent très-bien aux yeux du monde comme mari et femme.

Au bout de tout cela, Émile n'en fut ni plus gai ni plus satisfait. Le docteur étant venu un jour : — Eh bien! dit-il à Émile, vous devez être content de moi, car j'ai tenu envers vous toutes mes promesses.

— Hélas! fit Émile avec un soupir, j'ai aimé une femme, mais cette femme n'avait point de cœur; j'ai été roi, mais j'ai failli être mangé; je suis riche et influent, mais je m'ennuie. Qu'est-ce donc que le bonheur?

— C'est cela, dit le docteur avec un soupir amer.

Émile supplia alors le docteur de retirer sa parole et de lui reprendre ce funeste don d'immortalité qu'il avait demandé jadis. — J'y consens, reprit ce personnage mystérieux en lui tendant la main; vous êtes libre maintenant de vous tuer quand cela vous fera plaisir.

— Non, reprit Émile avec mélancolie; puisque j'ai tant fait que de vivre jusqu'ici, je laisserai venir tranquillement la mort.

ALPHONSE ESQUIROS.

PHYSIONOMIE

DES

VILLES D'EUROPE.

MUNICH.

A une époque où l'on voyageait fort peu, faute de bateaux à vapeur, de chemins de fer, de chemins ferrés, et même de simples chemins, il y eut des littérateurs, tels que d'Assoucy, Le Pays et Cyrano de Bergerac, qui mirent à la mode les voyages dits *fabuleux*. Ces touristes hardis décrivaient la lune, le soleil et les planètes, et procédaient du reste dans ces inventions de Lucien, de Merlin Coccaïe et de Rabelais. Je me souviens d'avoir lu, dans un de ces auteurs, la description d'une étoile qui était toute peuplée de poëtes. En ce pays-là, la monnaie courante était de vers bien frappés ; on dînait d'une ode, on soupait d'un sonnet; ceux qui avaient en portefeuille un poëme épique pouvaient traiter d'une vaste propriété.

Un autre pays de ce genre était habité seulement par des peintres ; tout s'y gouvernait à leur guise, et les écoles diverses se livraient parfois des batailles rangées. Bien plus, tous les types créés par les grands artistes de la terre avaient là une existence matérielle, et l'on pouvait s'entretenir avec la Judith de Caravage, le Magicien d'Albert Durer, ou la Madeleine de Rubens.

En entrant à Munich, on se croirait transporté tout à coup dans cette étoile extravagante. Le roi-poëte qui y réside aurait pu tout aussi bien réaliser l'autre rêve, et enrichir à jamais ses confrères en Apollon ; mais il n'aime que les peintres, eux seuls

ont le privilége de battre monnaie sur leur palette. Le rapin fleurit dans cette capitale qu'il proclame l'*Athènes* moderne, mais le poëte s'en détourne et lui jette en partant la malédiction de Minerve ; il n'y a là rien pour lui.

En descendant de voiture, en sortant du vaste bâtiment de la Poste-Royale, on se trouve en face du palais, sur la plus belle place de la ville ; il faut tirer vite sa lorgnette et son *livret*, car déjà le musée commence, les peintures couvrent les murailles, tout resplendit et papillotte en plein air, en plein soleil.

Le Palais Neuf est bâti exactement sur le modèle du palais Pitti, de Florence; le théâtre, d'après l'Odéon de Rome; l'hôtel des postes, sur quelque autre patron classique; le tout badigeonné du haut en bas de rouge, de vert et de bleu-ciel. Cette place ressemble à ces décorations impossibles que les théâtres hasardent quelquefois; un solide monument de cuivre rouge établi au centre, et représentant le roi Maximilien I[er], vient seul contrarier cette illusion. La poste, toute peinte d'un rouge sang de bœuf, qualifié de *rouge antique,* sur lequel se détachent des colonnes jaunes, est égayée de quelques fresques dans le style de Pompéia, représentant des sujets équestres. L'Odéon expose à son fronton une fresque immense où dominent les tons bleus et roses, et qui rappelle nos paravents d'il y a quinze ans; quant au palais du roi, il est uniformément peint d'un beau vert tendre. Le quatrième côté de la place est occupé par des maisons de diverses nuances. En suivant la rue qu'elles indiquent, et qui s'élargit plus loin, on longe une seconde face du palais plus ancienne et plus belle que l'autre, où deux portes immenses sont décorées de statues et de trophées de bronze d'un goût maniéré, mais grandiose. Ensuite la rue s'agrandit encore ; des clochers et des tours gracieuses se dessinent dans le lointain; à gauche, s'étend à perte de vue une file de palais modernes propres à satisfaire les admirateurs de notre rue de Rivoli ; à droite, un vaste bâtiment dépendant du palais, qui du côté de la rue est garni de boutiques brillantes, et qui forme galerie du côté des jardins, qu'elle encadre presque entièrement. Tout cela a la prétention de ressembler à nos galeries du Palais-Royal; les cafés, les marchandes de modes, les bijoutiers, les libraires, sont *à l'instar de Paris.* Mais une longue suite de fresques représentant les fastes héroïques de la Bavière entremêlées de vues d'Italie témoignent,

d'arcade en arcade, de la passion du roi Louis pour la peinture, et pour toute peinture, à ce qu'il paraît. Ces fresques, le livret l'avoue, sont traitées par de simples élèves. C'est une économie de toiles; les murs souffrent tout.

Le jardin royal, entouré de ces galeries instructives, est planté en quinconce et d'une médiocre étendue; la face du palais qui donne de ce côté, et qui vient d'être terminée, présente une colonnade assez imposante; en faisant le tour par le jardin, on rencontre une autre façade composée de bâtiments irréguliers, et dont fait partie *la basilique,* le mieux réussi des monuments modernes de Munich.

Cette jolie église, fort petite d'ailleurs, est un véritable bijou; construite sur un modèle byzantin, elle étincelle, à l'intérieur, de peintures à fonds d'or, exécutées dans le même style. C'est un ensemble merveilleux de tout point; ce qui n'est pas or ou peinture est marbre ou bois précieux; le visiteur seul fait tache dans un intérieur si splendide, auquel on ne peut comparer dans toute l'Europe que la chapelle des Médicis, de Florence.

En sortant de la basilique, nous n'avons plus que quelques pas à faire pour rencontrer le nouveau théâtre; car nous venons de faire le tour du palais auquel se rattachent tous ces édifices comme dépendances immédiates. Pourquoi n'entrerions-nous pas dans cette vaste résidence? Justement le roi va se mettre à table, et c'est l'heure où les visiteurs sont admis dans les salles où il n'est pas, bien entendu.

On nous reçoit d'abord dans la *salle des gardes,* toute garnie de hallebardes, mais gardée seulement par deux factionnaires et autant d'huissiers. Cette salle est peinte en grisailles figurant des bas-reliefs, des colonnes et des statues absentes, selon les procédés surprenants et économiques de M. Abel de Pujol. Assis sur une banquette d'attente, nous assistons aux allées et venues des officiers et des *courtisans.* Et ce sont en effet de véritables courtisans de comédie, par l'extérieur du moins. Quand M. Scribe nous montre, à l'Opéra-Comique, des intérieurs de cours allemandes, les costumes et les tournures de ses comparses sont beaucoup plus exacts qu'on ne croit. Une dame du palais, qui passait avec un béret surmonté d'un oiseau de paradis, une collerette ébouriffante, une robe à queue et des diamants jaunes, m'a tout à fait rappelé Mme Boulanger. Des chambellans cha-

4.

marrés d'ordres semblaient prêts à se faire entendre sur quelque ritournelle d'Auber.

Enfin, le service du roi a passé, escorté par deux gardes. C'est alors que nous avons pu pénétrer dans les autres salles. Je plains fort le roi de ce pays, qui se défend pourtant d'être un monarque constitutionnel, de s'être imposé l'usage d'admettre deux fois par jour une trentaine de personnes dans l'intérieur de son domicile. En sortant de table, il retrouve ses parquets et ses meubles souillés d'empreintes inconnues; ce qu'il touche vient d'être touché; l'air est encore plein d'haleines impures; des Anglais ont gravé furtivement leurs noms sur les glaces et sur les marbres des consoles. Qui sait ce qu'on a pris, et qui sait ce qu'on a laissé? Cela me rappelle qu'un jour on m'a fait voir, à Trianon, le lavabo du duc de Nemours à côté de celui de Joséphine, et un petit morceau de savon dont le prince s'était servi la dernière fois qu'il y avait couché.

Je m'abstiendrai de décrire en détail l'intérieur du palais de Munich, dont tous les Guides de voyageurs ont énuméré les richesses artistiques. Ce qu'il faut le plus remarquer, c'est la salle décorée de fresques de Schnorr sur les dessins de Cornélius, dont les sujets sont empruntés à la grande épopée germanique des Nibelungen. Ces peintures, admirablement composées, sont d'une exécution lourde et criarde, et l'œil a peine à en saisir l'harmonie; de plus, les plafonds chargés de figures gigantesques et furibondes écrasent leurs salles mesquines et médiocrement décorées; il semble partout à Munich que la peinture ne coûte rien; mais le marbre, la pierre et l'or sont épargnés davantage. Ainsi ce palais superbe est construit en briques, auxquelles le plâtre et le badigeon donnent l'aspect d'une pierre dure et rudement taillée; ces murailles éclatantes, ces colonnes de portor et de marbre de Sienne, approchez-vous, frappez-les du doigt, c'est du stuc. Quant au mobilier, il est du goût le plus *empire* que je connaisse : les glaces sont rares; les lustres et les candélabres semblent appartenir au matériel d'un cercle ou d'un casino de province; les richesses sont au plafond; c'est encore un rêve, où le roi-poëte peut poursuivre en passants les magnificences de l'Olympe ou les vagues splendeurs du Walhalla.

Je suis loin de vouloir rabaisser les beautés de cette rési-

dence, et le goût du roi de Bavière pour les arts plastiques n'a pas de quoi donner de prise au ridicule; mais je me demande s'il est bien vrai que M. Cornélius, lorsqu'il vint à Paris il y a quelques années, n'ait pas été émerveillé des richesses de Versailles et qu'il ait à peu près parlé comme le Gascon, qui trouvait que le Louvre ressemblait aux écuries du château de son père; nous le croyons un homme de trop de goût et de bonne foi pour que cette histoire soit vraie, d'autant plus que, si le palais de Munich a quelques beautés incontestables, c'est un point où le talent de M. Cornélius est presque seul intéressé, et à nous seuls aussi il appartient de lui en rapporter la gloire.

Le repas du roi étant fini, nous pouvons commencer le nôtre; il n'y a qu'un seul restaurateur dans la ville, qui est un Français; autrement il faut prendre garde aux heures des tables d'hôte. La cuisine est assez bonne à Munich, la viande a bon goût; c'est là une remarque plus importante qu'on ne croit en pays étranger. On ne sait pas assez que la moitié de l'Europe est privée de beefsteacks et de côtelettes passables, et que le veau domine dans certaines contrées avec une déplorable uniformité.

Munich manque d'huîtres, et de poissons de mer naturellement; ses vins sont médiocres et chers, mais elle vante sa bière, qui en effet a une grande réputation dans toute l'Allemagne. Il ne faut pas parler de la bière de Munich à des voyageurs qui ont bu des bières belges et anglaises. Le faro, l'ale et la lambic, sont des bières dont on n'a pas d'idée même à Paris; ce sont de véritables vins du nord, qui égaient et grisent plus vite que le vin lui-même. Les bières impériales et royales d'Autriche et de Bavière n'ont aucun rapport avec ces nobles boissons. Aussi disputent-elles au tabac le privilége d'engourdir et d'assoupir de plus en plus ce grand corps du peuple allemand.

Le lecteur me pardonnera ce *hors-d'œuvre* culinaire qui n'est pas hors de propos, car les voyageurs ont faim comme les héros, et la nourriture est une *impression* de voyage incontestable. Les deux cafés de la Galerie-Royale ne sont pas fort brillants et n'ont aucun journal français. Un vaste cabinet de lecture et une sorte de casino, qu'on appelle le Musée, contiennent en revanche la plupart des feuilles françaises que la censure laisse entrer librement. De temps en temps, il est vrai, quelque numéro

manque, et les abonnés lisent à la place cet avis : que le journal a été saisi, à Paris, à la poste et dans les bureaux. Cela se répète si souvent, que nous soupçonnons le parquet de Munich de calomnier celui de Paris. Il résulte encore de ce subterfuge que les braves Munichois ont des doutes continuels sur la tranquillité de notre capitale; la leur est si paisible, si gaie et si ouverte, qu'ils ne comprennent pas les agitations les plus simples de notre vie politique et civile; la population ne fait aucun bruit, les voitures roulent sourdement sur la chaussée poudreuse et non pavée. Le Français se reconnaît partout à ce qu'il déclame ou chantonne en marchant; au café il parle haut; il oublie de se découvrir au théâtre; même en dormant, il remue sans cesse, et un lit allemand n'y résiste pas dix minutes. Imaginez-vous des draps grands comme des serviettes, une couverture qu'on ne peut border, un édredon massif qui pose en équilibre sur le dormeur. Eh bien! l'Allemand se couche, et tout cela reste sur lui jusqu'au lendemain; de plus, connaissant sa sagesse, on lui accorde des oreillers charmants, brodés à l'entour et découpés en dentelles sur un fond de soie rouge ou verte. Les plus pauvres lits d'auberge resplendissent de ce luxe innocent.

Puisque nous parlons des oreillers, parlons tout de suite des poêles. Les poêles bavarois sont les plus beaux du monde; leur construction est de l'architecture, et leurs ornements sont de la sculpture en réalité. Si l'on connaissait bien à Paris les poêles allemands, on ne voudrait plus de cheminées. C'est la plus belle pièce d'un mobilier. Cela convient à une chambre comme à une salle de palais. J'ai vu un poêle allemand au château de Rastadt, enrichi, il est vrai, de peintures et de porcelaines, qu'on estimait cent mille florins. Les plus beaux de ces *monuments* disparaissent peu à peu de l'Allemagne, car les princes et les grands seigneurs adoptent presque partout la cheminée française; mais la bourgeoisie tient toujours pour ses vieux poêles, et elle a raison.

Je sens bien que le lecteur est pressé de faire connaissance avec la Glyptothèque et la Pinacothèque; mais ces musées sont fort loin du centre de la ville, et il faut le temps d'y arriver. Dans sa pensée d'agrandissement indéfini pour sa capitale, le roi Louis a eu soin de construire à de grandes distances les uns

des autres ses principaux monuments, ceux du moins autour desquels on espère que les maisons viendront un jour se grouper. La ville de Munich était naturellement une fort petite ville, de la grandeur d'Augsbourg tout au plus; la lyre du roi-poëte en a élevé les murailles et les édifices superbes. Il eût, comme Amphion, fait mouvoir les pierres à ce grand travail, mais il n'y avait pas de pierres dans tout le pays. C'est là le grand malheur de cette capitale improvisée d'un royaume encore si jeune; de là la brique réchampie, de là le stuc et le carton-pierre, de là des rues boueuses ou poudreuses, selon la saison. Le grès manque, l'autorité hésite entre divers projets soumis par les compagnies de bitume, la ville hésite devant la dépense, et Munich n'est encore pavée, comme l'enfer, que de bonnes intentions.

Après bien des places indiquées à peine, bien des rues seulement tracées et où l'on donne des terrains gratuits, comme dans les déserts de l'Amérique, à ceux qui veulent y bâtir, nous arrivons à la *Glyptothèque,* c'est-à-dire au musée des statues. On est tellement Grec à Munich que l'on a dû être bien Bavarois à Athènes; c'est du moins ce dont se plaignaient les Grecs véritables... Le bâtiment est tellement antique dans ses proportions, que les marches qui conduisent à l'entrée ne pourraient être escaladées que par des Titans; un petit escalier caché dans un coin répare cet inconvénient, que nous nous garderons d'appeler un vice de construction. A l'intérienr, les salles sont vastes et pratiquées dans toute la hauteur du monument. Elles sont enduites partout de cette teinture de garance foncée, que les livrets continuent à garantir *vrai rouge antique*. Les ornements qui s'en détachent sont toujours de ce style Pompéia sur lequel nous avons été blasés par nos cafés, nos passages, et par les décorations du Gymnase. On a donc le droit de récuser notre mauvais goût parisien, surtout lorsqu'on a soin de faire remarquer (dans ce livret autorisé et censuré) que le roi de Bavière, dans la décoration de ses palais et de ses musées, s'est toujours éloigné du faux goût qui florissait dans les XVII et XVIII[e] siècles. Ceci paraît encore dirigé contre Versailles, et plusieurs allusions que je n'ai plus sous la main me confirment dans cette pensée.

Les peintres se sont livrés sur les plafonds de la Glyptothèque à des intempéranees de couleur que nous sommes loin d'appou-

ver. Les magnifiques bas-reliefs de Phidias, le Silène, et les marbres si purs de Canova, qu'on rencontre plus loin, eussent dû faire honte aux prétentieuses compositions des peintres germaniques. Nous exceptons toujours celles de M. Cornélius, qui ne sont en effet que des compositions, puisqu'elles ne sont pas peintes par lui. Il a décoré tout une salle avec des sujets tirés de l'Iliade, dont on a pu voir les dessins à Paris. Je n'ai pas besoin de répéter ce que tout le monde sait aujourd'hui, que les dessins envoyés ici comme copies des fresques de l'école de Munich ne donnent qu'une idée très-fausse de l'effet des peintures originales : il n'est pas de voyageur qui n'ait fait cette observation.

La Glyptothèque renferme une collection d'antiques fort précieuse et des chefs-d'œuvre de Canova parmi lesquels se trouvent la Frileuse, la Vénus-Borghèse, un buste de Napoléon et un autre du prince Eugène. Quelques statues du trop célèbre Thorwaldsen partagent avec celles de Canova les honneurs d'une salle particulière, où leurs noms sont accolés à ceux de Phidias et de Michel-Ange. On ignore probablement à Munich les noms français de Puget et de Jean Goujon.

La Pinacothèque, c'est-à-dire le musée de peinture, est située à peu de distance de la Glyptothèque. Son extérieur est beaucoup plus imposant, quoique le style grec en soit moins pur. Ces deux édifices sont d'un architecte nommé Léon de Glenze. Ici, nous n'aurons plus qu'à louer ; les salles sont grandes et ne sont ornées que de peintures de maîtres anciens. Une galerie extérieure, ouverte depuis peu de temps au public, est fort gracieusement peinte et décorée, et l'ornement antique y a été compris à la manière italienne avec beaucoup de richesse et de légèreté. Il serait trop long d'énumérer tous les chefs-d'œuvre que renferme la Pinacothèque. Qu'il suffise de dire que la principale galerie renferme une soixantaine de Rubens choisis et des plus grandes toiles. C'est là que se trouve *le Jugement dernier* de ce maître, pour lequel il a fallu exhausser le plafond de dix pieds. Là aussi se rencontre l'original de *la Bataille des Amazones*, que notre collaborateur Théophile Gautier a décrite, d'après la gravure, avec tant de verve et d'éclat. Après avoir parcouru les grandes salles consacrées aux grands tableaux, on revient par une suite de petites salles divisées de même par écoles, et où

sont placées les petites toiles. Cette intelligente disposition est très-favorable à l'effet des tableaux.

Que reste-t-il à voir encore dans la ville? On est fatigué de tous ces édifices *battant neufs*, d'une architecture si grecque, égayés de peintures antiques si fraîches. Il y aurait encore, pour tout Anglais, à admirer six ministères avec ou sans colonnes, une maison d'éducation pour les filles nobles, la bibliothèque, plusieurs hospices ou casernes, un obélisque de la grandeur du nôtre, mais couvert de cuivre rouge, destiné à conserver le souvenir des trente mille Bavarois qui perdirent la vie dans la campagne de Russie, une église romaine, une autre byzantine, une autre renaissance, et puis une autre gothique. Cette dernière est dans le faubourg; l'on aperçoit de loin sa flèche aiguë. Le lecteur m'en voudrait d'avoir manqué de visiter une église gothique de 1850. Je sors donc de la ville en passant sous un arc de triomphe dans le goût italien du XIVe siècle, orné d'une large fresque représentant des batailles bavaroises; un quart de lieue plus loin, l'on rencontre l'église bâtie aussi, comme tous les autres monuments, de briques réchampies de plâtre. Cette église est petite et n'est pas entièrement finie à l'intérieur. On y pose encore une foule de petits saints-statuettes en plâtre peint. Le carton-pierre y domine; c'est là une grande calamité. Les vitraux sont *mieux* que le gothique; d'après les nouveaux procédés et les découvertes de la chimie, on parvient à obtenir de grands sujets sur un seul verre, au lieu d'employer les petits vitraux plombés; le dallage est fait en bitume de couleur, les sculptures de bois sont figurées parfaitement en pâte colorée, les flambeaux et les crucifix sont en métal anglais, se nettoyant comme de l'argent. J'ai pu monter dans la flèche entièrement construite en fer creux, selon les procédés modernes; j'en ai déjà signalé les avantages à propos de la flèche de Rouen. Cette flèche, assurément, durera plus que l'église elle-même. C'est léger, économique, incombustible; cela se démonte avec des boulons, cela peut se revendre au poids. Seulement, vu d'en bas, ce clocher est grêle et mesquin; c'est un clocher-araignée; cela ressemble à un mât garni de ses cordages; c'est une flèche étique, amaigrie; mais ne blâmons pas trop Munich de ce sacrifice au progrès. En revanche, elle a toujours les deux belles tours de sa cathédrale, le seul monument ancien qu'elle possède, et qu'on

aperçoit de six lieues. Au temps où fut bâti ce noble édifice, on mettait des siècles à accomplir de telles œuvres ; on les faisait de pierre dure, de marbre ou de granit ; alors aussi, on n'improvisait pas en dix ans une capitale qui semble une décoration d'opéra, prête à s'abîmer au coup de sifflet du machiniste. Que le roi-poëte me pardonne ces critiques sévères; avant de faire des bâtisses, il faisait des livres signés de son nom royal, avec les armes de Bavière au frontispice ; il s'est donc reconnu de tout temps justiciable de la critique.

D'ailleurs, l'on comprend bien que l'ancien duché de Bavière, qui est passé royaume par la grâce de Napoléon, ait eu à cœur de se faire une capitale avec une ancienne petite ville mal bâtie, qui n'a pas même des pierres pour ses maçons; mais Napoléon lui-même n'aurait pu faire que la population devînt en rapport avec l'agrandissement excessif de la ville; il eût simplement déporté là des familles qui y seraient mortes d'ennui ; il n'aurait pu faire un fleuve de l'humble ruisseau qui coule à Munich et que l'on tourmente en vain avec des barrages, des fonds de planches et des estacades, pour avoir le droit un jour d'y bâtir un pont dans le goût romain. Hélas ! sire, roi de Bavière ! ceci est une grande consolation pour nous autres, pauvres gens; vous êtes roi, prince absolu, chef d'une monarchie *à états,* que vous nous priez de ne pas confondre avec notre monarchie constitutionnelle; mais vous ne pouvez faire qu'il y ait de l'eau dans votre rivière, et de la pierre dans le sol où vous bâtissez !

GÉRARD DE NERVAL.

LA

JARRETIÈRE DE LA MARIÉE.

> Le maire dit : « Je vous unis. »
> L'enfant pieux, au doux ramage,
> A dévoilé la sainte image ;
> Le prêtre a dit : « Je vous bénis. »

I.

Ce soir, à la maison d'en face, les rideaux rouges et relevés en festons des trois croisées du second étage sont plus éclairés que de coutume. On a tiré les rideaux blancs, qui sont légèrement agités, et ces mousselines brillantes offrent à tous les regards du voisinage comme une fantasmagorie d'ombres bizarres et indécises qui s'agitent, se poursuivent, se rapetissent ou deviennent très-grandes, et disparaissent tout à coup, pour faire place à d'autres et revenir. Parfois la scène, après un mouvement confus, reste immobile un instant; puis les têtes sautent comme dans une danse. Et certainement on danse; car le suif de deux lampions coule brûlant sur les bornes de la porte, ouverte à deux battants; un ruban de voitures s'étend le long des façades de plusieurs maisons voisines, et quand le landau ou l'omnibus sont passés avec leur bruit de fers et de vitres, quand l'âne de la laitière nocturne est passé avec son bruit de fer-blanc, et, avec elle, son aigre cri ; quand les sabots des cochers de fiacre se sont fixés entre le cabaret et leurs siéges ; quand François a cessé d'appeler Joseph, que George a eu fait de pester

contre son maître, et le petit groom d'en rire, pour s'endormir sur les coussins bleus de son cabriolet de *Thomas-Batiste*, on entend de la rue comme une musique de danse : c'est un bal.

Un bal, c'est une corbeille de rubans et de gazes confusément pleine de fleurs fraîches, de fleurs fanées et de fleurs artificielles, parmi lesquelles, à la lumière des bougies, se joue un essaim de papillons noirs.

On se marie dans la maison d'en face. Parents, amis sont accourus musqués et parés; des tantes avec leur gravité solennelle, des petites cousines, curieuses de tout, et surtout d'un mariage, des dandys, dédaigneux parasites apparus un moment pour sourire, du haut d'une cravate, au bouquet virginal; et, pour en médire, des envieux blottis dans un coin. On y voit de jolies têtes, de frais atours et des travestissements grotesques, des maris, des amants, des grand'mères. Le parquet glissant crie sous les escarpins, les meubles sont pleins de femmes; l'antichambre est encombrée de manteaux, et les laquais, pliés sous le poids des sucreries, traversent à grand'peine la foule tournoyante : on va, l'on vient, on se cherche, on s'évite, on s'aborde, on rit à des riens, l'on en dit sans rire. Les jeunes hommes se plaisantent, les vieillards se cajolent, les femmes se mordent, et l'or va et vient entre deux bougies sous des cartes.

Voici que la musique recommence. Les danseurs s'élancent et présentent leurs gants blancs. La reine des danseurs, la mariée, qui s'est promise à tous, se donne au premier venu. Ce premier venu va lui jurer que sa toilette est d'un goût exquis, et son pied délicieux. Préoccupée de trop de soins, elle n'a pas entendu, mais elle répond par un sourire, qu'elle emporte à la chaîne des dames et qu'elle y laisse. Son vis-à-vis, vieil ami de la maison, est aimable ce soir, aimable à faire trembler la fleur d'oranger! Et cela se conçoit : à propos d'un mariage, on ne sait que faire de ce qu'on pense; on en rit; c'est le seul jour où la morale avoue l'humanité, et sans les affiquets dont elle l'affuble, il n'y aurait pas de quoi rire à pareille fête pour les invités.

Il est minuit. Une fenêtre s'ouvre, un danseur y amène sa dame pour causer des étoiles, des lampions qui pâlissent, des cochers engourdis; la nuit est fraîche et belle... Mais ils ont autre chose à se dire : ce sont les nouveaux époux; la mariée,

je la reconnais à son bouquet; l'autre est trop jeune pour être un père; un frère serait moins empressé; et ce jour-là les amants dissimulent : c'est le mari.

Des époux, jeunes et seuls, derrière un rideau quand on danse à leurs noces, cela fait plaisir à voir. Je ne sais si mon imagination prête à ces deux silhouettes quelque apparence de tout ce que je suppose; mais je leur vois un air caressant qui ferait croire au paradis. Après le bonheur d'un semblable tête-à-tête, il n'y a plus que celui d'en être le témoin. La nuit m'abuse peut-être? Qu'importe! Le cœur me bat pour eux... Et quand je pense que ces deux êtres, dont les avenirs sont déjà si mêlés, se connaissaient à peine il y a huit jours! C'est une histoire; je veux vous la conter. Un mariage est toujours une histoire.

II.

Du sommet de quelqu'un de ces coteaux verts et arrondis qui, de chaque côté de Bagnères-de-Bigorre, s'étendent comme deux bras dans la plaine, vous auriez pu voir glisser lentement, sur la route droite et découverte qui passe au village de Trébons, un brillant tourbillon de poussière. C'était la voiture de Tarbes, qui, par une belle soirée d'automne (il y a quelque deux ans de cela), s'éloignait de Bagnères au grand trot de quatre chevaux, avec sa caisse surannée aux panneaux d'un jaune sale, ses roues grises de boue sèche, son conducteur au béret bleu, à la houpe rouge, et le double rang de paysans dont elle était ornée dans la partie supérieure. On entendait encore, des dernières maisons de Bagnères, le cliquetis de chaînes du sabot rouillé, les coups variés du fouet ou les accents saccadés de l'idiome gascon dans lequel s'entretenaient joyeusement les voyageurs de l'impériale, que déjà ceux qui composaient l'intérieur du carrosse avaient échangé entre eux ces formules indécises et réservées qui devaient préluder à une familiarité passagère.

Ces voyageurs étaient un curé de Pressac, mandé par l'évêque, un percepteur de la vallée d'Aure, qui allait faire un versement à Tarbes; il y avait un gros monsieur qui revenait des eaux de Baréges; puis deux femmes, dont l'une, élégante et

jeune, s'en retournait peut-être aussi de Luz ou de Saint-Sauveur, et allait je ne sais où; l'autre, qui l'accompagnait sans doute, était enveloppée du capulet rouge des paysannes de la plaine, coiffure qui paraissait inquiéter beaucoup beaucoup un petit épagneul anglais qu'une sixième personne tenait entre les genoux. C'était un jeune homme armé d'un bâton de montagne et vêtu d'une blouse de charretier; cachée en partie sous la visière d'une petite casquette de toile cirée, sa figure expressive et réfléchie était terminée par une barbe assez longue.

On parlait de Rochefort et de Toulon, et ceci à propos d'une boîte de paille d'un travail curieux, dans laquelle le curé venait d'offrir poliment de son tabac. On passa en revue les divers ouvrages des forçats; on dit ce qu'on savait des bagnes, de Bicêtre, des pontons, de la vie misérable des prisonniers en général, de leur prodigieuse persévérance dans tout ce qu'ils entreprenaient. Cette causerie, échappée de la tabatière du curé et farcie de descriptions, s'élança sur le ton du merveilleux, d'anecdotes en anecdotes, parcourant toutes les curiosités du sujet, depuis Galilée jusqu'à l'araignée de la Bastille.

La femme au capulet, qui était flanquée des principaux orateurs (le receveur et le curé), les regardait tour à tour, attentive à ces intéressants récits, et curieuse aussi de l'homme en blouse, son vis-à-vis, qui ne disait rien et caressait son épagneul en jetant à la dérobée un regard de jeune homme sur sa voisine. Celle-ci n'écoutait pas et regardait les champs, les prés verts, les frais ruisseaux, ces mamelons boisés, ces jolis paysages qui se succèdent à chaque pas, si variés sur cette route de Bagnères, et auxquels la nuit, qui commençait à tomber, prêtait déjà ses charmes indécis.

Les histoires des prisonniers avaient dépassé Pousac. On traversa Trébons, quand le curé, pour ne pas demeurer en reste avec le receveur, qui venait de débiter un fait passablement incroyable, conta comme quoi il avait ouï-dire qu'un de ces malheureux captifs, tourmenté du besoin de remplir de soins quelconques les heures perdues à vivre ainsi, et ne possédant qu'un paquet d'aiguilles, les semait au hasard dans l'obscurité de son cachot pour les chercher ensuite, patiemment, jusqu'à la dernière. Ici le curé fut interrompu par une double exclamation d'incrédulité échappée à ses champions.

« Ah ! monsieur l'abbé, c'est trop fort ! dit le gros monsieur.

— Allons, vous plaisantez, monsieur le curé, » dit le receveur.

La paysanne se prit à rire; le petit chien aboya ; le curé était sérieux.

« Mais cela ne me paraît pas incroyable, dit alors le jeune homme en blouse. Avez-vous été en prison, monsieur? ajouta-t-il en s'adressant à son voisin.

— Dieu, merci, non.

— Alors, vous ne savez pas tout ce qu'on peut vouloir quand on ne peut rien!... Monsieur, je viens d'être tenu, par suite d'un événement assez bizarre, huit mois à Bilbao ; huit mois!... et je conçois parfaitement le fait que vient de citer monsieur. Moi-même j'ai fait une folie de ce genre-là.

— Vraiment? » dit le curé.

Le voyageur raconta son aventure.

C'était romanesque, comme tout ce qui se raconte de l'Espagne. Notre héros avait l'esprit original et facile. Entraîné, comme malgré lui, par ses souvenirs, il s'abandonna à leur inspiration avec un mélange d'enjouement et de sensibilité qui plut beaucoup à ses auditeurs. C'était devenu une bonne fortune pour eux que ce singulier jeune homme; et si l'étrangeté de son costume ne les avait pas d'abord prévenus en sa faveur, je ne sais quoi de distingué dans sa manière de dire lui valut bientôt de leur part autant de considération que d'intérêt. Sa voisine même, oublieuse de la campagne, avait retiré son étroite capote de voyage pour s'adosser dans son coin.

« Pauvre jeune homme! s'écria le curé, au beau moment de l'histoire; et à quoi pensâtes-vous, ainsi claquemuré?

— Ce à quoi je pensais, reprit le narrateur; ce fut d'abord au plaisir de conter plus tard mon aventure (vous concevez que c'en devait être un); mais il faut que je vous dise que je suis orphelin, et qu'il me manquait une mère, une sœur... une femme qui m'attendît quelque part pour me passer un bras autour du cou en me disant : « Pauvre ami! » Cette riante perspective aurait été tout à fait de luxe pour ma vie de voyageur; mais c'était probablement la seule condition à laquelle je pusse m'arranger d'une prison; car à peine enfermé, messieurs, je pensais à me marier. »

La joyeuse paysanne jura *pet-de-poële*, ce qui fit encore aboyer le petit chien.

« Taisez-vous, Spott ! » continua son maître.

« Oui, j'y pensais, et c'était avec des émotions bien étranges ; car cette pensée d'être marié me fit d'abord pleurer, puis ensuite me consola. Pendant tout le temps que j'ai été à Bilbao, ce rêve a été pour moi une source de jouissances que vous ne pourriez imaginer. Vous ne comprendrez pas mon affection indéterminée, cet amour conjugal en blanc, auquel il ne manquait plus qu'un nom ? Le lendemain j'écrivais à ma femme, j'écrivis sur tout ce qui restait de pages blanches à mon album. Tenez, je me marierai, ne fût-ce que pour adorer la femme qui me dira : « C'était moi ! » Quand et où je la trouverai, je n'en sais rien ; ce sera quelque jour, quelque part, que sais-je ? Moi, voyageur, je chemine, je vais avec mon épître, qu'en roulant avec vous dans cette carriole, je porte à son adresse inconnue. Et si vous ne croyez pas à l'homme aux aiguilles de monsieur le curé, croyez-vous qu'il me vint parmi bien d'autres, l'idée de faire avec ma cravate des jarretières à ma femme ?

» Mais taisez-vous donc, Spott ! »

La paysanne était ravie.

« Avec ma cravate de soie noire. Je la défilai, puis j'en retressai la soie, j'en fis des nattes, des glands, des houppes ; bref, j'y travaillai quarante-trois jours sans relâche, et j'étais heureux ! Joignez à ceci que j'avais cassé mon canif, et que pour aiguiser mon couteau, je n'avais que l'anse de ma cruche. Oh ! mais aussi, c'est une curiosité ; s'il faisait encore jour, vous les verriez, car les voici... Voici les jarretières de ma femme ! »

Ici l'intérêt qu'on prenait à ce récit s'était accru au dernier point, et chacun exprimait diversement son opinion ; ce qui occasionna une sorte de bourdonnement dans lequel la voix claire de la femme au capulet s'éleva par un : *Acq qu'ey drôle !* auquel la jeune femme, qui s'était retournée vivement, répondit d'une voix extrêmement douce : *O plâ !* et avec cette expression d'un intérêt longtemps comprimé par le silence, et qui paraissait involontairement échappée à son émotion. Le voyageur connaissait probablement le patois du pays ; car cette réponse : « Oh ! oui, c'est bien drôle ! » le charma tellement, que c'est à sa voisine qu'il présenta quelque chose de noir qu'il avait tiré

de son portefeuille. Celle-ci, avec une curiosité de femme, s'inclina pour le saisir; mais elle s'inclina plus qu'elle ne le voulait, car une des roues de la voiture mal suspendue, qui venait d'entrer dans le village de Montgaillard, avait dû franchir une auge de bois oubliée dans la rue; la figure de la jeune femme vint toucher celle du voyageur, pour qui cette accolade, bien innocente, mais si positive dans cette circonstance, et qui seulement avait été comprise par eux, fut d'un effet magique. Dans ce moment, le curé de Pressac fut aussi presque embrassé par sa voisine au capulet, qui, par contre-coup, en fut donner la pointe dans l'oreille du receveur. Le gros monsieur reçut un coup de panneau rembourré; mais cet accident léger et que l'obscurité rendait particulier à chacun, ne diminua rien de l'intérêt qu'on prenait à ces jarretières que chacun voulut au moins toucher, et que l'étranger remit au premier venu, après avoir fait semblant de les examiner à la lueur d'une lanterne qui passa près de la voiture, ou auprès de laquelle la voiture passa.

Ils se retrouvèrent encore près l'un de l'autre dans l'auberge de Montgaillard, où l'on venait de s'arrêter. Peut-être allait-il se passer entre eux quelque tendre entretien dans lequel lui, plein de son idée romanesque, allait voir qu'elle y fut de moitié, et elle s'y refuser. Mais je ne sais par quelle réminiscence malicieuse de ce baiser par hasard, il dut faire en la regardant un léger mouvement de la tête, tout à la fois caressant et comique, et qui la fit rougir.

« Vous m'avez embrassé, lui dit-il tout bas; mais vous ne m'en voudrez pas, je l'espère. »

Il la fixa d'une manière indéfinissable. Elle feuilletait négligemment un petit carnet usé, toute confuse encore de ce malencontreux cahot qui l'avait jetée comme une héroïne de roman au milieu du rêve de cet aventurier sentimental, et le carnet lui tomba des mains. Il le ramassa plus tôt qu'elle.

« Et pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, vous me donnerez ce petit livre? »

Il y a des moments où la bizarrerie est contagieuse : elle lui répondit, comme entraînée malgré elle par le ton de cette soudaine familiarité :

« Et que me donnerez-vous si je vous le donne?

— Je vous donnerai mes jarretières. »

Elle les examina.

« Et votre femme? » lui dit-elle en affectant de rire.

Il ne répondit pas; mais comme il la voyait indécise :

« Ce ne sera, lui dit-il, qu'un souvenir de voyageur, une pensée de notre rencontre ici! Car, avant et après, que de choses entre nous deux! Demain matin peut-être serons-nous séparés par bien des lieues!...

— Au fait, c'est vrai, dit-elle; mais permettez... »

Elle examina rapidement, feuille par feuille, le petit carnet, et le lui remit, après en avoir déchiré quelques-unes. C'était son nom sans doute ou son adresse qu'elle avait enlevés.

La seconde moitié de la route fut presque silencieuse. Notre héros avait menti. Il espérait bien ne pas perdre de vue l'étrangère; mais le bon curé ne put pas le quitter sans lui en témoigner tous ses regrets, et quand il eut rendu ses affectueuses civilités, les deux femmes étaient disparues, et il lui fut impossible de savoir, quelque peine qu'il se donnât, ce qu'elles étaient devenues; et il envoya l'homme de Dieu au diable.

III.

Il y a un mois environ, le voyageur en question sortait du café Tortoni en s'acheminant par un de ces boulevards de Paris si divers d'aspect dans leur immense circuit; long ruban qui présente au promeneur qui le parcourt, comme des images vivantes de différentes époques. La Chaussée-d'Antin, depuis quelques années, peut-être considérée comme le noyau de la société moderne, et les innovations successives de tous les petits détails qui complètent les différentes physionomies de cette société ne sont ressenties réellement que là. C'est le siége de l'actualité. Mais cet *aujourd'hui* de nos allures que nous venons d'appeler la *fashion*, pour aller faire son tour d'Europe, ne prend pas les boulevards; et comme s'il divergeait en spirale, il n'y revient souvent qu'après avoir passé par Vienne ou par Saint-Pétersbourg. Loin de parcourir cette voie directe, on croirait qu'il la traverse dans le cours de ses circonvallations. Ainsi,

on part aujourd'hui de chez Tortoni, on arrive hier au Gymnase, on est sous l'empire à la Porte-Saint-Martin; bref, on se trouve à la Porte-Saint-Antoine le lendemain de la démolition de la Bastille.

Si vous avez flâné, par quelque bel après-dîner, sur les boulevards ou les quais, vous connaissez l'escamoteur Miette, « ancien militaire! pensionné de l'État! inscrit sur le grand-livre de la dette publique! et propriétaire à Paris, rue Dauphine... de la célèbre... poudre... persane! » Vous connaissez son étalage de physique expérimentale, sa grosse caisse, ses petits paquets à la portée de tout le monde; vous avez vu son sourire astucieux et moqueur, son imperturbable aplomb. Tour à tour paillasse, orateur et marchand, c'est un pantin qui semble parodier le siècle dans la personnification grotesque d'un prospectus. Notre ami le rencontra au Château-d'Eau protégé des ébats des gamins, des flots de la foule et de la boule des jeux de quille, par un cordon de bonnes d'enfants, de filous, de soldats et de grisettes, de toute cette population de métis qui vient se gaudir au soleil entre la ville et le faubourg.

La poésie mystérieuse du Diorama, le silence religieux de ses détours obscurs, lui offrirent un étrange contraste avec les joies de cette humanité brusque et criarde qui se remuait à la porte. On n'y voyait d'abord Paris, la capitale du monde, la ville plate et large; Paris moderne et l'immensité de ses maisons dominée de place en place par des monuments d'un autre âge, debout comme des récifs dans cette mer de toitures; tableau tout bleu d'air et de distance, qui ne dit presque rien de tout ce qu'il recèle, trop grand pour l'œil, inappréciable pour la pensée. Puis le jeune homme se sentit mollement entraîné avec le pavillon gothique, et, dans le trajet circulaire d'une croisée à une autre, il reporta son regard ébloui sur les étrangers qui l'entouraient, société silencieuse qui pirouettait sur elle-même. Il était assis près de deux femmes dont les galbes gracieux se dessinaient à peine dans l'obscurité; et quand le ciel humide du *Déluge* vint projeter sur elle sa pâle lumière, il ne put distinguer qu'à peine l'élégant chapeau de celle qui se trouvait le plus près de lui, et, dans l'édifice indécis de sa toilette, quelques-uns de ces riens, inaperçus par le commun des gens, mais auxquels d'autres se devinent et s'apprécient. Ce fut tout ce qu'il en put voir. Dans

le tableau du déluge, il retrouva le sentiment du grandiose qui avait présidé à la composition de *Josué*, de la *Mer-Rouge*, du *Festin de Balthazar*. C'était l'œuvre de l'Anglais Martinn, épanouie sans être agrandie, mais revêtue pour lui du charme d'une couleur harmonieuse et des magies de la dioptrique.

A peine sorti du Diorama et revenu à la lumière et au positif du boulevard, il s'aperçut qu'il avait perdu son portefeuille, ce petit carnet que vous savez, de l'auberge de Montgaillard; cet objet qui ne lui rappelait plus que faiblement une émotion passagère, et sur lequel il en avait consigné bien d'autres, mais auquel il tenait comme un voyageur à un souvenir. Il revint donc pour conter sa perte au gardien. La lanterne fut détachée, et on procéda à une recherche à pas de loup et à voix basse dans les corridors sombres, d'abord, ensuite sous les banquettes de la salle mobile.

La voisine dont nous avons parlé était encore à la place où il l'avait laissée. Les femmes, vous le savez, sont impatientes de l'obscurité. Celle-ci s'était déjà agitée en tous sens dans la petite place qu'elle occupait. Absorbée dans une pensive contemplation, la tête légèrement inclinée et les yeux fixés sur l'arche sainte, elle avait d'abord laissé courir ses doigts blancs et délicats dans les boucles de ses cheveux blonds. Puis reprenant d'une main distraite le léger lorgnon qui de son sein pendait sur le velours du balcon, elle avait failli s'en donner à travers le visage en le faisant pirouetter autour de son doigt. Puis c'était une manche incommode dont les plis resserrés froissaient outrageusement le satin de son épaule. Et mobile et distraite, la petite main était redescendue au contour d'un genou arrondi, où, à travers trois légers tissus, elle ramenait habilement le fin coton d'un bas blanc. Puis enfin cette main voyageuse avait rencontré dans sa ronde le lacet de soie d'un brodequin, qui, libre du nœud, se jouait à l'aventure. Ici l'étrangère, sur la foi instinctive de l'obscurité, avait posé un pied sur son genou, à la manière d'un oriental qui fume son tchibouck. Et, se penchant vers sa compagne, tout en formant les boucles d'un nouveau nœud, elle lui demandait si ces deux animaux qu'on voyait isolés sur un rocher, à droite, étaient des bœufs ou des loups, quand un léger craquement près d'elle la fit retourner du côté opposé, avec un mouvement extrêmement rapide, et jeter en-

suite un de ces petits cris de femme, qui n'épouvantent personne, mais dont la nature, toute particulière, fait vivement retourner la tête aux hommes qui sont à portée de l'entendre.

La lumière soudaine et indiscrète de la lanterne venait de s'arrêter sur la surface cotonneuse du bas blanc. Et le scrupuleux gardien, dont l'œil avide de portefeuilles suivait les oscillations de cette sourde lumière, parmi les bottes cirées, les pieds de bancs et les souliers de prunelle, ne vit ici qu'un dernier espace vide de l'objet perdu, répéta à voix basse : « S'il était ici, monsieur, on le trouverait. » Mais l'autre avait retrouvé son objet perdu! Les houppes noires des jarretières de Bilbao ne seraient pas passées inaperçues à ses yeux, n'y fussent-elles apparues qu'un instant; il savait trop bien les moindres détails, dont il avait enrichi si péniblement son œuvre; luxe inutile du reste, et qui ne procurait à ses jarretières, après ce qu'elles pouvaient avoir de curieux, que le désavantage assez grave de mal attacher les bas.

On pourra dire que les voici bien singulièrement retrouvées; mais, pour le peu qu'on y réfléchisse, on conviendra qu'il ne fallait rien moins qu'une circonstance extrêmement hasardeuse pour qu'elles se retrouvassent.

IV.

Le jour commence à poindre, les laquais réveillés s'agitent, les équipages roulent au logis, les danseurs sont endormis et les toilettes fanées. Et derrière les rideaux rouges les lumières pâlissent et se déplacent. Il vous importe fort peu, n'est-ce pas, de savoir ce qui se passe entre le Diorama et cette nuit? Je ne vous dirai même pas si la mariée est jolie, tout cela me paraît insignifiant : je puis seulement vous assurer qu'elle a une jambe ravissante.

GAVARNI.

LOMPROZ ET MARGUERITE.

I.

On m'a remis tout à l'heure, aux archives de la petite ville de Bruyères, les pièces d'un jugement horrible dont Walter Scott, avec sa merveilleuse poésie, eût fait un beau roman. Pour moi, je me contente de raconter cette cause, digne d'être célèbre, en pur et simple historien qui écrit des pièces authentiques.

N'est-il pas curieux d'assister scène par scène à un procès criminel du XVIe siècle, jugé sans appel par le maire d'une petite ville qui avait droit de haute justice? La première pièce est un procès-verbal d'enquête scellé aux armes de Bruyères, signé et parafé par tous les ayants droit, pour me servir du terme consacré. Par cette enquête, nous voyons un paisible intérieur de paysan vivant sans peine de sa moisson et de sa vendange. Pas un seul meuble de luxe; c'est la simplicité patriarcale; mais au moins la sombre misère n'est jamais entrée là.

C'est le soir du 25 novembre 1676; le couvre-feu vient de sonner; le vent d'automne bat les contrevents; dans une grande cheminée qui semble élevée par des géants se consument quelques racines de hêtre; une lampe de fer, pendue à un clou dans la cheminée, éclaire faiblement la chambre où se dessinent les ombres des maîtres du logis. L'homme tisonne le feu, la femme file à la quenouille; ils devisent presque tout bas. Que disent-ils? Ils n'ont qu'une fille; sans doute ils parlent de leur fille. Elle est belle, elle a vingt-deux ans, elle aura une belle vigne

en dot; il est bientôt temps de la marier; mais, hélas! les vendanges sont faites.

Après quelques mots sans suite, le père Jehan Meurice et la mère Cyrille de Vesne se regardent en silence; un triste silence. A chaque coup de vent, à chaque bouffée de fumée, à chaque bruit du dehors ils tressaillent et soupirent. La voix du pressentiment parle tristement à leur âme.

Cet homme a cinquante ans; il a passé sa jeunesse à un travail sans merci. L'heure est venue pour lui de se reposer un peu, de respirer au haut de la montée, de voir le soleil couchant; il a planté, il a bâti, il a agrandi le petit héritage de son père; ses vignes sont les plus belles du coteau; sa maison élève hardiment un beau pignon sur la grand'rue; son jardin produit des pêches dignes de la table d'un grand seigneur, du chanvre pour le vêtir lui et les siens, des roses pour parer sa fille les jours de fête. Mais, hélas! toutes ces richesses, cette vigne dorée, cette maison égayée par ce jardin, cette belle fille qui se pare de roses, toutes ces richesses qui sont le poëme de cet homme, le livre qu'il feuillette chaque jour, la poésie qui va rayonner sur sa vieillesse, sont-elles à lui pour longtemps? les bénédictions du ciel le suivront-elles jusqu'à la tombe?

Cependant la femme file toujours, toujours l'homme tisonne le feu qui s'éteint. Un bruit de pas se fait entendre.

— Qui vient là? dit Jehan Meurice.

— Je tremble, dit Cyrille de Vesne.

— C'est peut-être Marguerite, qui revient de la veillée avec notre cousin Pierre du Sonnoy.

— Hélas! murmure la mère en laissant tomber sa quenouille.

A cet instant, la porte s'ouvrit bruyamment. Un homme entra d'un air triste et grave : c'était le maire et justicier de Bruyères, Jacques Buvry, vieillard encore vert, quoique un peu penché en avant, comme ces édifices anciens qui menacent ruine. Il fut suivi de Claude Lerminier, son lieutenant, notaire et garde-scel du roi, de Jehan Vieillard, avant-juré, de Charles Royer, procureur fiscal de la ville, d'Antoine Clément, greffier, enfin d'une sage-femme et d'un sergent.

Jehan Meurice se leva et s'inclina devant cette suite d'hommes noirs, comme on disait alors. Il joua la surprise le mieux qu'il put, les regardant l'un après l'autre avec de grands yeux éton-

nés. Les visiteurs nocturnes ne se hâtèrent pas de parler. Le sergent et la sage-femme placèrent des chaises de paille en demi-cercle au milieu de la chambre. Chacun s'assit en silence, observant les physionomies de Jehan Meurice et de sa femme.

— Que voulez-vous? demanda le vigneron avec un peu d'impatience.

— Une table, dit le procureur.

La femme du vigneron se leva lentement, plus morte que vive, déposa sa quenouille sur un bahut où brillaient aux reflets de la lampe une douzaine de plats d'étain, s'avança de l'autre côté de la cheminée et prit une petite table de noyer sous une horloge de bois.

— Voilà, messieurs, dit-elle en dressant la table.

— Faut-il vous servir à souper? dit Jehan Meurice, voulant montrer sans doute qu'il n'avait pas de frayeur.

— Ouais! dit le sergent à la sage-femme, nous allons lui servir, à lui, à sa femme et à sa fille, un plat de notre métier.

Dès que la table fut dressée, le greffier y déposa un encrier, une plume et six feuilles de papier timbré à un sol. Ce papier que j'interroge est orné d'une couronne du roi, d'un cœur enflammé et d'une fleur de lis; de chaque côté de la fleur de lis s'échappe une gerbe; le tout est supporté par une banderole où sont écrits ces mots : *Baillage du Vermandois*.

Enfin le maire et justicier prit la parole.

— Le procureur de notre justice de Bruyères nous a réquis de nous transporter ici à l'effet de connaître la vérité sur l'accouchement de Marguerite Meurice. Obtempérant à cette réquisition, nous sommes venus savoir ce qui s'est passé.

— Rien, dit la mère en pâlissant. Il a couru de mauvais bruits sur notre fille, mais vous savez ce qu'il faut croire de la méchanceté des commères. Ma fille est à la veillée, filant avec ses compagnes; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

— Faites comparoir votre fille, dit le procureur; elle nous en apprendra sans doute davantage.

— Non, dit Jehan Meurice avec force; je suis le maître dans ma maison; je ne veux pas que ma fille comparaisse devant vous comme une criminelle. Jamais notre famille n'a subi une pareille humiliation.

— Ne faites pas tant de bruit, Jehan Meurice, dit le maire en

frappant du pied sur la dalle. La justice est chez elle partout où elle va. Laissez faire la justice. Si vous vous refusez à nous amener votre fille, je vais ordonner au capitaine des gardes de la chercher et de nous la livrer en la salle de justice. Sachez bien que l'innocence ne se cache jamais.

— Eh! mon Dieu, la pauvre enfant ne cherche pas à se cacher, murmura la mère. Je vous l'ai dit, elle est à la veillée avec les autres à chanter et à rire. C'est bien la peine, sur de mauvais bruits, de la troubler à cette heure-ci.

— Que notre sergent, reprit le maire, aille la prendre à la veillée.

Jehan Meurice mit son chapeau et marcha vers la porte.

— Pour ne pas faire de scandale et ne pas effrayer ma fille, j'y vais moi-même.

— Allez, nous vous tiendrons compte de la bonne volonté.

Le père sortit sans ajouter un mot. En son absence, les justiciers devisèrent entre eux. Cyrille de Vesne, craignant sans doute d'être interrogée, se donna beaucoup de mouvement pour rallumer le feu qui s'était éteint. Elle jeta sur les cendres un panier de racines, approcha de la lampe des écorces de bouleau et les porta tout enflammées dans l'âtre. Quoique le feu prît gaiement, elle saisit un soufflet de fer et y mit ses lèvres avec ardeur pour se dispenser de répondre.

Au bout de dix minutes le père revint; les justiciers virent entrer après lui une grande fille brune d'une beauté presque majestueuse. Quoique un peu pâlie soit par le vent aigu de la soirée, soit par la vue des hommes noirs, soit pour une autre raison, elle avait un éclat frappant, ses grands yeux noirs jetaient du feu. Les portraits de Charlotte Corday peuvent vous donner une idée de sa coiffure. Son visage, d'un parfait ovale, respirait je ne sais quelle fierté sauvage tempérée par la douceur des lignes. Jamais fleur de jeunesse ne s'était montrée mieux épanouie. La bouche, d'habitude fraîche et jolie, mais un peu moins éclatante ce soir-là, laissait voir en souriant des dents blanches comme le lait; mais les justiciers ne virent pas les dents de Marguerite.

II.

Cependant tous les regards se portèrent au corsage de Marguerite. Elle avança fièrement vers la cheminée dans l'attitude d'une fille qui n'a rien à craindre ou d'un criminel qui brave son crime et ses juges. Sa taille et sa gorge emprisonnée dans une brassière bleue à ramages n'indiquaient nullement qu'elle fût coupable du crime dont on l'accusait. Elle eût lutté avec une vierge de quinze ans pour la souplesse et la grâce. Pourtant, en y regardant d'un peu près, le procureur fiscal découvrit bien qu'il y avait en elle un peu de contrainte.

Après avoir regardé à la dérobée les sombres visiteurs, elle dit à son père :

— Vous avez bien de la patience d'écouter tous ces corbeaux-là et de répondre à leur croassement. Ils n'ont rien à faire ici.

— Silence, dit le maire d'un ton bref. Madeleine-Marguerite Meurice, vous êtes accusée par notre procureur, sur des bruits divers à lui venus, d'être accouchée avant-hier et d'avoir étouffé votre enfant.

— Quel conte ! dit Marguerite s'enhardissant de plus en plus. Voyez si j'ai la mine d'une femme qui vient d'accoucher. J'ai longtemps été souffrante depuis que je suis descendue dans le vieux lavoir pour y rouir du chanvre ; l'eau m'a glacée et j'ai manqué en mourir.

— Dame Marie Avril, reprit le maire sans tenir compte des paroles de Marguerite, nous vous ordonnons, en votre qualité de sage-femme, de dégrafer la brassière de cette fille et de lui découvrir les seins.

La sage-femme se leva.

— Jamais ! s'écria Marguerite en croisant ses bras et en pâlissant.

Et comme la sage-femme voulait la toucher :

— Non, non ! reprit-elle d'une voix émue ; écrivez, si vous voulez, que je suis coupable, comme vous le dites ; condamnez-moi et ne me touchez pas.

Jehan Meurice vint près de sa fille et se tourna vers les justiciers d'un air menaçant.

— Ce que nous voulons, dit le maire sans s'émouvoir, nous le voulons bien, car nous sommes guidés par un devoir sacré. La justice des hommes avant la justice de Dieu. Ainsi ne perdons pas de temps en vaine simagrée.

— Eh bien! que la justice se fasse, dit le père; je ne sais rien, mais je réponds de ma fille.

— Sainte Vierge! murmura la mère en faisant le signe de la croix.

Voyant bien qu'il fallait obéir, Marguerite dégrafa sa brassière et découvrit son sein en se détournant; mais il lui fut enjoint de se retourner devant les justiciers (entre parenthèse, ne vous semble-t-il pas que la justice de Bruyères avait un peu de cette curiosité chatouilleuse dont parle Rabelais?). Je reproduis ici le passage de l'enquête :

« Avons enjoint à la sage-femme de visiter sur-le-champ, et en notre présence, les seins de ladite Marguerite. Laquelle sage-femme, prenant lesdits seins, nous a fait voir qu'il en sortait abondamment du lait, lequel ayant jailli jusque sur le papier tenu par notre greffier. »

En effet, sur la marge de l'enquête, une ou deux gouttes de lait ont laissé un témoignage pour les races futures. O Marguerite, que n'avez-vous donné ce lait à votre enfant!

Le maire reprit la parole.

— Marguerite, à cette heure, il est hors de doute que vous êtes accouchée avant-hier. Il faut nous dire ce que vous avez fait de votre enfant?

Marguerite, qui était devenue immobile et silencieuse comme une statue, se laissa tomber sur une chaise en sanglotant.

— Si votre fille ne veut répondre, reprit le maire en s'adressant au père et à la mère, répondez donc pour elle.

— Nous ne savons rien, répondit Jehan Meurice; elle a passé l'autre nuit à se plaindre, et, comme je ne suis pas médecin, je n'ai pu y rien faire, je me suis contenté de prier Dieu pour elle.

— Marguerite, encore une fois, qu'avez-vous fait de votre enfant?

Après un silence de mort :

— Venez, dit-elle en se levant.

Elle alluma un fallot, et ouvrit la porte du jardin qui touchait à la maison. Le procureur, le sergent et la sage-femme la suivi-

rent dans le jardin. Le maire, son lieutenant et l'avant-juré demeurèrent « pour observer les gestes desdits Jehan Meurice et Cyrille de Vesne. »

Arrivée dans un coin du jardin, Marguerite murmura d'une voix mourante tout en s'appuyant contre le tronc d'un arbre.

— Voyez, là, sous cette pierre.

A la lueur du fallot, le sergent souleva la pierre et découvrit dans le sable un petit enfant tout nu ne portant aucun signe de mort violente. La sage-femme le prit dans son tablier.

— Vous l'avez donc tué? demanda le procureur à Marguerite.

— Tué! oh! non, car voilà comment il est venu au monde. Je souffrais comme une martyre, j'étais agenouillée devant mon lit, me croyant à ma dernière heure; il est venu, je l'ai pris dans mes mains, ne sachant ce que j'avais là. Il était comme vous le voyez.

On rapporta l'enfant à la maison; on procéda à un long interrogatoire. « Pendant lequel ladite Marguerite se jetait de côté et d'autre avec désespoir, comme pareillement ledit père et ladite mère. Ensuite de quoi, sur la requête dudit procureur fiscal, nous avons ordonné que ces trois accusés demeureraient arrêtés et gardés dans leur maison comme prisonniers jusqu'à ce que les prisons de notre justice fussent en état, pour les y conduire. Nous les avons commis à Nicolas Prud'hom, l'un de nos sergents, à lui enjoint d'en faire bonne et fidèle garde et, à cette fin, se faire assister d'un autre sergent. » Ici se clot l'enquête. « Ladite Marguerite a fait sa marque après avoir déclaré ne savoir écrire ni signer, dont interpellée. » Cette marque de la pauvre fille est une croix faite d'une main tremblante, croix de sinistre présage. Sous cette croix, il y a la trace d'une larme.

La seconde pièce est un rapport du sergent Nicolas Prud'hom sur ce qui s'est passé la nuit dans la maison des accusés commis à sa garde. Jusqu'à minuit la mère et la fille sanglotèrent et se désespérèrent, se parlant bas et à mots coupés; le père fit assez bonne figure; il se coucha le premier, disant aux deux femmes, pour les consoler, que les justiciers de Bruyères ne voulaient pas la mort du pécheur. La fille ayant voulu descendre dans le jardin pour respirer au grand air, le sergent ne la laissa pas aller seule, il la suivit après s'être assuré de la clef des por-

tes de la rue. Marguerite fit deux fois le tour du jardin en murmurant : *Lomproz! Lomproz!*

Elle rentra par l'étable, demandant au sergent la grâce de faire une caresse à sa vache. Cette bête l'ayant reconnue malgré la nuit, mugit joyeusement.

— Oh! mon Dieu! dit Marguerite, j'ai oublié de la traire ce soir; « preuve qu'elle est criminelle, dit le sergent dans son rapport; car, sans cela, comment eût-elle oublié de traire sa vache? »

Elle alla chercher la lampe, l'accrocha à la crèche, prit un escabeau d'une main, un seau de fer-blanc de l'autre, et se mit à l'œuvre en parlant à la vache avec toute sorte de douceurs; « ce qui prouve, dit le sergent, qu'elle n'a pas un mauvais naturel. »

Le tableau de Marguerite et de sa vache s'est peint dans ma mémoire pour longtemps avec des couleurs fraîches et charmantes. Je crois entendre le lait qui résonne dans le seau en jaillissant des mains de la pauvre fille. Je crois voir les grands yeux mélancoliques de la vache tournés vers Marguerite d'un air qui semble dire : Pourquoi viens-tu si tard? O Paul Potter, que n'étiez-vous sergent de Bruyères ce soir-là! Une belle fille qui se souvient de sa vache à son dernier jour de liberté, une belle vache qui donne son lait avec l'héroïque patience d'une mère, une lampe qui vacille pendue à la crèche, du sainfoin qui passe à travers les solives, une botte d'herbe à demi fanée dans un coin de l'étable, une faux et une faucille accrochées au mur; quel tableau digne de vous, ô Paul Potter! Rien qu'à voir ce tableau, on eût respiré la saine odeur de l'étable.

Le croirez-vous? le sergent, qui n'était ni peintre ni poëte, a rapporté la scène d'adieu de Marguerite à sa vache. Elle la flatta vingt fois sur le col. Adieu! la Rousse; qui donc aura soin de toi si je vais en prison? qui donc prendra ma faucille pour te faire de l'herbe? Je sais si bien où l'herbe est haute et bonne! Qui donc prendra tes beaux pis dans ses mains sans t'impatienter? Pauvre Rousse! tu me regardais avec tant d'amitié quand je te chantais le *Vartingué*. Va, je ne chanterai plus jamais, jamais! « Preuve qu'elle est criminelle, » observe encore l'impitoyable sergent, à qui sans doute on avait oublié d'offrir une de ces bonnes bouteilles de vin clairet que récoltait Jehan Meurice dans ses vignes du mont de Parmailles.

III.

Les pièces 3, 4, 5 et 6 sont des rapports de médecins nommés pour éclairer la justice sur le crime de Marguerite. Selon ces rapports, l'enfant est venu au monde vivant. « Soit par mauvaise volonté, soit par inexpérience, ladite Marguerite Meurice est coupable de la mort de son enfant. » Ces mots mauvaise volonté, et surtout inexpérience, ne vous semblent-il pas d'un effet bien étrange? Vous verrez que Marguerite sera condamnée pour inexpérience.

La 7e pièce, écrite sur du papier timbré à 6 deniers le quart, est le voyage des accusés à la prison. En partant, Marguerite tomba agenouillée sur le seuil, priant sans doute le ciel de l'y ramener bientôt. Deux haies de curieux s'étaient formées sur son passage. On remarqua qu'elle avait pris le temps de s'habiller avec quelque recherche; on augura de là qu'elle aimait la coquetterie. Quoique l'accusée fût belle, on la jugeait coupable par toutes ses actions.

La 8e pièce est l'interrogatoire de Marguerite. Je reproduis mot à mot certain passage : « L'interrogatoire fait par nous, Jacques Buvry, maire de la haute, moyenne et basse justice de la ville et commune de Bruyères, à la requête du procureur fiscal de ladite justice, à Madeleine-Marguerite Meurice, que nous avons fait extraire des prisons de cette ville pour comparoir devant nous. Du 26e jour de novembre seize cent soixante-seize, onze heures du matin, interrogée ladite Marguerite de ses noms, surnoms, âge, condition et qualité, après serment par elle fait de dire la vérité, a dit qu'elle se nomme Madeleine-Marguerite Meurice, fille de Jehan Meurice et de Cyrille de Vesne, âgée de vingt-deux ans depuis les vendanges, qu'elle travaille aux vignes ou file au rouet. Interrogée si elle sait pourquoi elle est prisonnière avec ses père et mère, a dit qu'elle croit que c'est au sujet d'un enfant dont elle est accouchée, et qui était mort en naissant. Enquise si ses père et mère ont eu soin de l'instruire à la crainte de Dieu durant sa jeunesse, de l'obliger à ses devoirs de chrétienne et à la garde de son honneur, a dit

que oui. Enquise si elle ne s'est pas abandonnée au péché, a dit qu'elle avait gardé son honneur jusqu'au quartier d'hiver de l'année 1675; qu'elle a été sollicitée par le nommé Lomproz, cavalier dans la compagnie de M. de Puys-Robert, qui était logé pour lors en leur maison; qu'il la suivait partout, qu'il ne la laissait jamais revenir seule de la veillée, qu'elle l'avait aimé à son corps défendant; enfin que, sur sa promesse de mariage, elle avait écouté ses sornettes, et qu'au lieu de l'épouser, il était parti; qu'elle espérait toujours le voir revenir, mais qu'il reviendrait trop tard. »

Le reste de l'interrogatoire prouve que les justiciers de Bruyères étaient passablement curieux. Puisque l'enfant était là et que Marguerite avouait en être la mère, la justice n'avait à s'inquiéter que du crime et non du roman; mais ici le roman affriolait dame justice; elle le voulait lire chapitre par chapitre, sans en passer une page. Marguerite, par sa beauté, par ses larmes, et surtout par son silence, irritait encore cette curiosité coupable.

L'interrogatoire du père n'offre rien d'intéressant. Jehan Meurice se contenta de dire qu'il ne savait rien et qu'il n'avait rien vu; aussi la justice ne le tint pas longtemps sur la sellette.

En sa qualité de femme, Cyrille de Vesne fut moins brève; elle raconta, entre autres anecdotes, qu'elle avait brisé deux quenouilles sur l'épaule de Lomproz qui avait la fureur de tirer les verrous quand il était avec sa fille. Mais Lomproz se moquait d'elle et de ses quenouilles, il filait le parfait amour sans s'inquiéter des colères maternelles. Il avait si bien pris l'habitude de suivre sa fille, qu'il ne la laissait pas même seule à l'étable à l'heure de traire la vache.

« A ce propos, interrompit le procureur, selon les bruits du voisinage, vous auriez un jour trouvé ledit Lomproz et ladite Marguerite enfermés dans l'étable; vous auriez crié et frappé à la porte sans obtenir de réponse. Enfin, après plus d'une demi-heure d'attente, vous les auriez vus sortir en silence, l'un par ci, l'autre par là; vous étant approchée de votre fille, vous auriez vu de la paille à son dos. » La mère répondit au procureur qu'en effet elle avait un jour vu que l'étable était fermée en dedans, qu'elle avait attendu à la porte, croyant surprendre

bientôt Lomproz et sa fille, mais qu'elle s'était lassée d'attendre, que sa fille était revenue à la maison disant qu'elle sortait de la messe, que pour de la paille au dos, il n'y en avait pas un brin.

Après ces trois interrogatoires viennent les *informations* des témoins : la justice ne les réunissait pas comme aujourd'hui; elle les appelait à sa barre l'un après l'autre; chaque témoin faisait serment de dire la vérité, et déclarait n'être ni parent, ni allié, ni domestique du procureur non plus que des accusés. Le premier témoin entendu dans l'information s'appelle Jehanne Bloyart, laquelle se souvient qu'un jour de dimanche, étant à la messe de la paroisse, elle entendit un bruit d'éperons résonner dans la nef, qu'ayant tourné la tête malgré sa dévotion, elle vit le cavalier Lomproz, autrefois en garnison à Bruyères; que bientôt après, dans un banc voisin, elle vit Marguerite Meurice tomber faible; qu'on la releva fort blême et pâline, après quoi elle sortit de l'église avant l'élévation du saint sacrement, ce qui fut un grand scandale. Pour prix de cette déposition, Jehanne Bloyart reçut 5 sous, selon la taxe.

Le second témoin, la veuve Goyenvalle, déposa que, durant les vendanges, Marguerite Meurice, qui vendangeait auprès d'elle ne voulut pas, à l'heure de goûter, venir danser la ronde avec les autres; sur quoi on lui dit que Lomproz l'avait bien changée, à quoi elle répondit avec émotion que, si Lomproz était là, elle n'irait pas danser davantage.

Le troisième témoin, c'est la sage-femme : passons vite.

Le quatrième, Marguerite Vignart, couturière de l'accusée, a déclaré que depuis huit mois elle a chez elle l'étoffe d'une brassière pour Marguerite; qu'à diverses reprises elle avait voulu la tailler et la coudre, mais que, sollicitée de prendre mesure, Marguerite avait toujours voulu attendre.

Le cinquième, la veuve Tabouret, a dit qu'ayant ouï mal parler de Marguerite touchant sa galanterie avec Lomproz, elle l'avait un jour arrêtée par le bras, au pied d'une vigne, pour lui tenir ce petit discours maternel : « Ma pauvre fille, à tous péchés miséricorde. Il n'y a ici personne de trop; nous sommes bien aise de vous avertir qu'on n'est pas pendue pour avoir fait un enfant, mais bien pour le défaire. » A ces avis, Marguerite avait tourné le dos avec sa fierté accoutumée.

Le sixième témoin, Élisabeth Vieillard, déposa qu'étant à broyer du chanvre près de la maison de l'accusée, elle avait plus d'une fois entendu disputer la mère et la fille au sujet de Lomproz; le témoin se souvient aussi que le jour du départ de la compagnie de M. de Puys-Robert, quand les trompettes donnèrent le signal, Marguerite, qui était sur le pas de sa porte, devint fort pâle, mit ses mains sur ses yeux pour cacher ses larmes, et tomba faible en rentrant dans la maison. Un autre jour, le témoin vit Lomproz et Marguerite à la fenêtre; Lomproz cueillait du raisin à la treille pour faire jaillir les plus beaux grains sur le cou de Marguerite.

Enfin le septième témoin est un homme, Antoine Estave, voiturier. Voici le résumé de sa déposition, qui est fort longue :

Un jour de l'automne 1676, qu'il était retenu par le mauvais temps à la Fère, où il avait conduit du vin, il entrait dans un cabaret, le cabaret de la *Pomme rouge*, où grand nombre de soldats buvaient et chantaient. Il reconnut l'un d'eux pour l'avoir vu six mois auparavant à Bruyères. Il présidait ce soir-là une table de cavaliers de bonne mine qui avaient l'air de s'amuser pour leur argent. Ils étaient tous ivres plus ou moins, ce qui ne les empêchait pas de boire, Lomproz plus encore que les autres. On parlait galanterie; c'était à qui mettrait en avant la plus belle prouesse. Entre autres folles aventures, Lomproz raconta celle-ci : « Depuis que je suis à la guerre, les plus belles brèches que j'aie faites à une place forte, ç'a été à Bruyères. La place forte, vigoureusement défendue, s'appelait Marguerite, bien nommée, sacrebleu! une vraie fleur des champs. Quel minois enchanteur! à voir ses yeux, vous eussiez dit deux pistolets armés par les amours, petillants comme le petit vin blanc que nous avons bu ce matin. Et rose! et bien troussée! Mon cheval gris n'a pas une plus belle encolure. Et comme elle chantait bien! et quelle gaieté! Un vrai soleil levant! Elle a pourtant pleuré une fois, oui, sacrebleu! au point que je ne riais pas moi-même. Une larme par-ci par-là ne gâte pas une femme, au contraire. Par malheur, il y avait une mère dans la maison; aussi que de temps perdu et que de coups de quenouilles! Je dis par malheur, je me trompe, car j'aime à enjamber des montagnes. L'amour a des bottes de sept lieues, il arrive toujours; fermez-lui la porte au nez, il passera par la fenêtre. » Un des

buveurs demanda à Lomproz s'il avait battu en retraite longtemps après le siége. « Six semaines après, à mon grand chagrin; si la compagnie était restée plus longtemps à Bruyères, je crois que j'aurais fini par planter la vigne avec Marguerite. Sacrebleu, la belle fille! Je suis allé pour la voir un jour de fête. Quand j'ai mis pied à terre, elle était à la messe; ne pouvant entrer au cabaret pour l'attendre, je suis entré dans l'église. J'ai fait là une belle équipée. Quand elle m'a vu passer dans la nef, elle est tombée sur son banc, et on l'a emportée évanouie comme une princesse. J'ai eu beau rôder autour du jardin et l'attendre le soir à la salle où l'on danse, elle n'est pas venue. J'ai appris qu'elle était retenue au lit par ordonnance de médecin. Ah! si j'avais été le médecin, moi! Je n'ai pas perdu l'idée de la voir; voilà les veillées qui reviennent, j'irai la surprendre un soir. On peut bien faire six lieues pour embrasser une aussi belle fille, et six lieues pour s'en souvenir. » Disant ces mots, le cavalier Lomproz releva sa moustache, se versa à boire et prit son verre; mais, tout préoccupé sans doute de Marguerite, il oublia de boire.

— Du reste, ajoute le témoin en se retirant, il avait bien assez bu comme cela.

Les autres témoins ne disent plus rien qui vaille la peine d'être reproduit. Il y a d'ailleurs des mémoires de médecin et des mémoires d'apothicaire que j'ai grande hâte de mettre de côté, non pas qu'ils n'offrent un côté piquant à la curiosité; mais aujourd'hui on les entendrait à huit clos.

A la suite des interrogatoires et des informations, le procureur ordonna que les accusés et les témoins fussent confrontés. Cette confrontation n'offre rien de très-curieux. Seulement chaque fois qu'un témoin ose dire à Marguerite un mot insultant pour son honneur, elle se cabre dans sa fierté comme un beau cheval tourmenté par l'éperon.

IV.

Il n'avait fallu que dix jours à la justice de Bruyères pour amener le procès à ce point. Le 5 décembre, le procureur d'of-

fice déposa au greffe ses conclusions sur une feuille de papier cachetée et scellée aux armes de Bruyères. Je copie mot à mot la fin de cette pièce.

« Le procureur conclut à ce que, pour les cas résultants dudit procès, ladite Marguerite Meurice soit condamnée nu-tête et à genoux, et la corde au cou, faire amende honorable au-devant de la grand'porte de l'église de Bruyères; elle sera conduite par l'exécuteur de la haute justice, où ayant une torche ardente à la main, au pied un lien d'osier, elle demandera pardon à Dieu, à la commune de Bruyères et à sa justice, du fait énorme et exécrable par elle commis, pour ensuite être menée et conduite aux lieu et place publique dudit Bruyères, en une potence qui y sera plantée, pour y être pendue et étranglée par le même exécuteur tant que mort s'en ensuive, et aux regards desdits Meurice, ses père et mère, lesquels seront bannis à perpétuité des terres de la commune, aux injonctions de garder leur ban sous la peine de la hart, et qu'en outre ils seront condamnés solidairement en l'amende de mille livres envers la commune dudit Bruyères, et leurs biens acquis et confisqués au profit de qui il appartiendra, sur iceux préalablement pris ladite amende. »

Certes, le procureur fiscal de la commune de Bruyères ne s'était pas laissé attendrir par les beaux yeux de Marguerite; celui-là était un vrai procureur de la tête au cœur, ayant étudié la loi à la lettre sans s'inquiéter de l'esprit de la loi. Quelqu'un osera-t-il défendre Marguerite contre une sévérité pareille? Il n'y a pas d'avocat à Bruyères, ce qui prouve en faveur de la ville. Mais un homme se présenta, je dis un homme, car il sentait son cœur battre dans sa poitrine. « Cejourd'hui, septième jour de décembre 1676, neuf heures du matin, par-devant nous Jacques Buvry, maire de la justice de la ville et commune de Bruyères, étant en l'auditoire dudit lieu assisté de Me Claude Lerminier, notre lieutenant, M. Daniel Beffroy, Claude de Labre, Jehan d'Estrées, Bonaventure de la Campaigne, qui se sont rendus audit auditoire à notre prière pour être présents et conseillers au prononcé du jugement du procès extraordinaire pendant par-devant nous. Pour procéder à un dernier interrogatoire, nous avons fait extraire par nos huissiers, des prisons de cette ville, Madeleine-Marguerite Meurice. Comme nous étions sur le point de faire cet interrogatoire final, nous avons

été avertis que M. Claude Cauroy, prêtre, doyen et curé de ladite ville de Bruyères, souhaitait d'entrer dans l'auditoire pour nous faire quelque requête et remontrance; sur quoi ayant pris avis des conseillers, nous avons enjoint à l'huissier d'introduire le sieur Cauroy dans l'auditoire, lequel étant comparu, nous a dit qu'il avait connaissance desdits accusés; qu'il les tenait pour gens de bonne foi et fiers de leur honneur; que la seule crainte d'être déshonorée avait empêché Marguerite de révéler sa grossesse à la justice; que, puisqu'elle disait être accouchée d'un enfant mort, il la faillait croire et ne point admettre le crime d'infanticide; que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui jugeait dans l'esprit de Dieu, ayant pardonné à la pécheresse et à la femme adultère, pardonnerait à Marguerite, la laissant ici-bas pleurer son malheur et invoquer la miséricorde divine, ajoutant, ledit sieur Cauroy, que son ministère l'obligeait à nous faire cette remontrance à l'heure où nous allions procéder au jugement, afin qu'en jugeant nous y puissions avoir égard. De laquelle remontrance et de l'avis des conseillers nous avons donné acte audit sieur Cauroy et ordonné qu'il demeurera joint au procès. »

Sans doute, la plaidoirie de cet avocat improvisé était plus touchante que ne l'a rapporté le greffier de la justice de Bruyères. Il paraît du reste qu'elle ne fut pas d'un grand succès sur l'esprit du juge et des conseillers.

Au dernier interrogatoire, qui n'apprit rien de nouveau, on demanda à Marguerite si elle n'avait rien à alléguer contre le maire qui allait la juger sans appel. Elle répondit que non. On lui demanda encore si elle n'aimait mieux être jugée au siége présidial de Laon. Elle répondit que c'était bien assez de subir une fois les lenteurs et les angoisses de la justice; que, quel que fût le jugement, elle s'y soumettrait. On fit venir sur la sellette son père et sa mère qui répétèrent aussi ce qu'ils avaient déjà dit. D'après toutes leurs réponses, il n'est guère facile, à celui qui lit aujourd'hui les pièces du procès, de connaître la vérité sur la mort de l'enfant. Le maire était sans doute plus éclairé sur la cause, car il condamna Marguerite à être pendue; il suivit, pour son jugement, les terribles conclusions du procureur.

Sur le jugement on voit encore la marque de Marguerite.

Cette fois, soit que l'espoir en Dieu, soit que la rigueur des juges l'ait exaltée, elle traça la croix d'une main ferme. Pauvre fille, n'était-ce point assez de la condamner? fallait-il encore la forcer de signer cet horrible jugement?

La tradition plutôt que les pièces authentiques nous apprend la mort de cette pauvre Marguerite. Elle montra un courage héroïque. Seulement, au portail de l'église, pendant qu'elle faisait amende honorable, ayant entendu le nom de Lomprot courir dans la foule, la torche ardente lui échappa des mains; elle la ressaisit, se releva sur-le-champ et se remit en route sur le chemin du supplice. Son père et sa mère jetaient les hauts cris: en vain ils suppliaient le bourreau et les sergents de les dispenser de ce déchirant spectacle, en vain ils prenaient le ciel à témoin de l'innocence de leur fille, en vain ils demandaient la grâce de l'embrasser encore; leurs cris, leurs prières, leurs supplications, se perdaient dans les rumeurs de la foule.

Marguerite gardait le silence, levant les yeux au ciel ou jetant un triste sourire d'adieu à quelques-unes de ses compagnes, même à celles qui avaient déposé contre elle. Quoique fort pâle, elle était belle encore, belle de cette beauté qui s'approche du ciel. Elle n'avait demandé qu'une grâce au bourreau, celle de garder ses cheveux; ce fut là sa dernière parure. Arrivée devant la potence, elle fit le signe de la croix. Le bourreau voulut la saisir pour la monter, elle leva la tête avec dédain et repoussa cet homme d'une main ferme. Elle voulut monter toute seule, mais pourtant elle n'en eut point la force. Au moment fatal elle dénoua sa longue cheveleure et s'en fit un voile noir, ne voulant pas sans doute que les spectateurs « présents à cette tragédie » pussent surprendre une contorsion sur sa belle figure.

V.

Le soir de ce jour néfaste, grâce à la sollicitude du prêtre Claude Cauroy, on daigna enterrer la criminelle dans un coin du cimetière. Le jugement fut exécuté dans toute sa rigueur contre Jehan Meurice et Cyrille de Vesne. Après avoir pendu la fille, le bourreau, assisté de quatre sergents, conduisit le père

et la mère au delà du territoire. On voit encore aujourd'hui une grande pierre nommée la pierre bannissoire entre Bruyères et Laon. Là les bannis se reposaient, jetaient un dernier regard sur leur pays, et priaient Dieu de les suivre dans le monde inconnu où ils allaient.

Lomproz oublia-t-il Marguerite dans d'autres aventures? Revint-il à Bruyères pour la voir? apprit-il son horrible supplice? Passa-t-il, le cœur palpitant, devant cette maison égayée de deux ceps de vigne se rejoignant sur le pignon et mêlant leur feuillage touffu au-dessus de la fenêtre de Marguerite, cette fenêtre où lui-même avait cueilli du raisin noir pour faire jaillir les grains d'une main lutine sur les dents blanches de sa maîtresse qui se débattait en vain? La tradition rapporte que la belle vache rousse pleura depuis le départ de Marguerite pour la prison jusqu'à l'heure de son supplice.

La maison de Jehan Meurice, longtemps inhabitée, a disparu out à fait; sur ses ruines, la maison du notaire s'élève aujourd'hui. Les armes *d'icelui*, c'est-à-dire le blason de cuivre doré, remplacent les deux ceps de vigne qui avaient formé une fraîche guirlande d'amour pour la pauvre Marguerite, quand elle se penchait à sa fenêtre à l'heure de la manœuvre, pour voir partir Lomproz ou pour l'attendre.

Arsène Houssaye.

OU VA UNE FEMME QUI SORT.

ÉNIGME (1).

DE LA FRANCHISE DANS SES RAPPORTS AVEC LA FEMME.

De toutes les dissimulations qui composent la sincérité de la femme, les plus naïves sont les plus habiles. Cette vérité, vieille comme Ève, est inutile comme l'expérience. — Mais après tout, si les vérités servaient à quelque chose, rien ne les distinguerait plus des mensonges.

Quand, gracieusement blottie dans une causeuse, une jeune femme se laisse songeusement bercer par ses rêveries, et, tout en jouant du bout de ses mules mignonnes avec les bronzes de son foyer, cisèle une vengeance ou caresse un espoir, il n'est peut-être pas impossible à un observateur intelligent, et surtout hors d'âge, de suivre sur le joli front qu'il étudie l'ombre des caprices qui le traversent. — Toute eau calme laisse ainsi deviner les cailloux de son lit; mais vienne une faible brise, et tout disparaît. — De même, au plus léger mouvement de tête pour replacer une boucle de cheveux, au plus imperceptible froncement de sourcil, voilà le livre féminin qui se ferme avant que le lecteur ait pu nettement en déchiffrer un mot.

(1) *Le Diable à Paris* touche à ses dernières confidences. Parmi les plus charmantes fantaisies du second volume de cette œuvre curieuse et spirituelle, nous distinguons ces pages, que le diable a dictées dans un de ses meilleurs jours.

Il peut donc être admis, à la rigueur, que les femmes ne sont pas absolument impénétrables dans la méditation. Quelques savants un peu bourgeois et très-mariés vont même jusqu'à soutenir qu'il est possible de soupçonner parfois la vérité dans leurs paroles. Par respect pour les maris, et dût en sourire la plus candide jeune fille, acceptons encore cette prétention de la vanité masculine. — Mais après, ô profonds physiologistes! que devinez-vous jamais dans le regard de vos propres femmes, dans ce regard perlucide qui reste calme devant le mensonge comme celui de l'aigle devant le soleil? Que découvre votre pénétration, au milieu de toutes les angéliques perfidies du geste et de la démarche? Que peut enfin toute votre science en face de ce machiavélisme mimé, qui pousse l'affectation jusqu'au naturel, et la duplicité jusqu'à la franchise?

Rien, n'est-ce pas? C'est qu'en effet, où commence l'action, la femme a dit à la physiologie : « Tu n'iras pas plus près. »

Et la physiologie s'est tenue *coite.*

Mais aussi, quelle admirable et constante sollicitude pour en arriver là! — Jamais un mot d'abandon qui ne soit réfléchi; jamais un sourire sans cause qui n'ait un but; jamais un mot échappé de l'âme qui ne vienne de la tête. — Être toujours sur le qui-vive de son cœur, et cela sans relâche, la nuit comme le jour, et, dans le mariage, plus encore la nuit que le jour, quelle force et quelle constance? Et cependant pas une femme ne préfère être vraie. Il n'est pas de petite fille qui ne trouve sur-le-champ dix façons de ne pas dire la vérité, sans toutefois mentir positivement. Or, prenez un collégien, le plus fort de sa classe, un prix d'honneur, si vous voulez, proposez-lui le même sujet, et, à coup sûr, l'espoir de l'université ne s'en tirera que par un gros mensonge bien écarlate; et encore, le malheureux se cognera-t-il dix fois à la vérité en le balbutiant les yeux baissés.

C'est que, dès l'enfance, la femme commande à son regard et s'en joue déjà, tandis que le plus vieil usurier est souvent trahi par le sien. Puis, avec quelle exquise délicatesse de chatte elle étudie son geste, qu'elle saura rendre oublieux et naïf à force d'art et de grâce!

Contraint ou brutal, le geste de l'homme est toujours au contraire un misérable révélateur. Le plus grand ennemi d'un diplomate, c'est son avant-bras. — Aussi, tout grand politique en

est-il réduit à se lier les mains par une habitude, soit en les emprisonnant dans ses goussets comme Talleyrand, soit en les joignant comme Louis XI, ou enfin, ce qui est plus prudent encore, en les cachant derrière le dos comme Napoléon.

Donc, reconnaissons humblement ceci : — *Le geste et le regard des femmes obéissent ; le geste et le regard des hommes dénoncent.* — Où nous trouvons des traîtres, elles ont des esclaves. De là leur force et notre perte.

Eh bien ! non, loin de s'humilier devant cette incontestable supériorité, la même vanité masculine, se sentant acculée, prend alors ses grands airs, se rengorge, et nous dit : « Ah çà ! mon cher monsieur, mais nous avons Tartufe ! »

En effet, voilà notre grand hypocrite de bataille à nous autres ! Tartufe ! — Mais quel piteux hypocrite, bon Dieu ! — Un pauvre hère qui commence par se cacher deux actes durant, tant il a peur de se trahir ! — un fourbe rampant, honteux, mielleux, dont l'habit sombre, la voix sombre, l'œil sombre, la démarche sombre, disent de trente pas et à tout venant : *Défiez-vous de moi, car je suis un bien grand fourbe !* — un trompeur qui ne trompe ni Elmire, ni Valère, ni Mariane, ni Dorine, ni personne enfin, sauf un niais ; — un séducteur qui prêche au lieu d'aimer, et cela près d'une femme de trente ans, et la femme de son ami encore ! — deux circonstances qui, pour le dire à sa honte, rendaient sa tentative l'alpha de la séduction ; — un plat gredin, qu'au dénoûment chacun bafoue et qu'on jette dehors. Ne voilà-t-il pas vraiment un héros dont nous devons bien être fiers ! Oh ! baissons la tête.

Maintenant, voyez Célimène : — toujours souriante, toujours charmante, toujours aimée, elle se joue de tout le monde, sans sermons, sans maximes, sans tirades, et presque sans le savoir. Dans ce contraste, Molière a été profond et vrai comme toujours. Il a dit aux hommes en leur montrant Tartufe : *Voilà comme vous êtes vrais quand vous trompez* ; et aux femmes en leur montrant Célimène : *Voilà comme vous trompez quand vous êtes vraies.*

Eh quoi ! vont s'écrier ici les hommes, en sommes-nous donc tellement réduits à la franchise, que nous ne puissions mentir un peu aussi ? — Mais, mon Dieu ! maris que vous êtes, il n'est pas question de cela, et vous restez les maîtres de tout dire,

excepté cependant de vous dire les maîtres. Il s'agit de savoir si vous êtes chaque jour victimes de la dissimulation féminine, oui ou non; et c'est oui. Or, nier cette royauté est une faute d'autant plus grave, que tout pouvoir contesté en est plus rigoureux.

Mais que faire alors? demandera le côté de la barbe; faut-il nous couvrir la tête de cendres, et gémir dans notre abaissement jusqu'à la consommation des siècles et des femmes? Non, certes; il faut au contraire affermir tout notre cœur et rassembler tout notre courage; mais, ce cœur, nous devons le remplir d'un impitoyable dédain; mais, ce courage, nous devons le dépenser en patience. Ce qu'il faut enfin, c'est que tous les hommes de sagesse, d'esprit et de science, s'unissent pour étudier lentement et sans relâche le grand mystère de la dissimulation féminine. Toutes les cartes marines et toutes les observations astronomiques n'empêchent pas, il est vrai, un vaisseau de sombrer; mais le capitaine sait du moins où il est; et si la côte est proche, l'équipage peut encore se sauver. — Voyez là-bas, tout là-bas, au fond de l'azur, à l'horizon, ce petit point noir qu'on dirait une mouche que le ciel se serait mise par coquetterie; eh bien! apres avoir flairé le vent, le plus jeune matelot vous dira où ce grain tombera, et ce qu'il faut faire pour l'éviter. — Comment, un enfant peut savoir ainsi où va un nuage du ciel, et le plus savant homme de France ne peut pas deviner, au sourire, à la voix, à la toilette, où va sa femme quand elle lui dit : « Je sors! » C'est moins que triste et plus que bête.

Et cependant, entre tous les hiéroglyphes féminins, celui-là paraît un des plus simples à étudier.

Et cependant, savoir *où va une femme qui sort* est une incessante et cruelle inquiétude qui torture tout homme à dater du jour où il s'entend dire pour la première fois en rentrant chez lui : « Madame est sortie. »

De ce moment s'éveillent en lui toutes les jalousies qui saisissent un mari au prologue de son malheur.

Jusque-là, en effet, madame était allée voir sa famille, visiter une amie, ou faire des emplettes.

Il y a donc toute une déclaration d'indépendance parfaitement nette dans ce mot si simple et pourtant si terrible : « Madame est sortie. »

CE QUE C'EST QU'UNE FEMME QUI SORT (1).

I.

Toute femme seule qui, sans s'inquiéter du soleil, de l'ombre, du temps et du chemin, va, légère et sérieuse, droit devant elle, et qui, sans avoir l'air de se hâter et sans paraître voir personne, dépasse tout le monde, est à coup sûr — une femme qui sort.

II.

Semblable aux anges qui traversent les tempêtes sans éteindre leur nimbe de feu ni mouiller leurs blanches ailes, une femme qui sort a toujours autour d'elle une auréole de beau temps.

Par le plus triste ciel, la pluie s'écarte de son front, et le pavé s'avance blanc et sec sous son pied, qui l'effleure à peine.

Quelque temps qu'il fasse, une femme qui sort arrive donc toujours où elle va — parfaitement immaculée.

Au retour, il est vrai, l'auréole a disparu; mais ce n'est plus alors qu'une femme qui revient.

III.

Une femme se promenant avec son mari n'est jamais une femme qui sort.

Toutefois, si, parti dans l'intention d'aller se promener à droite, le mari, croyant changer d'avis, va au contraire à gauche, et rencontre un ami de fraîche date, les casuites le considèrent comme le mari d'une femme — qui sort.

IV.

Une femme peut encore sortir avec un enfant, lorsque cet en-

(1) Suivant l'Académie, *sortir* est un verbe actif qui signifie *passer du dedans au dehors*. Le verbe que nous employons ici nous prie de déclarer qu'il n'a rien de commun avec celui de l'Académie.

fant ne parle pas encore, ou avec une amie, quand cette amie doit la quitter en chemin.

V.

Une femme qui a sa voiture à elle ne commence à sortir que du moment où elle en descend.

Toute femme qui, partie à pied, prend une voiture de place, est une femme qui sort du moment où elle y monte.

VI.

Avant d'arriver où elle ne veut pas être vue, une femme qui sort va toujours où elle veut qu'on la voie.

VII.

Rien ne fait distinguer la toilette d'une femme qui sort à l'instant de son départ. C'est le chapeau du jour, c'est la robe nouvelle, c'est le châle qu'on lui connaît. — Mais bientôt le châle s'allonge, le chapeau s'avance, le voile descend, les dentelles disparaissent, les bijoux se cachent, et toute sa toilette se referme et s'assombrit enfin comme un papillon qui replie ses splendeurs.

VIII.

Une femme qui sort prend toujours le côté opposé à celui où elle va.

IX.

Sans jamais retourner la tête, ni lever les yeux, une femme qui sort est magnétiquement avertie dès qu'elle est suivie ou seulement reconnue. Elle retombe alors subitement de poésie en prose, comme une sylphide de théâtre quand le fil qui la faisait légère vient à se casser.

X.

Un sot salue une femme qui sort, un fat l'évite en souriant, un galant homme ne la rencontre jamais.

La simplicité des axiomes de ce décalogue démontre qu'il est aussi facile de reconnaître une femme qui sort, qu'il est difficile de savoir où elle va.

Il est vrai que beaucoup de maris se contentent de ce qu'on leur dit, au retour, où l'on n'a pas été; mais cette sagesse-là ne s'acquiert qu'à la longue et de souffrance lasse.

Il est encore vrai que quelques jaloux s'abaissent jusqu'à employer l'espionnage, ce qui les couvre toujours de confusion, en leur révélant dans leurs femmes une foule de vertus discrètes, de surprises touchantes, et de prévenances délicates qu'ils étaient loin de soupçonner.

Sans partager l'indifférence des uns ni les injurieuses défiances des autres, examinons froidement les ressources de notre position.

De spirituelles et ingénieuses études sur les femmes ont été faites de notre temps par des auteurs dont on doit justement admirer le talent merveilleux. Malheureusement, exécutés sans ensemble et souvent sans but sérieux, ces travaux devaient être sans résultat pour la science, comme pour le repos de l'humanité mâle. On peut faire ainsi de délicieux portraits, et bâtir de charmantes théories exceptionnelles, mais rien d'absolu, rien de complet, rien d'humanitaire enfin. — C'est que, comme l'a dit superbement l'autre jour un successeur de Platon, « l'esprit est un habit, la science est un paletot; le premier peut ne servir qu'à son maître, mais il faut que l'autre aille à tout le monde. »

C'est donc par la science seulement qu'il nous sera peut-être donné un jour de deviner quelques-unes des énigmes actives ou parlées de ce sphinx si séduisant et si redoutable. Mais, depuis que les sociétés savantes se sacrifient au bonheur du monde, jamais une seule, hélas! n'a osé, comme Œdipe, se dévouer pour le salut de tous; non, pas même l'Université de France, la

fille aînée de nos rois ! Et pourtant, en sa qualité de vieille fille, cela devait lui aller comme une médisance. — C'est par une modeste résignation, disent les défenseurs des académies. Résignation tant que vous voudrez; mais, à ce compte-là, les huîtres aussi sont modestement résignées.

Si les hommes d'une seule génération, d'une seule ville, d'un seul quartier même, voulaient pourtant s'entendre et se confesser loyalement les uns les autres, que de soudaines clartés viendraient illuminer le brouillard où nous nous heurtons tous jalousement sans nous reconnaître ! que de câlineries inquiètes, que de joies fébriles, que de sensibleries boudeuses lues couramment à cœur ouvert !

PROPOSITION.

Supposons, par exemple, une mairie, ce qui n'exige pas une imagination ardente, et dans cette mairie un immense registre tenu en partie double, moitié par les maris de l'arrondissement, moitié par leurs amis. Sur le recto, les premiers inscriraient, chaque jour, tous les conseils aigres-doux, toutes les gracieuses sollicitudes, tous les caprices, toutes les toilettes, et surtout les vertus subites de leurs fidèles et douces compagnes ; puis, en regard, les amis viendraient expliquer et commenter à leur tour le texte primitif. On pourrait être à la fois ami d'un côté et mari de l'autre. — Il est bien entendu que la plus inviolable discrétion serait gardée des deux côtés, et que ces précieuses chroniques conjugales paraîtraient sans nom d'auteur.

Simples comme toutes les choses sublimes, ce projet sera-t-il réalisé un jour ? Hélas ! nous l'ignorons ; mais trois fois bénis et vénérés seraient les grands cœurs qui poursuivraient une telle œuvre un lustre seulement. — Comprenez-vous cela, gens de bien ? un dictionnaire universel de tous les mots, faits et gestes de la femme, traduits en franchise et avec les *étymologies*, — un arsenal où chacun de vous pourrait s'armer suivant le danger et selon la nature de l'ennemi, — une encyclopédie maritale enfin, dans laquelle toutes les questions seraient ainsi traitées par demandes et réponses.

EXEMPLE.

RECTO.	VERSO.
Ma femme a été hier au bal d'une pruderie si ridicule, que ce pauvre B. en a été tout déconcerté.	O bonheur! mais pourquoi donc hier, Marie, m'avez-vous si cruellement brisé le cœur?
Aux reproches que je lui en ai faits, elle m'a répondu sèchement : « Aimeriez-vous mieux souffrir de ma légèreté que de voir sourire de ma—RÉSERVE? »	« Mon ami, c'est parce que, comme tous les grands généraux, quand nous prévoyons une défaite, nous faisons toujours avancer la — RÉSERVE. »
MARI C.	AMI B.

Ainsi pour tout. — Ah! ah! s'exclamerait alors chaque collaborateur dans les circonstances douteuses, voyons un peu dans notre grand-livre l'explication de ceci. — Et en un instant, sans confidence et partant sans honte, notre homme aurait, pour se défendre, l'esprit ouvert et le cœur fermé.

Certes, il resterait peut-être bien encore, par-ci, par-là, quelques petits écueils inédits sur l'océan du mariage; mais, connaissant ses courants capricieux, ses calmes perfides et ses brisants à fleur de coquetterie, un jeune mari pourrait éviter du moins les dangers capitaux qui menacent si sournoisement les œuvres vives de son honneur. — Est-ce donc chose possible dans notre ignorance et notre égoïsme? — Arrêtez ce gros monsieur qui passe, le crêpe au front; c'est un triple veuf; un gaillard qui a fait bravement trois fois le tour du mariage. Eh bien! consultez-le, et vous le trouverez aussi penaud qu'un voyageur qui aurait fait trois fois le tour du monde à fond de cale. — Et cela doit être, car sa position est exactement la même. Aller sans voir, souffrir sans apprendre, et se perdre sans le savoir, tel a été son passé, et tel serait son avenir, s'il osait entreprendre demain une quatrième campagne. Le malheur moins l'expérience, c'est le malheur plus le malheur. Or, voilà notre lot jusqu'à ce jour dans tout ceci.

Mais aussi avec quelle légèreté s'embarque-t-on! — Le ciel est si pur ce jour-là, la mer est si calme, la brise est si douce :

à quoi bon prévoir l'orage? Et d'ailleurs, est-ce qu'il peut y avoir ombre de danger sur une mer si riante? Allons donc! vogue le mariage et vive le plaisir! Une vague enjôleuse vient amoureusement baiser le sable sous vos pieds et vous soulève; on part, on est parti. — Adieu. — Avec quelle ardeur on fait son premier quart, son quart de miel! — Toujours en grande tenue, toujours sur le pont, toujours au gouvernail, on passe radieux entre les autres voiles, comme un noble cygne au milieu de vulgaires canards. Hélas! ces canards-là ont été cygnes comme vous un jour!...

Cependant, à la longue, le vent fraîchit un peu. On descend, puis on se dorlote tant et si bien dans le roulis de son bonheur que vos yeux se ferment. « Pour Dieu, ne dormez pas. — Ah bah! la mer est belle. — Mais, malheureux, le sommeil vous perd! — Au contraire, répondez-vous, il me gagne... Et vous dormez... Malédiction! Au réveil, le temps menace, l'équipage boude, votre navire est en pleine dérive. Seul, sans ancre, sans boussole, que devenir? Par hasard passe une barque. — Ho! eh! de la barque, ho! eh! — Elle accoste. Par un hasard plus grand encore, il se trouve que c'est un de vos amis qui se promenait par là. Il monte respectueusement à bord, salue plus respectueusement l'équipage, le blâme un peu, vous plaint beaucoup, vous conseille respectueusement, et de plaintes en conseils vous jette droit à la côte, toujours respectueusement. — Ne criez pas, ne tirez pas le canon d'alarme; car des rires et des huées répondraient seuls à vos signaux de détresse, et, loin de vous secourir, chaque voile s'éloignera en disant : « C'est un mari qui sombre, laissons aller. »

Et penser que les trois quarts de ces misérables étaient comme vous hier, et que l'autre quart vous ressemblera demain!

DERNIÈRE SUPPLICATION.

Encore une fois, très-précieux, très-illustres et très-chevaleureux gens de bien, comme vous salue Rabelais, au nom de vos pères passés, de vos fils présents et de votre esprit à venir, acceptez-vous notre proposition, et voulez-vous enfin crocheter le secret des femmes?

— De par Dieu, oui, nous le voulons, répondez-vous; mais

nous croyons que ce labeur serait mirifiquement ennuyeux.

— Voyre mais, vous dirait Panurge, qui vous hantait volontiers; — pour des compaignons qui s'ébaudissent matutinalement à faire lecture de politicq; et parachèvent le jour à ouïr musicque ou tragédie par semblant de liesse, ceci m'appert une paovre raison.

— Mais enfin, répliquez-vous, ne pourrions-nous donc pas étudier chacun chez soi?

— Si c'est là votre dernier mot et votre premier courage, nous vous quittons avec le souhait de maître Alcofribas : « Restez en santé désirée, aimez vos femmes, dormez salé, buvez net, bercez vos enfants, et que Dieu vous saulve et vous guarde! »

— Mais alors on ne saura jamais

OU VA UNE FEMME QUI SORT.

LAURENT-JEAN.

UN

MUSICIEN IL Y A CENT ANS.

Dans les premiers mois de l'année 1733, au deuxième étage d'une haute et noire maison de la rue du Chantre-Saint-Honoré, habitait un ménage qui pouvait passer pour le modèle de ceux du quartier. Le mari était un grand homme sec et flegmatique d'environ cinquante ans, ne parlant jamais à personne de la maison, et dont la conduite avait toujours paru si exemplaire, que les plus mauvaises langues n'avaient pu jusque-là y trouver à redire. Quoique musicien de profession, il était d'une extrême sobriété, sortait le matin pour aller donner ses leçons, rentrait exactement à l'heure de ses repas, car il soupait rarement en ville; et une fois rentré, on n'entendait jamais aucun bruit chez lui; il se retirait dans un cabinet, où il écrivait fort assidûment, et bien rarement son clavecin ou son violon troublait le silence habituel de la maison. Les dévots même n'auraient en rien pu attaquer sa morale religieuse, car, en sa qualité d'organiste de l'église Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, il était très-assidu à toutes les fêtes, et sa femme l'accompagnait toujours à l'église. Cette dernière, de vingt ans plus jeune que son mari, était d'une figure agréable, et son caractère paraissait extrêmement doux; toujours occupée de quelque ouvrage d'aiguille quand elle était à la maison, elle ne sortait guère dans la semaine que pour aller faire ses provisions de ménage, ne se mêlant jamais des commérages de la maison, parlant peu aux personnes qu'elle rencontrait dans ses allées et venues, mais répondant toujours

fort honnêtement à ceux qui l'interrogeaient, et accompagnant ses paroles d'un petit mouvement de tête et d'un sourire si doux, que ceux qui la quittaient étaient aussi satisfaits de ses laconiques réponses, que si elle leur eût tenu les plus beaux discours du monde. Aussi, malgré la sauvagerie du mari et le préjugé peu favorable attaché alors à la profession de musicien, le couple était-il en grande vénération dans le quartier, et le marchand cirier qui occupait la boutique située près de l'allée sombre qui donnait entrée à la maison ne manquait-il jamais de retirer son bonnet fourré lorsque le grand homme sec et la petite femme rondelette passaient devant sa porte; le salut était scrupuleusement rendu, mais pas un mot n'était échangé pour cela, et le marchand cirier ne pouvait jamais s'empêcher de dire :

« Ce sont de bien honnêtes gens, mais il est tout de même un peu fier, ce grand secot. »

Une seule personne des habitants de la maison avait ses entrées libres chez nos deux époux. C'était une vieille demoiselle de soixante ans, vivant aussi fort retirée. Mais comme elle avait environ trois mille livres de rente, et que cette petite fortune (c'en était une il y a cent ans) lui donnait dans son esprit une grande supériorité sur les autres locataires, elle s'était hasardée à faire une démarche auprès du couple qui demeurait au-dessus d'elle.

Voici en quelle circonstance. La vieille demoiselle, qui se nommait Mlle de Lombard, avait dans son salon une épinette dont elle touchait passablement, et sur laquelle elle s'occupait souvent à répéter les symphonies de Lulli et tous les airs de son jeune temps. A son retour d'un petit voyage à sa campagne, elle se sentit en goût de musique et fut fort désagréablement surprise en trouvant son épinette tellement fausse et démontée, qu'il était impossible de s'en servir. La patience n'était pas la vertu de notre vieille musicienne, elle voulut qu'on lui accordât tout de suite son instrument, et ayant entendu dire qu'il y avait un musicien dans la maison, elle envoya sa servante lui chercher ce monsieur pour remettre son épinette en état. La servante vint bientôt lui dire que la seule réponse qu'on lui eût faite était que le voisin n'était pas accordeur et qu'elle eût à chercher ailleurs.

« Ma mie, dit Mlle de Lombard, vous êtes une sotte et vous ne

savez pas vous y prendre. Il fallait promettre une pièce de trente-six sous comme c'est l'usage, et cet homme serait venu à l'instant.

— Mais, répondit la servante toute confuse, c'est que ce n'est pas un homme, c'est un monsieur.

— Oh! alors, si c'est un monsieur, ajouta Mlle de Lombard, il faut donc que j'y monte moi-même. » Et en effet, elle se mit à trottiner à travers l'escalier, et bientôt elle sonna à la porte du second étage. « Madame, dit-elle à la petite femme qui vint lui ouvrir, est-ce qu'il ne demeure pas un musicien céans?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, c'est mon mari.

— Eh bien! madame, voici une pièce de trente-six sous pour qu'il vienne accorder mon épinette.

— Mademoiselle, mon mari n'est pas accordeur, d'abord; ensuite il travaille, et je ne saurais le déranger en ce moment.

— Qu'importe qu'il soit accordeur ou non, du moment qu'il est musicien, il est bien capable de remonter un instrument et je désire qu'il vienne le plus prochainement possible.

— Mademoiselle, je vous répète qu'il m'est tout à fait impossible de le déranger... »

La petite femme n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car, avec une vivacité dont on ne l'eût certes pas soupçonnée, la vieille demoiselle s'élança vers une porte, qu'elle ouvrit précipitamment, et se trouva dans le cabinet de musicien. Le grand homme maigre était assis, enfoncé dans un large fauteuil, devant une table couverte de musique et de papiers chargés de chiffres. Son travail l'absorbait tellement, qu'il ne s'aperçut pas de l'arrivée de Mlle de Lombard.

« Monsieur, lui dit-elle en entrant, voilà trente-six sous pour venir accorder mon épinette. »

Pas de réponse.

« Mademoiselle, dit la jeune femme, vous voyez qu'il ne vous entend pas. Si par malheur vous attirez son attention, il vous recevra fort mal. »

La vieille demoiselle, sans tenir compte de l'avis, se mit alors à crier à tue-tête :

« Monsieur, voilà trente-six sous... »

Cette fois le grand homme maigre releva la tête; il regarda

fixement la vieille demoiselle qui, enchantée de son succès, continua alors d'une voix beaucoup plus douce :

« Pour venir accorder mon épinette. »

Mais l'homme paraissait ne l'avoir pas comprise :

« Qu'est-ce donc, Louise, dit-il à sa femme, pourquoi me laissez-vous ainsi déranger ?

— Mon ami, répondit la jeune femme presque en balbutiant, ce n'est pas ma faute ; c'est mademoiselle qui veut absolument que vous lui accordiez son épinette.

— Mademoiselle vous êtes folle ; voici la seule réponse que je puisse vous faire. »

A ces mots, la vieille demoiselle ne se contint plus.

« Monsieur, dit-elle, savez-vous bien que vous parlez à Mlle de Lombard ?

— Et vous, mademoiselle, connaissez-vous bien Philippe Rameau, pour venir lui offrir trente-six sous pour remonter votre épinette ? »

Malheureusement la vieille demoiselle n'était guère au fait de la musique moderne ; elle ne connaissait ni la Démonstration des Principes de l'harmonie, ni les quatre pièces de clavecin, les seuls ouvrages que Rameau eût encore publiés ; aussi cette réponse fit-elle peu d'effet ; elle craignit cependant de s'être trompée, et que l'homme à qui elle s'adressait ne fût pas un musicien ; sa contenance parut si embarrassée au grand homme, que pour la rassurer il ajouta :

« Je ne suis pas accordeur, il est vrai, et je n'ai d'ailleurs pas le temps de m'occuper de votre instrument ; mais, si vous le voulez, passez dans la pièce à côté, et vous pourrez vous exercer sur mon clavecin, tant que bon vous semblera. »

Cela dit, il se remit dans les calculs, et ne s'aperçut nullement des révérences sans nombre que Mlle de Lombard adressait à son fauteuil. La vieille demoiselle, pour n'avoir pas de démenti, essaya un peu le clavecin, puis elle descendit chez elle. Mais le lendemain elle fit demander à ses nouvelles connaissances à quelle heure on pourrait la recevoir. Rameau, qui ne travaillait pas à ce moment, alla lui-même la chercher ; ils causèrent longtemps musique. Mlle de Lombard avait reçu des leçons du célèbre Couperin, et était bonne musicienne. Elle se mit au courant de la musique moderne, apprécia, autant que le peuvent faire

les vieilles gens, celle de son voisin, et l'intimité s'établit bientôt.

Mme Rameau fut celle à qui cette société fut la plus agréable. Son mari détestait les nouvelles connaissances et était fort peu communicatif. La pauvre femme s'ennuyait beaucoup, mais elle n'aurait jamais osé le dire : elle savait que le bonheur de son mari était de la croire heureuse; en lui laissant voir qu'elle ne l'était pas, elle savait le chagrin qu'elle lui aurait causé et elle n'aurait jamais osé lui proposer de changer de genre de vie; car, quoique foncièrement bon, il était excessivement opiniâtre, et il avait souvent des accès de mélancolie qu'elle aurait craint de rendre plus fréquents. Une fois par semaine, il allait souper chez M. de la Poplinière, fermier général, qui s'était déclaré son protecteur, et un autre jour, il recevait un de ses amis à dîner. C'était le célèbre organiste Marchand, dont il avait reçu des leçons et dont il estimait grandement le talent. Rameau ne donnait ses leçons de clavecin qu'à contre-cœur; il se sentait quelque chose en lui qui n'avait pas encore pris son essor, et il savait bien que les leçons ne le mèneraient à rien. Mais c'était avec plaisir qu'il allait toucher son orgue de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Sa publication des Principes d'harmonie lui avait donné la réputation de savant musicien, et il tenait à prouver qu'il était quelque chose de plus qu'un savant. Aussi recevait-il avec joie les compliments de ses confrères, qui venaient l'entendre à son orgue; mais c'était ceux du public qu'il ambitionnait, et à l'église, le public ne manifeste pas ses sensations musicales; il aurait voulu des applaudissements, et ceux qu'on lui prodiguait, quand il touchait du clavecin, ce qu'il faisait avec une grande supériorité, ne le flattaient que médiocrement, parce qu'il sentait qu'il était capable de faire plus. En un mot, il n'aspirait qu'à travailler pour le théâtre, et quoiqu'il n'eût jamais communiqué ce désir à qui que ce fût, c'était néanmoins le but de toutes ses pensées.

Cependant il avait près de cinquante ans, et sentait bien que s'il tardait davantage, sa carrière était perdue. Il tenta une fois d'écrire à Houdard de Lamotte pour lui demander un poëme; mais les gens de lettres, même ceux qui font des tragédies lyriques, étant généralement peu versés dans la musique, le poëte confondit cette demande avec cent autres du même genre qu'il

recevait journellement, et ne répondit pas. Rameau en ressentit un profond chagrin. Ses accès de mélancolie en devinrent plus fréquents : il s'enfermait des journées entières dans son cabinet. Il consultait les partitions de tous les opéras nouveaux, et après avoir lu avec attention ces différents ouvrages, il restait abîmé dans ses réflexions. Sa figure sévère et anguleuse s'animait alors d'une expression bizarre où le génie et la colère étaient confondus :

« Comment, disait-il, voilà les gens qu'on me préfère! mais dans la moindre de mes pièces de clavecin il y a plus d'idées que dans tous ce fatras de musique. Depuis l'immortel Lulli il n'y a pas eu un seul grand musicien en France, à l'exception peut-être de Lalande, qui n'a guère travaillé que pour l'église. On ne joue déjà plus les opéras de Colasse. Que nous reste-t-il donc? M. de Blamont, Mouret, qu'ils ont surnommé le musicien des grâces; au moins celui-là a-t-il quelques idées. Mais Destouches! mais Campra! »

Puis, saisi de fureur, il courait quelquefois à son clavecin, où il improvisait des heures entières. La fantaisie d'écrire ce qui lui passait par la tête lui prenait-elle un instant, il y renonçait bien vite en se disant :

« A quoi bon faire cela? qui pourrait l'exécuter, qui pourrait le comprendre? Ils feraient comme il y a vingt ans à Avignon un peu avant mon voyage d'Italie : ils méprisèrent mes premiers essais, parce que c'était au-dessus de leur portée. Et cependant il y a d'habiles musiciens en Italie; ceux-là ont compris ma musique... Non, il me faut un théâtre, un orchestre, un public, pour avoir le mot de cette énigme. Je crois qu'on peut faire autrement que Lulli, et faire bien encore. Oh! j'y viendrai... »

Puis il sortait pour prendre l'air, comme si l'atmosphère de sa chambre eût été trop étroite pour lui, et quand il rentrait le soir, il se couchait sans dire un seul mot à sa pauvre Louise, qui gémissait d'un chagrin qu'elle ne pouvait partager et dont elle ne pouvait deviner la cause.

Une circonstance inattendue décida entièrement Rameau à s'adonner au théâtre. Il y avait un concours pour la place d'organiste à l'église de Saint-Paul. Rameau fut vaincu par Daquin, célèbre organiste qui ne le valait cependant pas. Rameau ne put supporter cet affront de sang-froid, et il parut s'être opéré une révolution en lui. Il prit alors un genre de vie tout différent de

celui qu'il avait mené jusque-là. Tout d'un coup, il abandonna ses leçons, se mit à aller à l'Opéra tous les jours de spectacle, rentrant fort avant dans la nuit, l'air continuellement préoccupé. Quand il s'enfermait dans son cabinet, ce n'était plus pour faire des calculs de chiffres comme autrefois. On l'entendait à travers la porte chanter, jouer du violon, danser, tantôt rire aux éclats, tantôt donner de grands coups contre les meubles, puis se dépiter, et on le voyait alors, lui si méthodique auparavant sortir de chez lui, quelquefois sans épée, la perruque de travers et le chapeau sur le coin de l'oreille. Les voisins s'aperçurent bientôt de ce changement : les caquets et les commérages allèrent leur train, et la pauvre Mme Rameau ne fut pas la dernière à gémir du dérangement de son mari. Il ne lui parlait presque plus, ne l'emmenait plus à l'église, et dînait et soupait presque tous les jours dehors.

Le jour de Pâques vint. A dix heures, Rameau était encore enfermé dans son cabinet (il s'était levé à cinq); Mme Rameau venait d'entendre une messe basse à une chapelle de la rue Saint-Honoré; quel ne fut pas son étonnement, en rentrant, de s'apercevoir que son mari n'était pas encore sorti pour aller à son orgue, elle se précipite dans son cabinet, et le trouve en robe de chambre, son bonnet de coton sur le haut de sa tête, en pantoufles, un bas sur les talons, et dansant sur l'air qu'il se jouait lui-même sur son violon.

« Mais, Philippe, lui dit-elle, à quoi songez-vous donc? la grand'messe est commencée, vous allez manquer vos *Kirie*, car la procession est sûrement rentrée au chœur : dépêchez-vous donc.

— Laisse-moi donc tranquille avec tes *Kirie*, lui dit Rameau; écoute-moi ce passe-pied et dis-moi un peu si on ne dansera pas bien sur cet air-là. »

Et il se remit à jouer et à danser. Mme Rameau crut son mari fou.

« Mais, mon ami, réfléchissez donc, vous perdrez votre place : il ne nous manquait plus que cela, à présent que vous avez abandonné toutes vos leçons.

— Ma place, eh! ma chère, voilà bientôt trois mois que je ne l'ai plus; j'ai donné ma démission. Allons! laisse-moi tranquille, puisque tu ne veux pas écouter mon passe-pied. »

Mme Rameau fut anéantie, la place d'organiste était leur unique ressource. Elle se mit à pleurer.

« Mais, se dit-elle, quand nous aurons mangé ces 800 livres que nous avons de côté, que deviendrons-nous ? Ah ! je veux les serrer moi-même : cet argent est maintenant trop précieux. »

Elle court vers une commode où était renfermé le petit pécule : hélas! des 800 livres les trois quarts étaient dénichés : il restait 200 livres en tout et pour tout.

La pauvre Louise ne savait que penser. Elle descendit de suite chez Mlle de Lombard, à qui elle conta tous ses chagrins. Son cœur était trop gros, il y avait trop longtemps que sa douleur était renfermée, aussi fit-elle explosion chez la vieille demoiselle, qui ne se doutait de rien, et qui fut bien surprise en apprenant les *déréglements* de M. Rameau. Elle consola du mieux qu'elle put la jeune femme, mais ses consolations n'avaient rien de bien rassurant; elle ne pouvait expliquer cette inconduite que de trois manières : ou M. Rameau était joueur, ou il buvait, ou bien il avait des maîtresses.

Or, ses fréquentes sorties lui faisaient bien penser qu'il avait au moins une maîtresse, sa danse et sa gaieté ne laissaient aucun doute sur l'abus du vin qu'il faisait, et la disparition des six cents livres était bien la preuve qu'il était dominé par la funeste passion du jeu : il lui était donc clairement démontré que l'unique cause des désordres de M. Rameau était le vin, le jeu et les femmes.

La pauvre Louise remonta chez elle un peu plus désespérée qu'auparavant : elle retrouva son mari dans le même costume et se livrant à la même occupation : seulement au lieu d'un passe-pied c'était une gavotte qu'il jouait sur son violon.

Cependant le 1er mai, jour de la Saint-Philippe, approchait; il était d'usage que quelques amis se réunissent ce jour-là chez Rameau; Mme Rameau fit donc ses invitations comme à l'ordinaire. On dînait alors à une heure et demie. A une heure, Rameau, sorti depuis le matin, n'était pas encore rentré.

La pauvre Louise tremblait que son mari ne restât toute la journée dehors, et sa figure trahissait toute son inquiétude, quand Mlle de Lombard rompit le silence.

« Il est temps que cela finisse, dit-elle, en s'adressant aux autres convives; il faut absolument qu'au dessert, M. Rameau

nous donne l'explication de sa conduite. Voilà une pauvre petite femme qui, si cela continue, deviendra bientôt aussi maigre que son vaurien de mari, et c'est un scandale qu'il faut empêcher. »

Cette harangue fut unanimement approuvée, et chacun s'apprêta à chanter sa gamme à l'hôte dont on allait manger le dîner. Les convives étaient M. Marchand, l'organiste; M. Dumont, marguillier de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, que l'on avait eu bien de la peine à décider à venir, tant il était furieux contre son organiste démissionnaire, et M. Bazin, le marchand cirier, qui avait été invité comme principal locataire de la maison, Mme Rameau ayant sagement pensé qu'il serait prudent d'être bien avec lui, quand viendrait le premier terme à échoir.

A une heure un quart, Rameau arriva; il avait la figure radieuse. Il parut d'abord surpris de voir ses amis réunis, il allait en demander l'explication, quand sa femme lui présenta un nœud d'épée et une paire de manchettes brodées de sa main. La mémoire lui revint alors.

« Bonne Louise, dit-il, tu n'oublies rien, toi; tu sais bien quand c'est ma fête. Ce n'est pas comme moi, je ne peux jamais me souvenir du jour de la tienne que quand j'entends tirer le canon, parce que c'est aussi celle du roi; aussi j'ai toujours oublié de t'avoir quelque chose pour te la souhaiter. Mais, sois tranquille, cette année il n'en sera pas de même, je t'assure. »

Il en disait autant tous les ans, et cependant Louise fut tellement émue de ces marques de tendresse auxquelles elle n'était plus accoutumée, qu'elle sentit ses yeux se mouiller de larmes. Après avoir embrassé sa femme, Rameau salua respectueusement Mlle de Lombard, tendit la main à M. Marchand, et fit une inclination à M. Dumont le marguillier, à qui l'odeur du rôti donnait envie de sourire, et qui faisait une horrible grimace pour avoir l'air sévère; puis enfin à M. Bazin, qui lui rendit son salut en s'inclinant tout d'une pièce, comme aurait fait un des cierges de sa boutique.

On se mit à table, et tout le commencement du repas fut très-gai; mais une certaine gêne se fit remarquer parmi les convives quand vint le dessert : Rameau avait été si aimable pendant le dîner, son bon vin de Bourgogne, qu'il appelait son compatriote, avait été prodigué de si bon cœur, que pas un ne

se sentait le courage de commencer les hostilités envers un hôte de si bonne humeur.

Mlle de Lombard, qui avait promis d'attacher le grelot, tâchait de trouver un interprète de sa sainte indignation, et c'est sur M. Bazin qu'elle avait jeté son dévolu. Mais, malgré les signes d'yeux qu'on lui faisait, M. Bazin, qui avait mangé comme quatre, et qui pensait assez judicieusement que du moment qu'on se disputerait on ne boirait plus, faisait semblant ne rien entendre, et allait toujours son train.

Mlle de Lombard eut alors recours au grand moyen de l'avertir par un léger coup de pied sous la table. Malheureusement les longues jambes du maître de la maison tenaient tant de place, que ce fut contre elles que vint échouer l'avertissement destiné à M. Bazin. Rameau fit une grimace terrible en demandant qui s'amusait ainsi à lui marbrer les jambes. Mlle de Lombard rougit jusqu'aux oreilles, craignant qu'on ne soupçonnât sa moralité de cette agacerie, et les convives se regardaient tous dans le blanc des yeux, sans rien comprendre à cet incident, quand le bruit inaccoutumé d'une voiture dans la rue du Chantre détourna toute attention. Cette voiture s'étant arrêtée devant la maison, on entendit bientôt des pas dans l'escalier, la sonnette retentit, et un coureur, se précipitant dans la salle à manger, annonça d'une voix retentissante : M. de la Poplinière!

En entendant prononcer le nom de M. de la Poplinière, les convives de Rameau se lèvent, se bousculent, et un bon gros petit homme vêtu d'un habit de velours orné de galons d'or s'avance alors au milieu des convives en désarroi.

« Comment, monsieur, dit Rameau, vous daignez venir chez moi, et cela sans me prévenir?

— Parbleu, il est joli, celui-là, répondit le gros petit homme; pour vous prévenir, il faudrait vous voir, et on ne sait plus ce que vous devenez. Ah çà, qu'est-ce que je viens d'apprendre? vous voulez donc faire un opéra? Vous avez été demander une audition ce matin à Mlle Petit-Pas. Eh bien! quand vous mettez-vous à l'œuvre? Ah çà, il est bien entendu que c'est chez moi que se fera la première audition, vous savez que mon orchestre est à vos ordres. Quant à la copie, cela me regarde aussi, et dès que vous aurez quelque chose de fait, vous n'avez qu'à l'envoyer à mon hôtel.

— Mais, monsieur, dit Rameau, tout est fait, voilà bientôt trois mois que j'y travaille.

— Comment, tout est fait? et qui donc vous a pu donner des paroles?

— M. l'abbé Pellegrin, moyennant 600 livres qu'il a exigé que je lui avançasse comme garantie.

— Comment, ce gueux de Pellegrin vous a demandé 600 livres? mais je le ferai bâtonner par mes gens.

— Mais c'était tout naturel, il ne sait pas si je suis capable.

— C'est vrai, au fait, ce que vous dites là. Eh bien! je lui sais beaucoup de gré de vous avoir donné sa poésie pour 600 livres. Quand vous le verrez, invitez-le à venir dîner chez moi. Comment cela s'appellera-t-il?

— *Hippolyte et Aricie.*

— Beau sujet, superbe sujet! Eh bien! quand voulez-vous faire votre audition, votre répétition?... Je ne sais comment vous appelez cela.

— Mais je pense que, dans huit jours, on pourrait essayer le premier acte.

— Dans huit jours donc. Adieu, je suis enchanté d'avoir fait connaissance avec votre famille, votre petite femme, qui est parbleu charmante, et madame votre mère qui paraît bien respectable, ajouta-t-il en regardant Mlle de Lombard.

— Du tout, se hâta d'interrompre Rameau, mademoiselle est une de nos voisines et amies.

— Pardon, pardon, mademoiselle, dit le gros fermier général, voulant réparer sa faute et diminuer l'air renfrogné de la demoiselle, pardon de vous avoir prise pour la mère de Rameau; c'est l'âge, voyez-vous, qui me faisait supposer... Ah çà, et ce monsieur-là, qui est-ce?

— M. Dupont, marguillier.

— Oh! très-bien! et cet autre petit, dans le coin?

— C'est mon maître, le célèbre Marchand!

— Diantre! M. Marchand, touchez donc là, je vous en prie, enchanté de vous connaître. Ah çà, j'espère que nous nous reverrons, et que vous me ferez l'honneur de venir à mes concerts du vendredi. »

M. Marchand s'inclina. Le fermier général, apercevant alors

M. Bazin, qui, depuis son entrée, n'avait pas encore interrompu ses révérences :

« Eh ! mon Dieu, dit-il, quel est donc celui-là ? c'est donc le mouvement perpétuel en personne ?

— Nullement, dit Rameau, c'est M. Bazin, marchand cérier et mon propriétaire.

— Allons, c'est bien, dit en sortant le gros petit homme; Rameau, de demain en huit je vous attends, vous m'amènerez Pellegrin. M. Marchand, je compte aussi sur vous. Mesdames, je vous salue. »

Après son départ, Louise courut se jeter dans les bras de son mari.

« Mon ami, dit-elle, j'ai besoin que vous me pardonniez, j'ai été injuste envers vous.

— Nous tous aussi, nous avons besoin de pardon, ajouta Mlle de Lombard, car nous vous avions méconnu; nous ne savions pas que vous fissiez un opéra, et votre conduite singulière nous avait inspiré des soupçons qui, grâce au ciel, sont tous dissipés.

— Mes bons amis, dit Rameau, je voulais vous cacher le but de mon travail, jusqu'à ce que je fusse certain du succès. Mon secret est trahi maintenant; ne m'en veuillez pas de l'avoir gardé si longtemps; je craignais les reproches, les conseils. A présent que j'ai terminé mon opéra, voulez-vous passer dans mon cabinet, Marchand et moi essayerons de vous en faire entendre les principaux morceaux, et vous nous en direz votre avis.

— Adopté ! s'écria M. Bazin, qui était un peu gai ; j'aime beaucoup la musique, moi ! Y aura-t-il une chanson à boire dans votre opéra ? «

Rameau se contenta de sourire, et tout le monde le suivit dans son cabinet.

Marchand se mit au clavecin; Rameau déploya devant son pupitre la partition de ses cinq actes, et l'aidant tantôt de la voix, tantôt de son violon, il parvint à donner à ses auditeurs une idée de son opéra. Quelque imparfaite que fût l'exécution d'une œuvre si gigantesque, par deux personnes, ce petit concert produisit néanmoins beaucoup d'effet. Mlle de Lombard déclara

qu'il n'y avait que Rameau ou Lulli capable de faire de si belles choses.

« Mademoiselle, dit Rameau, on ne saurait me faire de compliment plus flatteur, le grand Lulli n'a pas de plus sincère admirateur que moi. Toujours occupé de la belle déclamation et du beau tour de chant qui règnent dans ses récitatifs, je tâche de l'imiter, non en copiste servile, mais en prenant, comme lui, la belle et simple nature pour modèle. »

Mme Rameau pleurait de joie et de plaisir, M. Dumont, le marguillier, trouvait tout cela charmant, quoique regrettant au fond du cœur que toutes ces belles choses fussent destinées à un usage profane, quand on aurait pu en faire de si jolis motets pour les saluts de sa paroisse. M. Bazin, qui s'était endormi dès les premières mesures, se réveilla au bruit des félicitations qu'on adressait à Rameau; il y vint joindre les siennes.

« Ma foi, dit-il, je n'ai jamais rien entendu de si gentil : il est vrai que je n'ai jamais été à l'Opéra, mais il y a commencement à tout, et c'est une dépense que je me permettrai pour aller entendre la petite drôlerie de M. Rameau. »

Quant à Marchand, il était dans le ravissement :

« Mon cher ami, je vous connaissais comme un bien habile organiste, comme un bien savant musicien, mais je ne vous aurais jamais cru capable de faire de si belles choses. Tout est neuf dans votre ouvrage ; si les symphonistes parviennent à vous bien exécuter, cet opéra fera une révolution en musique ; mais cela me semble bien difficile. Dans cet admirable trio des Parques, au deuxième acte, il y a un passage inharmonique qui leur donnera bien de la tablature.

— Soyez tranquille, répondit Rameau, ils en viendront à bout avec du temps et de la patience. Rappelez-vous que quand Lulli voulut écrire son premier opéra, il n'y avait à Paris que douze violons. Un an après la bande des vingt-quatre existait, et nous avons fait de bien grands progrès depuis ce temps-là. Soyez tranquille, vous dis-je, tout cela s'exécutera, je m'en charge. »

Le lendemain, M. de la Poplinière envoya chercher la partition pour la faire copier. Rameau ne livra que le prologue et le premier acte, pensant que cela suffirait pour l'audition. Pendant les huit jours employés à la copie des parties, il courut chez

les principaux chanteurs pour leur faire essayer ses morceaux; car, pour être reçu à l'Opéra, il n'était pas besoin alors d'être grand musicien, ni même de savoir chanter : il suffisait d'avoir ce qu'on appelait une grande voix. Les ressources de la voix de tête et de la voix mixte étaient tout à fait inconnues, et les notes les plus élevées s'exécutaient toujours à plein gosier.

Cependant on devait un terme à M. Bazin, et quelle qu'eût été son admiration pour la musique de son locataire, il venait de temps en temps lui rappeler sa dette; et toutes ses démonstrations ne le convainquaient que fort peu.

« Comment se fait-il, mon voisin, lui disait-il, qu'un homme comme vous n'ait pas une si chétive somme à sa disposition?

— Je l'avais, et au delà, répondit Rameau, mais j'ai été obligé de déposer 600 livres comme garantie d'un billet de pareille somme que j'ai fait à M. Pellegrin en cas de non succès de mon opéra. Comme je suis convaincu qu'il réussira, je vous payerai avec cet argent. »

Force était à M. Bazin de se contenter de cette réponse, mais il n'était pas trop satisfait, et le témoignait en grommelant chaque fois qu'il rencontrait Mme Rameau.

Le jour de l'audition vint enfin. M. de la Poplinière avait réuni chez lui ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville pour entendre la musique de son protégé. Rameau était très-connu comme musicien de théorie, les ouvrages qu'il avait publiés sur la division du cor sonore lui avaient acquis plus de renommée à l'Académie des sciences que dans le monde, et on était assez peu favorablement prévenu sur le début d'un homme de cinquante ans dans une carrière qui demande avant tout de la vivacité et de la fraîcheur d'imagination. L'ouverture, comme tout celles du temps, était un morceau fugué qui ne produisit que peu d'effet. Le premier chœur du prologue : *Accourez, habitants des bois*, fut mieux accueilli; l'assemblée paraissait indécise; les grands seigneurs n'osaient se compromettre en applaudissant les premiers : les morceaux suivants furent donc écoutés avec un religieux silence. Rameau, qui conduisait la symphonie, voyait avec chagrin le peu d'effet que produisait sa musique; le découragement se peignait dans ses traits, lorsque, après l'air charmant : *Plaisirs, doux vainqueurs*, un homme se lève dans un coin du salon et montant sur un tabouret :

« Très-bien ! crie-t-il à Rameau, c'est admirable ! et je vous garantis que cela réussira grandement. »

Tous les yeux se tournèrent vers le petit homme qui venait d'interrompre si brusquement la répétition. Il était déjà redescendu à sa place ; au peu de luxe de ses vêtements, on crut un instant que c'était un intrus qui s'était glissé dans l'assemblée ; mais tout d'un coup Rameau lui répond de sa place.

« Merci, merci, M. Marchand, votre suffrage m'est plus cher que tous les autres, et il me suffira. »

Au nom du célèbre organiste, chacun comprit toute la portée de cet assentiment donné en public, et à la fin du joli chœur : *A l'amour rendons les armes*, qui termine le prologue, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Les dispositions peu bienveillantes de l'auditoire étaient totalement changées, et tous les morceaux du premier acte furent appréciés et applaudis comme ils méritaient de l'être. Rameau recevait les félicitations les plus empressées, M. de la Poplinière rayonnait de joie, quand un homme assez pauvrement vêtu s'approcha du musicien ; il tira un papier de sa poche, et le déchirant sur-le-champ :

« Monsieur, dit-il ; vous pouvez retirer vos 600 livres : quand on fait de pareille musique, on n'a pas besoin de donner des garanties ; voilà votre billet. »

Chacun applaudit au procédé de Pellegrin, dont on connaissait la pauvreté, et le poëte partagea les éloges qu'on prodiguait au musicien.

Dès le lendemain, il fut question à l'Opéra de mettre à l'étude *Hippolyte et Aricie*. Les rôles furent distribués aux premiers chanteurs de l'époque, Chassé, Jelyot, Mlles Lemaure et Petit-Pas. Mlle Camargo voulut danser dans l'ouvrage. Malgré toutes ces protections, les événements, les cabales reculèrent de beaucoup la première représentation ; le sieur de Thuret succéda au sieur Lecomte comme directeur de l'Opéra, les musiciens en pied firent tout ce qu'ils purent pour entraver le nouveau venu : M. de Blamont, tout-puissant comme surintendant de la musique du roi, obtint qu'on remontât son ballet des *Fêtes grecques et romaines* joué dix ans auparavant.

La première représentation était cependant fixée au 1er septembre, lorsque vint l'ordre de donner plusieurs concerts aux

Tuileries dans le courant d'août. Les répétitions furent suspendues pendant tout ce mois, et Rameau sollicita vainement de faire entendre quelques morceaux de son opéra dans un de ces concerts. M. de Blamont s'arrangea de manière à ce qu'on n'y exécutât que de sa propre musique. M. de la Poplinière vint encore au secours de son protégé.

M. le marquis de Mirepoix allait épouser Mlle Bernard de Rieux, petite-fille du fameux Samuel Bernard, et par sa mère, du célèbre comte de Boulainvilliers. Le chevalier Bernard faisait préparer pour cette noce une fête dont la splendeur devait surpasser tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. M. de la Poplinière fit obtenir à Rameau la direction du concert qu'on devait y donner.

La fête eut lieu le 16 août dans l'hôtel du chevalier Bernard, rue Neuve-Notre-Dame-des-Victoires, à sept heures du soir. Toutes les façades de l'hôtel furent illuminées d'une quantité prodigieuse de lampions et de terrines. Cette magnifique illumination ne se bornait pas à l'hôtel : pour éclairer plus loin les carrosses, on avait garni le mur du jardin des Petits-Pères de terrines posées sur des consoles, depuis l'église jusqu'à l'angle et très-avant dans la rue Neuve-Saint-Augustin. On n'aura pas de peine à s'imaginer le brillant de cette illumination, quand on saura que tous les lampions et terrines étaient garnis de cire blanche, précaution que l'on avait cru devoir prendre pour éviter la mauvaise odeur et préserver les habits des dames et autres conviés qui étaient obligés de passer sous des arcades illuminées. Le concert qui ouvrit la fête fut des plus magnifiques. Rameau avait mis son amour-propre à faire choix des meilleurs exécutants et des meilleurs morceaux; aussi l'effet fut-il excellent. Après le concert, les conviés passèrent dans une immense salle construite exprès dans les jardins de l'hôtel, et où était dressée une table en fer à cheval de plus de soixante-dix couverts. Pendant tout le repas, on entendit une symphonie mélodieuse, placée dans les tribunes, interrompue, par intervalles, par des fanfares de trompettes et de timbales. Au milieu du souper, les sieurs Charpentier et Danguy, célèbres concertants, l'un sur la musette et l'autre sur la vielle, vinrent, au milieu du fer à cheval, exécuter des morceaux que Rameau avait composés exprès pour cette occasion. A minuit, on se rendit à l'église

Saint-Eustache, qui était aussi magnifiquement illuminée que l'hôtel qu'on venait de quitter.

Rameau avait obtenu de M. Forcroy, organiste de la paroisse, de lui laisser toucher l'orgue pendant la célébration du mariage. Il le fit avec une grande supériorité; c'étaient ses adieux à cet instrument, et jamais il n'avait été si bien inspiré.

Le lendemain il reçut du chevalier Bernard une gratification de 1,200 livres pour les soins qu'il s'était donnés. Depuis longtemps M. Bazin était payé, et Mme Rameau était on ne peut plus heureuse; la bonne demoiselle Lombard partageait toute sa joie. On avait beaucoup parlé des fêtes du mariage du marquis de Mirepoix, et la bonne exécution du concert avait fait le plus grand honneur à Rameau. Son opéra devait le lancer tout à fait, les répétitions partielles étaient très-satisfaisantes; mais l'envie ne dormait pas, la jalousie des musiciens répandait partout que c'était une musique bizarre, incompréhensible, s'éloignant de toutes les règles reçues, et bonne tout au plus pour les savants et les amateurs de l'extraordinaire.

La grande répétition vint enfin; les musiciens dont se composait l'orchestre de l'Opéra étaient à leur poste. Malgré la mauvaise volonté qu'on avait eu soin d'exciter parmi les exécutants, tout alla assez bien jusqu'au second acte, celui de l'enfer; mais quand arriva le passage inharmonique du trio des Parques, les musiciens s'arrêtèrent court, reculant devant cette difficulté toute nouvelle pour eux.

Rameau pria tranquillement le chef d'orchestre de faire recommencer :

« Monsieur, c'est inexécutable, lui dit celui-ci.

— Peut-être à la première vue, dit Rameau, mais essayons. »

La seconde fois ne fut guère plus heureuse que la première ; et la troisième ne satisfit point le compositeur. Les musiciens murmurèrent quand on les pria encore de recommencer; et, sur une nouvelle instance, le chef d'orchestre déclara qu'il ne se chargeait pas de faire exécuter une pareille musique, et jeta avec dépit le bâton de mesure sur le théâtre, presque entre les jambes de Rameau. Celui-ci, sans se déconcerter, fit du bout du pied rouler le bâton jusqu'au bord du théâtre, et quand il fut à portée du musicien.

« Apprenez, monsieur, lui dit-il, qu'ici vous n'êtes que le

maçon et que je suis l'architecte : recommencez le passage. »

Cette fermeté imposa aux récalcitrants. La difficulté fut cette fois vaincue, et la répétition s'acheva sans encombre.

C'était un grand événement alors qu'une première représentation; il n'y avait que trois théâtres à Paris, l'Opéra, la Comédie-Française, et la Comédie-Italienne, et ces solennités avaient d'autant plus d'éclat qu'elles étaient plus rares. Ainsi, tout Paris était-il en rumeur dans la matinée du 1er octobre 1733. Toutes les avenues de l'Opéra étaient encombrées des voitures de ceux qui allaient retenir leurs loges, et de piétons qui venaient à l'avance pour être sûrs d'avoir des places. Rameau avait à grand'peine obtenu une petite loge bien reculée pour sa femme, Mlle de Lombard et son ami Marchand. Ses rivaux, plus puissants et surtout plus intrigants que lui, avaient, au contraire, garni la salle de leurs partisans.

Comme le cœur de la pauvre Mme Rameau battait au premier coup d'archet de l'ouverture; ses amis tâchaient vainement de la rassurer; eux-mêmes auraient peut-être eu besoin de courage, car, dès le premier acte, une violente cabale s'éleva dans le parterre, les rares applaudissements qui s'étaient fait entendre au commencement de l'ouvrage cessèrent tout d'un coup, et c'est avec un silence interrompu seulement par des murmures désapprobateurs que furent accueillis les derniers actes de l'opéra. Marchand étaient furieux; Mme Rameau était près de se trouver mal; Mlle de Lombard n'osait dire ce qu'elle pensait, car elle craignait que ce ne fût une vengeance du ciel pour avoir abandonné l'église pour le théâtre.

Rameau se retira tristement chez lui.

« Je me suis trompé, dit-il; j'ai cru que mon goût plairait. Il faut se résigner, je renoncerai au théâtre. »

Cependant, les habitués de l'Opéra s'étaient réunis au foyer après le spectacle, et personne n'osait se prononcer pour une musique qui venait d'être désapprouvée généralement. Seul, au milieu d'un groupe nombreux, M. de la Poplinière essayait de défendre l'œuvre de son protégé.

« Mais, lui répondait-on, nous avons vu des musiciens qui ne sont nullement partisans de cette musique.

— Fadaise! disait le fermier général, c'est qu'ils sont eux-mêmes parties intéressées.

— Interrogeons l'un d'eux, » s'écrie le prince de Conti.

Justement Campra vint à passer. C'était un homme fort juste et qui heureusement n'avait pris aucune part aux cabales dirigées contre Rameau.

« Eh bien! que pensez-vous de cela? lui dit le prince.

— Monseigneur, répondit le musicien, il y a dans cet opéra assez de musique pour en faire dix comme ceux qu'on nous présente tous les jours. Cet homme-là nous éclipsera tous. »

Le mot courut, fit fortune, et à la deuxième représentation, des beautés toutes nouvelles se révélèrent aux auditeurs attentifs. Le succès fut moins grand qu'à la troisième, qu'à la quatrième, qu'à toutes les représentations suivantes.

L'ouvrage fut joué trente fois de suite avec un applaudissement universel, et Rameau, consolé, ne renonça pas au théâtre, car il donna vingt-trois ouvrages, tant opéras que ballets.

Après le grand succès d'*Hippolyte et Aricie*, le pauvre organiste était devenu un homme trop célèbre pour conserver sa modeste retraite de la rue du Chantre, et ce fut avec une véritable peine que M. Bazin, dont l'estime pour son locataire croissait à mesure que celui-ci s'élevait davantage, apprit un jour qu'il allait transporter son domicile rue des Bons-Enfants, à l'hôtel d'Effiat, pour être plus près de l'Opéra, qui allait seul l'occuper. Mme Rameau avait bien un autre chagrin, c'était de se séparer de la bonne Mlle de Lombard, dont la société lui devenait plus précieuse, car les occupations multipliées de son mari la rendaient de jour en jour plus solitaire. Elle n'osait lui confier son chagrin; mais le compositeur s'était attaché à la vieille demoiselle, qui lui rendait souvent le service de remettre au net ses brouillons de musique. Ce fut donc lui qui fit la proposition à Mlle de Lombard de venir demeurer avec eux. La vieille demoiselle accepta avec joie, et fut la meilleure amie de ce couple respectable jusqu'à la fin de ses jours.

Presque tous les ouvrages de Rameau eurent un grand succès. Un de ses opéras entre autres, *Castor et Pollux*, réussit tellement, qu'un de ses rivaux, Mouret, en devint fou de jalousie. Enfermé à Charenton, il chantait continuellement le chœur des démons *qu'au feu du tonnerre*, de *Castor et Pollux*.

Rameau fut un des plus grands musiciens qui aient jamais existé. Lui seul a réuni la double qualité d'habile théoricien et

de grand compositeur. Ses airs de danse eurent tant de succès, que pendant longtemps on n'en exécuta pas d'autres en Italie. Un de ses ouvrages, *Zoroastre*, fut traduit en italien, et joué à Dresde avec le plus grand succès. Un autre opéra, *Platée*, produisit 32,000 livres en six représentations.

En 1747, l'Opéra lui fit une pension de 1,500 livres dont il jouit jusqu'à sa mort. Il venait d'être décoré de l'ordre de Saint-Michel et anobli lorsqu'il mourut le 12 septembre 1764.

Il est peu de personnes de notre génération qui se rappellent avoir entendu exécuter la musique de Rameau. Le malheur des compositeurs est que la musique est un art qui n'a pas de bases solides, comme la peinture, par exemple, dont le but est l'imitation de la nature. L'unique but de la musique est de charmer l'oreille et d'émouvoir le cœur, mais elle repose entièrement sur la mode, et il n'est pas de beautés éternelles en musique.

A l'inimitable Lulli dont nous ne connaissons plus que le nom, succéda l'inimitable Rameau, dont nous n'avons jamais entendu une note ; car les musiciens sont tous déclarés inimitables par leurs contemporains, jusqu'à ce qu'ils soient détrônés par un rival dont le règne doit aussi céder à un successeur plus ou moins éloigné. Mais les curieux de musique qui vont consulter les vieilles partitions aujourd'hui ignorées, trouvent dans celles de Rameau des idées d'une nouveauté et d'une fraîcheur étonnantes pour le temps où elles ont été émises ; il n'y a donc que la curiosité qu'excite tout ce qui se rattache à ce grand homme qui puisse faire excuser la longueur de cette notice, qui, malgré nous, a dépassé les bornes que nous nous étions imposées.

ADOLPHE ADAM.

WATTEAU.

Les œuvres du peintre dont nous allons raconter sommairement la vie sont en ce moment l'objet d'une espèce de fanatisme basé, en grande partie, sur deux puissances qui ont régné et règneront toujours en France, la fantaisie et la mode. De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas conclure que nous blâmons la haute estime accordée à certaines parties du talent de Watteau, et que nous le considérons comme un peintre médiocre : telle n'est certes pas notre pensée! Mais en toutes choses l'exagération est dommageable; et quand tous les jours nous voyons mettre un prix excessif à la moindre esquisse de ce créateur des *Fêtes galantes*, au détriment d'œuvres d'artistes français plus sérieux, plus complets que lui, nous ne saurions nous empêcher de déplorer un engouement nuisible aux progrès de l'art et à la juste appréciation de ceux qui l'ont cultivé.

Chez nous, en politique comme en littérature, en musique comme en peinture, l'objet du dédain, du mépris de la veille, devient souvent l'idole du lendemain. — Il y a trente ans, on n'accordait parmi nous aucune estime à Watteau; c'était lui qu'on nommait toujours lorsqu'il s'agissait de signaler le genre faux et maniéré des artistes du commencement du XVIIIe siècle. Les magasins des marchands de tableaux, les boutiques de collecteurs de bric à brac, renfermaient beaucoup de ses productions, dont les meilleures se vendaient, au plus haut prix, 150 francs! Encore n'étaient-elles achetées que par des étrangers qui s'étonnaient, à bon droit, de l'arrêt de proscription

prononcé contre le pinceau d'un homme qui ne méritait pas plus cet excès d'indignité que l'excès d'honneur voué aujourd'hui à ses esquisses les moins achevées. Ce que nous craignons, c'est qu'avant dix ans Watteau, par suite d'une de ces réactions enfantées par le caprice, ne retombe, pour ses admirateurs exclusifs, plus bas qu'il n'était tombé sous l'empire. — Déjà Boucher, dont l'école de David s'était tant moqué, qui depuis avait reconquis une assez haute faveur, perd tous les jours de ses partisans, et commence à se vendre fort mal. Il en sera à peu près de même du peintre de l'*Embarquement pour l'île de Cythère,* quoiqu'il vaille bien mieux que Boucher et figure en son genre, avec avantage, dans le cabinet de tout homme de goût.

C'est parce que nous ne partageons ni le délirant enthousiasme, ni l'injuste dédain de ceux qui furent tour à tour les panégyristes et les détracteurs de Watteau, que nous avons voulu retracer les circonstances de sa vie, si peu connue, et nous livrer à quelques considérations sur son talent. En prenant pour guide la modération, nous ne nous dissimulons pas que ce sera le moyen de ne satisfaire que bien peu de personnes; mais nous nous consolerons de ce résultat en nous réfugiant dans l'impartialité, la bonne foi et le désir d'être utile, qui vont diriger notre plume.

La naissance de Watteau fut obscure. Cette circonstance ajoute à son mérite; car pour parvenir au point où il est arrivé, dans une position sociale où tous les moyens d'éducation lui manquaient, il a fallu que la nature l'eût véritablement créé peintre. — Son père était maître couvreur à Valenciennes, où notre artiste naquit en 1684. — Son enfance fut malheureuse et maladive; toutefois, dès l'âge de cinq à six ans, le goût de la peinture se déclara en lui, et devint bientôt une passion. Lorsqu'il avait un instant de liberté, il s'échappait de la maison paternelle pour aller dessiner sur la place les scènes comiques jouées par les charlatans et les bateleurs parcourant toutes les provinces. On riait alors en France, et c'était encore le bon temps; le peuple ne s'occupait pas de politique, et l'arrivée dans une ville de Pierrot, de Cassandre, de Colombine et d'Arlequin, était un événement donnant des jouissances que toutes les gazettes du monde ne vaudront jamais. Ces premières impressions de la vie de Watteau, ces premiers modèles d'imitation, décidèrent du

genre que depuis il a, en grande partie, adopté. Le théâtre de la foire, les parades en plein vent, furent pour lui ce que les bohémiens et les grotesques furent pour Callot. En effet, il est peu de ses toiles, de ses desseins où l'on ne rencontre un Gilles, un Scaramouche, une Isabelle. Il a placé de ces personnages vénitiens et bergamasques au milieu des paysages les plus frais, des parcs les plus élégants; et, comme il était fantasque, il a quelquefois choisi pour son théâtre un cimetière.

Ce qui, au premier abord, pourrait paraître étonnant dans le choix de semblables héros dont la présence n'inspire ordinairement que le gros rire et la gaieté, c'est que Watteau était d'un caractère morose et atrabilaire. Mais quand on vient à réfléchir sur les mystères de l'âme, on demeure persuadé de cette vérité, que les hommes d'élite se plaisent à tout ce qui contraste avec leur organisation. — C'est ainsi que Molière, si grave, si triste, se montre le plus plaisant des auteurs dramatiques dans ses immortelles comédies; que Crébillon, dont l'amusement journalier était de badiner avec de petits chats, et qui avait les habitudes d'un grand enfant, déployait dans ses tragédies toutes les nuances de la terreur; que Carlin Bertinazzi, atteint du spleen au plus haut degré, faisait pouffer de rire, par ses lazzis, les habitués du théâtre des Italiens. Il y a d'ailleurs une énorme différence entre cette hilarité de caractère, douce, naturelle, constante, que certaines personnes portent toujours dans le monde, et cette disposition que les Anglais appellent *humour*, originalité. La première tient au tempérament, la seconde à l'esprit. On peut donc avoir l'âme fort mélancolique, et dire, faire les choses les plus plaisantes. Ces choses auront un effet d'autant plus saisissant qu'on ne s'y sera point attendu; elles frapperont l'imagination comme ces lumières vives, transparentes, qui, s'échappant des fonds obscurs des tableaux de Rembrandt, viennent tout à coup éblouir les yeux.

Le père de Watteau s'apercevant du goût qui l'entraînait vers le dessin, le plaça, à l'âge de quatorze ans, chez un peintre de Valenciennes. Or, ce peintre n'avait aucun talent; et Watteau, venant à découvrir qu'il ne pouvait rien lui apprendre, ne voulut pas rester dans son atelier. Mécontent de cette résolution, qui lui semblait rendre nuls les sacrifices déjà faits par lui, son père le traita avec dureté, et lui déclara positivement que l'état

de gêne dans lequel il se trouvait le mettait dans l'impossibilité de continuer à lui venir en aide.

Watteau, fatigué d'une domination blessante pour la fierté de son caractère, et animé du désir d'avancer dans un art qui s'était emparé de toutes ses facultés, quitta la maison paternelle. Il dirigea ses pas vers Paris, où il arriva dans un dénûment complet, sans linge, sans argent, perdu dans ce vaste désert d'hommes, et ne sachant où trouver un asile.

Après avoir passé quelques jours en proie à la misère la plus profonde, et ne mangeant qu'un morceau de pain acheté du produit de la vente de son chapeau, le hasard lui fit rencontrer Meteyer, artiste médiocre, peignant le décor, et qui consentit à le recevoir dans son atelier. Bientôt il fallut ne plus compter sur cette faible ressource, car l'ouvrage vint à manquer. Alors Watteau entra chez un autre peintre, vrai barbouilleur d'enseignes, lequel faisait exécuter par de jeunes élèves des tableaux de pacotille, afin de les vendre en gros à des spéculateurs.

En ce temps-là, comme de nos jours, on faisait métier et marchandise de l'un des plus nobles de tous les arts. De petits portraits de personnages célèbres, des sujets de dévotion, étaient achetés à la douzaine par des juifs, des brocanteurs, qui les plaçaient en province à un bénéfice peu élevé. Les églises de bourgade, les gentilhommières, les maisons des particuliers un peu aisés, étaient couvertes de ces déplorables productions dont on voit encore le spécimen dans toutes les parties de la France. Le nouveau maître de Watteau tenait le premier rang parmi les industriels s'occupant de ce triste commerce. Souvent il avait sous ses ordres une vingtaine de rapins barbouillant du matin au soir des toiles, des panneaux, et n'appréciait leur mérite que suivant le plus ou le moins de promptitude du travail qu'il leur confiait. Chacun d'eux avait sa tâche : les uns peignaient les fonds, d'autres les ciels; ceux-ci faisaient les têtes, ceux-là les draperies, et enfin il y en avait dont toute l'occupation consistait à accuser les ombres et à poser les blancs.

On conçoit quel fut le désappointement du pauvre Watteau lorsqu'il tomba au milieu de cette ignoble fabrique!... mais il fallait vivre, et la nécessité le força de dévorer les ennuis, les dégoûts de ce honteux apprentissage. Les artistes de notre siècle d'ambition, d'exigence et de luxe, ne devineraient jamais à

quelles privations notre malheureux peintre se trouvait alors réduit ! Pour le travail constant de toute une semaine, il ne touchait que trois livres tournois le samedi. Il est vrai que par une faveur particulière, son maître voulait bien le gratifier d'une écuellée de soupe chaque jour. Cette faveur, il la devait à la promptitude, à la facilité de son pinceau qu'il appliquait à tous les genres. A cette époque de sa carrière, son véritable triomphe était toutefois la représentation de l'image du bon saint Nicolas, dont le crédit était immense ! Aussi ses camarades l'avaient-ils nommé premier peintre de l'évêque de Myre, et Watteau répétait-il souvent avec un sourire à la fois triste et sarcastique : « Je sais mon saint Nicolas par cœur, et pour le reproduire je n'ai pas besoin d'original. »

Quel bonheur pour lui lorsque arrivait le dimanche ou un jour de fête ! lorsqu'il lui était permis de secouer le pesant fardeau auquel la misère l'avait soumis, et de marcher dans sa force et dans sa liberté ! Armé de crayons et de papier, il allait au hasard dans les rues et les environs de Paris, saisissant et dessinant sur son passage tout ce qui lui offrait un cachet d'élégance, de pittoresque et d'originalité. Femmes du monde, villageoises, militaires, abbés, robins, savoyards, musiciens et acteurs ambulants se fixaient tour à tour dans des esquisses faites avec une facilité et une finesse merveilleuses. Par un beau soleil d'été, une nébuleuse matinée d'automne, il se plaisait à errer à travers les champs et les bois, à étudier les effets de la lumière et des ombres, les accidens de terrain, le mouvement onduleux des cieux, le feuillé des arbres; il s'enivrait du parfum des fleurs, de la senteur des herbes, et surtout des couleurs si riches et si variées dont Dieu a paré la nature. C'est à ces promenades solitaires, à cette observation profonde de tout ce qui frappait ses yeux, qu'il doit cette étonnante prestesse de dessin, cette fécondité, et surtout ce coloris solide et brillant, qualités distinctives de son talent.

Ces études ne tardèrent pas à révéler à Watteau ses forces et à lui faire sentir combien était déplorable l'emploi de ses pinceaux au profit du propriétaire de la fabrique de tableaux dans laquelle il était entré.

Quelques ouvrages de Gillot étant tombés sous ses yeux, il se présenta chez lui, sollicitant la faveur de s'adjoindre à ses tra-

vaux et de profiter de ses conseils. Gillot l'accueillit avec bienveillance. L'ayant mis à l'épreuve, il parut enchanté de ses dispositions, et lui ouvrit la porte de son atelier.

Ce fut alors que Watteau commença à donner des gages certains du talent que depuis il a déployé. Disons toutefois que la fréquentation et les enseignements de Gillot, peintre de mode et de fantaisie, ne lui furent principalement utiles que pour acquérir les procédés matériels de l'art. En effet, que pouvait-il puiser à l'école d'un tel maître, quant à la partie morale et poétique de la peinture? seulement un certain goût pour les scènes familières d'une société d'exception, étudiée au point de vue des mœurs et des costumes de la comédie italienne, dont il a empreint un grand nombre de ses tableaux.

S'il avait été dans d'autres conditions d'existence, et recevant les leçons d'un artiste sérieux, nous ne doutons pas qu'avec les trésors d'intelligence dont la nature l'avait comblé, il n'eût abordé avec succès le genre élevé et les compositions historiques.

Cependant la paix ne dura pas longtemps entre l'élève et le maître. En fait de caractères, les moralistes l'ont avec raison répété, « il n'y a que les contrastes qui produisent l'harmonie. » Or, Gillot et Watteau se ressemblaient par une foule de points. Tous deux étaient bizarres, fantasques, susceptibles à l'excès. De là il résultait qu'à cause même de ce rapport dans leurs humeurs, il y avait incompatibilité entre eux. L'amour-propre, qui nous ferme presque toujours les yeux sur nos défauts, nous les ouvre sur ceux des autres, en nous les rendant insupportables. L'homme colère ne s'entendra jamais avec un antagoniste colère comme lui, et sera d'autant plus disposé à lui imputer à faute ce délire momentané, que lui-même l'aura ressenti.

Gillot et Watteau ne tardèrent donc pas à offrir une nouvelle preuve de cette triste vérité. L'aigreur, la défiance, s'emparèrent de leurs âmes, à ce point qu'ils ne pouvaient passer quelques instants ensemble sans se quereller. Plusieurs de leurs contemporains ont prétendu que dans leur mésintelligence, Gillot était celui qui avait eu le plus de tort. « Il était devenu excessivement jaloux de son élève, disent-ils, et cette jalousie fut la principale cause de leur séparation. » Quoi qu'il en soit, Watteau quitta son atelier avec une grande satisfaction, pour se rendre dans celui d'Audran au Luxembourg.

Les camayeux, tableaux peints d'une seule couleur, et les arabesques, avaient alors la vogue. Peu de personnes riches se dispensaient d'en faire décorer les plafonds et les boiseries de leurs appartements. Dans ce genre, Audran était un homme habile. Trouvant en Watteau un jeune peintre dont l'exécution prompte et féconde lui procurait de nombreux avantages, il se plut à lui rendre l'existence douce et agréable.

Pendant un certain temps Watteau prit du goût pour ces ornements, et en décora un assez grand nombre d'hôtels de Paris et de châteaux de ses environs. On voit encore reparaître dans les ventes publiques des panneaux peints par lui, à la manière d'Audran, et les amateurs les achètent à des prix assez élevés. Pourquoi dissimulerions-nous à cet égard notre pensée? Ici, c'est le nom de l'artiste en faveur que l'on paye; c'est la fantaisie qui crée la valeur; car ces caprices, mélange de feuillages contournés, de figures pastorales ou grotesques, de personnages à tête de singe, ne seront jamais recherchés par les hommes d'un goût pur et délicat. Si Watteau n'avait occupé son pinceau qu'à produire de telles bambochades, il y a longtemps qu'il serait oublié.

Faisons, toutefois, une exception pour les peintures du cabinet de Chantilly, parce que ces peintures, destinées à stigmatiser les désordres, les débauches élégantes de la cour, présentent une satire vraie, animée, appartenant à la chronique intime d'une époque de scandale et de dépravation.

Au surplus, Watteau ne tarda point à se dégoûter de peindre le décor, et de travailler toujours à la remorque des idées d'autrui. Il avait le pressentiment de son génie; il sentait *que le dieu était en lui*, comme disaient les Grecs, et le moment était arrivé de montrer enfin ce qu'il était capable de faire.

Ses travaux pour Audran lui laissant quelques loisirs, il peignit en cachette, *Un départ de troupes*. A peine eut-il achevé cette œuvre, exécutée avec soin, avec amour, qu'il voulut avoir l'avis de son maître. Qu'on juge de l'étonnement d'Audran à l'aspect de cette composition, l'une des plus originales, des plus remarquables de Watteau!... Dans le premier moment, il ne put cacher l'admiration qu'il ressentait; mais bientôt, craignant de perdre un collaborateur dont le talent lui était de la plus grande utilité, il modéra son enthousiasme. « C'est bien, lui dit-il, et

cependant je vous conseille de ne pas perdre votre temps à faire de ces pièces peu goûtées aujourd'hui, que vous auriez beaucoup de peine à placer, et de vous attacher plus que jamais au genre productif exploité par nous en commun. »

Watteau ne fut pas dupe de cet avis intéressé, et ce qui venait de se passer entre son maître et lui augmenta le désir qu'il avait de se rendre indépendant. Il prétexta donc la nécessité de se rendre à Valenciennes, afin de revoir ses parents, de régler quelques affaires, et il sortit de chez Audran.

Pour voyager, il fallait de l'argent : il n'en avait pas, et son unique ressource était son tableau dont il ne savait comment se défaire. Dans son embarras, il eut recours à Sponde, son compatriote, son ami, qui faisait aussi de la peinture à Paris. Sponde montra le tableau à un sieur Sirois, et celui-ci l'acheta tout de suite soixante livres, prix demandé par l'artiste. Rappelons, en passant, que cette œuvre capitale, qui orne aujourd'hui l'un des beaux cabinets d'Angleterre, a depuis été vendue successivement jusqu'à 12,000 francs.

Le pauvre Watteau, enchanté de sa bonne fortune, partit gaîment pour Valenciennes, persuadé que soixante livres constituaient un trésor inépuisable.

De son côté, Sirois fut tellement satisfait du marché qu'il venait de conclure, qu'il lui commande un second tableau, de même genre, dont il fixa le prix à deux cents livres. Ce tableau, qui a été exécuté, représente *une halte d'armée*, et fut, ainsi que le premier, gravé par le célèbre Cochin.

Les premiers moments de séjour à Valenciennes ne furent pas sans charmes pour Watteau. Au milieu de ses bizarreries, il avait le cœur bien placé, et le souvenir de son père, de sa mère, des lieux où il avait passé son enfance, ne s'était jamais effacé de sa mémoire. Quoique modeste, il était doucement flatté des éloges donnés par ses compatriotes à ses progrès. — Cependant l'inconstance de son esprit, le peu de mouvement et de distraction que lui offrait une ville de province, où il ne rencontrait rien, sous le rapport de l'art, qui pût l'animer, lui servir de point de comparaison, le déterminèrent à revenir à Paris. — Sa réputation d'ailleurs commençait à s'y établir; les deux tableaux dont nous venons de parler avaient fixé l'attention des connais-

seurs, et, à peine de retour, les commandes lui arrivèrent de plusieurs côtés à la fois.

Parmi les amateurs distingués que renfermait alors la capitale, on remarquait surtout M. de Crozat qui, en fait de dessins, de tableaux rares, possédait de véritables trésors. Cet homme aimable, spirituel, affectionnait les artistes; il se faisait un plaisir de les encourager, de les aider de sa bourse, de ses conseils, de leur communiquer avec une grâce parfaite les chefs-d'œuvre que contenait son cabinet. De nos jours, on rencontre bien peu de ces Mécènes éclairés et désintéressés. Dans le nombre fort restreint de nos amateurs appartenant à l'aristocratie bourgeoise, il en est plusieurs ne s'adressant aux pinceaux de nos jeunes artistes que par un sentiment de vanité, et marchandant les fruits de leurs veilles afin de se les procurer au plus bas prix. Ce n'est pas de la noble et généreuse protection qu'ils font, mais du commerce. Presque tous n'ont aucun goût, aucune connaissance de l'art auquel ils veulent bien accorder un asile dans leurs somptueux hôtels. Nous pourrions citer un de ces hauts barons de la finance, n'ayant de l'intelligent Samuel Bernard que son origine, et qui, sans l'aide de l'un de ses secrétaires, ne pourrait nommer le peintre bien connu de tel ou tel tableau dont s'enrichissent ses vastes salons.

M. de Crozat ayant justement apprécié les premiers ouvrages de Watteau, l'engagea à prendre un appartement dans sa maison, et à faire des études sur les excellents morceaux de grands maîtres qu'elle renfermait. Ce fut avec joie que notre artiste profita de cette offre bienveillante.

Avec quelle avidité, quel sentiment d'admiration ne se livra-t-il pas alors à l'examen minutieux, réfléchi, et même à la copie des œuvres les plus belles du cabinet de M. de Crozat!... Il vivait là au centre d'un monde selon son imagination et son goût, passant de la fréquentation des peintres italiens à celle des peintres flamands ou français; les interrogeant sur les procédés les plus mystérieux de leur art, se pénétrant de leur substance, et acquérant chaque jour des qualités nouvelles.

Pourquoi faut-il que le caractère de Watteau ne lui ait pas permis de profiter longtemps d'une situation aussi agréable, aussi avantageuse? Ici vraiment son excentricité ne saurait avoir d'excuse; car, au dire de tous ses contemporains, M. de Crozat

lui laissait une entière liberté. Il y a plus, on le voyait supporter avec une patience, une douceur pleines de délicatesse, les accès de morosité de son protégé.

Le besoin maladif de changer de place, l'amour de l'indépendance élevé jusqu'à la manie, entraînèrent Watteau loin de la maison où il pouvait être si heureux. Il voulut vivre obscurément, au gré de son caprice, et se retira dans un petit appartement, chez Sirois, acquéreur de ses deux premiers tableaux, lui annonçant qu'il ne recevrait personne, et lui défendant de donner son adresse à ceux qui la lui demanderaient.

Les circonstances assez singulières qui amenèrent sa réception à l'Académie royale de peinture et de sculpture se rattachent à cette époque de son existence. Depuis qu'il avait vu et étudié les œuvres des grands maîtres, le désir de visiter l'Italie s'était fortement emparé de sa pensée. Admirant par-dessus tout les peintres vénitiens, dont le coloris plein de chaleur, d'éclat, sympathisait avec son organisation, il voulait s'identifier à leur manière sous le beau ciel où ils avaient enfanté tant de chefs-d'œuvre. Venise, Rome, Florence, occupaient tous ses rêves; mais pour pénétrer dans cette terre promise, ce paradis de son imagination, il fallait des ressources pécuniaires dont il était entièrement dépourvu.

Un seul moyen d'y suppléer était offert à Watteau, celui de solliciter et d'obtenir la pension du roi. Afin d'atteindre ce but, il prit la résolution de faire transporter les deux tableaux vendus à Sirois dans la salle d'exposition de l'Académie. Il choisit le jour où les membres de cette académie tenaient séance, et, sans prôneurs, sans amis, sans autre protection que ses ouvrages, il attendit, le cœur palpitant de crainte et d'espoir, l'arrivée de ses juges.

Son attente ne fut pas de longue durée, et tous les artistes se rendant à la séance remarquèrent ses deux tableaux, et se montrèrent étonnés du talent qu'ils annonçaient, dans un artiste dont le nom leur était tout à fait inconnu.

De Lafosse, qui jouissait alors d'une grande réputation, donna plus qu'aucun autre une attention sérieuse à ces productions, rappelant par la vigueur du coloris, l'harmonie de l'ensemble, les œuvres des vieux peintres flamands. — « De qui sont ces tableaux? dit-il au gardien de salle qui les avait reçus.

— D'un jeune homme, répondit celui-ci, priant MM. de l'Académie de vouloir bien intercéder auprès du roi, et de lui obtenir la pension qui lui permettra d'aller étudier en Italie. — Faites entrer ce jeune homme, répliqua de Lafosse. » Watteau s'avance; sa figure timide, son maintien modeste, préviennent en sa faveur. D'une voix entrecoupée, il expose sa demande, et déclare qu'il serait le plus heureux des hommes, si on le jugeait digne de la grâce qu'il sollicitait. « En vérité, mon ami, lui répond de Lafosse avec l'accent de la bienveillance, vous ignorez votre talent et vous vous défiez de vos forces,.... Croyez-moi, pardieu! vous en savez plus que nous. Il n'est personne ici qui ne vous trouve fait pour honorer notre Académie. Soumettez-vous à nos règlements, en effectuant les démarches d'usage; nous vous regardons déjà comme étant un des nôtres. » Watteau se retira rempli de joie, fit ses visites, et ne tarda pas à être agréé, avec le titre de *peintre des fêtes galantes*.

On aime d'autant plus à reposer sa pensée sur cette conduite noble, généreuse, des anciens membres de l'Académie royale, que Watteau, par rapport à eux, était un novateur, un rival dont les succès pouvaient leur être très-nuisibles. Qu'il y a loin de cette protection désintéressée, accordée au talent sortant des sentiers battus, s'exerçant dans un nouveau monde, à ce dénigrement systématique dont certains lauréats immobiles de la peinture empire ont usé, de nos jours, envers de jeunes athlètes pleins d'avenir et d'idées progressives en fait d'art! Le libéralisme de ces vétérans de l'école gréco-romaine ne ressemble-t-il pas à celui de ces soi-disant constitutionnels qui ne veulent de l'indépendance et de la gloire que pour eux, leurs amis et leurs imitateurs?

Cependant, la nouvelle dignité que Watteau venait d'obtenir ne lui donna pas plus d'orgueil. Sa vie n'en fut pas moins retirée. Il est même à remarquer qu'à partir de ce moment, il se montra plus mécontent que jamais de ses productions. Les éloges qu'on leur donnait excitaient son dégoût, son impatience, et ces sentiments étaient chez lui d'une sincérité qu'on ne saurait croire affectée. En effet, tantôt il effaçait des toiles achevées et fort jolies, dans lesquelles il lui paraissait tout à coup y avoir mille défauts; tantôt aussi il refusait de vendre à des amateurs, à des prix avantageux, des œuvres très-gracieuses, soutenant

avec ténacité qu'elles n'avaient aucune valeur. Rien de comique comme sa querelle avec un riche Anglais, qui lui arracha des mains un petit tableau et se sauva, laissant sur sa cheminée vingt-cinq guinées. Watteau, qui voulait détruire cet ouvrage, poursuivit l'Anglais jusque dans la rue, jurant et maugréant comme s'il eût eu affaire à un voleur. Enfin, de guerre las, il remonta chez lui et se mit au lit tellement irrité, qu'il fut malade pendant plusieurs jours.

Watteau ne fit point le voyage de Rome malgré le désir ardent qu'il avait d'abord manifesté de visiter l'Italie. Peut-être fut-ce un bonheur pour lui. N'est-il pas à peu près démontré par l'expérience que les artistes, allant étudier en ce pays, se livrent à l'imitation scholastique des peintres ultramontains, et perdent ce cachet de personnalité, qualité si précieuse dans tous les arts? Poussin et Claude Lorrain ont seuls résisté à cette épreuve, parce qu'ils devaient à la nature une force de création que le contact des œuvres d'autrui ne pouvait altérer. Pour enfanter d'admirables ouvrages, le peintre, homme de génie, n'a pas besoin de quitter la France. Lesueur nous en offre la preuve.

Le changement de résolution de Watteau tenait à la fois à sa mauvaise santé et à son caractère variable et inconstant. Il ne pouvait habiter longtemps la même demeure, et du jour au lendemain on le voyait prendre en dégoût l'idée qu'il avait caressée avec le plus d'ardeur. Au lieu de se rendre en Italie, il se décida tout à coup à s'embarquer pour l'Angleterre.

A Londres, où ses tableaux étaient déjà très-recherchés, la vogue ne tarda pas à le combler de ses faveurs. La haute aristocratie lui fit de nombreuses commandes, qui l'eussent conduit à la fortune, s'il n'avait point commencé à ressentir les premières atteintes du mal qui plus tard devait l'enlever à ses admirateurs. Arrivé en Angleterre en 1720, le climat chargé de brouillards et d'humidité, la vapeur du charbon de terre, hâtèrent en lui le développement d'une affection de poitrine qui le força de revenir à Paris en 1721.

L'existence de Watteau ne fut, à partir de ce moment, qu'une longue maladie de langueur, dans laquelle ses forces diminuèrent chaque jour. Mécontent de lui-même et des autres, ne se trouvant bien nulle part, à chaque instant il changeait de lieu,

formait des projets nouveaux, traînant partout le mal, l'ennui qui le dévoraient, et livré à mille résolutions contradictoires qui affligeaient et tourmentaient ses amis les plus dévoués. Jamais cependant il n'abandonna ses pinceaux. Plusieurs toiles remarquables sortirent alors de ses mains pour aller enrichir les cabinets des connaisseurs. Nous citerons entre autres ce fameux plafond dont l'ordonnance était si élégante, les groupes si bien entendus, la couleur si chaude, et que tout le monde se plaisait à admirer dans la galerie de M. de Julienne.

Watteau pensa que le séjour de la campagne lui serait favorable, et le désir de l'habiter devint son idée fixe. Dans tous ses projets il se mêlait de la passion et de l'irritabilité; aussi ne recouvra-t-il un peu de calme que lorsque M. Lefebvre, intendant des menus, lui eut offert une retraite dans sa jolie maison de Nogent sous Vincennes. Il dut ce bienfait aux sollicitations d'un ami des arts, M. l'abbé Haranger, qui lui témoigna toujours l'affection la plus sincère.

C'est ici le lieu de parler des élèves de Watteau, Lancret et Pater, devenus ses imitateurs. Le premier, né à Paris, avait commencé par recevoir les leçons de Gillot. Il s'attacha ensuite à Watteau, dont il étudia et reproduisit la manière et le genre avec tant de succès, que ses ouvrages font illusion aux yeux de certains amateurs, à ce point qu'ils les prennent pour ceux du maître. Lancret est un peintre agréable, d'un coloris flatteur, quoique un peu gris, et dont quelques compositions (de ce nombre est le *Repas italien*) sont riantes, adroites et bien entendues; mais il n'a ni cette finesse de pinceau, ni la facilité de dessin, ni la couleur pleine de vigueur et de prestige de l'artiste valenciennois. C'était un homme d'un caractère aimable, liant, ayant des mœurs distinguées et fait pour la haute société, où il obtint de véritables succès. On prétend que ces succès excitèrent la jalousie de Watteau, qui, quand on lui parlait de Lancret, répondait en faisant la moue : Oui, c'est le plus parfait de mes singes!

Nous éprouvons une véritable répugnance à admettre cette épigramme de la part d'un artiste qui, bien que morose et bizarre, était en général juste envers ses rivaux et modeste en tout ce qui concernait ses ouvrages. Que Lancret se soit brouillé avec Watteau, c'est un fait avéré, ne devant pas surprendre,

lorsqu'on vient à réfléchir sur la difficulté qu'il y avait de vivre longtemps en paix dans l'intimité de ce dernier : mais prêter à cette brouille le motif d'une basse envie, c'est, selon nous, calomnier à la fois le talent et le caractère de Watteau.

Pater, son second élève, était originaire comme lui de Valenciennes. Médiocre sculpteur, son père l'envoya fort jeune à Paris et le confia à Watteau, dans l'espoir qu'en qualité de compatriote, ce dernier lui donnerait des soins particuliers, et développerait les facultés qu'il avait reçues de la nature. Or, Pater, ne pouvant supporter l'humeur dure et impatiente de son maître, le quitta au bout de quelques mois.

Né avec le sentiment de la couleur propre aux artistes flamands, plus varié dans ses compositions, et moins sec dans le trait que Lancret, Pater avait tout ce qu'il fallait pour devenir un très-bon peintre. Malheureusement l'absence d'études sérieuses quant au dessin, et le désir de gagner beaucoup d'argent en peu de temps, ont imprimé à ses tableaux un cachet de négligence et de hâte nuisant essentiellement à leur perfection. Aussi, étaient-ils tombés, après sa mort, à des prix fort bas. Toutefois Watteau avait rendu justice à ses qualités, et ce qui le prouve, c'est que, dans les derniers jours de son existence, se reprochant de l'avoir, par ses procédés, éloigné de son atelier, il lui écrivit pour l'engager à venir le trouver à Nogent. Pater se hâta de répondre à l'appel du maître, travailla sous ses yeux, et reçut des conseils utiles dont il conserva le reconnaissant souvenir.

Cependant la maladie de Watteau devenait de moment en moment plus sérieuse. Il crut que l'unique moyen d'en arrêter les progrès était d'aller respirer l'air natal. Pour y parvenir, il fit inventorier et vendre son mobilier, dont le produit s'éleva à 3,000 livres; il y joignit 6,000 livres gagnées en Angleterre, que son ami, M. de Julienne, avait placées, et se disposa à partir aussitôt que ses forces le lui permettraient. Ses espérances furent trompées, car chaque jour il s'affaiblit davantage.

Lié d'amitié avec le curé de Nogent, excellent homme, dont la figure agréable et joviale avait un certain type de niaiserie tout à fait comique, Watteau s'était plu à reproduire ses traits dans plusieurs de ses tableaux sous le costume de Gilles. Lorsque ce bon curé vint lui administrer les sacrements, notre pauvre

peintre regarda comme un devoir de s'accuser de cette innocente malice. A la suite d'un évanouissement assez long, il rouvrit un instant les yeux, et repoussa le crucifix que son ami avait approché de ses lèvres : « Comment, dit-il d'une voix défaillante, a-t-on pu représenter aussi mal l'image d'un Dieu? » Ce furent ses dernières paroles, et elles révèlent tout entier le sentiment de l'art, qui ne s'éteignit qu'avec lui.

Il mourut, le 18 juillet 1721, à l'âge de trente-sept ans, et fut enterré dans le cimetière de Nogent-sur-Marne. On y chercherait vainement aujourd'hui la modeste pierre qui recouvrait ses restes.

Quelques heures avant sa mort, il voulut laisser un témoignage de son affection à ceux qui, malgré ses bizarreries, n'avaient cessé de cultiver sa société, et de lui donner des preuves d'un tendre intérêt. Dans cette intention, il réunit ses dessins, esquisses et projets de tableaux, en exprimant la volonté qu'ils fussent partagés entre MM. de Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. On accomplit avec fidélité ce dernier vœu d'un mourant.

Watteau était d'une taille moyenne et d'une santé très-délicate. Ses traits, assez agréables dans leur irrégularité, décelaient une âme mélancolique et un esprit naïf, fin et frondeur.

Il existe de lui trois portraits faits de sa main, qui ont été gravés, et dont l'un est en pied, le second à mi-corps, et le troisième en buste. Le premier est incontestablement le plus remarquable; c'est un véritable tableau de genre. Il appartenait à M. de Julienne, et l'on assure que maintenant il est dans un riche cabinet d'Angleterre. Le peintre s'est représenté la tête un peu penchée, tenant de la main gauche une palette et des pinceaux. Un peu au-dessous se trouve son ami, M. de Julienne, assis et jouant du violoncelle. Le lieu de la scène est une partie de parc ou de jardin on ne saurait plus agréable. Un cahier de musique entr'ouvert, un chapeau, reposent sur le gazon, et à quelques pas de ces accessoires est placé un chevalet sur lequel se déroule l'esquisse à peine indiquée du tableau en projet. La gravure que Tardieu en a faite, et que tout le monde peut voir au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, est exécutée avec beaucoup de soins, et donne l'idée la plus avantageuse de l'œuvre qu'elle reproduit. Au bas on lit ces vers de

M. de Julienne qui, s'ils ne font pas l'éloge de son talent poétique, témoignent du moins de ses sentiments d'estime, d'affection pour l'artiste ;

Assis auprès de toi sous ces charmants ombrages,
Du temps, mon cher Watteau, je crains peu les outrages;
Trop heureux, si les traits d'un fidèle burin,
En multipliant tes ouvrages,
Instruisent l'univers des sincères hommages
Que je rends à ton art divin!

Quant au caractère de Watteau, nous ne pouvons que résumer ici ce que nous avons déjà dit. La tristesse, le besoin de changer de lieu, l'inquiétude et le caprice en formaient les bases. Entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs, son état habituel participait de l'impatience, poussée souvent jusqu'à la rudesse, et de la timidité. Son abord froid, embarrassé, prenait l'aspect de la sauvagerie avec les personnes qu'il ne connaissait pas. C'était un ami difficile, quinteux, mais au fond bon et sincère. Lorsqu'il éprouvait un de ses accès de misanthropie, il devenait âcre, mordant, mécontent des autres, et plus encore de lui-même. Il pardonnait difficilement jusqu'à l'apparence d'un mauvais procédé, et il fallait un tact tout particulier pour lui faire l'éloge de ses ouvrages, qu'il critiquait souvent avec une verve acérée. Sobre de paroles, sa manière de s'exprimer était nette, concise, parfois passionnée, et jamais il ne revenait sur ses décisions, ce qui l'exposait, sans le vouloir, à commettre des injustices. Ses plaisirs les plus chers consistaient dans la solitude et la lecture; aussi ne manquait-il pas d'instruction, de goût, et jugeait-il assez sainement les auteurs de son temps. La tragédie française l'ennuyait; il la trouvait guindée, froide et hors nature. En revanche, Molière était son idole, et les parades du théâtre des Italiens, où il avait ses entrées, l'amusaient beaucoup. Pour achever de le peindre, nous ne devons pas oublier de dire qu'il était sujet à des distractions donnant lieu souvent aux scènes les plus comiques.

Dans ce portrait moral de Watteau, qui ne reconnaîtrait une foule de nuances appartenant au caractère de Rousseau de Ge-

nève? La même similitude se rencontre dans une partie essentielle de leur talent, car tous deux ont brillé par le coloris enchanteur qu'ils ont répandu sur leurs productions.

Déjà nous l'avons fait observer, il est à déplorer que les premières études de Watteau n'aient pas été dirigées vers un genre plus grave, plus élevé. Si, au lieu de tomber sous la tutelle de Gillot, d'Audran, il eût eu pour maître, puis pour guide un homme tel que le Poussin, peut-être serait-il devenu l'un de nos plus grands peintres. En effet, une Vierge et quelques pièces historiques échappées à son pinceau laissent entrevoir qu'il eût réussi dans la peinture sérieuse, s'il s'y était appliqué.

Ses tableaux se ressentent toujours de la fantaisie, du caprice et de la mode, ces puissances souveraines du temps où il a vécu. Il y a souvent négligence dans son dessin et monotonie dans ses sujets, offrant presque tous, à quelques scènes militaires près, la même ordonnance, les mêmes figures, les mêmes accessoires et les mêmes costumes. Ce sont des fêtes, des repas, des pastiches empruntés au théâtre des Italiens; de la grâce un peu fardée, de la vérité de boudoir et de pastorale régence. Ses femmes sont élégantes, jolies, ont une certaine *désinvolture* qui charme; mais elles se ressemblent toutes. — Sa servante, belle Flamande, dont les traits ne manquaient pas de distinction, lui servait de modèle, et il l'a posée en danseuse dans un de ses paysages les plus coquets.

Ayons le courage de le dire, dussions-nous encourir l'anathème de ses partisans exaltés, il est inconcevable que dans l'école française on ne lui préfère pas Sébastien Bourdon. Ce dernier, dans ses adorables petits tableaux de genre, n'a-t-il pas rivalisé avec les productions des meilleurs peintres flamands? Ne s'est-il pas montré plus dessinateur, plus noble que la plupart d'entre eux, et cela dans une juste proportion, ne nuisant en rien à la nature familière prise sur le fait?

Aussi pensons-nous que le succès extraordinaire, le prix en ce moment énorme des œuvres les plus infimes du peintre de Valenciennes est une véritable manie. Il y a trente ans, on ne voulait pas en entendre parler, et c'était à la fois de l'injustice et de la sottise : aujourd'hui on ne veut, on ne rêve que lui!... Nous l'espérons, un temps viendra où la raison, le goût, lui assigneront sa place, et certes elle sera belle encore. En effet,

pour la facilité, une certaine grâce qu'on ne saurait analyser, et surtout pour la couleur dans ses toiles bien conservées, il est on ne saurait plus aimable et digne de l'estime des amateurs.

Watteau a fait plusieurs portraits devenus maintenant très-rares; nous en avons rencontré deux représentant des actrices célèbres du théâtre des Italiens. L'animation la plus vive, l'élégance et un ton chaud, harmonieux, distinguent ces productions.

Les dessins de son bon temps, c'est-à-dire à compter du moment où il quitta le cabinet de M. Crozat, sont presque tous des petits chefs-d'œuvre de finesse, de légèreté et d'expression pittoresque. Pour les faire, il se servait le plus souvent de la sanguine sur papier blanc, afin de pouvoir en tirer des contre-épreuves. Beaucoup aussi sont à la mine de plomb et à la pierre noire, mélangées de crayon rouge qu'il employait dans les figures, les mains et les chairs. Quelquefois, mais rarement, ils sont à la pierre noire, rehaussés de blanc et légèrement estampés; ils se distinguent par des hachures presque perpendiculaires et couchées parfois de droite à gauche. La liberté de main, la finesse de touche, la manière délicate de profiler les têtes, de les coiffer, le type particulier des physionomies, sont autant de signes caractéristiques qui, joints à ceux que nous venons d'indiquer, les font reconnaître par les amateurs exercés.

Nous avons parlé des tableaux de Watteau *bien conservés*, parce que malheureusement il en est beaucoup qui ne sont pas ainsi. Son impatience, sa mauvaise santé et le désir de terminer plus promptement le travail qu'il avait entrepris, le conduisaient à employer en trop grande quantité l'huile grasse, afin d'étendre plus facilement les couleurs. C'est par là qu'en général ses tableaux se détériorent; ils deviennent hâlés, gris, noirs, et changent totalement d'aspect.

Watteau est un des peintres qu'on a gravés le plus; son œuvre, d'après les recherches que nous avons faites, n'a pas moins de six cent vingt et une pièces, en y comprenant deux volumes d'études. Lui-même faisait l'eau-forte avec esprit et facilité. Dans le nombre des artistes qui l'ont reproduit, on remarque principalement Cochin, Lebas, Tardieu, Cars, Boucher, Joullain et Audran.

Son talent a été célébré par les poëtes de son temps, entre autres par Voltaire, Gentil Bernard et Lamothe-Houdart. Ce dernier lui a adressé ces vers donnant une idée assez juste de son pinceau :

> Parée à la française, un jour dame Nature
> Eut le désir coquet de voir sa portraiture :
> Que fit la bonne mère? elle enfanta Watteau!
> Pour elle ce cher fils, plein de reconnaissance,
> Non content de tracer partout sa ressemblance,
> Fit tant et fit si bien, qu'il la peignit en beau.

Il est certain que ses paysages si brillants, si jolis de détails, si luxueux d'accessoires, sont plutôt d'élégants décors d'opéras-comiques que des sites vrais, agrestes, comme les traduisaient sur la toile les Ruisdaël, les Swanevelt, les Winants et les Hobbéma.

La plus grande partie de ses meilleurs ouvrages se trouve maintenant en Angleterre (1). Dans ce pays, où l'on a toujours

(1) Longtemps il n'a existé au musée du Louvre, où, par une bizarrerie incompréhensible, la peinture française n'est nullement complétée, qu'un seul tableau de ce maître, l'*Embarquement pour l'île de Cythère*. Depuis l'ouverture de la galerie Standish, un autre tableau, d'une assez belle qualité, a été offert à l'empressement des amis de son talent, comme étant de lui. Nous ne partageons pas cette opinion, et ce tableau nous paraît évidemment appartenir à Lancret.

Dans les ventes de l'hôtel des commissaires-priseurs, on met journellement aux enchères des toiles attribuées à Watteau, et qui, grâce à ce faux passe-port, sont payées cent fois plus qu'elles ne valent. Ce sont de détestables dessus de portes ou de glaces, imitations grossières et grotesques du genre qu'il avait mis à la mode. Il est curieux d'entendre les possesseurs de ces croûtes informes se glorifier d'avoir pu se procurer, moyennant une centaine de francs, un chef-d'œuvre de l'illustre Watteau.

Parmi les artistes du siècle actuel, celui qui nous paraît avoir le plus approché de la manière de Watteau, quant à la couleur surtout, est M. Roqueplan. Sans être son imitateur, il a dans ses tableaux de la finesse, de l'éclat, de l'harmonie qu'on remarque dans ceux du peintre de Valenciennes.

su recueillir et conserver, même aux dépens des nations voisines, sa réputation n'a pas cessé d'être portée au degré le plus haut. A la paix d'Amiens, à celle de 1814, lorsque, fanatisés par l'école de David, nous professions le plus profond mépris pour les œuvres de Watteau, les spéculateurs et amateurs de la Grande-Bretagne sont venus nous les enlever pour très-peu d'argent.

Pour terminer, nous devons dire, en maintenant toutefois les réserves faites dans le cours de cet essai, que nous considérons Watteau comme un artiste vraiment original, et nous employons cette épithète dans l'acception la plus favorable qu'on puisse lui donner.

CATALOGUE DE L'OEUVRE DE WATTEAU (1).

1. Portrait de Watteau, en pied, dans un paysage. — Gravé par Tardieu. — Ce portrait faisait partie du cabinet de M. de Julienne. La description en a été faite dans *l'Essai* qui précède.

2. Autre portrait de Watteau, peint à mi-corps dans son atelier. — Gravé par L'Épicié.

3. Autre portrait de Watteau, en buste. — Dessin gravé par Crépy fils. — Le second de ces portraits a été reproduit par le journal *l'Artiste* dans une de ses livraisons.

4. Départ de garnison. — Gravé par Cochin.

5. Détachement faisant halte. — Gravé par Cochin. — Ce sont les deux tableaux achetés par Sirois, et dont l'un se trouve maintenant en Angleterre. — Nous avons raconté dans *l'Essai* toutes les circonstances qui se rattachent à ces deux tableaux. — Ils avaient été achetés par le prince de Conti, et furent adjugés à sa vente, en 1777, au peintre Ménageot, pour 1,026 livres.

6. La sainte Famille. — Gravé à Paris par Dubos, et à Londres

(1) Ce travail, fruit de nombreuses recherches, contient la nomenclature des pièces principales peintes par Watteau. Plusieurs de ses ouvrages, disséminés à l'étranger, dans les cabinets des amateurs, surtout en Angleterre et en Russie, manquent sans doute à ce catalogue, le plus complet toutefois et le plus détaillé qui ait été publié jusqu'à ce jour.

par Waft. — Appartenait à M. de Julienne, et depuis a fait partie du cabinet du comte de Bruhl. — Ce tableau se trouve maintenant dans la galerie de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

7. Embarquement pour l'île de Cythère. — Gravé par Tardieu. — Ce tableau, à l'état d'esquisse très-avancée, a été peint par Watteau pour sa réception à l'académie de peinture. Il a fait partie du cabinet Julienne, et se trouve maintenant dans la grande galerie du Louvre.

8. Bon voyage. — Gravé par Audran. — Petit tableau, réduction avec moins de détails, du précédent.

9. Un Saint au désert. — Gravé par Filleul. — Appartenait à M. de Julienne.

10. Cinq personnages de la comédie italienne en danse. — Gravé à l'eau-forte par Watteau.

11. Pomone. — Gravé à l'eau-forte par Boucher.

12. Le Rendez-vous. Deux figures dans un jardin. — Gravé par Audran.

13. Le Tête-à-tête. — Gravé par Audran.

14. La Fileuse. — Gravé par Audran. — Appartenait à Audran

15. L'Amour désarmé. — Gravé à l'eau-forte par Audran. — Vendu, en 1778, 499 francs.

16. Le Printemps. Tableau ovale. — Gravé par Desplaces. — Faisait partie du cabinet de M. Crozat.

17. L'Été. Tableau ovale. — Gravé par Dubos. — Cabinet Crozat. — Ce tableau, après avoir été vendu plusieurs fois à la salle des commissaires-priseurs 10 et 12 francs, a été acheté 200 fr. par M. Roëhn. Ce connaisseur distingué l'a revendu 2,000 francs pour un cabinet de Londres.

18. L'Automne. Tableau ovale. — Gravé par Feissard. — Cabinet Crozat.

19. L'Hiver. Tableau ovale. — Gravé par Audran. — Cabinet Crozat.

20. L'Enchanteur. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne.

21. L'Aventurière. — Gravé par Audran.

22. La Danse. — Gravé par Audran. — Frais paysage, au milieu duquel se trouve une danseuse qui est la servante de Watteau. Nous en avons parlé dans *l'Essai*. — A été acheté pour la Russie, et se voit à l'Ermitage.

23. Les Champs-Élysées. — Gravé par Tardieu. — Ce tableau

appartenait à M. de Julienne, et a été acheté à sa vente, par M. de Cagny, 6,505 livres. — M. de Morny en est maintenant le possesseur. C'est une des œuvres les plus capitales de Watteau.

24. L'Occupation selon l'âge. — Gravé par Dupuis. — Cabinet de M. Hallée, acheté à sa vente, par M. de Gagny, 3,000 francs.

25. Fête vénitienne. — Gravé par Cars. — Appartenait à M. de Julienne, et a été acheté à sa vente 2,615 livres; à celle de M. de Boisset, en 1777, 2,999 livres 19 sous.

26. Jeu d'enfants. — Gravé par Tardieu. — Cabinet Quentin de Lorangère.

27. La Jalousie. — Gravé par Cochin.

28. Même sujet. — Gravé par Cochin.

29. Un Concert dans un appartement. — Gravé par Moyreau. — Cabinet Quentin de Lorangère.

30. Le Rendez-vous au bal masqué. — Gravé par Thomassin.

31. Les Entretiens badins. — Gravé par Audran.

32. Concert de famille. — Gravé par Surugue fils.

33. La Déclaration. — Gravé à l'eau-forte par Watteau.

34. Le Marais. Paysage. — Gravé par Louis Jacob.

35. La Sculpture. Un singe travaille à un buste. Tableau ovale. — Gravé par Desplaces.

36. L'Abreuvoir. — Gravé par Louis Jacob.

37. La Peinture. Un singe à son chevalet. Tableau ovale. — Gravé par Desplaces.

38. Catin. — Gravé par Liotard.

39. Le Chat malade. — Gravé par Liotard.

40. La Marmotte. — Gravé par Audran. — Cabinet Audran du Luxembourg.

41. L'Indifférent. — Gravé par Scottin. — Cabinet Massé.

42. Le Docteur. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne.

43. Mézetin. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne. — C'est un portrait de l'acteur de la Comédie-Italienne, qui a été pendant quelque temps en vente dans le cabinet de lecture de M. Branger, rue Laffitte.

44. La Sultane. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne.

45. La Rêveuse. — Gravé par Aveline.

45 *bis*. Scène de tragédie. — Petit tableau sur bois, mentionné dans le catalogue de vente du cabinet Quentin de Lorangère. — Il n'a point été gravé.

46. La Finette. — Gravé par Audran. — Cabinet Massé.

47. La Villageoise. — Gravé par Aveline. — Cabinet du comte de Merville.

48. L'Amante inquiète. — Gravé par Aveline.

49. Médecins et apothicaires poursuivant un malade dans un cimetière. — Gravé par Joullain. — Cabinet du comte de Bruhl. — Ce petit tableau, dans un état d'altération très-avancé, a été vendu en mars 1844, salle des commissaires-priseurs, rue des Jeûneurs, la somme de 400 francs.

50. Vue de Vincennes. Paysage. — Gravé à l'eau-forte par Boucher.

51. Retour de guinguette. — Gravé par Chadel. — Cabinet de M. Courdoumer à Toulouse.

52. Les Agréments de l'été. — Gravé par Jacques de Favanne.

53. La Ruine. — Gravé par Baquoy. — Cabinet Julienne.

54. Recrues allant joindre le régiment. — Gravé par Thomassin.

55. Les Fatigues de la guerre. — Gravé par Scottin.

56. Les délassements de la guerre. — Gravé par Crépy fils.

57. La Surprise. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne. — Ce tableau a ensuite appartenu à M. de Presles, et a passé, à sa mort, dans la galerie d'un M. Robit, où se trouvait une collection nombreuse et choisie des œuvres des peintres flamands. En 1801, la Surprise fut vendue à M. Andaval la somme de 411 francs.

58. La Brouille. — Gravé à l'eau-forte par Mariette.

59. La Famille. — Gravé par Aveline. — Cabinet de M. Titon du Tillet.

60. Le Lorgneur. — Gravé par Scottin.

61. La Sérénade italienne. — Gravé par Scottin. — Cabinet Titon du Tillet. — Ce tableau a été acheté par M. de Julienne, à la vente du Tillet, la somme de 1,051 livres; à celle de Julienne, par Boisset, 2,600 livres; par Mme Lebrun, vente Boisset, en 1778, 2,100 livres; par M. Payer, à Mme Lebrun, en 1795, 1,207 livres.

62. La Lorgneuse. — Gravé par Scottin. — Cabinet Julienne.

63. L'accord parfait. — Gravé par Baron. — Cabinet Julienne.

64. La Bohémienne. — Gravé par Cars. — Ce tableau, de très-petite dimension, a été dernièrement acheté, dans une campagne

près de Paris, 25 francs par M. Malinet, qui l'a de suite revendu 1,500 francs.

65. Pierrot. — Nous ne connaissons pas de gravure de ce tableau. — C'est peut-être la plus grande toile de Watteau, abstraction faite de ses peintures-décors. Pierrot est de grandeur nature, et accompagné de personnages de plus petite dimension. Il appartenait, il y a quarante ans, à M. Meuniez, marchand de tableaux, qui l'a gardé pendant plusieurs années sans parvenir à le placer. Pour attirer les yeux et flatter les chalands, il avait écrit au crayon blanc, sur le fond de ce tableau, ces deux vers d'une chanson jadis très-populaire :

> Que Pierrot serait content
> S'il avait l'art de vous plaire !

Enfin M. Denon, directeur du musée sous l'empire, l'acheta 150 francs. A sa vente, M. Brunet, son parent, le paya 600 francs, et consentit à le céder à M. de Cypierre pour 1,200 francs. Il appartient maintenant à M. Lacaze, qui l'a payé un prix très-élevé.

66. Arlequin jaloux. — Gravé par Chedel.

67. Le Sommeil dangereux. — Gravé par Liotard. — Cabinet Liotard,

68. La Danse paysanne. — Gravé par Audran. — Cabinet de M. de Monmerqué.

69. Le Concert champêtre. — Gravé par Audran.

70. Retour de chasse. — Gravé par Audran. — C'est un portrait de femme en costume de chasseresse, et qu'on croit être une princesse de Conti.

71. Le Repas de campagne. — Gravé par Desplaces. — Cabinet Julienne. — Se trouve maintenant dans la galerie de l'Ermitage.

72. Louis XIV mettant le cordon bleu au duc de Bourgogne. — Gravé par Larmessin. — Tableau très-important, en ce qu'il contient un certain nombre de hauts personnages en grand costume de cour, qui sont des portraits, en ce qu'il sort du genre habituel de Watteau. — La gravure indique qu'il appartient à M. de Julienne.

73. Comédiens français. — Gravé par Liotard. — Cabinet Julienne.

74. Comédiens italiens. — Gravé par Baron. — Cabinet du docteur Mead, médecin du roi d'Angleterre.

75. Départ des comédiens italiens, en 1697. — Gravé par Jacob. — Cabinet de l'abbé Pousty.

76. L'Amour au Théâtre-Italien. — Gravé par Cochin. — Cabinet de M. de Rosnel.

77. L'Amour au Théâtre-Français. — Gravé par Cochin. — Cabinet de M. de Rosnel.

78. Escortes d'équipages. — Gravé par Cars. — Cabinet Julienne.

79. Défilé. — Gravé par Moyreau. — Cabinet Julienne.

80. Retour de campagne. — Gravé par Cochin.

81. Camp volant. — Gravé par Cochin.

82. Rendez-vous de chasse. — Gravé par Aubert. — Cabinet Racine Dujonquoy.

83. Assemblée galante. — Gravé par Lebas. — Cabinet de la comtesse de Verue.

84. La Partie carrée. — Gravé par Moyreau.

85. Fête au dieu Pan. — Gravé par Aubert.

86. Les Jaloux. — Gravé par Scottin. — Cabinet Julienne.

87. Le Colin-Maillard. — Gravé par Porion. — Cabinet Julienne.

88. La Musette. — Gravé par Moyreau.

89. Entretiens amoureux. — Gravé par Liotard. — Cabinet. Massé.

90. Amusements champêtres. — Gravé par Audran. — Cabinet de M. de Vaudreuil.

91. Le Passe-temps. — Gravé par Audran. — Cabinet de M. du Pil.

92. Les deux Cousines. — Gravé par Baron. — Cabinet Bacon, en Angleterre.

93. L'Ile de Cythère. — Gravé par Larmessin. — Cabinet Julienne.

94. Le Printemps. – Gravé par Brillon. — Cabinet Julienne.

95. L'Été. — Gravé par Moyreau. — Cabinet Julienne.

96. L'Automne. — Gravé par Audran. — Cabinet Julienne.

97. L'Hiver. — Gravé par Larmessin. — Cabinet Julienne.

98. Leçon d'amour. — Gravé par Dupuis. — Cabinet Julienne. — Mariette, célèbre amateur, a gravé ce tableau à l'eau-forte, et

a fait la dédicace de son travail au comte de Caylus. Sa gravure est d'une dimension plus grande que celle de Dupuis.

99. Récréation italienne. — Gravé par Aveline. — Cabinet Julienne.

100. La Perspective. — Gravé par Crépy. — Cabinet Guénon.

101. L'Ile enchantée. — Gravé par Lebas. — Cabinet Cartaud.

102. L'Indiscret. — Gravé par Aubert.

103. La Danse. — Gravé par Brion. — Cabinet Montulé.

104. Les Charmes de la vie. — Gravé par Aveline. — Cabinet de M. de Glucq.

105. Les Amusements de Cythère. — Gravé par Surruges. — Cabinet Julienne.

106. Danse aux castagnettes. — Gravé par Mariette à l'eau-forte.

107. La Gamme d'amour. — Gravé par Lebas. — Cabinet Mariette.

108. Départ pour les îles. — Gravé par Dupuis.

109. L'amour paisible. — Gravé par Baron. — Cabinet de M. Mead.

110. La Chute d'eau. — Gravé par Moyreau. — Cabinet Julienne.

111. L'Ile de Cythère. — Gravé à Londres, par Picot. — Cabinet du révérend Domsdale, esquire.

112. Portrait de Rebel, compositeur de la chambre du roi, qui fut avec Francœur directeur de l'Académie royale de Musique. — Graveur inconnu. — Watteau fit un dessein et un tableau de ce portrait.

113. Portrait d'Antoine de la Roque, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, alors propriétaire du *Mercure* de France. — Gravé par L'Épicié. — Vendu, en 1779, au sieur Rémy 735 francs. — Ce portrait est un tableau de genre pour les accessoires. C'est un joli paysage avec rochers, divinités champêtres.

114. La Cascade. — Gravé par Scottin. — Cabinet Monmerqué.

115. La Collation. — Gravé par Moyreau.

116. Les Agréments de l'été. — Gravé par Joulin. — Cabinet de Glucq.

116. L'Amour mal accompagné. — Gravé par Dupin.

117. Les Enfants de Bacchus. — Gravé par Feissard. — Cabinet Morel.

118. Le Bosquet de Bacchus. — Gravé par Cochin.

119. Le Plaisir pastoral. — Gravé par Tardieu. — Cabinet Mariette.

120. L'Enlèvement d'Europe. — Gravé par Aveline. — Vendu en 1777 chez le prince de Conti, à un sieur Godefroi, 311 francs.

121. Le Triomphe de Cérès. — Gravé par Crépy. — Cabinet de M. de Ponroy.

122. Promenade sur les remparts. — Gravé par Aubert. — Cabinet Julienne.

123. Les plaisirs du bal. — Gravé par Ravenet et Scottin. — Cabinet Glucq. — Se trouve maintenant dans la galerie du comte André Rastaptchine, à Saint-Pétersbourg.

124. L'Enseigne. — Gravé par Aveline. — Ce tableau est le beau plafond représentant l'intérieur d'un magasin de tableaux et d'objets d'art que Watteau peignit peu de temps avant sa mort, en huit jours, pour son ami Gersaint qui demeurait sur le pont Notre-Dame. Il fut cédé par ce dernier à M. de Julienne. — Voir l'*Essai*.

125. L'Accordée de village. — Gravé par Larmessin. — Cabinet Julienne.

126. La Mariée de village. — Gravé par Cochin. — Cabinet de Lafaye.

127. Pillage d'un village par l'ennemi. — Gravé par Baron et publié en Angleterre.

128. La Revanche des paysans. — Gravé par Baron et publié en Angleterre.

129. Diane au bain. — Gravé par Aveline.

130. La proposition embarrassante. — Gravé par Reyl. — Cabinet du comte de Bruhl.

131. Figures chinoises et tartares peintes pour le cabinet du roi à la Muette et dans différents châteaux. — Gravé par plusieurs artistes.

132. Figures de modes dessinées et gravées à l'eau-forte par Watteau.

133. Figures françaises et comiques aussi dessinées et gravées par lui.

134. Dessins et boîtes de clavecins et d'épinettes, peintes et représentant des sujets de pastorales, scènes italiennes, et arabesques.

135. Panneaux de tous genres, entre autres ceux ornant le cabinet de Chantilly, dont nous avons parlé dans l'*Essai*. Paravents, plafonds, éventails et devants de cheminée.

—

Nous devons une mention particulière à la collection aussi variée que choisie formée par M. Sain. Ce peintre de miniature, dont la réputation est devenue, à juste titre, européenne, est un des amateurs les plus conscientieux et les plus distingués que renferme la capitale. M. Sain possède un grand nombre de délicieux portraits peints par Hall, de petits tableaux de Greuze, Prudhon, Taunay, Fragonard, et autres artistes de l'école française. Lancret, Pater, sont représentés dans son cabinet par des œuvres très-jolies, et Watteau surtout y brille au premier rang. Voici le détail des compositions de ce maître que M. Sain a recueillies :

136. L'Alliance de la Musique et de la Comédie. — Gravé par Moyreau. — Ce tableau est allégorique et a sans doute été peint pour le théâtre des Italiens, devenu depuis l'Opéra-Comique.

137. Concert dans une campagne. — Ce tableau n'a point été gravé. — C'est une des œuvres les plus remarquables de Watteau, pour le dessin, la grâce, la couleur, la finesse et le choix des accessoires. Elle contient un assez grand nombre de personnages dont l'élégance et les attitudes variées sont remplies de charme. Le paysage est d'une fraîcheur et principalement d'une nature large et pittoresque qui se rencontrent rarement dans les œuvres de ce maître. Les derniers plans du fond sont surtout traités avec une facilité et un esprit qui ne sauraient être surpassés. Nous devons ajouter que ce tableau, peint par Watteau dans son meilleur temps, est dans un état parfait de conservation.

Les Agréments de l'été. Mentionné ci-dessus, sous le n° 52. — La Perspective. Mentionné sous le n° 100. — La Danse. Mentionné sous le n° 103. — Jeu d'enfants. Mentionné sous le n° 26. C'est la réduction faite par le maître du tableau plus grand sur le même sujet ; gravé par Tardieu.

138. Caisse ou boîte complète d'un clavecin. Le sujet principal est un menuet, et il est accompagné de charmantes ara-

besques. Ce morceau rare a été cédé à M. Sain au prix de 1500 fr. par M. David.

Les recherches que nous avons faites nous portent à penser que M. Sain est, en France, l'amateur qui a réuni le plus de tableaux véritables de Watteau. Ce que nous ne saurions trop louer dans sa collection, c'est qu'elle est principalement consacrée aux productions des artistes appartenant à l'école française. Si cet exemple avait trouvé des imitateurs, si nous n'avions pas toujours été sous le joug de l'engouement le plus inoui pour les productions venant du dehors, nous ne serions pas privés d'une foule d'œuvres remarquables qui ornent maintenant les cabinets étrangers. Nos artistes, d'ailleurs, auraient reçu et recevraient des encouragements qui, en donnant l'essor à leurs talents, tourneraient au profit de notre gloire nationale.

—

Sous le n° 90, nous avons mentionné un tableau ayant pour titre : *Amusements champêtres*. Ce tableau était en Italie avec un autre aussi important, *le Rendez-vous de chasse*, n° 82, et tous deux viennent de rentrer en France. — Ce sont les Watteau les plus beaux, les plus complets qu'il y ait peut-être en Europe. Ils sont de la dimension de *l'Embarquement pour l'île de Cythère* qu'on voit au Louvre. — Leur fini est aussi large que précieux. Appartenant primitivement à M. de Vaudreuil et à M. Racine Dujonquoy, ils ont passé dans le cabinet de M. de Montalot, puis dans la galerie du cardinal Fesch, et c'est à la vente de cette galerie que M. Horsin-d'Éon les a achetés 35,000 francs. Cet artiste vient de les revendre 60,000 francs à M. de Morny, amateur qui possède des œuvres remarquables de l'école française.

P. Hédouin.

UNE RÉVOLUTION

DANS

L'AFRIQUE DU NORD,

OU

ABD-EL-KADER ET L'ÉMIGRATION ARABE.

Il y a environ vingt siècles, les Romains, après de longues luttes, rejetèrent dans la Mauritanie l'infatigable Jugurtha, ce représentant de la race libyenne, mère de nos Berbers ou Kabyles. L'illustre fugitif comptait y trouver un asile inviolable; mais les Romains avaient semé autour de lui tant de séductions et de piéges, qu'il leur fut livré par sa propre famille, et il alla bientôt expier à Rome le crime d'une résistance obstinée.

Nous croyions voir se renouveler cette scène de la vieille histoire, moins les étuves dont parle Plutarque (1). On nous la promettait dans les journaux du gouvernement et du haut de la tribune. Le nouveau Jugurtha n'était-il pas chassé, comme l'ancien, de la Numidie moderne, de cette Algérie que nos bataillons saisissent et enveloppent de toutes parts? Dépouillé de sa Smala, sans force désormais et sans appui, Abd-el-Kader avait été forcé de se replier sur le Maroc, cette Mauritanie de nos jours. Il est vrai que Bocchus nous manquait, mais Abd-er-Rahman était prêt à le remplacer. Le ministère, d'ailleurs, avait

(1) V. la *Vie de Marius*, chap. 13.

su trouver, contre l'ennemi de la Erance, une arme que la politique romaine n'eût pas le bonheur ni l'adresse de découvrir. Il l'avait fait excommunier. Un pareil résultat était bien préférable à la victoire de l'Isly et au bombardement de Tanger ou de Mogador. Quelles magnifiques théories cette sentence religieuse n'inspirait-elle pas à M. Guizot! et comme la presse ministérielle, qui rit sans doute des excommunications chrétiennes, se courbait avec foi devant cette excommunication musulmane! Abd-el-Kader était perdu sans retour. L'ambitieux marabout nous était livré par le Vatican de l'islamisme.

On sait ce que sont devenues aujourd'hui ces pompeuses promesses, qui accusaient du reste autant d'ignorance que de légèreté. Sans doute Abd-el-Kader a quitté l'Algérie : il s'est jeté aussi du côté de l'ouest, comme l'adversaire de Marius et de Sylla; mais il ne s'y montre point en fugitif, il y entraîne un peuple à sa suite, et, au lieu de mendier un asile pour cacher sa défaite et sa honte, il se présente en roi et en maître, comme un homme qui demande un empire.

Il ne s'agit pas d'examiner ici l'étrange politique du gouvernement envers un ennemi qu'il cesse de poursuivre quand il l'a battu, comme s'il voulait lui donner le temps de se retremper dans la paix. Ce sont là des faits qui appartiennent à l'histoire; elle ne manquera pas sans doute de les expliquer, et nous craignons bien qu'elle ne soit obligée d'en chercher la racine dans les sources les plus impures.

Ce qui peut nous intéresser aujourd'hui, c'est le spectacle de la nouvelle situation d'Abd-el-Kader. Nous ne le rechercherions pas peut-être, mais il s'impose à nous. Il nous importe d'ailleurs de savoir quels sont ces éléments de force que notre implacable ennemi a su grouper autour de sa tente. De nouveaux dangers peuvent menacer notre empire africain. La guerre n'est pas finie dans tous les cas; on peut même dire qu'elle va renaître sous une face nouvelle, et tout semble démontrer que la France, pour maintenir sa domination, devra recourir à un autre système d'attaque et de défense.

Quelques détails ethnographiques sont nécessaires pour comprendre ce mouvement qui vient de s'opérer sur la frontière du Maroc.

La province d'Oran, ou plutôt l'ancien aghalik de Tlemcen,

qui a fourni les tribus de l'émigration, comprend à la fois des Arabes, des Kabyles ou Berbers, issus de la vieille souche libyenne, et une population mixte, fille de ces deux races. Tous ces éléments se retrouvent, sinon unis, du moins isolés, dans le reste de l'Algérie, et, en général, dans toute l'étendue du Maghreb. Mais ils semblent s'être groupés du côté de la Tafna, comme dans un centre commun. Ce rapprochement s'explique par l'histoire. On peut dire que cette partie du sol a été plus exposée que les autres, du moins pendant le moyen âge, aux oscillations des peuples. Les monarchies arabes et berbères s'y mêlent et s'y croisent dans tous les sens. Nous y rencontrons, après la dissolution de l'empire de Bagdad, la domination des Idrissites, qui appartiennent au sang des Ocbah, des Mousa et des autres conquérants accourus de l'Arabie. Elle est remplacée bientôt après par la principauté dont Quemin-ben-Menal jeta les bases. Alors apparaît l'émir Joussef-ben-Taschefin; c'est le tour des Berbers. Les Almohades, comme nous disons en Europe, ou les successeurs d'Abd-Allah-el-Mohdi continuèrent, sous un autre nom, le même pouvoir. Ils firent place aux Beni-Merin et aux Beni-Zian, autre domination kabyle, qui fut renversée par les Mehal, c'est-à-dire par les Arabes. Tous ces mouvements, qui se succédèrent avec une grande rapidité, confondirent plus d'une fois des tribus d'une origine différente : de là le caractère mêlé que présente, dans quelques-uns de ses groupes, la population de ce territoire, si souvent tourmenté par les révolutions.

C'est là un fait qui mérite d'être remarqué dans les circonstances actuelles : Abd-el-Kader, en nous enlevant une partie de ces tribus, pour les entraîner avec lui dans le Maroc, semble associer également à ses projets les deux races principales du pays. On peut dire que, par le traité de la Tafna, il était devenu le maître de toute cette population. Ces Arabes et ces Kabyles se trouvaient compris, les uns et les autres, dans ses aghaliks; mais il ne les avait pas entraînés encore dans un de ces mouvements où il semble qu'ils se confondent. Si les Kabyles avaient combattu avec les Arabes, ils ne l'avaient guère fait que pour défendre leurs montagnes. L'ardeur de la guerre sainte, le *djehad*, n'avait pu les arracher, comme leurs voisins, à leurs villages et à leurs gourbis. Maintenant ils se déplacent, et les

voilà qui voyagent vers le Maroc, comme s'ils avaient toujours vécu sous la tente.

L'élément kabyle ou berber occupe une grande place dans l'émigration : tels sont les Beni-Ahmer, les Trarah, les Djebelia de Tlemcen, les Mecirda et les Souahlia.

L'élément arabe s'y trouve représenté par les Ghosel, qui appartiennent en grande partie à cette race, les Ouled-Riah et les restes des Hachems.

L'élément mixte, ou berbero-arabe, s'y rencontre dans les Oull-Asa, dont la vie et les habitudes, en même temps que la tradition, semblent indiquer cette double origine.

Si ces tribus étaient aussi nombreuses qu'elles l'étaient il y a quelques années, l'émir pourrait s'appuyer sur une force vraiment formidable. Voici quel était à cette époque, d'après des documents qu'on peut considérer comme exacts, l'état militaire de cette population :

Nous trouvons parmi les Beni-Ahmer, 7,150 cavaliers et 4,330 fantassins. Les Djebelia de Tlemcen comptaient 1,335 des premiers, et 3,590 des seconds : la cavalerie des Ghosel allait au chiffre de 1,360, leur infanterie à celui de 4,900 : les Trarah étaient plus nombreux : ils n'avaient, il est vrai, que 300 chevaux; mais ils armaient 9,065 hommes de pied : 385 cavaliers seulement se trouvaient dans les rangs des Oull-Asa; leur infanterie était beaucoup plus forte : on la portait au chiffre dc 4,360 hommes. Parmi les Hachems, il y avait 7,030 cavaliers, et 5,170 fantassins. Nous laissons les Mecirda, les Souhalia et les Ouled-Riah, que nos calculs ne peuvent pas atteindre aussi sûrement, mais dont on peut évaluer approximativement les forces.

Le chiffre des soldats de ces différentes tribus s'élevait donc, tant infanterie que cavalerie, à 80,000, ou à peu près (1).

Mais il ne faut pas croire qu'Abd-el-Kader ait jeté au delà de nos frontières une multitude aussi considérable, avec les femmes, les enfants et les esclaves, qu'il faudrait compter à la

(1) Nous avons emprunté une partie de ces documents à un important travail qui se trouve dans le t. III des *Établissements français en Algérie*. Des notes que nous devons à l'obligeance de M. Warnier nous ont permis de les compléter.

suite de cette population virile. Deux observations doivent fixer ici notre esprit.

D'abord, plusieurs de ces tribus ont éprouvé des pertes sensibles dans les dernières luttes qui ont ensanglanté l'Algérie. C'est ainsi que les Hachems ont été massacrés ou dispersés pour la plupart.

Ensuite, tous ces Kabyles, Arabes ou Berbero-Arabes, qui ont échappé aux chances de la guerre, n'ont pas franchi avec l'émir notre frontière occidentale. Tels sont les Ghosel, les Trarah et les Djebelia de Tlemcen.

Il résulte de ces faits que le chiffre de l'émigration doit être réduit au moins de la moitié. Malgré cette double réduction, Abd-el-Kader compte encore autour de lui des forces imposantes; et on peut évaluer à une quarantaine de mille le nombre de soldats que vient de lui livrer cette émigration, qui est préférable, pour lui, à une victoire. Il est inutile de compter les femmes, ainsi que le reste de la masse : c'est un fardeau pour l'émir et pour ses troupes, un embarras et non un appui.

Telles sont les forces qu'Abd-el-Kader a su entraîner sur ses pas dans le Maroc. Il a groupé autour de lui non-seulement une armée, mais un peuple. Que va-t-il faire de ce peuple et de cette armée?

Le champ des conjectures nous est ouvert, et c'est là un terrain assez important pour nous attirer. Malheureusement, quelle que soit la solution qu'on adopte, on aboutit toujours à des résultats funestes pour notre patrie.

Une pensée a dû se présenter avant toutes les autres à l'esprit de l'émir. Cette partie du Maroc qu'il vient d'envahir avec ses tribus est éloignée du centre de l'empire; elle échappe à moitié à l'autorité d'Abd-er-Rahman. Rien de plus facile que d'y fonder un État, entièrement détaché des chérifs. Le caractère du pays, le génie de ses races, les vieilles traditions du Maghreb, tout y semble pousser à cette résolution. Ce nom d'Afrique, dont on peut chercher l'origine dans la nature même de ce continent, qui est partout coupé et divisé, convient peut-être mieux à cette partie qu'aux autres. Un empire s'y offre, en quelque sorte, à l'ambition d'Abd-el-Kader. Il est vrai que nous pourrions l'y poursuivre. Le dernier traité que nous avons conclu avec le Maroc nous en donne le droit, mais il nous serait

bien difficile de l'atteindre. Cette nouvelle guerre, en nous éloignant des principaux foyers de notre domination, nous exposerait à de nouveaux périls. Il ne faudrait pas trop compter sur le concours d'Abd-er-Rahman, qui nous a été solennellement promis. L'héritier des chérifs, malgré toute sa puissance, ne serait pas libre d'agir. Ses peuples refuseraient de le suivre à une guerre impie, qui aurait pour résultat de mêler aux drapeaux des chrétiens l'étendard sacré de l'Islam. Ce serait fournir au fils de Mahi-ed-Din l'occasion de proclamer sa déchéance et lui rappeler que Maroc a eu autrefois une dynastie de marabouts.

Ainsi, qu'Abd-el-Kader s'arrête à quelque distance de notre frontière, qu'il fixe ses tentes dans le voisinage des Beni-Snassen ou un peu plus loin, il a l'espoir d'y trouver un commencement d'empire. Il peut peser à la fois sur notre territoire et sur celui d'Abd-er-Rahman. Quelle destinée pour un fugitif!

Il ne nous répugne pas de croire qu'une ambition plus haute pousse l'émir. Des plaines d'Ouchda, qu'il foule aujourd'hui, notre ennemi peut se porter facilement sur Fez. On a dit que ce mouvement exigerait pour nous quarante jours de marche; c'est une exagération ridicule. Il faut se garder surtout de l'appliquer aux Arabes. Les souvenirs pieux qui se rattachent au nom d'Abd-el-Kader, les idées et les passions qu'il soulève autour de lui, comme un tourbillon orageux, l'aideraient dans ce grand dessein (1). Il lui suffirait, d'ailleurs, de se faire suivre des cavaliers et des fantassins qu'il vient d'enlever à l'Algérie pour triompher de toutes les résistances. Fez lui donnerait Méquinez, qu'on peut considérer comme sa voisine, c'est-à-dire qu'il aurait dans ses mains la plus belle moitié de l'empire d'Abd-er-Rahman, toute cette partie qui regarde l'Europe et donne la main à Gibraltar. Le danger serait encore plus grand pour nous. Nos luttes de quinze ans recommenceraient avec une ardeur nouvelle. Ce ne serait pas trop, sans doute, pour notre courage; mais la nation a bien le droit de se préoccuper de ces évo-

(1) Il doit paraître dans quelques jours un livre où sont malheureusement appréciées les influences religieuses qui favorisent les projets d'Abd-el-Kader. L'*Algérie* en a déjà publié plusieurs fragments sous ce titre : *Des ordres religieux chez les Musulmans.*

lutions militaires qui recommencent toujours. La gloire ne cache point les blessures, et cette guerre d'Afrique avec tous ses triomphes est une longue épée que nous portons dans notre flanc.

Une plus forte épreuve peut nous être réservée. Il ne s'agit pas ici d'un jeu d'imagination, que nous n'oserions jamais mêler à de si grands intérêts. C'est une crainte qui n'est pas sans fondement, et fût-elle moins sérieuse, il ne faudrait pas trop la négliger. La sagesse politique consiste surtout à sonder les événements futurs. La naïve antiquité en demandait le secret aux oracles, qui la trompaient; nous avons un oracle plus certain, l'étude des choses et des hommes. Eh bien, il n'est pas impossible, il est même vraisemblable à quelque degré, qu'Abd-el-Kader, loin de se contenter du territoire d'Ouchda ou même de celui de Fez, songe à remplacer Abd-er-Rahman dans l'extrême Maghreb. Cette entreprise ne rencontrerait pas peut-être autant de difficultés qu'on le pense. Ne dit-on pas déjà que le Maroc s'ébranle, et qu'une révolution semble se préparer dans son sein? Quelle que soit la valeur de cette nouvelle, il n'en est pas moins vrai, pour tous les hommes qui ont étudié l'Afrique dans elle-même, à son soleil ou même à travers les livres, qu'Abd-el-Kader peut aspirer à la couronne du Maroc.

Avons-nous besoin de dire quelle serait, dans ce cas, la situation de notre conquête? Le fils de Mahi-ed-Din, sur le trône d'Abd-er-Rahman, communiquerait bien vite au Maghreb-el-Ahsa une partie de sa force et de sa jeunesse. Il soufflerait à ce grand corps le fanatisme qui l'entraîne lui-même; et que de secours ne lui apporteraient pas la Méditerranée et l'Océan! Ce serait toute l'Afrique du Nord allumée contre nous, moins ce beylik de Tunis, qui pourrait bien céder un jour à l'entraînement général.

Il faut nous garantir de ces dangers. On a parlé à ce sujet d'une expédition dans le Maroc. Le maréchal Bugeaud est chargé, a-t-on dit, de poursuivre Abd-el-Kader dans sa nouvelle retraite. La route qu'il a prise ne permet guère de le croire; mais on prétend que ses lentes évolutions dans l'Ouer-Senis ont pour but de pacifier entièrement l'Algérie, et de rejeter de son sein tout élément de division et de discorde. Quand notre sol aura été sondé ainsi dans tous ses replis, il sera plus facile de

pénétrer dans le Maroc sur les traces de l'émir, et nous n'aurons pas à craindre, en y portant la guerre, de laisser derrière nous un vaste incendie. Tel est du moins le récit de quelques journaux, qui semblent servir d'interprètes à la pensée du gouvernement.

Une intervention armée dans le Maroc peut avoir son utilité. Cependant, il ne faut pas s'en exagérer l'importance. Il est très-douteux d'abord qu'un pareil mouvement nous mette en présence d'Abd-el-Kader. L'émir et ses soldats sont plus prêts aujourd'hui qu'auparavant à ces courses rapides, à ces évolutions hardies qui les ont dérobés si souvent à nos coups. On sait que le sol ne les a jamais enchaînés : ils viennent de s'en rendre plus indépendants que jamais. Ils ont repris, en un mot, toutes les ailes de la vie nomade; il sera donc difficile de les atteindre. D'un autre côté, en pesant sur le Maroc, nous leur donnerons des alliés et nous contribuerons peut-être puissamment à rapprocher l'émir du but qui semble l'attirer aujourd'hui. Le cas le plus favorable pour nous serait de vaincre Abd-el-Kader, comme nous l'avons déjà vaincu tant de fois, et de prendre une forte position dans l'empire des chérifs. Mais la solution de cette querelle resterait incertaine. Nous n'aurions pas acquis un nouveau degré de puissance, et nous serions loin d'avoir ajouté à notre sécurité.

La France a besoin ici d'une plus haute politique : elle peut sans doute et elle doit même recourir à l'influence des armes, parce que la force exerce toujours un grand empire sur les peuples musulmans, qui retrouvent Dieu dans chaque épée victorieuse. Mais il faut qu'elle recoure en même temps à d'autres moyens, dont l'emploi lui est indiqué par les circonstances.

Un grand intérêt semble dominer pour nous toute cette question. Cet intérêt veut qu'il n'y ait pas à côté de nous le long de l'Atlas un empire assez puissant pour menacer notre conquête, soit aujourd'hui, soit demain et dans l'avenir. Le Maroc pourrait bien jouer ce rôle quelque jour, et il serait d'autant plus dangereux pour nous, qu'il confine l'Europe. Nous avons échappé jusqu'ici aux périls de cette situation, parce que le Maroc, qui semble ne former qu'un seul corps, est déchiré par l'anarchie, et que la main d'Abd-er-Rahman n'est assez ferme, ni as ez énergique pour grouper et contenir tous ces éléments.

Mais cette unité qui manque à la monarchie des chérifs peut lui être donnée. Une domination habile réussirait peut-être à rassembler sous une seule loi ces forces ennemies ou jalouses, qui semblent flotter aujourd'hui l'une à côté de l'autre dans une complète indépendance. Abd-el-Kader ne marche-t-il point déjà vers ce but? Nous avons lieu de le craindre. Enlevons-lui, enlevons à ses rivaux ou à ses successeurs, ce formidable instrument de guerre. Ce sera pour nous la meilleure des victoires, et nous pouvons dire qu'elle nous est facile. De graves dissentiments, des haines profondes sommeillent dans le Maroc, nous n'avons qu'à remuer ces cendres pour embraser l'empire et faire sortir de cet embrasement deux corps et deux têtes, c'est-à-dire une guerre civile que le sang même des habitants paraît nourrir depuis des siècles.

L'année dernière, à l'époque de nos dissentiments avec le Maroc, nous avons indiqué ici cette voie : il nous paraissait convenable alors d'y entrer (1). Aujourd'hui, c'est un intérêt plus grave et plus impérieux qui nous y conduit. Reprenons donc cette idée, en s'appuyant, s'il le faut, de preuves nouvelles. C'est là aussi une manière de combattre nos ennemis d'Afrique, et en même temps ceux d'Europe, qui n'ignorent point la grandeur du débat que nous poursuivons au delà de la Méditerranée.

Parmi les causes qui ont contribué jusqu'ici à diviser le Maroc, la principale, sans contredit, est cette énergique antithèse de races que nous rencontrons dans tous les pays où la main des gouvernements n'a pas su mêler dans une harmonie supérieure les éléments de diverses natures. Deux peuples distincts d'origine, les Berbers et les Arabes, n'ont jamais cessé, depuis des siècles, d'agiter le Maghreb, et principalement cette partie qui incline vers l'Océan. Il est inutile de signaler ici, comme nous l'avons fait ailleurs, ce qui éloigne l'un de l'autre ces deux grands membres de l'Islamisme. Disons seulement qu'on découvre parmi eux, dès le premier abord, toutes ces oppositions que des historiens, amoureux de l'art des contrastes, aperçoivent trop facilement chez d'autres peuples. Rien n'y manque,

(1) Voy. *Revue indépendante*, t. XVI, liv. 1. — Peuples anciens et modernes du Maroc, et rôle de la France dans l'Afrique occidentale.

pas même cette lutte de la montagne et de la plaine, qui est l'expression à la fois la plus simple et la plus caractéristique de ces haines éternelles.

Si nous savons comprendre nos intérêts et notre situation en Afrique, nous chercherons surtout à nous appuyer sur ces divisions intestines. Telle fut, dans l'antiquité, la politique de Rome, et telle est de nos jours celle de l'Angleterre, qui a pu devenir ainsi conquérante, sans prendre une physionomie belliqueuse. Nous devons donc combattre les Berbers par les Arabes, et les Arabes par les Berbers. Le premier de ces deux moyens, qui tendent vers le même but, n'est guère dans ce moment à notre portée, mais le second est dans nos mains, et c'est aujourd'hui le plus utile et le plus fécond. Au lieu de nous engager au hasard dans le Maroc, pour donner à nos généraux un titre de duc, ce qui est une conquête assez étrange pour une société démocratique, rapprochons-nous de cette vieille race berbère, qui a précédé sur ce sol toutes les invasions, et qui en occupe la plus grande partie.

Ce qu'il y aurait de plus habile dans les circonstances, actuelles, serait de l'appeler dans l'un des centres où elle a longtemps dominé. Pourquoi ne l'aiderions-nous point à continuer la liste de ses longues dynasties à Fez ou à Méquinez, et même dans ces deux villes à la fois? Abd-er-Rahman et Abd-el-Kader seraient impuissants pour combattre cette révolution dans le cas où ils pourraient s'entendre. Le sang des derniers chefs berbers n'est pas épuisé : la famille des Beni-Merim, par exemple, a laissé des représentants assez nombreux qui ont donné leur nom à une tribu. D'ailleurs, les prétendants ne manqueraient point; nous trouverions, au besoin, des descendants de cette grande lignée de Morabtin, que nous avons nommés Almoravides, avec les Espagnols, et qui ont été à la fois les fondateurs de Maroc et les créateurs d'un puissant empire. Tous les souvenirs, toutes les passions, tous les intérêts, seconderaient ce mouvement. Et que d'avantages ne pourrions-nous pas en retirer!

Assis à Fez et dans toute la partie septentrionale de l'empire, dont ils forment la masse la plus considérable, les Berbers empêcheraient les Arabes, nos ennemis, de communiquer avec l'Europe. Ils nous aideraient à les rejeter vers le sud, véritable patrie des nomades, terre de chameliers, qui semble voyager

elle-même avec ses voyageurs. Nous n'aurions pas à craindre avec ces nouveaux dominateurs du nord les brusques revirements auxquels il faut toujours s'attendre avec la race arabe. La France aurait cessé, pour parler la langue de l'Afrique, de faire alliance avec les sables du Sahara pour s'unir aux rochers de l'Atlas. On pourrait craindre que les anciens maîtres du sol, rappelés par nous à l'empire, ne devinssent un jour dangereux. Frayeur chimérique! D'abord, nous prendrions nos garanties; ensuite, nous pourrions laisser assez de puissance aux Arabes pour les contenir ; ce ne serait d'ailleurs, qu'après de longues années qu'ils pourraient songer à se montrer ingrats; et l'Algérie, dans cet intervalle, aurait eu le temps de se transformer et de transformer peut-être avec elle une partie de ses voisins, c'est-à-dire que les dangers qui existent aujourd'hui auraient entièrement disparu.

Le résultat le plus certain de l'élévation des Berbers serait d'arrêter le fils de Mahi-ed-Din et ceux qui lui succéderaient, dans leurs projets ambitieux. Ils pourraient alors promener leurs tentes partout où ils voudraient. Nous n'aurions guère à nous préoccuper de ce mouvement de caravane. Il ne serait plus possible à ces Arabes de chercher à grouper les deux races sous leur drapeau, comme le fait aujourd'hui Abd-el-Kader. Ce conseil, utile et profond, que nous donnait le vieux Moustapha, se trouverait réalisé : nous aurions mis du sang entre elles, d'après son expression, et jeté dans ce sang les bases d'un empire, source de discorde et de guerre.

Ce projet n'est pas peut-être aussi facile à exécuter aujourd'hui qu'il pouvait l'être il y a un an. Malgré les réclamations de la presse et de la tribune, l'expédition de la Kabylie, dont nous avions signalé d'avance tous les dangers, a été exécutée avec la plus déplorable résolution. Que de semences de haine n'avons-nous pas laissées après nous dans ces grottes du Dahra, dont le souvenir est désormais ineffaçable. Ce coup terrible ne s'est pas fait sentir seulement aux Ouled-Riah; il a ému et secoué en même temps toutes les familles berbères qui sont répandues çà et là sur toute l'Afrique septentrionale. L'émigration des tribus qui ont suivi Abd-el-Kader nous prouve combien ces ressentiments sont profonds. C'est l'Atlas lui-même que nous avons ébranlé, et la secousse dure encore.

Toutefois, il ne nous est pas impossible d'effacer cette impression, du moins parmi les Berbers du Maroc, qui sont placés plus loin de nous et qui n'ont pas souffert de nos attaques. Hâtons-nous de prendre ce parti. Un empire à Fez, ou ailleurs, si on l'aime mieux, voilà le lien qui doit les rattacher à notre fortune.

Si nous négligeons cette solution importante, attendons-nous à des événements qui peuvent être de la plus haute gravité. Nous ferons sans doute de brillantes expéditions; les trophées de Tanger et de Mogador seront effacés, et le premier successeur de M. Bugeaud gagnera avec moins de bruit une bataille vingt fois plus glorieuse que celle de l'Isly; mais, par ses succès inutiles et même dangereux, nous aurons donné plus d'énergie à la résistance. Les Arabes et les Berbers, dont la division fait notre force, auront été rapprochés et unis dans une guerre qui semble les confondre, et quelqu'un de nos vaisseaux, traversant la Méditerranée, viendra peut-être nous jeter bientôt cette nouvelle, qui en contiendra tant d'autres : Abd-el-Kader, empereur du Maroc!

Pascal Duprat.

POÉSIE.

LA LIBERTÉ ET L'HUMANITÉ.

LA LIBERTÉ.

Où vas-tu, pauvre voyageuse,
A travers la nuit orageuse
Qui voile le ciel attristé?

L'HUMANITÉ.

Je ne sais; car ma route est sombre;
Mes pas se sont perdus dans l'ombre.

LA LIBERTÉ.

Ton nom?

L'HUMANITÉ.

Je suis l'Humanité.

LA LIBERTÉ.

Où vas-tu, dis-moi?

L'HUMANITÉ.

Je l'ignore.
Hélas! de ma lointaine aurore,
Du sein fécond que j'ai pressé,
Et du berceau de mon jeune âge,

13.

Dans mon long et triste voyage,
Le souvenir s'est effacé.

Quels temps ont vu luire mon aube?
Qui peut dire en quel coin du globe,
Pour son mystérieux destin,
Ma jeune âme s'est éveillée,
Comme l'oiseau sous la feuillée,
A la voix du joyeux matin?

Où donc est la source sacrée
Où je me suis désaltérée
Aux jours de mes printemps vermeils;
Et le lit de mousse où sans voiles,
Sous les yeux des chastes étoiles,
J'ai dormi mes premiers sommeils?

LA LIBERTÉ.

Tu pleures ton enfance obscure,
Bercée au sein de la nature,
Aux forêts errante sans soins,
Où l'onde des sources prochaines
Et le gland tombé des grands chênes
Suffisaient à tous tes besoins?

L'HUMANITÉ.

Ah! sous leur ombre hospitalière,
A leur pied tapissé de lierre,
Je respirais l'air pur des cieux,
Heureuse et libre sous mon pagne.
Oh! qui me rendra ma montagne
Et ses grands bois silencieux?

LA LIBERTÉ.

Que vois-je? à ton pied une chaîne?
Souffrante, épuisée, avec peine
En chancelant tu te soutiens:
Quel génie affreux l'a forgée?
Ah! quel barbare t'a chargée
De ces homicides liens?

D'où te viennent ces meurtrissures?
Qui t'a fait ces larges blessures
D'où ton sang s'écoule en ruisseaux?
Tu te tais, tu baisses la tête;
Dans ma main ma vengeance est prête;
Parle! nomme-moi tes bourreaux.

L'HUMANITÉ.

Toi que l'aspect de ma misère
Semble toucher, pourquoi te faire
Le long récit de mes douleurs?
Faut-il donc, pour dernière épreuve,
Rouvrir la source où je m'abreuve,
La source amère de mes pleurs?

Un jour, bien jeune, sans défense,
Loin du berceau de mon enfance
Dont j'avais perdu le chemin,
Par une nuit silencieuse
Je m'en allais, insoucieuse
Des dangers et du lendemain.

Le cœur plein d'une vague image,
Je suivais des yeux le nuage
Qui fuyait, chassé par le vent;
Et, du souffle de ma pensée,
Je me sentais aussi poussée,
Comme lui, toujours en avant.

Devant moi, pareils à des spectres,
Des hommes portant de lourds sceptres
Et de longs glaives dans leur main,
Soudain se levèrent dans l'ombre,
Entourés de soldats sans nombre,
Et me barrèrent le chemin.

Halte! cria leur voix; qui vive?
— Une voyageuse craintive
Dont les pas se sont égarés.

Mon père invisible m'envoie ;
Il m'attend au bout de la voie,
Là-bas, sous des cieux azurés.

L'avez-vous vu ? De sa demeure
Suis-je loin encore ? A cette heure,
Ah ! peut-être il compte les jours ;
Prenez pitié de mon jeune âge,
Et de mon long pèlerinage
Laissez-moi poursuivre le cours.

— Mais eux : « Qu'elle soit notre esclave !
Mettons à ses pieds une entrave ;
De la fuite ôtons-lui l'espoir ;
Dépouillons-la de sa tunique,
Et souillons sa beauté pudique :
Son père est trop loin pour nous voir. »

Et me saisissant tout en larmes,
Malgré mes cris et mes alarmes,
Ils m'ont frappée avec fureur ;
Et me traînant échevelée,
Ils m'ont dans l'ombre violée,
A demi morte de terreur.

Puis ils se sont, comme une proie,
Partagé dans leur sombre joie
Ma robe et mon voile sanglants,
Me laissant défaillante et nue,
Sans autre tente que la nue,
Sous des cieux glacés ou brûlants.

Dans les travaux de l'esclavage,
Je me suis courbée avant l'âge ;
Mes nobles traits se sont flétris ;
J'ai perdu ma grâce ingénue,
Hélas ! et je suis devenue
Pour tous un objet de mépris.

Oh ! quand finira mon supplice ?
Quand aurai-je, dans leur calice,
Épuisé le vin des douleurs ?
Jusqu'à quand serai-je leur proie,
Et dans la coupe de la joie
Boiront-ils mon sang et mes pleurs ?

LA LIBERTÉ.

Console-toi, reprends courage ;
Le ciel, assombri par l'orage,
Perce enfin son voile jaloux ;
Et la fleur, au vallon couchée,
Relevant sa tête penchée,
Exhale des parfums plus doux.

L'HUMANITÉ.

Tu voudrais tromper ma souffrance !
Longtemps fidèle à l'espérance,
J'ai rêvé des jours plus heureux ;
Mais, les yeux tournés vers l'aurore,
J'ai vieilli sans les voir éclore
Dans mon ciel morne et ténébreux,

LA LIBERTÉ (*à part*).

La douleur a bien son âme.

(*A l'Humanité.*)

Ah ! reviens à toi, pauvre femme !
Raffermis ton cœur et ton bras,
Et connais mieux ta destinée :
Fille de Dieu, tu n'es pas née
Pour porter des fers ici-bas.

L'HUMANITÉ.

Ta voix m'a rendu l'espérance.
De ma prochaine délivrance
Viens-tu m'annoncer l'heureux jour ?
Est-ce mon père qui t'envoie,
Pour m'arracher de cette voie
Où j'errais, loin de son amour ?

De grâce, parle, parle vite!
Quel est le séjour qu'il habite?
A-t-il préparé mon hymen?
De mon retour hâte-t-il l'heure?
Si tu le sais, de sa demeure,
Montre-moi le sacré chemin.

LA LIBERTÉ.

Viens! suis-moi, l'orient s'éclaire;
Déjà de sa voix gaie et claire,
L'alouette éveille le jour;
Viens là-bas où point la lumière;
Là, sur la rive, est ma chaumière;
Là, l'hymen attend ton amour.

L'HUMANITÉ.

Brise donc d'abord cette chaîne
Que depuis mon berceau je traîne,
Et qui retient ici mes pas;
Hâte-toi, je crois les entendre:
Ah! s'ils viennent à te surprendre,
Qui te sauvera du trépas?

LA LIBERTÉ.

Rassure ton âme alarmée;
Mon bras est plus fort qu'une armée,
Et mon souffle emporte les rois.
Quand je pousse mon cri de guerre,
Des légions sortent de terre
Et se rassemblent à ma voix.

Écoute ces vagues murmures,
Ces bruits de chevaux et d'armures
Q'apporte le vent du matin:
C'est mon peuple enfin qui se lève,
Armé du mousquet et du glaive,
Là-bas, vers l'orient lointain.

L'HUMANITÉ.

Hélas! je n'entends sur la plaine
Que le triste bruit de la chaîne

Dont mon pied traîne les anneaux;
Aussi loin que porte ma vue,
Je n'aperçois dans l'étendue
Que les tentes de mes bourreaux.

Vers nous ils accourent dans l'ombre :
Que leur front est farouche et sombre!
Ils reviennent me torturer.
Laisse-moi, fuis ce lieu funeste,
Si tu crains la mort!...

LA LIBERTÉ.

Non, je reste,
Je reste pour te délivrer

EUGÈNE FAURE.

LITTÉRATURE.

LES SÉANCES DE HAIDANI.

Ouvrage traduit de l'indoustani par M. Bertrand, *de la société asiatique.*

Voici un livre aussi original qu'intéressant. Nous n'avons en France encore rien lu de pareil. Et si les faits et la beauté de quelques sentiments lui donnent un grand prix, ce livre en prend un nouveau quand on sait qu'il a été traduit de l'indoustani, la langue actuelle des Indes! nous avons, en Occident, notre vieille histoire des saints, légende curieuse et révérée qui nous raconte les tourments de nos illustres martyrs. L'ouvrage que nous venons examiner est l'histoire des martyrs de l'Orient, des martyrs musulmans; ce sont les malheurs de la race de Mahomet.

Et d'abord ce qui nous a paru le plus intéressant dans ce livre, rempli de l'imagination, de la magnificence orientale, c'est la mort de Mahomet, qui précède les malheurs de sa race. Quelque chose de puissant et de touchant à la fois se trouve dans les actions et sur les lèvres du prophète. Sa santé s'altère, il voit son dépérissement; il se rend à la mosquée, et, s'étant assis sur le premier degré de la chaire, il adresse ces belles paroles aux Muhajirs et aux Ansans : « O mes amis, tout homme a goûté ou goûtera le breuvage de la mort! Mon heure est arrivée; ma vie est accomplie, je vais vous quitter... vous allez être séparés de moi. Voyez donc, ô mes amis, comment j'ai

exercé l'apostolat au milieu de vous ; mes dents ont été brisées dans la guerre contre les infidèles ; mon visage a été rougi de mon sang. Combien d'afflictions n'ai-je pas éprouvées ! Combien de tribulations n'ai-je pas souffertes de la part des infidèles de ma propre tribu ! Dans un temps de famine, je fus obligé de mettre des briques sur mon estomac pour comprimer ma faim, et cependant aucune parole de plainte n'est sortie de ma bouche ! »

Comme Cromwell, Mahomet, à ses derniers moments, est subjugué par le souvenir de son peuple ; c'est pour son peuple qu'il prie Dieu : — « Seigneur ! s'écrie-t-il comme Cromwell, pardonne les péchés de mon peuple ! exempte-le du compte à rendre au jour du jugement ! » Une famille unie et bien-aimée, mais sans énergie ni talent, se presse autour du prophète, de même qu'autour du protecteur se pressait une douce et tranquille famille. Le tour exagéré sans doute et oriental fait différer pourtant le Dieu du désert du chef des *saints*, comme on appelait les sectateurs anglais. Aussi n'est-ce que chez les Arabes que nous pourrons trouver cette belle apparition de l'ange Gabriel au prophète : — « Prophète de Dieu, dit l'envoyé, je t'apporte une heureuse nouvelle. Le Très-Haut a dit au prince de l'enfer : Je vais rappeler dans les cieux l'âme pure de mon ami ; ainsi tempère l'ardeur des feux de l'enfer. Il a dit au prince du sublime paradis : Dispose avec le plus grand soin les bosquets éternels pour mon bien-aimé. Il a dit aux houris : Que chacune de vous se pare comme une épouse, de ses joyaux les plus riches, parce que l'âme sainte de mon chéri va venir. » Mahomet demande à l'ange quel est celui qui est si tendrement aimé de Dieu ? et l'ange répond admirablement :

« Prophète de Dieu, au jour de la résurrection, dans le champ du regret et de la repentance, la tête glorieuse sur laquelle on mettra le diadème de l'intercession, ce sera la tienne ; et la main bénie à laquelle sera confié le firman des grâces et du pardon, ce sera ta main. Bien plus ! l'entrée du paradis est prohibée à tous les prophètes et à leurs adhérents jusqu'à ce que tu y sois entré avec ton peuple ! » Il n'y a rien de si beau, de si tendre, de si élevé que cette réponse. Aussi Mahomet dit à l'ange Gabriel : « Mon âme est satisfaite, la lumière a brillé à

mes yeux. » Alors il fit signe à l'ange de la mort d'approcher et d'accomplir sa mission.

Les musulmans disent à ce moment suprême que *le rossignol de son âme s'envole*. Cette charmante expression se retrouve dans ce livre presque à chaque mort d'un illustre musulman : *Le rossignol de son âme s'envole!* C'est donc une âme harmonieuse et qui jette un cri de joie. Le langage est singulièrement passionné. On parle à son père, à son fils, comme à un amant ; on lui donne des noms, on lui exprime des sentiments pleins de flamme; tout est voluptueux sur ce brûlant sable du désert. Des noms tendres et tristes entrecoupent les récits.

Mais remarquons que les femmes musulmanes ont l'entrée du paradis de même que les hommes, quoique certains auteurs aient prétendu le contraire. Fatima, fille de Mahomet, est appelée des cieux par son père *aux délices éternelles*. On la voit même au paradis primitif d'Adam, dans un récit charmant que nous nous plaisons à donner :

« Adam et Ève, placés par le Très-Haut dans le paradis, devinrent trop vains de leur bonheur, au point qu'un jour Adam dit à Ève : « Le Très-Haut n'a point créé de serviteur plus ex- » cellent que moi, et n'a imprimé sur la figure de qui que ce » soit des traits plus délicats et plus gracieux qu'à moi. » Alors Dieu, pour punir leur vanité, les fait conduire dans le paradis supérieur (le paradis du ciel), où, en se promenant avec délices, ils aperçoivent une jeune fille majestueusement assise sur un coussin magnifique, au milieu des cieux; un diadème de lumière étincelait sur son front bienheureux, et deux diamants étaient suspendus avec tant d'éclat à ses oreilles, que tout le paradis était illuminé de leur splendeur. A l'aspect de tant de charmes, Adam, tout interdit, demande à l'ange : « Quelle est » cette jeune fille assise avec tant de majesté sur ce trône ma- » gnifique, dont le front resplendissant illumine ces jardins, » dont les joues lumineuses éclairent ces parterres? » Gabriel répond : « C'est Fatima-Zuhra, fille bien-aimée de l'apôtre Ma- » homet, qui sortira de ta race et sera prophète dans la nuit des » temps. » Adam étonné s'écrie : « Ceux-ci ont donc été créés » avant nous? » Gabriel répond : « O Adam! ils ont préexisté, » dans les secrets de la volonté divine, *quatre cent mille ans* » avant vous; ils ont brillé quelque part avant vous, comme un

» soleil lumineux, dans la sphère de l'existence. » C'est ainsi qu'une tradition célèbre rapporte que Dieu montrant à Adam le saint nom de Mahomet écrit dans l'empyrée, dit au premier père des hommes : *Sans lui, je n'aurais créé ni toi, ni la terre, ni les cieux*. Et c'est ainsi que les musulmans regardent leur prophète comme la fin et le but de la création. »

Des récits tragiques et lamentables nous font assister aux martyres des petits-fils de Mahomet, et quoique sa race ne soit pas digne de lui, quelques faits sont touchants et empreints de cette passion vive et tendre qui domine les sentiments des musulmans.

Nous devons la traduction de ces beaux récits à M. Bertrand, savant orientaliste, déjà connu par ses travaux distingués dans la *Revue asiatique*. M. Bertrand a rendu avec bonheur et avec éclat le charme oriental, et s'il nous avertit qu'il a dû supprimer beaucoup d'épithètes, de figures, de paraphrases, il a su habilement conserver ce qu'il fallait pour garder une couleur originale, étrangère, asiatique; couleur qui fera chercher son livre par les gens de goût, par tous ceux que fatigue et repousse notre monotone et insipide littérature actuelle.

HISTOIRE MÉDICALE ET PHILOSOPHIQUE DE LA FEMME,

Par le docteur MENVILLE, *médecin du ministère des travaux publics, etc.* 3 *vol. in-8°*, 1845.

On sait combien les femmes sont sensibles aux charmes d'une belle poésie; l'on connaît même le tendre penchant qui les entraîne vers ces hommes aimés des Muses, que les politiques appellent des rêveurs. Souvent nous nous sommes demandé quel pouvait être le motif de cette prédilection sentimentale. Il nous semble que les troubadours modernes se sont montrés un peu moins galants que ne l'étaient jadis les trouvères du moyen âge. Par satire, fable ou comédie, la plupart ont outragé les femmes, après en avoir reçu peut-être un grand nombre de bienfaits. La race des poëtes est ingrate comme toutes les races

d'hommes. Pardonnons à Boileau d'avoir prodigué l'injure à un sexe qu'il a peu connu ; mais le bon La Fontaine, lui que la duchesse de Bouillon recueillit comme un enfant qu'il était, lui qui chanta pour Mme de la Sablière, pourquoi lit-on dans ses inimitables vers :

> Je n'avais qu'une femme, et j'étais malheureux ;
> Par quel forfait épouvantable
> Ai-je donc mérité que vous m'en donniez deux ?

Sans parler de Molière, Corneille a-t-il été moins cruel ? Dans son *Menteur,* il reproche vivement aux femmes la volubilité dont la nature leur a fait présent :

> Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
> Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
> C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver;
> Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
> Et la nature souffre extrême violence,
> Quand il en fait d'humeur à garder le silence.

Nous ne finirions pas si nous voulions énumérer toutes les épigrammes dont les femmes ont été l'objet de la part des poëtes. Pour un Chaulieu qui les adore, que de Juvénals !

Ces dames ont cependant trouvé, dans ces derniers temps, un champion digne d'elles, un preux chevalier prêt à rompre des lances pour soutenir leur incomparable mérite. Toutes les femmes, sans exception, sont autant de Dulcinées du Toboso pour ce nouveau don Quichotte. Qui n'a lu l'hymne si longue chantée par M. Legouvé ?

> Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
> Sont ces fleurs, ornements du jardin de la vie, etc.

Le cardinal de Bernis avait exprimé à peu près la même pensée : mais, en galant prélat, il lui avait donné une forme plus noble et plus délicate. Répondant aux calomnies dont les femmes ont été l'objet, il s'écrie :

> D'un sexe digne qu'on l'adore

N'exagérons pas les travers;
Sans lui l'homme serait encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Tout en voulant porter leurs fers,
Sont des fleurs qu'amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.

Mais ce sont surtout les philosophes qui se sont distingués par leurs justes appréciations du mérite des femmes. Quelles charmantes pages n'ont-elles pas inspirées à Jean-Jacques Rousseau! Le philosophe Bernier fait ainsi parler la célèbre Ninon : « Les hommes sérieux ne nous ont pas assez étudiées, et nous » avons été pour eux, comme pour nos amants, l'objet d'un » goût léger plutôt que d'une occupation véritable. »

Quand on parle des femmes, il est bien difficile que ne vienne pas se retracer dans l'esprit le nom d'un penseur qui leur a consacré tout un volume, d'un homme qui sut unir aux qualités de l'observateur celles de l'écrivain, de M. le vicomte de Ségur; bien difficile est aussi de ne pas se rappeler le mot de Dupaty : « Il y a de la femme dans tout ce qui plaît. » Oui, tout ce qui charme, enchante et transporte, doit avoir quelque affinité avec la femme, avec cette nature si délicate et si forte, si sensible et si calme à la fois. Un frais bouton de rose, humide le matin, n'est-ce pas l'image de la jeune fille? Et dans la fleur à peine épanouie, ne trouve-t-on pas la femme encore jeune, avec sa fraîcheur et sa grâce, avec tout ce qui séduit les yeux, attire et entraîne les cœurs?

La science, la médecine en particulier, devait consacrer à la compagne de l'homme, et son esprit d'observation, et son infatigable persévérance. Vers la fin du XVIII[e] siècle, un médecin philosophe vouait une grande partie de son temps à l'étude de la femme. Ce médecin, ami du célèbre Bordeu, n'était autre que Roussel, dont le caractère et les talents avaient beaucoup de rapport avec l'humeur et le génie de La Fontaine. « Je ne doute » pas, dit Alibert (1), qu'il n'eût recommencé ce grand homme, » s'il se fût livré aux mêmes études que lui. Il avait sa grâce,

(1) Éloge de Roussel.

» sa bonhomie, sa paresse, sa galanterie, son ingénuité et ses » distractions. » A ce portrait on doit ajouter que Roussel était également insensible à la fortune et à la renommée. Celle-ci pourtant ne lui fit pas défaut ; et s'il acquit une célébrité bien méritée, ce fut surtout grâce à ce livre intéressant qu'il publia sous le titre de *Système physique et moral de la femme* (1). Dans cet ouvrage, qui eut un succès aussi prompt que brillant, le docteur Roussel se livre à l'étude de la constitution des femmes ; il sonde leurs passions, apprécie leurs habitudes, décrit leurs mœurs. Plein de recherches savantes, de fins aperçus, écrit avec élégance et chaleur, ce livre n'atteint pourtant pas le but que l'auteur devait se proposer. Sans doute, il fallait porter ses investigations sur l'organisme matériel et sur les phénomènes moraux que présentent les femmes ; mais, à côté de ces doctes observations, ne fallait-il pas trouver une place pour l'hygiène, ne fallait-il pas envisager cet intéressant sujet au point de vue du médecin? C'est là ce qu'a fait le docteur Menville. Roussel était seulement un homme de cabinet ; sa sensibilité extrême l'avait empêché de se livrer à la pratique de son art. Le docteur Menville a non-seulement beaucoup étudié dans les livres, beaucoup médité dans la solitude, mais encore beaucoup pratiqué ce qu'il enseigne. Avant de se présenter devant le public, il a voulu lire dans le grand livre de la nature ; il a compris le désavantage qu'il aurait à se produire, après Roussel, dans la carrière explorée déjà par ce célèbre devancier, s'il n'apportait des faits nouveaux, de plus nombreuses recherches, en un mot, s'il ne faisait un ouvrage et plus complet et plus utile que le sien.

L'*Histoire médicale et philosophique de la femme* se divise en trois parties. Dans le premier volume, on trouve les modifications, les changements qui s'opèrent dans les femmes, soit au physique, soit au moral ; et cela, à toutes les époques de leur vie. Ainsi, ce n'est pas seulement pendant l'enfance et la puberté que la femme est pour le docteur Menville l'objet d'incessantes recherches. Elle l'est aussi durant le mariage, la

(1) Paris, 1775, 1783, in-12. Cet ouvrage a été souvent réimprimé ; l'édition la plus récente est celle de Paris, 1820, in-8°. En Allemagne, il a été traduit par Michaëlis.

grossesse, l'accouchement, l'allaitement, l'âge critique et la vieillesse. Ces matières, d'ailleurs, sont traitées avec un art parfait. L'auteur en a formé un tableau saisissant, dans lequel toutes les notions scientifiques empruntent au coloris du style un charme, un intérêt qui captivent même les gens du monde.

Présenter aux femmes un miroir fidèle de leurs vertus et de leurs défauts, de leurs avantages et de leurs infirmités; leur apprendre l'art difficile de conserver une santé précieuse; indiquer à ce sexe les moyens de la recouvrer, quand elle est déjà perdue; rechercher avec une infatigable persévérance quelle est l'influence du luxe, des mœurs et des passions sur la constitution des femmes, et des femmes sur les beaux-arts et la société en général, tel est l'objet du second volume; et nous devons ajouter qu'ici, comme ailleurs, le docteur Menville a voulu se montrer peintre d'abord, ensuite médecin.

Les hommes de science préfèreront sans doute aux deux premières parties de l'*Histoire médicale et philosophique de la femme*, le troisième et dernier volume. Là, en effet, se trouvent les causes de toutes les maladies auxquelles les femmes sont particulièrement sujettes; l'auteur en indique les symptômes, la marche, le traitement. C'est un véritable traité où l'érudition abonde. Nous sommes persuadé qu'à lui seul il attirerait au docteur Menville le suffrage éclairé de tous les gens de l'art.

Disons-le en terminant : l'œuvre considérable dont nous ne pouvons donner ici qu'une analyse succincte, s'adresse tout à la fois aux médecins, aux gens du monde et aux femmes; aux femmes surtout, qui voudront toutes se connaître, se mirer, pour ainsi dire, dans ce livre aussi intéressant qu'instructif, et dont le style élégant et facile charmera leur esprit. Après l'avoir lu, elles partageront peut-être notre avis, et diront que le docteur Menville a pu s'écrier, comme le Corrège :

Ed io anche son pittore (1)

HENRI JULIA.

(1) « Et moi aussi je suis peintre. »

SOUVENIRS ET PENSÉES.

PRÉLUDE.

L'homme roule si rapidement sur la pente glissante de la vie, que, s'il n'y faisait point des entailles avec la hache de son esprit pour se créer des points d'arrêt, il passerait comme l'oiseau dans l'air sans laisser de traces. Ces entailles, ces points d'arrêt, ce sont les souvenirs poétiques de la jeunesse.

Que de fois, dans mon imagination vagabonde, j'ai franchi l'espace en caressant les nues, me présentant à Dieu lui-même, qui, dans sa céleste robe de chambre à grandes queues de comètes et d'étoiles, paraissait me sourire majestueusement, surtout quand je lui avais fait grâce de mes vers! Que de fois j'ai fendu l'air, perché sur le dos large de l'aigle, pour découvrir les mystères de la création, et rapporter une étoile poétique à ma première maîtresse! Heureux temps de rêves et de folies!

L'amour, c'est la première vertu sociale. On peut être vertueux d'après le sens littéral de la théologie, tout en s'isolant du monde et des humains, c'est-à-dire tout en étant le plus grand égoïste possible. Mais pour la vertu de l'amour, il faut être deux.

L'homme ne se sent vivre qu'en aimant. — La vertu n'est puissante que par l'amour.

1234 4321

Amor et *Roma* sont des anagrammes mystiques. *Roma* veut dire puissance, en grec et en hébreu, de même que vertu, qui est dérivé de *virtu*, veut dire force.

La vertu et l'amour sont donc des synonymes. Ce sont les deux guides inséparables de la vie. Dès que l'un vous échappe, l'autre le suit violemment et vous laisse seul dans le désert du monde où l'on ne trouve plus rien que du sable, des chameaux et des cornacs.

I.

PENSÉES D'UN JEUNE POETE EMPRISONNÉ POUR AVOIR OSÉ VOYAGER EN ALLEMAGNE, SANS PASSEPORT, EN L'AN DE GRACE 1828.

L'homme d'esprit n'est homme d'esprit que parce qu'il avoue ses folies. L'imbécile n'est frappé de cet estampille que parce qu'il croit avoir de l'esprit. — Ils m'ont toujours pris pour fou parce que — parce que j'ai fait des folies. La belle raison! Ils croient donc avoir de l'esprit! Les sots! Ils m'ont cru dur et cruel, parce que je n'ai ni flatté, ni pleuré. Ils m'ont chassé ignominieusement comme un fils indigne d'eux; mais au lieu de pleurer, j'ai chanté. Pour le coup, ils m'ont cru plus fou que jamais.

Dieu créa le ciel et la terre. — C'est ainsi que mon maître me traduisit les paroles hébraïques de la Genèse. Et qu'a-t-il fait avant la création du monde? lui demandai-je. Pour toute réponse, il m'asséna deux coups de règle sur la tempe et me brisa une veine. Depuis, j'ai adressé cette question à bien des sages, et ils m'ont pris pour fou; de manière que j'ignore encore ce que Dieu fit avant d'avoir créé le monde.

J'appris encore à l'âge de cinq ans que Dieu avait créé le soleil un mercredi. Or, je n'ai jamais pu comprendre comment le lundi et le mardi avaient pu exister sans soleil. Cette question me valait, jadis, vingt-quatre heures de prison chez les rats, mes compagnons d'enfance. Depuis quelques jours cette question a de rechef surgi dans mon cerveau; je l'ai adressée à mon guichetier. Le voilà malheureux pour toute sa vie. Aussi, pourquoi Dieu ne créa-t-il le soleil le dimanche? Pauvre guichetier! je suis son seul prisonnier! Il n'ose bouger. Qui de nous deux est le prisonnier? Moi, je chante, lui, il me garde.

II.

PENSÉES D'UN POETE QUI VIENT DE RECOUVRER SA LIBERTÉ.

Enfin, me voilà libre, grâce à Mlle Nanna, fille du guichetier qui, ayant éprouvé pour mon chant des sentiments anonymes, engagea son père à faire des démarches pour moi auprès des chefs de la police.

Il le fit de bonne grâce, d'autant plus qu'étant son seul prisonnier, avec ma liberté, il regagna la sienne.

Pauvre Nanna ! Non-seulement elle est laide, mais encore elle est vertueuse! Que l'homme est méchant. Elle m'a fait du bien, je lui rends du mal... Et maintenant que je lui ai décoché ce trait, je l'en aime davantage. Un trait de malice ressemble au dard de l'abeille. Il désarme celui qui l'a lancé.

Et ce pauvre Hans, mon gardien, qui me reprochait toujours de ne pas chanter en mesure, et qui joue de la flûte pour charmer les ennuis de ses prisonniers. S'il avait su que je n'étais pas fort sur la *mesure*, il ne m'aurait pas affranchi. — Quoi! de la mesure, dans le sentiment, voilà une chose que je ne comprendrai jamais. Qu'on mette des barres et des crochets à des arrangements froids et sans âme pour l'amusement de quatre imbéciles représentés par un violon, une flûte, une basse et une trompette, soit. Mais mesurer le sentiment! dire à l'homme fortement inspiré par une passion ; Vous chanterez cela pendant une seconde et ceci pendant trois; c'est vendre un vers d'après sa longueur ou une belle femme d'après son poids. — Un musicien est une machine à quatre ou à trois temps. Si par exception il a de l'esprit, s'il est homme enfin, ce n'est pas *parce que* mais *quoique*. Ah! mon Dieu! j'avais oublié que je suis libre.

Libre? l'homme l'est-il jamais? Le premier pas qu'on fait en sortant de la prison vous conduit déjà vers de nouvelles chaînes.

L'homme a l'habitude de dire j'ai vécu un jour. Il ne sait pas que tous les jours il en meurt un. L'action de vivre ou de mourir est absolument identique, il renaît à une nouvelle vie. Souvent sa vie ne commence qu'au moment de sa mort, comme celle de la pensée et du génie.

Le grain qui pourrit pourrait dire aussi : — Je meurs ! — C'est le commencement de sa vie.

La vie est donc immortelle comme la mort.

III.

PENSÉES D'UN POETE QUI AIME UNE FEMME LAIDE.

Tu me demandes, Nanna, si j'ai déjà aimé. — Je n'ai fait que cela toute ma vie. Je n'ai senti la vie que dans le moment où j'ai aimé pour la première fois. Le premier amour a été pour moi le jour de ma naissance. — Tu me demandes encore si je t'aime ? — Veux-tu que je prenne le ciel à témoin. — Il change à tous moments. Vois-tu ! je crois que ni les hommes ni les femmes n'ont pu encore être sincères dans l'amour. Les hommes, loin d'aimer l'amour des femmes, aiment tout au plus les femmes... ou leur dot... les femmes aiment pour avoir un mari... ou la liberté; ce qui, pour elles, est absolument la même chose.

Nanna, jamais je ne t'épouserai, car je t'aime. — L'amour n'est plus un ange aux ailes diaprées qui, s'élevant jusqu'aux étoiles, se cache pudiquement dans de blanches nuées, pour n'être pas découvert de l'aurore curieuse qui le cherche de ses grands yeux de feu. La société lui a coupé les ailes. De papillon, il est devenu chenille. L'amour ne vole plus, ne marche plus, ne folâtre plus, ne rêve, ne pense plus. — Il se marie. — Ah ! Nanna, de grâce, pas de ces questions. Est-ce qu'un homme aime éternellement ? Il n'y a qu'un fat pour le dire, et une précieuse pour le croire. — Vois-tu, mon œil est humide et clair. Je vois ton sourire angélique qui embellit tes traits. C'est ton âme céleste qui s'égare par instants sur tes lèvres. Mon oreille est frappée du son de ta voix argentine et vibrante qui me cause un frémissement voluptueux. Eh bien ! demain peut-être, cet œil sera terni et ne pourra plus voir ton sourire ; demain, peut-être, j'aurai perdu l'ouïe et je n'entendrai plus tes douces paroles. — Eh bien ! me dis-tu ? — Eh bien ! demain peut-être, je ne t'aimerai plus. L'homme ne peut jamais dire, je verrai, j'entendrai, j'aimerai éternellement. Ne pleure pas, Nanna,

quand je ne t'aimerai plus, je te le dirai un quart d'heure d'avance.

Vois-tu, tu es la femme la plus heureuse du monde. Tu es laide, tu aimes, et tu es aimée. C'est la dernière limite du bonheur. Si tu étais belle, tu n'aurais qu'à y perdre. Laide, tu n'as qu'à gagner, car plus on te voit, plus on t'aime. La lumière n'est belle que parce qu'elle contraste avec l'ombre. Ton âme c'est la lumière radieuse de beauté qui éclaire l'ombre de ton corps. Tu es digne d'être aimée par le poëte. Le poëte chante les belles femmes, mais il n'aime véritablement que les laides, d'où il tire ses pensées étincelantes, comme le mineur tire le diamant des sombres entrailles de la terre. Le poëte est semblable à Dieu, il aime ce qu'il a créé lui-même. Les belles femmes sont toutes faites, et bonnes tout au plus pour les imbéciles; les laides ont besoin d'être *recréées* par la main magique du poëte. Elles lui appartiennent et par droit de naissance et par droit de conquête! — Nanna, bénis Dieu qui t'a fait laide et le poëte qui t'a aimée.

IV.

PENSÉES D'UN POETE FUGITIF.

Quand l'homme est séparé subitement de tout ce qu'il aime, l'âme se replie, en bondissant sur elle-même, comme une corde tendue qu'on a coupée par le milieu.— Chaque illusion détruite fait une blessure à l'âme, qui se cicatrise avec le temps. — Les cicatrices de l'âme, ce sont ces souvenirs. Elle s'en saisit comme d'un bâton de pèlerin, et s'appuie dessus pour faire le voyage à travers la vie.

Le poëte ressemble au buisson ardent du mont Horeb. Même en ne voyant plus le buisson, les rayons lumineux qui en jaillissent en gerbes vous éclairent et souvent vous éblouissent.

Le poëte n'est jamais abandonné, n'est jamais seul. La douleur se métamorphose en joie dans sa pensée et sous sa plume.

Le poëte n'a point d'hommes pour amis. Pour eux il est un instrument dont ils tirent des sons mélodieux, mais tout à coup

l'ami imprudent, afin de le soulever, le saisit par les cordes. Les cordes se brisent sous sa main, l'instrument tombe, et c'en est fait à tout jamais de l'harmonie!

Hommes, je vous en prie, laissez le poëte seul. C'est un instrument dont vous ne savez point jouer. Si vous ne le brisez pas, vous le désaccordez du moins.

Le poëte n'a pour amis que les rossignols, le soleil et les champs. S'il n'y avait point d'autres hommes, la femme serait l'amie du poëte.

V.

PENSÉES D'UN POETE ÉGARÉ QUI N'A PAS UN SOU DANS SA POCHE.

L'humanité est comme un grand tableau fait par la main d'un maître. On y voit tant de choses dont on ne peut pas se rendre compte, et qui n'y sont qu'indiquées par quelques traits hardis et improvisés.

Il se peut que l'homme n'ait point fait de progrès, mais l'humanité doit en faire tous les jours.

Ah! j'ai faim! Misérable existence! faut-il qu'un morceau de pain soit le seul pivot de tout ce qu'il y a de plus beau, de plus sacré dans l'homme! — la pensée!

Ah! quelle vilaine créature que l'homme! Que ne suis-je un oiseau pour me nourrir de grains de chanvre! Que ne suis-je un chien pour faire la guerre aux rats!

Mais ils prennent l'oiseau pour le manger! Mais ils mettent le chien à la chaîne comme si c'était un homme.

Et si je volais un morceau de pain, ils me stygmatiseraient comme voleur. Et Nanna l'apprendrait par le journal, et aucune femme ne voudrait plus baiser mes larmes!

Malédiction sur vous, vautours, tigres d'hommes! si jamais je me relève de ma misère, je me vengerai de vous, êtres moqueurs et petits qui grouillez sur la terre comme les insectes dans la crinière d'un lion.

Se venger d'un insecte, d'un ciron, d'une fourmi!... Non, je vous ferai du bien! c'est là la vengeance du poëte, je vous donnerai tout, même mon cœur.

ALEXANDRE WEILL.

DES PHILIPPINES

SOUS

LA DOMINATION ESPAGNOLE (1).

LUÇON.

Ces Chinois forment le dixième environ de la population de Manille et des endroits voisins; comme ils y arrivent toujours sans femmes, les métis chinois sont fort communs. La plupart d'entre eux sont catholiques; le changement de religion est pour eux une source d'avantages trop nombreux et trop marqués, pour que, matérialistes et calculateurs comme ils le sont, ils négligent de se faire administrer le baptême aussitôt qu'ils le peuvent; ils échappent ainsi à une foule de vexations : ils peuvent se marier, et quoique toujours en butte aux caprices et aux rigueurs de l'administration coloniale, leur position, par le seul fait de leur conversion réelle ou apparente, s'assure une stabilité qu'elle n'acquerrait jamais sans cela. Ce sont les travailleurs par excellence de Manille; pas un d'eux ne reste oisif : ils sont ce qu'ils peuvent, hommes de peine, ouvriers, chefs d'ouvriers, débitants, marchands, négociants. Ils forment une espèce de communauté dont les membres sont liés par une étroite solidarité; ils nomment eux-mêmes leurs autorités municipales ou magistrats de police; à bien des égards, leur posi-

(1) Voyez tome X, page 180.

tion, au milieu du reste de la population, rappelle celle des juifs dans nos villes du moyen âge, à cette grande différence près que les Chinois travaillent et produisent directement presque tous, tandis que les juifs n'ont jamais fait que trafiquer du travail d'autrui. Le gouvernement ne les voit pas avec plaisir, mais il sent que sans eux Manille aurait de la peine à se soutenir, et il ne les pressure que tout juste autant qu'il le peut faire, sans les chasser tout à fait. Il est à remarquer que tous ces Chinois quittent la terre étrangère, dès qu'ils ont acquis la richesse qu'ils ambitionnaient; ils abandonnent femmes et enfants, n'emportant avec eux que ce qu'ils peuvent dérober de leur trésor à la rapacité du fisc espagnol. Il est inutile de demander ce qu'ils font de la religion catholique, qu'ils n'avaient endossée que comme une espèce d'armure défensive; à les voir dans tous les détails de leur vie, on devine facilement que du jour où ils perdent de vue la côte espagnole, ils redeviennent aussi parfaits Chinois que s'ils n'avaient jamais quitté leur pays.

Les Espagnols ou Castillans (Castilla est le nom générique sous lequel les indigènes comprennent tous les blancs) se partagent en Espagnols venus d'Europe, et Espagnols nés dans la colonie, *hijos del pays*; ces derniers diffèrent peu, en général, des métis, et toute leur apparence physique donne un énergique démenti à la prétention qu'ils ont de descendre, sans mélange aucun, de familles anciennement établies dans le pays. Mais il y a entre les métis et eux une autre ressemblance qui n'est pas sans intérêt : leurs dispositions politiques sont à peu près semblables. Comme tous les emplois lucratifs par eux-mêmes, ou susceptibles de le devenir entre les mains d'hommes plus cupides que probes, sont à la nomination du gouvernement de la métropole, il en dispose tout naturellement en faveur de ses protégés, de ceux qu'il a intérêt à éloigner ou qu'il désire récompenser. Les enfants du pays, comme ils s'appellent, sont exclus de toute participation à ce riche gâteau que se partagent souvent des jeunes gens imberbes envoyés d'outre-mer. Quant aux métis, il n'est pas même question d'eux; bien osés sont ceux qui aspirent à la dignité de marguillier, bien honorés ceux qui tiennent le cordon de quelque saint dans une de ces fréquentes processions si agréables aux habitants de Manille. Cette conduite maladroite a pour inévitable résultat de mécontenter

la partie la plus riche, la plus influente, la moins ignorante de la population fixe; l'administration sent et sait fort bien qu'il y a parmi eux beaucoup de mécontents, qu'ils désirent du changement; elle les soupçonne, les tracasse, les vexe, et s'aliène de plus en plus par ses défiances et ses rigueurs des familles qu'il serait au moins important de rattacher à la domination présente; mais l'injustice engendre l'injustice. C'est dans l'ordre naturel des choses.

La population des provinces est presque exclusivement tagale (1). Cependant quelques tribus indépendantes, en dehors par conséquent des recensements, errent encore au milieu des forêts, des rochers et des précipices des régions les plus montagneuses et les plus inaccessibles de Luçon; on les désigne sous les noms de Tinguianes et d'Igorotes, Negritos ou Ætas. Les premiers occupent les montagnes orientales de l'île, dont ils cultivent les vallées abritées; leurs cheveux sont lisses; ils sont grands et assez bien faits, à peine vêtus, toujours armés. On assure qu'ils ont dans la province d'Ilocos des villages considérables où ils vivent en paix, mais dont leur défiance rend l'approche dangereuse. Ils s'occupent de labourage, de chasse et de pêche; leurs femmes fabriquent elles-mêmes des pièces de coton dont elles se couvrent. Quant aux Ætas, Negritos ou Igorotes, ce sont de véritables nègres à cheveux laineux, répandus par toute l'île, dont ils sont sans doute les plus anciens habitants; ils vivent nus, par tribus de quelques familles, sans apparence de gouvernement ni de religion, au milieu des plus épaisses forêts, sur le flanc des montagnes les plus escarpées. Habiles à manier l'arc et la flèche, seules armes qu'ils possèdent, ils vivent des produits de leur chasse, dont ils viennent quelquefois échanger le superflu dans les villages les plus rapprochés. Ils ont été nombreux autrefois, assez pour résister aux Indiens et ne leur céder le terrain que pied à pied; mais maintenant ils fuient sans combat les envahissements de la civilisa-

(1) Le nom de Tagal, Tagaloc, s'applique particulièrement aux habitants des provinces de Tondo, Bulacan, Bataan, Laguna, Tayabas, Batangas et Cavite. Mais il m'a semblé inutile de conserver cette distinction entre des hommes de même race, de mêmes mœurs, et dont le langage même est peu différent.

tion, à laquelle ils ne peuvent se plier, et devant laquelle ils finiront sans doute par disparaître complétement (1).

Quoi qu'il en soit, la présence de nègres dans l'intérieur d'une île dont tous les rivages étaient couverts d'une population cuivrée, lors de l'arrivée des Espagnols, prouve que ces nègres habitants antérieurs de l'île, ont été dépossédés et refoulés vers l'intérieur par un peuple venu du dehors. Le même fait se représente, dit-on, sur toutes les grandes îles de la Sonde, dont les côtes sont occupées par des Malais, et les montagnes de l'intérieur par des nègres sauvages. Les Tagals paraissent avoir la même origine que les Malais : c'est le même type physique; les deux langues ont beaucoup d'analogie. Si les Tagals ne sont que des Malais modifiés par des circonstances différentes où ils ont été placés depuis environ trois siècles, il est probable qu'ils ont conquis les Philippines vers l'époque où les Malais se rendaient maîtres de Java, Bornéo, Célèbes, Palawan, etc. Depuis quand étaient-ils établis à Luçon, quand les Espagnols sont venus les déposséder? Leurs mœurs différaient-elles déjà de celles des Malais, ou formaient-ils avec eux une même famille unie par les mêmes habitudes et les mêmes croyances? C'est peu probable, car le mahométisme était alors déjà répandu parmi les Malais des îles de la Sonde, et les Espagnols ne l'ont pas trouvé établi aux Philippines (2). Il y a là encore bien des mystères historiques et ethnographiques à éclaircir, et l'étude de cette race malaise, dans ses racines antiques comme dans les branches divergentes qu'elle a poussées depuis, me semble devoir être aussi importante que pleine d'intérêt.

La population de l'intérieur, du nord et de l'est de Luçon,

(1) Il existe encore dans le nord de Luçon quelques tribus indépendantes provenant du mélange des descendants de pirates chinois, de Japonais naufragés, d'Indiens réfugiés dans les lieux sauvages pour échapper au tribut ou au recrutement; mais comme elles ne forment point une race distincte, et que le nombre en est petit, j'ai cru ne pas devoir en faire mention dans le texte.

(2) Les Indiens paraissaient adorer le soleil, et priaient Dieu en levant les mains vers le ciel. Ils semblaient très-disposés à embrasser le christianisme, et beaucoup se convertirent dès ce premier voyage des Espagnols. (*Le Voyage et navigation faict par les Espaignols ès îles Mollusques*, etc.)

n'a que bien peu de relations avec les Espagnols ; et vit tranquille sous l'autorité de ses curés et de ses gobernadorcillos. Ce sont des gens doux et peu querelleurs (1); ils sont joueurs comme les Malais, et trop souvent le jeu devient pour eux l'objet d'une passion effrénée (2); de là, et quelquefois de jalousies d'amour, dérivent toutes leurs querelles, que l'on parvient à apaiser avec de la prudence. Ils sont généralement et naturellement paresseux, mais cette disposition n'est pas invincible chez eux comme elle l'est chez les nègres. Livrés à eux-mêmes, ils ne travaillent que quand ils y sont forcés par le besoin ; dès qu'ils ont gagné quelque argent, ils le dépensent rapidement, et vivent de presque rien jusqu'à ce qu'ils aient pu en acquérir de nouveau. Ils se nourrissent de riz, ils y ajoutent un peu de poisson, quelques crustacés ou coquillages qu'ils pêchent dans la mer ou les rivières voisines. Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, quelquefois du vin de coco ; ils s'enivrent bien rarement. L'usage du tabac est général ; hommes, femmes et enfants le fument, soit en cigares, soit en cigarettes. Le vêtement des hommes se compose d'un pantalon, sur lequel retombe une chemise; ils sont coiffés d'un chapeau de paille ou d'un *salaco*. Les femmes sont nu-tête, et laissent souvent flotter leur épaisse et belle chevelure noire; elles sont vêtues d'une jupe qu'elles serrent autour de leurs reins avec un pagne ; leurs seins sont couverts, sans être cachés, par une chemisette transparente qui ne descend pas tout à fait jusqu'à la jupe. Avec des besoins aussi restreints, le moindre travail leur suffit, d'autant plus

(1) Ces peuples ne m'ont paru inférieurs en rien à ceux d'Europe... J'ai parcouru leurs villages, je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils imputent aux Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. (*Lapeyr.*, t. II, 347.)

(2) A Manille et dans les environs, à Cavite, on ne voit presque pas d'Indien qui n'ait son coq dont il s'occupe plus que de femme et d'enfants ; il n'a qu'un passe-temps, c'est de faire battre son coq ; le dimanche il y a de grands combats où s'engagent quelquefois des paris très-considérables. Cette manière de jouer est peu en usage dans les provinces éloignées de la capitale. Les Espagnols ont trouvé ces combats de coqs en usage dès leur arrivée (1521).

qu'ils fabriquent eux-mêmes et sans trop de peine la plus grande partie de leur simple mobilier avec les matériaux que la bienfaisante nature leur offre de toute part.

Tous les pouvoirs sont concentrés entre les mains du capitaine général, qui est remplacé, en cas de mort ou de maladie, par le *secundo cabo,* officier général particulièrement chargé de l'armée coloniale. Le conseil de la *real audiencia,* que le capitaine général doit consulter dans certains cas, sans être cependant assujetti à suivre son avis, est composé d'un président et de quatre *oidores,* tribunal suprême qui juge en dernier ressort toutes les contestations. Le fiscal du roi et le fiscal criminel remplissent auprès de la *audiencia* les fonctions de procureur général, l'un au civil, l'autre en matière criminelle. Outre ce grand conseil, le gouverneur est assisté, dans les cas ordinaires, par un avocat qui a le titre d'*assesseur.* Enfin, dans les circonstances extraordinaires, le capitaine général peut convoquer la *junta real,* composée de la *audiencia,* des chefs militaires, de l'archevêque, de l'intendant et de l'agent comptable général.

Chaque province est gouvernée par un alcade, qui administre, qui juge et qui a le commandement des troupes; il ne doit compte qu'au capitaine général de l'exercice de ses fonctions. Ces alcades ne reçoivent du gouvernement que 30 piastres par mois; ils ont, en outre, une remise de 3 p. c. sur les impôts, et un droit de signature. Mais ce qui rend ces fonctions si avantageuses, ce qui les fait rechercher avec tant d'ardeur, c'est l'exorbitant privilége usurpé par eux d'accaparer le commerce de leurs provinces avec Manille; toutes les exportations et importations de la province se font par leur entremise. Quelle source assurée de richesses pour eux, quelle calamité pour les provinces dont l'administration leur est confiée! Ils ont sous leurs ordres les gobernadorcillos, ou chefs municipaux des bourgades et des villages. Ce sont eux qui les choisissent dans toutes les provinces autres que Tondo, Bulacan, Pampanga, Bataan, Zambales, Na-Ecija, Laguna, Batangas et Cavite. Dans ces neuf provinces, où les fonctions de gobernadorcillos ont plus d'importance, à cause de leur proximité de la capitale, c'est le capitaine général lui-même qui les désigne sur une liste composée de quinze noms; trois candidats proposés par le gobernadorcillo sortant, et les douze plus anciens chefs de baran-

gaï. Leur juridiction s'étend à toutes les affaires de police e même aux affaires civiles qui n'excèdent pas une certaine somme; ils ont sous leurs ordres un lieutenant et des alguazils de justice; ils sont assistés par les *cabezas* ou chefs de *barangaï;* chaque barangaï se compose de cent à cent cinquante personnes, unies soit par des liens de parenté éloignée, soit par des motifs de convenance, soit par le voisinage. Ordinairement chaque barangaï élit son chef, dont les fonctions sont quelquefois rendues héréditaires par l'alcade; ils sont juges de paix de leur petite tribu; ce sont eux qui répartissent l'impôt entre les familles, et qui le perçoivent; ils forment autour du gobernadorcillo une espèce de conseil municipal; c'est presque toujours dans leur sein qu'on le choisit. Enfin ils sont exempts d'impôts, de corvées, et jouissent de plusieurs autres priviléges. Ainsi s'est perpétuée cette distinction des *banan* et des *caliane*, que les Espagnols trouvèrent établie parmi les Indiens; l'élection n'est que fictive; les banan ou anciens nobles sont tous cabezas; ils continuent de peser sur ces malheureux caliane, qu'ils imposent au moins à un tiers en sus, quelquefois au double de ce qui est dû et versé au gouvernement.

Le gobernadorcillo porte, comme insigne de sa magistrature, une veste par-dessus sa chemise, et une canne à pomme dorée. Il doit assistance au curé dans tout ce qui est relatif au culte et à l'observation des préceptes religieux (1). Comme ce sont des indigènes qui remplissent ces fonctions, et que la plupart des curés sont Espagnols, c'est réellement le curé, bien plus que le magistrat laïque, qui est chef de la commune ou de la paroisse.

La puissance religieuse est exercée par l'archevêque et par les trois évêques de Na-Segovia au nord, de Cacoas à l'est, et de Zébu, dont le diocèse comprend toutes les îles au sud de Luçon, à l'exception de Mindoro. Ces quatre évêchés sont partagés en quatre cent quatre-vingt-dix-neuf paroisses, dont deux cent quatre-vingt-dix-neuf sont confiées à des religieux espagnols, et les deux cents moins importantes à des prêtres séculiers,

(1) Chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes à la porte de l'église, par l'ordre du curé. (*Voyage de Lapeyrouse*, t. II, p. 348.)

tous indigènes. Les religieux appartiennent aux quatre ordres des Augustins, des Dominicains, des Franciscains et des Récollets; ils ont de nombreux couvents et de vastes propriétés. Ils occupent les cases les plus riches; ils y vivent en seigneurs, dans l'abondance et le plaisir, quand ce n'est pas dans la débauche.

J'en connais un qui habite un Beaterio, où son prédécesseur faisait élever douze ou quinze filles qui lui étaient nées dans l'exercice de ses fonctions; le curé actuel en a fait ses femmes; elles sont gardées comme dans un harem, ce qui ne l'empêche pas de leur faire des infidélités. Les filles qui leur plaisent ne se marient pas sans leur avoir appartenu. Quand ils les veulent avoir pendant quinze ou vingt jours, ils les font venir pour travailler à un vêtement de la sainte Vierge ou de la patronne de l'endroit.

Un autre se fait un revenu de 4 à 5,000 piastres (1) avec une racine recueillie dans un torrent; on a trouvé à ce morceau de bois une ressemblance frappante avec la Vierge; on lui a élevé une chapelle qui est très-riche maintenant, et on l'appelle la Vierge miraculeuse. Ce sont *au demeurant les meilleurs fils du monde;* ils sont gais, prévenants, hospitaliers; on boit chez eux les meilleurs vins d'Espagne; leur table est bien servie, leurs chevaux sont fringants; en un mot, ils ont tout le luxe qu'il est possible d'avoir dans un pays demi-sauvage. Les voyageurs européens ne connaissent pas d'autres hôtelleries que les presbytères. Mais au fait, ils ne rendent aucun service à la colonie. Loin d'aspirer au progrès, ils ne font que l'entraver dans toutes les directions. Ici plus qu'ailleurs, la religion catholique a négligé l'esprit pour la lettre; elle s'est perdue en s'exagérant la valeur de pratiques extérieures qui n'ont et ne peuvent avoir aucune efficacité, puisqu'elles n'ont point de signification quand on les sépare du fond, dont elles ne sont que la traduction. On ne peut pas espérer que ce clergé arrache jamais la population, que seul il dirige, à la grossière idolâtrie dans laquelle il l'a lui-même plongée, idolâtrie qui le fait vivre et qu'il ne saurait d'ailleurs comment remplacer.

(1) Tous les évêques, chanoines et curés sont salariés par le gouvernement, mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs appointements. (*Voyage de Lapeyrouse*, t. II, p. 351.)

Quel progrès attendre d'une société, quand, chez elle, l'inspiration religieuse est nulle, ou, ce qui revient au même, quand elle est tellement détournée de l'unique objet de toute religion, qu'elle l'a complétement perdu de vue! L'instruction publique, qui est une dépendance naturelle du pouvoir spirituel, est entièrement abandonnée au clergé espagnol. Elle se borne à des études classiques très-imparfaites, aux premiers éléments du calcul, à l'histoire sainte, à la scolastique, à la théologie et au droit catholiques. L'accès de la science et de la littérature modernes est fermé aux prêtres espagnols; science et littérature ne sont pas filles du catholicisme; elles sont filles d'hérétiques, d'impies, d'athées, comme on dit; elles sont au moins inutiles au salut, si elles ne lui sont pas nuisibles. Quant à la philosophie, c'est œuvre diabolique, et mieux vaudrait se jeter à la mer une pierre au cou que de fourrer seulement le bout de son nez dans un de ces livres damnés.

Cet état de choses, au reste, est parfaitement conforme aux vues du gouvernement, qui se donnerait bien de garde d'y apporter le moindre changement. Si ces hommes pouvaient, en se cramponnant au présent, l'empêcher de devenir passé, sans doute ils le feraient; et je n'oserais pas affirmer que, dans leur aveuglement, ils n'aient pas cette espérance impie. Au lieu de suivre le courant rapide du fleuve et de le devancer afin de pouvoir gouverner leur navire, ils s'épuisent en efforts vains pour résister au flot qui les pousse; au lieu de le dominer comme ils se le figurent follement, ils sont dominés par lui, et tôt ou tard ils iront se briser contre un des écueils dont leur route est semée.

Il faut ajouter, pour être juste, que l'on met presque autant de soin à propager l'instruction primaire, qu'à empêcher toutes les études qui pourraient mettre les esprits en communication avec l'Europe. Comme les rares petits livres que le clergé fait imprimer en tagal ne présentent aucun danger pour lui, la plupart des enfants apprennent à lire et à écrire cette langue.

Les nombre des indigènes admis aux ordres est assez considérable; sur quatre cent quatre-vingt-dix-neuf paroisses, il y en avait deux cents desservies par des prêtres tagals (1). Il est

(1) Presque toutes les cures sont aujourd'hui desservies par des

vrai qu'on ne leur confie que les postes les moins importants, les moins lucratifs surtout. Ils sont malgré cela une cause d'inquiétude pour le gouvernement, qui les révoque maintenant sous le moindre prétexte, et qui a créé tout récemment des obstacles plus grands à leur admission dans les ordres. Cette mesure réactionnaire les a naturellement mécontentés; ils avaient déjà assez à souffrir des hauteurs des moines, qui affectent de les traiter en tout comme d'humbles vassaux; on se les aliène de toutes façons, et s'ils viennent un jour à se lier avec cette autre classe de mécontents dont j'ai parlé plus haut, il est probable que l'émancipation de la colonie, ou son recours à une domination plus intelligente et plus humaine, ne se fera pas longtemps attendre. Au reste, ce n'est pas seulement dans les campagnes que les moines règnent en maîtres. Dans la capitale, bien que leur puissance décroisse sensiblement, dans la capitale même, leur influence est encore grande, et je n'en veux d'autre exemple que cette cérémonie qui se répète chaque année et où l'archevêque foule aux pieds, en présence du capitaine général, les drapeaux que lui présentent les régiments.

Les revenus de la colonie, qui n'atteignaient pas un million de piastres il y a soixante ans (1), dépassent aujourd'hui la somme de 3 millions. L'impôt foncier n'existe pas dans la colonie; le seul impôt direct est celui de la capitation, qui est de 12 réaux environ par tribu de cinq individus, et dont le produit a été de 331,813 piastres en 1833. Les cabezas perçoivent, en même temps que la capitation, l'impôt du culte qui s'élève à 4 réaux par tribu, et dont le produit forme les appointements fixes des curés et desservants, appointements de peu d'importance en comparaison du casuel très-considérable dans certaines paroisses.

Parmi les impôts indirects établis dans l'île, celui sur le tabac s'élève, seul, à près de 2 millions et demi de piastres; en 1833, il était déjà de 1,731,374 piastres;

prêtres indiens, qui, intérieurement, conservent ordinairement la même haine qui couve dans le cœur de leurs compatriotes. (*Mémoire de Lapeyrouse, sur Manille,* tome Ier *du Voyage,* mars 1787.)

(1) *Lapeyrouse,* t. II, p. 348.

En 1839, de 2,042,286 (1).

L'exportation des cigares, qui avait considérablement diminué, à cause de la négligence que l'on apportait à leur fabrication, a repris plus d'activité depuis quelque temps; d'un autre côté, la consommation ultérieure augmente avec la population. Mais tantôt c'est le tabac qui manque, tantôt ce sont les ouvriers. Il n'y a dans l'île que trois manufactures de cigares, dont deux à Manille et une à Cavite; la grande manufacture où l'on fait tous les cigares de qualité supérieure, compte plus de sept mille ouvriers et ouvrières; l'autre, et celle de Cavite, où l'on fabrique exclusivement les cigares destinés à la consommation de l'île, ont chacune plus de deux mille ouvriers et ouvrières; les femmes font les cigares; la confection des cigarettes (2) est confiée aux hommes qui sont chargés, en outre, de tous les autres travaux de la manufacture.

L'administration des vins, liqueurs et alcools (y compris le vin de coco), etc., a produit :

	En 1835.	403,741 p.
	1836.	457,929
	1839.	392,205
Et celle des douanes en	1835. . . .	380,146 p.
	1837. . . .	305,609
	1839. . . .	308,545

Ces deux dernières branches de revenu décroissent plutôt qu'elles ne s'élèvent dans cette période de quatre années. Il faut ajouter à ces quatre branches principales du revenu public, l'impôt sur les jeux de coqs, ceux sur les Chinois, sur l'arek et le bétel, la taxe des lettres qui ne doit rapporter que peu d'ar-

(1) L'impôt est de 16 centièmes du prix de vente : l'achat du tabac, les frais de fabrication et de régie absorbent les 84 autres centièmes, si l'on ajoute foi aux comptes publiés chaque année par l'administration dans le *Guïa de los Forasteros*.

(2) Il est bon de noter, à propos de cigarettes, que le papier employé pour cette industrie vient de Chine. La grande consommation qu'il en faut faire ne leur a pas encore suggéré l'idée d'établir une papeterie, bien qu'il y ait dans l'île tous les matériaux dont on se sert pour la fabrication du papier.

gent dans un pays où les communications sont aussi rares ; le timbre, d'un faible produit aussi, à cause du peu de mouvement des affaires. La fabrication de la poudre est exclusivement confiée à une société qui paye son privilége par une redevance annuelle. Enfin, l'administration des mines figure pour mémoire, je pense, à la suite des administrations financières, puisque les belles mines dont j'ai parlé gisent inexploitées dans l'intérieur de l'île (1).

Telles sont, autant que j'ai pu voir et m'informer, les sources

(1) Recettes en 1839.

Capitation.	531,815 p.
Culte.	183,938
Tabacs.	2,042,286
Vins et liqueurs.	392,205
Douanes.	308,545
	3,478,789
Jeux de coqs, bétel, chinois, lettres, timbre, *supposé*.	170,000
	3,648,789 p.

Je trouve dans le *Voyage aux Philippines*, par Renouard de Sainte-Croix, voyage consciencieusement écrit, et qui m'a quelquefois été d'un grand secours, le tableau suivant des recettes et dépenses de la colonie pour l'année 1805 :

Recettes.		*Dépenses.*	
Capitation. . . .	573,000 p.	Gouvernement. . .	173,480 p.
Culte.	191,000	Archevêché, évêché.	38,100
Tabac.	600,000	Marine royale, arsenal.	156,024
Bétel.	40,000	Cavite.	6,800
Jeux de coqs. . .	60,000	Frais de culte. . .	347,200
Vins et liqueurs. .	200,000	Frais militaires. .	1,200,000
Douanes.	200,000	Samboangan. . .	20,000
Chinois.	42,000	Babuyanes. . . .	2,000
Timbre.	12,000	Marina sutil. . . .	60,000
Subvention annuelle du Mexique. . .	500,000	Génie.	50,000
		Pensions et retraites.	30,000
	2,418,000 p.		2,083,604 p.
11		16	

de revenu de la colonie ; il est hors de doute que ce revenu, tel quel, sagement administré, et intégralement employé au développement intellectuel des Indiens, à leur éducation professionnelle, à l'amélioration du pays, serait suffisant pour amener en peu d'années des changements remarquables. Malheureusement il n'en est pas ainsi ; les Philippines sont une colonie, c'est-à-dire un pays exploité au profit d'un autre, et le produit du travail des habitants va s'engloutir en Espagne au lieu de retourner aux contribuables pour s'appliquer à leur pays, ce qui serait juste autant que naturel. Le trésor de la métropole, sans cesse dans les embarras les plus pressants, tire, aussi souvent qu'il peut, des traites sur le capitaine général; sous peine de rappel, ce qui est une peine grave, quand il s'agit de perdre une place bien payée dans un pays où les places payées sont rares, le capitaine général est obligé d'y faire honneur, et pour cela de pressurer vigoureusement ses administrés; mais malgré sa bonne volonté, sa crainte et tous ses efforts, les demandes de la métropole dépassent souvent son crédit.

L'armée des Philippines est portée, par les documents officiels, à dix mille hommes; mais il me semble que ce chiffre est exagéré, à moins que l'on ne veuille y comprendre les corps irréguliers qu'on pourrait lever dans l'intérieur. Il y a une douzaine d'années, on avait envoyé à Manille deux régiments européens, destinés à contenir les indigènes en cas de besoin. L'indiscipline, les maladies, les excès de tout genre ont fait de tels ravages dans leurs rangs que l'on a renoncé à les entretenir ou plutôt à les renouveler par la voie du recrutement ; leurs misérables restes ont été incorporés et fondus dans les régiments indiens, qui ont formé, jusqu'en 1844, l'unique garnison de la colonie. L'émeute militaire du 21 janvier 1843, où un régiment, dirigé par un simple sous-officier, a failli s'emparer de Manille par surprise, a démontré que l'on avait tort de s'en rapporter entièrement à leur fidélité, à leur dévouement pour les oppresseurs, et l'on s'est hâté de demander à la métropole un régiment d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie. Les troupes indigènes permanentes, dont tous les officiers sont blancs, se composent de cinq régiments d'infanterie, de quatre escadrons de dragons, de huit compagnies d'artillerie dont deux à cheval, de deux sections de grenadiers de marine destinés à la

défense des côtes, et formant l'effectif combattant des chaloupes canonnières; les troupes, temporairement réunies sont divisées en six régiments de milice provinciale, dont l'effectif est enrôlé, mais assez mal discipliné; un seul de ces régiments est sous les armes, mais les autres pourraient être rapidement convoqués et réunis en cas de besoin. Enfin, on pourrait organiser en temps de guerre, dans les provinces de Tondo, Pampanga, Laguna et Cavite, huit compagnies d'artillerie, quatre compagnies de lanciers et quelques corps irréguliers de montagnards. Mais en la supposant même bien dévouée à la domination espagnole, toute cette armée réunie ne formerait pas un obstacle bien redoutable (1), à moins qu'on ne voulût achever par la guerre la conquête de l'intérieur de l'île. Autant l'occupation des principaux points du littoral serait facile, autant la guerre dans les montagnes serait meurtrière, longue et peut-être désastreuse pour des troupes étrangères. Un établissement solide dans l'intérieur du pays s'obtiendrait rapidement, je crois, par une politique bienfaisante et adroite, mais jamais par la violence.

Tout l'établissement maritime a été réuni dans la petite ville de Cavite, qui se trouve à trois lieues dans le sud-ouest de Manille, sur la pointe d'une petite presqu'île réunie à la terre par une étroite langue de sable. Malheureusement il y a trop peu d'eau entre la presqu'île et la côte pour que l'on puisse profiter de ce mouillage, qui serait très-beau s'il était plus profond. C'était autrefois une ville assez considérable; mais il n'y reste plus aujourd'hui que le gouverneur, le commandant de l'arsenal, les officiers de la garnison, un commissaire et les employés de la manufacture de tabac, qui occupe, à elle seule, presque toutes les filles de la ville et des environs. Tous les habitants sont métis ou Tagals et forment une population de quatre à cinq

(1) Si même il n'était pas cent fois plus vraisemblable que les milices refuseraient de marcher, surtout si on trouvait moyen de gagner quelques curés indiens, et de leur persuader que l'on est aussi bon catholique que les Espagnols. Enfin la conquête de Manille me paraît si facile et si certaine avec une supériorité de forces navales et cinq mille hommes de troupes de débarquement, que je préférerais cette expédition à celle de Formose, et je croirais pouvoir répondre absolument du succès. (*Mémoire de Lapeyrouse*, Voyage, t. I). Ces lignes sont d'une aussi parfaite vérité que si elles étaient écrites d'hier.

mille âmes, réparties dans la ville et dans le joli faubourg de San-Roque, dont les rues sont des allées sablées, bordées de haies fleuries, de cases en bambous, et ombragées par de grands arbres qui projettent au loin leurs branches vigoureuses. La ville et l'arsenal sont dans une décadence complète; les fortifications seules sont passablement entretenues. Au temps de Lapeyrouse on y trouvait « absolument les mêmes ateliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. » Il n'en est plus de même aujourd'hui : on se procurerait bien plus facilement les matériaux et les ouvriers nécessaires pour réparer un grand bâtiment à Manille qu'à Cavite, où tout manque, même le bois. Il est vrai que tant que le lit de la rivière ne sera pas nettoyé, tant que son entrée ne sera pas délivrée de cette barre qui l'obstrue; en un mot, tant que la rivière ne sera pas praticable pour des navires de toute grandeur, les bâtiments de guerre trouveront à Cavite l'énorme avantage d'être amarrés dans l'arsenal même, au lieu de se trouver, comme à Manille, à deux milles et demi ou trois milles du centre de leurs affaires.

En somme, l'arsenal de Cavite n'offre plus guère de ressources à un vaisseau, ni même à une frégate, surtout si l'on était pressé de repartir; son grand, son unique objet aujourd'hui, c'est l'entretien de la marine coloniale (marina sutil), qui se compose de

15	lanchas	40 h.	1	can. de	24	6	pierriers.
1	paylebot	40 »	1	»	8	8	»
27	faluas de 1re classe	29 »	1	»	8	6	»
2	Id. de 2e classe	25 »	1	»	6	6	»
6	barangayanes	25.				4	»
						4	espingoles.

Total 51 grandes embarcations, dont l'armement complet exigerait 1,623 hommes, 15 canons de 24, 28 de 8, 2 de 6,296 pierriers et 24 espingoles.

Sur ce nombre, il n'y en avait, en 1843, que 28 armées; elles étaient montées par 1,163 hommes.

Cette force est spécialement destinée à la défense des côtes toujours en butte aux insultes des Malais (Moros, comme disent les Espagnols), qui viennent de temps à autre, avec leurs légers praos, ravager et piller les villages; ils en enlèvent même les

habitants qu'ils vendent ou qu'ils réduisent en esclavage. Ce sont bien des hommes, bien des bateaux et bien des piastres employés dans un but fort légitime certainement, mais que l'on n'a jamais pu atteindre; car les Malais se rient de toute cette flotte équipée à grands frais, et n'en continuent pas moins leurs déprédations toujours impunies. Les gardes-côtes ne rencontrent que rarement les pirates, et ne peuvent réussir à les joindre quand ils les ont aperçus; toutes leurs embarcations sont lourdes à force d'être solidement construites; elles marchent assez bien à la voile, mais elles n'avancent que péniblement à l'aviron et sont difficiles à manœuvrer en calme; elles sont trop encombrées pour leur grandeur; elles sont armées par des Indiens souvent peu courageux, et commandées par de tout jeunes Espagnols, qui s'en rapportent complétement, m'a-t-on dit, à la routine du contre-maître placé sous leurs ordres.

Au lieu de cela, je pense que quatre petits bateaux à vapeur en fer, plats, de cinquante ou soixante chevaux, armés chacun de deux canons à pivots, de cinquante bons fusils, d'autant d'hommes déterminés et bien commandés, auraient bientôt purgé des côtes de Luçon et des îles soumises aux Espagnols des quelques poignées de brigands qui les infestent. Pour avoir toujours quatre de ces embarcations en activité, il en faudrait au moins six, afin de pouvoir les réparer et faire reposer leurs équipages. Il faudrait un bon mécanicien et des ateliers où l'on pourrait faire aux chaudières et aux machines toutes les réparations nécessaires à un bon entretien. Une fois ce matériel créé, la piraterie serait définitivement impossible, et les bateaux à vapeur rendraient encore à la colonie des services signalés.

Mais il s'écoulera bien des années encore avant que l'on ne pense sérieusement à l'exécution d'un pareil projet. Le gouvernement colonial relègue parmi les chimères et les utopies tout ce qui implique une idée de changement, de nouveauté. Les mauvaises habitudes, la crainte, la paresse, la malversation ont poussé de si profondes racines et se sont étendues si loin, qu'il me semble bien difficile, sinon impossible, de les arracher complétement. En supposant même un capitaine général jeune, actif, intelligent, probe, hardi, dévoué à sa patrie et à la colonie qu'il devrait régénérer, ses résolutions se trouveraient entravées par l'opposition du clergé espagnol, si puissant encore

sur l'esprit des indigènes, avec lequel il faudrait compter, auquel il faudrait acheter par des concessions immédiates et présentes la ruine future de sa domination trop exclusive. Il serait entravé par l'opposition de l'*audiencia*, toujours prête à soutenir les abus dont elle fait son profit, et sur laquelle, à vrai dire, le gouvernement métropolitain pourrait élever une autorité provisoirement dictatoriale; car c'est un dictateur honnête homme qu il faudrait aux Philippines, un dictateur honnête homme et sentant derrière lui l'appui d'un pouvoir fort, éclairé. C'est assez dire que la régénération de cette belle colonie ne sera pas prochaine. Quand la malheureuse Espagne aura-t-elle assez de loisir et de liberté d'esprit pour s'occuper sérieusement d'autre chose que de ses affaires intérieures?

Une loi très-sage, mais sans aucun effet, autorise chaque particulier à poursuivre devant le nouveau gouverneur son prédécesseur, qui ne peut quitter la colonie qu'un an après son remplacement. Depuis bien longtemps, personne, à ma connaissance, n'a eu recours à cette garantie, que rendent illusoire les entraves mises à cette poursuite, et la partialité intéressée du gouverneur entrant en fonctions.

Le capitaine général, que nous avons trouvé à Manille, a été remplacé en 1843; il a emporté dans sa retraite la haine et les malédictions de toutes les classes de la population. Il n'a su en ménager ni s'en attacher aucune. C'est un homme probe et intègre, mais opiniâtre et cruel; ses actes publics ne révèlent qu'une médiocre intelligence. Je ne doute pas qu'il ne soit arrivé avec d'excellentes intentions, peut-être même en se flattant de l'espoir secret qu'il pourrait jouer aux Philippines le rôle glorieux du général Tacon, le réformateur de Cuba et de la Havane. Ce serait, en effet, une noble et bien naturelle ambition que celle de donner à ce groupe d'îles, si négligées jusqu'à présent, la prospérité à laquelle sa nombreuse et belle population, sa richesse naturelle, sa magnifique position lui donnent le droit de prétendre. Mais la tâche est aussi difficile que belle, et il fallait, pour la remplir, plus de force et d'élévation que les événements n'en ont montré chez le général Oraa.

Pour atteindre ce grand résultat, il eût fallu réformer les administrations, faire cesser les scandaleux désordres, les profits illicites, exiger des fonctionnaires l'entier accomplissement de

leurs fonctions; il eût fallu animer et exercer l'armée, dont l'ignorance et l'inactivité étaient complètes; il eût fallu créer des voies de communication, et faire de larges trouées dans les provinces presque sauvages de l'intérieur; il eût fallu pourvoir à la sûreté des côtes et de la navigation interinsulaire; il eût fallu appeler dans l'île le commerce et l'industrie; il eût fallu, par-dessus tout, travailler à préparer la fusion des indigènes et des Européens, par les classes intermédiaires des créoles et des métis.

De tout cela, qu'a-t-on fait ou essayé? qu'a-t-on négligé? qu'a-t-on empêché? Peu s'en faut qu'à ces trois questions on ne puisse répondre, en toute vérité : — Rien, — tout, — bien des choses.

On a essayé de rétablir l'ordre dans les administrations, de mettre la probité en honneur parmi les fonctionnaires publics; mais ce serait singulièrement s'aventurer que de prétendre que l'on y a réussi. On a été jusqu'à incarcérer un des principaux employés des finances, prévenu de concussion, d'introduction frauduleuse d'opium; il était accusé par quelques-uns de ses subordonnés, pris en flagrant délit, qui déclarèrent n'avoir agi que par ses ordres. Le fait était patent et presque de notoriété publique. Au premier abord, on lui trouva des complices; mais une instruction sommaire fit voir que, de proche en proche, le crime devenait commun à bien d'autres, et s'étendait même à quelques personnes des plus haut placées. On fut donc obligé d'étouffer l'affaire et de le relâcher. Il est probable que, si l'on voulait sévèrement rechercher les crimes de cette nature, les deux tiers des employés des finances se trouveraient enveloppés dans la poursuite. Ce serait un immense scandale, qui achèverait de ruiner les Européens dans l'opinion des indigènes. Le seul remède, comme je l'ai dit, serait un sage gouverneur, muni du pouvoir de renvoyer en Espagne tous les employés contre lesquels il y aurait des préventions fondées.

On n'a pas su donner à la machine administrative l'impulsion et l'activité qui lui manquent : partout, les bureaux s'ouvrent tard, se ferment dans le milieu du jour, pour se rouvrir un instant, vers le soir.

L'armée a été rudement exercée; les soldats ont été assujettis à des manœuvres, comme, sans doute, ils n'en avaient jamais

fait; mais elle a été traitée avec défiance et rigueur : au lieu de lui inspirer les sentiments d'affection dont les chefs ont toujours besoin, on l'a aigrie autant qu'on l'a pu faire; la défiance des supérieurs a réagi, et excité la défiance des soldats. La marine a été complétement négligée. J'ai fait voir qu'avec la dépense affectée à celle que l'on entretient, on eût pu se procurer des moyens beaucoup plus efficaces de protéger les côtes et les détroits.

Les travaux publics se bornent à la réparation et à l'entretien des fortifications. Les voies de communication sont très-négligées (1). Les mines sont abandonnées. Loin de travailler à faire naître l'industrie, à développer le commerce, à favoriser des échanges, seuls capables de donner une valeur à tout le superflu de ce riche pays, on persécute sourdement tous les hommes auxquels leurs goûts ou leur position permettraient de tenter quelqne grande entreprise industrielle; on entrave toutes les transactions par des mesures gênantes, par des précautions mesquines, souvent aussi ridicules que funestes.

Enfin, au lieu de rien faire qui puisse contribuer à la fusion des diverses classes d'habitants, et, par suite, à l'union effective des Philippines avec l'Espagne, on s'y oppose autant que possible, même par des mesures réactionnaires, les plus dangereuses de toutes. J'ai dit qu'on révoquait les desservants indigènes, qu'on mettait des obstacles à leur ordination; on se préparait tout récemment à renvoyer en Europe tous les officiers mariés à des femmes du pays, sans même payer le passage de leurs familles. Par des mesures analogues, par d'autres moins importantes, et pour cela même moins utiles, mais tout aussi vexantes parce qu'elles atteignent les gens dans leur intérieur, soit dans leurs mœurs, soit dans leurs habitudes, soit dans leurs plaisirs, on s'aliène tout le monde sans exception. Par les massacres inutiles de Tayabas (novembre 1841), on a soulevé les Indiens et préparé l'échauffourée du 21 janvier 1843; par la fusillade en masse du mois suivant, on n'a pas épouvanté,

(1) Un particulier étranger n'a pu obtenir l'autorisation de faire réparer à ses frais un chemin qui passait devant sa propriété, et qui se trouvait dans le plus déplorable état. On ne pouvait s'y aventurer sans risquer de verser ou de briser sa voiture.

mais exaspéré les soldats, qui saisiront la première occasion offerte à leur vengeance, car les Indiens sont aussi vindicatifs qu'ils sont patients.

De tout ce qui précède, il résulte jusqu'à l'évidence que la domination espagnole aux Philippines est fortement ébranlée, et qu'un événement imprévu peut d'un jour à l'autre la renverser de fond en comble. Par qui seront-ils remplacés? Il est impossible que les Américains, les Anglais et les Français ne voient pas avec regret, et même avec quelque convoitise, ce beau pays entre des mains aussi inhabiles et aussi paresseuses. Les Anglais se sont déjà emparés de la ville de Manille pendant la guerre de 1760; ils conservent même quelques prétentions sur cette ville dont la rançon, fixée par une capitulation, ne leur a jamais été payée. Mais il leur serait aussi difficile qu'il y a quatre-vingts ans de se maintenir au milieu de cette population catholique, dont le fanatisme se réveillerait à la voix de quelques prêtres; ils ne pourraient qu'occuper quelques points du littoral, sans régner véritablement sur les Philippines. Les Américains, protestants comme les Anglais, verraient s'élever les mêmes obstacles contre leurs prétentions, s'ils en avaient de sérieuses. Restera donc, en cas d'expulsion des Espagnols, l'indépendance, ou le recours au protectorat de la France, et ces hypothèses sont toutes deux inadmissibles pour le moment présent; car l'heure de l'émancipation n'a pas sonné pour ces îles qui sont encore incapables de la conquérir sans quelque puissante assistance; d'ailleurs, leur population, encore trop peu avancée pour se développer spontanément, si elle était privée de toute impulsion étrangère, pourrait à peine résister aux incursions de ces terribles Malais qui ne cessent de ravager leurs côtes.

Quant à la France, il lui serait facile de se ménager dès à présent cette belle succession; les Français catholiques ne soulèvent pas parmi les indigènes les mêmes antipathies que les hérétiques. On pourrait se mettre en relation avec les métis de Manille, leur promettre une domination plus éclairée, des avantages qu'ils n'ont point sous le gouvernement actuel, tels que l'égalité civile, un droit égal à l'admission dans les emplois publics, etc. En flattant leur ambition et leur vanité, on se ferait parmi eux un grand nombre de partisans. Il serait plus facile

encore de se concilier le clergé indigène, auquel on pourrait distribuer des ornements d'église, de mauvais tableaux, des statues de saints, et faire espérer tous les bienfaits après lesquels ils soupirent depuis si longtemps en vain. Par le clergé, on serait maître de la population et d'une grande partie de l'armée. Dès que les circonstances sembleraient favorables, rien ne serait plus aisé que de déterminer un soulèvement dont l'issue ne saurait être douteuse.

Mais la France, momentanément détournée de sa voie, gênée dans tous ses mouvements, n'obtiendra jamais de son implacable et éternelle rivale l'autorisation de gérer à son profit cette magnifique colonie. Nous ne pourrions l'obtenir que de la guerre, dont ne veulent pas les financiers qui gouvernent la France.

Ainsi, faute de mieux, les Philippines resteront à l'Espagne jusqu'à nouvel ordre; jusqu'à nouvel ordre, elles languiront dans le déplorable état que j'ai essayé de décrire. Pour qu'il change, il faut que l'Espagne ou la France se relèvent de leur abattement. A l'Espagne, il faudra bien du temps encore; à la France, il ne faut qu'une alliance continentale solide qui lui permette de proclamer et de soutenir à coups de canon, s'il le faut, sa volonté sur les mers. Vienne le jour où, tranquille sur ses frontières, la France pourra concentrer momentanément sur l'Océan toutes ses impérissables ressources! De ce jour, l'Angleterre aura au moins une égale sur la mer, et nous verrons le monde entier s'ouvrir au libre et pacifique développement de toutes nos énergies comprimées.

***

PARIS NOUVEAU.

Il est incontestable que la ville de Paris est un petit État à part dans le royaume, comme l'Ile-de-France est une enclave au milieu de la carte générale. Cette ville a son gouvernement particulier, nous allions dire son roi et ses ministres. Ses revenus s'élèvent, on le sait bien, à la somme énorme de 60 millions; et, par conséquent, le trésor de la ville est aussi riche que celui du Portugal par exemple, et de tout autre petit royaume ayant des troupes et des ambassadeurs dans le cercle européen. L'histoire de la cité de Paris est une des plus curieuses et des plus importantes du monde; elle se rattache à l'histoire générale par des événements de la plus haute valeur, depuis saint Louis jusqu'à nos jours. Notre but n'est pas de toucher aujourd'hui à ce magnifique épisode historique. D'autres ont donné sur ce sujet d'importants travaux auxquels il serait bien difficile d'ajouter une page, une pierre ou un tableau. Au reste, à chacun son œuvre; dans le cercle des études historiques, la nôtre est ailleurs, et nous avons pour habitude de ne nous préoccuper sérieusement que de ce qui ressort de notre spécialité. Que chacun en fasse autant, et nous éviterons la confusion des langues dans cette Babel intellectuelle qui s'élève aujourd'hui, hélas! hélas! et dont l'écroulement arrivera dans un temps donné : mystérieux avenir au bout duquel, toutefois, on pressent une renaissance grande et sereine.

Avec 60 millions de revenus et une administration sage et éclairée, la ville de Paris peut des prodiges. Or, de nos jours, les prodiges s'opèrent graduellement, comme cela arrive à toute

époque rationnelle et calme. La révolution et l'empire n'eurent pas le loisir de se préoccuper beaucoup du vieux Paris; ils le laissèrent presque dans l'état où ils l'avaient reçu des mains de l'ancien régime. Je connais un bon vieux gentilhomme, vivant au fond de son manoir bien loin d'ici, et qui n'avait pas vu Paris depuis quarante-huit ou cinquante ans. Il le revit l'année dernière, mais avec des surprises, des ébahissements et des admirations mêlées de regets, dont l'expression avait quelque chose de si étrange, que beaucoup de gens ici prenaient cela pour de la folie. Le brave homme redemandait à tout moment la ville de Louis XV et de Louis XVI, la ville où il avait vécu jeune et galant; on lui montrait ce que nous avons, c'est-à-dire une magnifique cité presque toute neuve, d'une architecture régulière, sur un plan rectiligne, pourvue de toutes les précautions nécessaires à l'hygiène et au *comfort* de la vie; mais avec cela on lui montrait sa propre image, à lui, reflétée dans le miroir de 1844, sa propre personne en cheveux blancs, le dos un peu voûté, les jambes grêles et mal assurées; lui enfin doué d'expérience et riche de soixante et quinze ans. Il était inconsolable en effet, il se retrouvait vieux au milieu d'une cité rajeunie et dans toute la splendeur de la beauté. C'était à n'y pas tenir; aussi l'excellent gentilhomme n'y tint pas, et quinze jours après il relisait au fond de sa province et au fond de son château les mémoires historiques et les travaux architectoniques de Sauval, avocat au parlement, sur la belle grande ville de Paris.

Maître Sauval pourrait aujourd'hui reprendre la plume et refaire son livre, sans toutefois jeter au feu son premier ouvrage, où tout esprit rêveur s'aventurera toujours avec charme au milieu de la vieille ville, si incommode peut-être, mais si pittoresque.

Trente années de paix ont suffi pour opérer une étonnante transformation dans la physionomie générale (passez-nous le mot) de la ville de Paris; mais, pour être juste, il faut convenir que les travaux publics n'ont été poussés avec une vigueur et une intelligence dignes d'éloges que depuis dix ans. Pour apprécier ces travaux, il ne suffit pas de parcourir les rues, il faut jeter les yeux sur les plans du vieux Paris, tel qu'il était seulement au commencement du siècle. L'œil est effrayé, dans certains quartiers, de ce réseau inextricable de rues tortueuses,

étroites, coupées, repliées, serpentant les unes dans les autres, presque les unes sur les autres, comme des nœuds de couleuvres. Dans ces entassements de maisons, dans ces dédales de ruelles et de carrefours, il a fallu entrer le marteau à la main, un beau jour, et avec une résolution bien vigoureuse. C'est ce qui est avenu, non pas tout à coup, s'il vous plaît le fer à la main et l'air impérieux, mais peu à peu, jour par jour, avec toutes les légalités voulues, c'est-à-dire après des formalités, des soins, des précautions, des contrats passés, des expropriations obtenues, des enquêtes affichées, des concessions faites, des dédommagements acceptés, enfin après toutes ces abominables et justes choses de la légalité qui font traîner les affaires en long et en large, et avec de tels ennuis, qu'il y aurait de quoi impatienter un saint vingt fois par jour. Convevons donc que, si elle eût travaillé pour le ciel, l'administration de la ville n'aurait pas eu plus de courage et de vertu. Ce qui reste à faire encore dans les quartiers populeux est considérable sans doute; mais l'impulsion est donnée, et le marteau municipal ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Comme travaux d'ensemble, il n'est rien de plus complet et de plus grandiose que les développements donnés aux quais de la Seine sur une longueur de près de deux lieues; et ici il faut louer sans réserve. Qu'on ne vienne pas nous opposer l'encaissement trop restreint de la rivière sur plusieurs points, parce qu'il est bien prouvé qu'un cours d'eau contenu par de hautes et fortes digues a son écoulement bien plus rapide et, par conséquent, moins dangereux pour les habitations riveraines, que lorsque cette eau torrentielle peut impunément se répandre, tourbillonner et former des courants capricieux. Précipitez une rivière grossie en l'encaissant haut et serré, et ne craignez rien d'elle. Si elle déborde, vous n'aurez que les épanchements du canal extravasé, mais vous n'en aurez jamais le courant qui reste toujours au milieu et au fond. De la sûreté a l'agrément il n'y a qu'un pas, et les quais de Paris le prouvent aujourd'hui. Chaussée large et bien nivelée, trottoirs splendides, ombragés de tilleuls et d'ormeaux, éclairés par un cordon de feu, pavés de dalles et garnis d'un magnifique parapet en pierre dure et polie comme un marbre; voilà de bons travaux, car ils ont leur beauté, leur utilité et leur avenir.

Nous avons les mêmes éloges à donner aux améliorations opérées aux boulevards populeux; toutefois quelques réserves nous seront permises. Personne plus que nous n'apprécie les plantations sur les voies larges percées à travers la ville; mais sur les boulevards, et sur les plus beaux boulevards, notre pied a rencontré l'asphalte, c'est-à-dire, à nos yeux, la plus misérable manière de paver. Comment se fait-il que ce royal boulevard qui s'étend de la Madeleine à la Bastille ait été enduit de poix et comme déshonoré par cette matière glutineuse, noire à la pluie, nauséabonde au soleil, et qui est la cause fatale, l'unique cause du dépérissement des plantations? Un simple essai devait suffire pour démontrer l'inconvénient grave d'un pareil pavage. Quoi! vous voulez avoir des arbres frais, vigoureux, d'une belle venue, et vous couvrez le sol autour d'eux d'une croûte compacte, qui se ramollit et s'échauffe en été, qui ne permet pas au sol de s'imbiber d'une goutte d'eau par un temps de pluie! Vous n'ignorez pas cependant la puissance des influences atmosphériques sur les racines d'un arbre; vous savez tout aussi bien que nous que plus le sol peut absorber, et plus les agents vitaux de l'arbre seront nourris et fécondés. En pleine campagne, pourquoi cultivons-nous la terre aux pieds des plantations? Certes, ce n'est pas le petit cercle d'un mètre de diamètre laissé à la naissance du tronc qui suffira à l'arbre des boulevards comme nourriture et aspiration. Il faut impérieusement *décroûter* tout l'espace qui s'étend entre la chaussée et les maisons; il faut résolument chasser et bannir de la cité cet homicide asphalte, sans quoi vos pauvres plantations, comprimées sous la poix, arrêtées dans leur croissance, jaunies et *chauves* avant l'âge, dépériront une à une, au grand déplaisir du promeneur, et à votre grand regret à vous aussi, nous n'en doutons pas. Les dalles ne compriment pas comme l'asphalte; d'abord elles ne brûlent pas le sol, et puis il y a toujours entre elles assez d'interstices pour favoriser suffisamment les moyens aspiratoires et les agents nutritifs indispensables aux racines des plantations. Sauf cet inconvénient qui disparaîtra bientôt sans doute, l'idée des plantations sur les quais, les boulevards et les grands espaces qui servent de marchés aux fleurs, est des plus heureuses; elle prouve une intelligence parfaite de l'organisation matérielle, la meilleure pour une ville, au point de vue pittoresque

et même sanitaire. Supposez tous ces arbres plantés depuis un demi-siècle, et parvenus à un haut degré de vigueur et de luxe de végétation : de quels effets charmants ne seront pas ces rideaux de verdure, en plein soleil d'été, projetant leur ombre bienfaisante, et découpant leur silhouette sur les riches façades ou sur les fonds de l'air. Oui, une harmonie secrète existe entre l'arbre et l'édifice, comme elle existe entre le rocher et la forêt. Le rocher isolé est une pierre morte, sans signification, sans effet ; le rocher autour duquel se groupent quelques arbres est tout de suite et par lui-même un point charmant dans le paysage. Il en est donc de même, non-seulement d'un édifice, mais d'une simple petite maison ; et ces rapports intimes qui tiennent aux secrets de la nature et de l'art, les époques de civilisation exquise les ont toujours bien compris. Voyez les villes d'Italie où le goût florentin a toujours dominé ; quelques ravissants massifs de verdure viennent se grouper çà et là entre les monuments, les rues et les places publiques ! que de jardins, que de feuillage, que de fleurs ! et dans notre grand Paris lui-même, que de délicieux accidents de verdure autrefois, alors que les palais, les cloîtres, les abbayes, les hôtels, les maisons, les colléges, les églises même, enfin tout ce qui composait cet ensemble d'édifice si riche de variété, avec son jardin ou son parc, sa terrasse ou sa cour, sa promenade ou son préau. Que d'arbres, grand Dieu ! quelles jolies découpures ! quels charmants profils de maisons sur les fonds de verdure, et quels gracieux rameaux venant à leur tour ceindre le front sévère des édifices ! Par une belle soirée de mai, par exemple, quand tous ces massifs d'arbres étaient en fleurs, il devait y avoir sur la ville de suaves odeurs ; bien des brises parfumées devaient courir dans le vide d'une abbaye à un palais, d'une maisonnette à un petit hôtel, d'un couvent à un collége, et à des distances infinies. Voluptueuses émanations, étranges harmonies, qui peut-être avaient bien leur mystère.

Il faut savoir gré à l'administration de la ville d'avoir voulu nous rendre en agréments et en salubrité ce que les exigences des intérêts de l'époque nous avaient enlevé. La cité a perdu ses jardins et ses parcs ; les nobles hôtels aux frontons armoriés ont fait place à de grandes maisons d'un immense produit ; l'élégance du pittoresque s'est vue détrônée par l'utilité ; mais,

du moins, nous avons encore des arbres sur les grandes voies, et ces arbres deviendront peu à peu de beaux rideaux de verdure, des massifs d'ombre utiles à la santé publique et aux délices de nos jours d'été.

Arrivons à cette place de la Concorde dont la triple dénomination résume admirablement toute une période historique. Louis XV la créa et lui donna son nom; la révolution lui imposa le sien comme une terrible expiation du passé; la restauration vengea Louis XV, très-bénignement sans doute, par une simple restitution du nom primitif; puis la révolution de juillet est arrivée avec des prétentions d'arbitrage, avec un hola! tant soit peu ambitieux, en proclamant l'oubli et en inscrivant sur les murs: Place de la Concorde. Soit, nous ne demandons pas mieux; allons donc nous réconcilier autour du monolithe du roi Ramzès le Grand, et tâchons de nous entendre aux murmures pacifiques des deux belles fontaines de cette royale place. Là non plus nous ne manquerons pas de lumière pour éviter toute confusion.

A qui attribuer le plan nouveau sur lequel les travaux ont été exécutés? L'empire, la restauration et la révolution de juillet ont-ils des droits égaux à faire valoir? Admettons cela bien vite sur la place de la Concorde, et passons outre. Il est toujours incontestable que l'exécution des plans fait le plus grand honneur à l'administration départementale et au premier magistrat de la Seine en particulier. Il est impossible d'atteindre à un grandiose plus imposant. Le monolithe, placé au centre, a été amèrement critiqué et chaleureusement défendu. Le victorieux pharaon qui le fit tailler dans la haute Égypte était loin de se douter de l'avenir de cette pierre d'achoppement qui devait un jour (quatre mille ans après peut-être) se dresser sur une place de la Concorde. Donnerons-nous aussi notre opinion à ce sujet? Déposerons-nous aussi notre boule dans l'urne de la discussion? Pourquoi non? N'avons-nous pas notre droit de cité dans la république des arts? Eh bien! franchement, puisque la statue de Louis XV ou celle de la France ne s'élève pas sur le rond point de la place, le Louxor se dresse là à nos yeux avec majesté, et sert dignement de centre à l'harmonie générale. Tout vaste espace a besoin d'un point central, comme un axe est nécessaire aux rayons. Le monolithe est dans les proportions de la place;

il est assez élevé pour arrêter l'œil et servir de pivot à la circonférence de l'horizon; et ses proportions, comme surface, ne sont pas assez développées pour couper en deux les effets de perspective. A une certaine distance, ce n'est qu'une aiguille autour de laquelle l'air et la lumière peuvent jouer parfaitement; de près, c'est une colonne dont le fût s'élève en proportion des espaces environnants. Avons-nous blessé l'opinion de quelqu'un? nous en serions désolé; mais avant tout, comme en toute chose et en toute occasion, nous avons et nous aurons le courage de notre opinion.

Si du plan d'ensemble nous arrivons aux détails d'ornementation, nous aurons beaucoup à louer sans doute, et quelquefois à blâmer; ce qui n'empêchera nullement la place de la Concorde d'être la plus noble et la plus belle place de l'Europe et du monde par conséquent.

Huit villes de France sont là assises autour de l'immense surface octogone, comme de grandes vassales chez leur suzeraine, la ville de Paris. Parmi ces statues de proportions colossales, deux surtout attirent les regards et captivent l'imagination, Marseille et Lille, le midi et le nord : Lille, drapée et assise sur son rocher de place de guerre, une épée sur l'épaule et la main gauche fortement appuyée sur le bord de son siége de granit, la tête haute, l'œil animé et fier, toujours en éveil au moindre bruit d'une invasion, et gardant avec cela dans ses traits charmants une empreinte de sérénité rêveuse qui est le caractère distinctif d'une beauté du nord; Marseille, couronnée de pampres, assise sur une proue, appuyée sur un aviron et une branche d'olivier à la main; belle, mais de cette beauté éclatante, épanouie, d'un type antique, phocéenne et gallo-romaine à la fois; la bouche légèrement bombée, le nez droit, la chevelure abondante, les formes sveltes et vigoureuses, plus d'enthousiasme que de rêverie dans la pose et dans l'accent général de la physionomie. Ces deux statues sont dignes de leur couronne, et peuvent, sur tous les points, défier leurs rivales.

On a multiplié les fanaux sur cette grande place de la Concorde, et il le fallait bien. Seulement il nous semble que la distribution de la lumière se divise en trop de fractions. On est tombé par cela même dans l'inconvénient des petits réverbères à gaz, lanternes mesquines et peu en harmonie avec le gran-

diose général. Quant aux colonnes rostrales, posées circulairement, elles sont d'un bon effet et d'un bon style, bien que leur foyer lumineux manque de volume. Avec un éclairage plus éclatant, quarante-huit flammifères pareils auraient suffi pour jeter dans l'espace une clarté limpide et imposante; on aurait évité cette multitude de petits points brillants qui fatiguent les yeux. Dans les grands espaces, la lumière ne peut s'obtenir que par immersions venant de grands foyers, et jamais par des scintillements, seraient-ils multipliés à l'infini : un seul soleil donne le jour, des millions d'étoiles ne donnent que des clartés.

Avant de quitter cette royale place de la Concorde, il y aurait une longue pose à faire devant les deux grandes fontaines qui en sont la richesse principale; mais le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui, et nous ne ferons pas l'injure à l'administration de la Seine et à monsieur le préfet en particulier de passer légèrement devant deux monuments qui sont deux titres de gloire et qui leur donnent des droits légitimes à la reconnaissance de l'époque présente et de l'avenir.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

HISTOIRE

CONTEMPORAINE.

Voici tout un roman, tiré des archives de la police, qui a bien quelques rapports avec le comte de Monte-Christo. Si M. Alexandre Dumas avait feuilleté ces archives, on ne saurait trop reconnaître son admirable talent à dramatiser et à idéaliser une histoire vulgaire.

I.

En 1807, vivait à Paris un ouvrier cordonnier en chambre, du nom de François Picaud. Ce pauvre diable, jeune et assez joli garçon, était sur le point de se marier avec une fillette fraîche, accorte, agaçante et qui lui plaisait fort, comme plaît d'ailleurs aux gens du peuple la fiancée qu'ils se choisissent, c'est-à-dire uniquement entre toutes les femmes; car, pour les gens du peuple, il n'existe qu'une manière d'avoir une femme, c'est de l'épouser. Or, ce beau projet en tête et vêtu de ses habits de dimanche, François Picaud se rend chez un cafetier, son égal de rang et d'âge, mais plus riche que l'ouvrier, et connu par une jalousie extravagante de tout ce qui prospérait autour de lui.

Mathieu Loupian, né à Nîmes comme Picaud, avait à Paris un café-estaminet très-bien achalandé près de la place Sainte-Opportune. Il était déjà veuf, et avait deux enfants de sa défunte

femme; trois voisins habituels, tous du département du Gard, tous de la connaissance de Picaud, étaient avec lui.

— Qu'est-ce? dit le maître du lieu; eh! Picaud, comme te voilà *brave!* on dirait que tu vas danser *las treilhas* (les treilles, ballet populaire fort à la mode dans le Bas-Languedoc).

— Je fais mieux, mon Loupian, je me marie.

— Et qui as-tu choisi pour te planter des cornes? demande un des auditeurs nommé Allut.

— Non pas la seconde fille de ta belle-mère, car dans cette famille on a si peu d'adresse à les mettre, que les tiennes ont percé ton chapeau.

On se regarde; en effet, le feutre d'Allut a un accroc, et les rieurs passent du côté du *peyou* (savetier).

— Badinage à part, dit le cafetier, qui épouses-tu, Picaud? — La fille de Vigoroux. — Marguerite la riche? — Elle-même. — Mais elle a cent mille francs, s'écrie le cafetier consterné. — Je la payerai en amour et en bonheur. Or çà, messieurs, je vous invite à la messe qui se dira à Saint-Leu, et à la danse après le repas de noce qui aura lieu au *Bal champêtre,* dans *les Bosquets de Vénus,* rue aux Ours, chez M. Latignac, maître de danse, au cinquième, sur le derrière.

Les quatre amis peuvent à peine répondre quelques paroles insignifiantes, tant le bonheur de leur camarade les étourdit. — A quand la noce? demanda Loupian. — A mardi prochain. — A mardi? — Je compte sur vous. A revoir. Je vais à la mairie et de là chez monsieur le curé.

Il sort. On se regarde. — Est-il heureux, ce drôle! — Il est sorcier. — Une fille si belle, si riche! — A un *peyou!* — Et c'est mardi la noce! — Oui, dans trois jours. — Je gage, dit Loupian, de retarder la fête. — Comment feras-tu? — Oh! un badinage. — Quoi, encore? — Une plaisanterie excellente... Le commissaire va venir... je dirai que je soupçonne Picaud d'être un agent des Anglais; vous comprenez? Là-dessus on le mandera, on l'interrogera; il aura peur, et, pendant huit jours au moins, la noce prendra patience.

— Loupian, dit Allut, c'est un mauvais jeu. Tu ne connais pas Picaud... Il est capable, s'il découvre le tour, de s'en venger durement.

— Bah! bah! dirent les autres, il faut s'amuser en carnaval.

— Tant qu'il vous plaira ; mais je vous avertis que je ne suis pas du projet ; chacun son goût.

— Oh ! reprend le cafetier avec aigreur, je ne m'étonne pas que tu portes des cornes, tu es capon.

— Je suis honnête homme, tu es jaloux. Je vivrai tranquille, tu mourras malheureux. Bonne nuit.

Dès qu'il a tourné le talon, le trio s'encourage à ne pas abandonner une si plaisante idée, et Loupian, l'inventeur de la proposition, promet à ses deux amis de les faire rire *à ventre déboutonné*. Le même jour, deux heures après, le commissaire de police, devant lequel Loupian avait jasé, faisait son devoir de fonctionnaire vigilant. Des bavardages du cafetier, il compose un superbe rapport en style de commissaire, et expédie son travail à l'autorité supérieure. La note fatale est portée chez le duc de Rovigo ; elle coïncide avec des révélations qui se rattachent aux mouvements de la Vendée. Plus de doute, Picaud sert d'intermédiaire entre le midi et l'ouest. Ce ne peut-être qu'un personnage important ; son métier actuel cache un gentilhomme languedocien. Bref, dans la nuit du dimanche au lundi, le malheureux Picaud est enlevé de sa chambre avec tant de mystère, que nul ne l'a vu partir ; mais depuis ce jour sa trace est perdue complétement : ses parents, ses amis, ne peuvent obtenir sur son sort le moindre renseignement, et l'on cesse de s'occuper de lui.

Le temps s'écoule, 1814 arrive ; le gouvernement impérial tombe, et, du château de Fénestrelle, descend, vers le 15 avril, un homme voûté par la souffrance, vieilli par le désespoir encore plus que par le temps. En sept ans, on dirait qu'il a vécu plus d'un demi siècle. Nul ne le reconnaîtra, car lui-même ne s'est pas reconnu, lorsque, pour la première fois, dans la chétive auberge de Fénestrelle, il a pu consulter un miroir.

Cet homme qui, dans sa prison, répondait aux nom et prénom de Joseph Lucher, a servi moins de domestique que de fils à un riche ecclésiastique milanais. Celui-ci, indigné de l'abandon où ses proches le laissaient, afin de jouir des revenus de sa grande fortune, ne leur a livré ni les capitaux qu'il possède sur la banque de Hambourg, ni ceux qu'il a placés sur la banque d'Angleterre. De plus, il a vendu la plus grande partie de ses domaines à un des plus grands dignitaires du royaume d'Italie.

Cette vente a été faite à fonds perdus. La rente annuelle est payable chez un banquier d'Amsterdam, chargé de faire parvenir l'argent au vendeur.

Ce noble italien, mort le 4 janvier 1814, avait fait unique héritier d'environ sept millions de biens libres le pauvre Joseph Lucher, et, en outre, avait découvert à ce dernier le secret d'un trésor où étaient cachés environ douze cent mille francs de diamants au prix du commerce, et au moins trois millions d'espèces monnoyées, tant en ducats de Milan, florins de Venise, quadruples d'Espagne, que louis de France, guinées anglaises, etc.

Joseph Lucher, libre enfin, marcha rapidement vers Turin, gagna Milan; il agit avec prudence, et, au bout de quelques jours, il était en possession du trésor qu'il venait chercher, augmenté d'une multitude de pierres antiques, de camées admirables, tous d'une première valeur. De Milan, Joseph Lucher se rendit à Amsterdam, à Hambourg, successivement à Londres, et dans ce voyage recueillit assez de richesses pour en combler les caisses d'un roi. Lucher, instruit à fond par son maître des ressorts secrets de la spéculation, sut si bien placer ses espèces, qu'en se réservant ses diamants et un million en portefeuille, il se créa un revenu de six cent mille francs payable partiellement par les banques d'Angleterre, d'Allemagne, de France et d'Italie.

Cela fait, il se mit en route pour Paris où il arriva le 15 février 1815, huit ans après, jour pour jour, que l'infortuné Pierre Picaud avait disparu. Celui-ci aurait eu alors trente-quatre ans. Joseph Lucher tomba malade dès le lendemain de son entrée à Paris. Comme il était sans train, sans valet, il se fit transporter dans une maison de santé. Au retour de Napoléon, Lucher était encore malade, et n'avait point cessé de l'être depuis que l'empereur avait habité l'île d'Elbe. Tant que l'empereur demeura en France, le malade Lucher prolongea sa convalescence; mais, lorsque la seconde restauration eut paru devoir consolider définitivement la monarchie de Louis XVIII, l'habitué de la maison de santé la quitta et se rendit dans le quartier Sainte-Opportune. Voici ce qu'il apprit.

En 1807, au mois de février, on s'occupa beaucoup de la disparition d'un jeune savetier, honnête homme, et près de faire un mariage fabuleux. Une plaisanterie de trois amis détruisit sa

bonne fortune : le pauvre diable s'enfuit ou fut enlevé. Enfin nul ne sut quel avait été son sort. Sa prétendue le pleura pendant deux ans ; puis, fatiguée sans doute de ses larmes, épousa le cafetier Loupian qui, par ce mariage, ayant augmenté ses affaires, possédait aujourd'hui sur les boulevards le plus magnifique et le mieux achalandé de tous les cafés de Paris.

Joseph Lucher entendit cette histoire assez indifféremment en apparence. Il s'informa cependant des noms de ceux dont les plaisanteries avaient causé le malheur présumé de Picaud. On avait oublié les noms de ces individus.

— Cependant, ajouta un de ceux que le nouveau venu interrogeait, il y a un certain Antoine Allut qui s'est vanté devant moi de connaître ceux dont vous parlez.

— J'ai connu un Allut en Italie ; il était de Nîmes.

— Celui dont il est question est aussi de Nîmes.

— Cet Allut me prêta cent écus, et me dit de les rendre, autant qu'il m'en souvient, à son cousin Antoine.

— Vous pouvez lui envoyer la somme à Nîmes, car il s'y est retiré.

Le lendemain, une chaise de poste, précédée d'un courrier qui payait triples guides, volait plutôt qu'elle ne courait sur la route de Lyon. De Lyon, la voiture suivit le Rhône par la route de Marseille, quitta celle-ci au pont Saint-Esprit. Là un abbé italien mit pied à terre pour la première fois depuis le commencement du voyage.

Il prit un carrossin et descendit à Nîmes à l'hôtel si connu du Luxembourg. Sans affectation, il s'informa aux gens de l'hôtel de ce qu'était devenu Antoine Allut. Ce nom, assez commun dans cette contrée, est porté par plusieurs familles, toutes différentes de rang, de fortune et de religion. Il se passa un assez long temps avant que l'individu à la recherche duquel courait l'abbé Baldini, fût définitivement rencontré, et quelques jours furent en outre nécessaires à l'abbé pour se mettre en rapport intime avec Antoine Allut. Mais, ces préliminaires terminés, l'abbé conta à Antoine que, prisonnier au château d'OEuf à Naples, et pour crime d'État, il avait fait connaissance avec un bon compagnon dont il regrettait fort la mort arrivée en 1811.

— A cette époque, dit-il, c'était un garçon d'environ trente ans ; il expira pleurant encore son pays perdu, mais pardonnant

à ceux dont il avait à se plaindre. C'était un Nîmois, et il se nommait Pierre Picaud.

Allut poussa un cri. L'abbé le regarda avec étonnement.

— Vous connaissez donc vous-même ce Picaud? dit-il à Allut.

C'était un de mes bons amis.... Il est allé mourir loin, le malheureux.... Mais avez-vous su la cause de son arrestation?

— Il ne la savait pas lui-même, et il m'en a fait de tels serments, que je ne peux douter de son ignorance.

Allut soupira. L'abbé reprit :

— Tant qu'il a vécu, une seule idée l'occupa. Il aurait, disait-il, donné sa part de paradis à qui lui aurait nommé l'auteur ou les auteurs de son arrestation ; et cette idée fixe a même inspiré à Picaud l'idée de la singulière clause testamentaire qu'il a faite. Mais d'abord je dois vous dire que, dans la prison, Picaud avait rendu de notables services à un Anglais, prisonnier comme lui, lequel en mourant a laissé à Picaud un diamant de la valeur au moins de cinquante mille francs....

— Il fut bien heureux, s'écria Allut ; cinquante mille francs, c'est une fortune.

— Lorsque Pierre Picaud se vit au lit de mort, il me fit appeler, et me dit : Ma fin me sera douce, si vous me promettez d'accomplir mes intentions ; me le promettez-vous? — Je le jure, bien persuadé que vous n'exigerez rien contre l'honneur et la religion. — Oh! rien sans doute. Écoutez-moi, vous en jugerez : je n'ai pas pu savoir le nom de ceux qui m'ont plongé dans cet enfer ; mais j'ai eu une révélation. La voix de Dieu m'a averti qu'un de mes compatriotes de Nîmes, Antoine Allut, connaît mes dénonciateurs. Allez vers lui, quand votre liberté vous sera rendue, et de ma part donnez-lui le diamant que je tiens de la bonté de sir Herbert Newton ; mais je mets une condition, c'est qu'en recevant le diamant de vous, il vous confiera les noms de ceux que je regarde comme mes assassins. Lorsqu'il vous les aura appris, vous reviendrez à Naples, et vous les insinuerez écrits sur une plaque de plomb dans mon tombeau. Voilà d'abord quatre mille sequins (deux mille francs environ) pour me faire ensevelir dans une église et pour avoir un caveau à part ; puis, voici seize mille autres sequins (huit mille francs environ) pour fournir aux frais de votre voyage à Nîmes. Je tiens cette double somme des bienfaits de mon cher maître, sir

Herbert Newton. Touché de pitié, je lui jurai par le corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'exécuter fidèlement ses intentions. Il me remit l'argent et le diamant, et mourut en paix. Quoique prisonnier, je fis exécuter ses volontés. Il repose à Naples dans l'église du Saint-Esprit, et, dès que la liberté m'a été rendue, je suis venu en France pour m'acquitter fidèlement de l'engagement que j'ai pris envers votre pauvre compatriote. Me voici, et voilà le diamant.

L'abbé Baldini, à ces mots, avança la main, et fit briller au médius un solitaire dont l'eau, la grosseur, les feux, annonçaient la valeur. Certes, en la portant à cinquante mille francs, on n'exagérerait pas; car, vendue dans une bonne occasion, cette pierre admirable aurait valu quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille francs. Antoine Allut la contemplait avec des yeux de faucon; une sueur glacée suintait de ses tempes, sa bouche était affreusement contractée, et, au frisson qui agitait son corps, on reconnaissait sans peine quel combat l'avarice livrait à la prudence dans son cœur.

En ce moment, la femme d'Antoine Allut rentra; sa figure bouleversée portait les traces d'un chagrin récent et violent; elle traversa la chambre avec rapidité, et, venant se poster devant son mari, encore tout ébahi des discours de l'abbé italien :

— Mon homme (style du pays), tu peux bien te cacher, et moi ne plus me montrer dans la ville; ton frère et ma sœur vont nous écraser de leur fortune insolente; apprends que tout à l'heure ils ont reçu par la diligence vingt mille francs qui leur tombent du ciel.

— Vingt mille francs! répéta le Nîmois consterné; et d'où?

— C'est une histoire. Ton frère, il y a un an, sauva de la noyade un Danois qui venait voir à Avignon le comte de Rantzau (1). Cet étranger, après l'avoir remercié, partit, et mainte-

(1) Ce comte de Rantzau Aschberg, si connu dans ces derniers temps à Paris par la comédie de *Bertrand et Raton*, est le seigneur danois qui, renversant le pouvoir de la reine Mathilde et de son amant, le médecin Struensée, rendit, en 1772, la régence de l'imbécile Christian VII à la reine Julie. Mais, n'ayant point été récompensé comme il l'espérait par cette dernière princesse, il quitta le Danemarck et vint habiter Avignon. Il y demeura plus de vingt ans, et y maria son do-

nant cette somme prodigieuse arrive tout en beaux louis d'or de quarante francs. Vont-ils faire les fiers! vont-ils nous écraser, ton *cadet*, ma *cadette!* Oh! certainement, j'en mourrai de douleur!

— Et surtout, madame, au moment où monsieur votre mari refuse un legs de cinquante mille francs au moins que lui laisse un ami mourant, ajouta l'abbé.

— Comment! il refuse cinquante mille francs! s'écria cette femme le poing fermé, et menaçant son mari du regard autant que du geste.

— C'est au moins ce que je puis croire, reprit tranquillement l'abbé. Et il recommença le récit qu'il avait déjà fait, et il renforça la péroraison en montrant la bague, qui, néanmoins, ne quitta pas son doigt. Certes, il aurait fallu un autre caractère au faible Antoine Allut pour se défendre contre le terrible assaut qui lui fut livré; jaloux d'ailleurs comme les petites gens, la prospérité de son frère lui semblait un outrage à sa pauvreté. Sa femme, sur-le-champ, courut chez un joaillier voisin; celui-ci vint, et, ayant examiné le solitaire, déclara qu'il s'en chargerait au prix de soixante-trois mille sept cent quarante-neuf francs onze centimes, pourvu que les Allut voulussent prendre en déduction de la somme un mas charmant (ferme ornée) rapportant deux mille neuf cent *nonante* francs, et que, vu l'affaire, il céderait pour cinquante-cinq mille francs.

C'était merveilleux, car dans aucun pays on ne compte le revenu de la terre qu'à trois ou trois et demi, quelquefois à quatre, jamais au delà, quelquefois au-dessous. Il fallait, pour qu'un marché pareil fût proposé, que le joaillier y trouvât un autre bénéfice. Les époux Allut paraissaient fous de joie, mais la femme surtout ne se contenait pas; elle se livrait à mille extravagances, et voulut même embrasser l'abbé, qui s'y prêta pour en finir plus tôt. Séance tenante, Antoine Allut avoua qu'il connaissait et livra les noms qu'on lui demandait; il ne le fit pas cependant sans un secret mouvement de terreur; mais sa femme était là qui l'encourageait, et l'abbé écrivit les noms de

mestique favori, Bilsed, qui l'aida de son intrépidité dans la nuit où éclata la conspiration dont le comte Rantzau Aschberg était l'âme.

(*Note de l'auteur.*)

Gervais Chaubard, de Guilhem Solari, et enfin celui de Gilles Loupian.

La bague fut remise. Suivant la convention, elle devint la propriété du joaillier, qui solda de suite l'appoint, et quatre mois après, au désespoir éternel des Allut, le diamant fut revendu à un négociant turc cent deux mille francs. Cette différence causa un meurtre, celui du joaillier, et la ruine totale des avides Allut, qui durent fuir et sont restés malheureux, en Grèce où ils se réfugièrent.

Une dame se présente au café Loupian et demande le propriétaire; elle lui confie que sa famille était redevable de services éminents à un pauvre homme ruiné par les événements de 1814, mais si désintéressé qu'il ne voulait recevoir aucune récompense; il souhaitait seulement d'entrer, comme garçon limonadier, dans un établissement où il serait traité avec égards. Il n'était plus jeune; il paraissait avoir cinquante ans: or, pour déterminer M. Loupian à le prendre, on donnerait au maître cent francs par mois, à l'insu du garçon.

Loupian accepte. Un homme se présente, assez laid et mal vêtu. La dame du lieu, Mme Loupian, l'examine attentivement, croit retrouver dans ses traits une figure de connaissance, mais, perdue au milieu de ses souvenirs, n'y saisit rien qui la satisfasse, et oublie cette circonstance. Les deux Nîmois venaient exactement à ce café. Un jour, l'un d'eux ne paraît pas. On plaisante sur son absence. Le lendemain se passe sans qu'il paraisse davantage. Que fait-il? Guilhem Solari promet de savoir le motif de son absence; il retourne au café vers neuf heures du soir, et, tout consterné, raconte que, sur le pont des Arts, la veille, à cinq heures du matin, le corps de l'infortuné Chaubard a été trouvé percé d'un coup de poignard. L'arme est restée dans la blessure, et sur le manche on a lu ces mots formés au moyen de lettres imprimées : NUMÉRO UN.

Les conjectures ne manquèrent pas; Dieu sait toutes celles que l'on fit! La police remua ciel et terre, mais le coupable échappa à toutes les investigations. Quelque temps après, un superbe chien de chasse, appartenant au chef du café, fut empoisonné, et un jeune garçon déclara avoir vu un *client* jeter des biscuits à la pauvre bête. Ce jeune homme donna le signalement du *client*. On reconnut un ennemi de Loupian qui, pour

se moquer, venait dans le café où Loupian était en quelque sorte à ses ordres. Un procès fut intenté au malfaisant *client;* mais il prouva son innocence en faisant constater un *alibi*. Il était courrier-suppléant des malles-postes, et, le jour du délit, il arrivait à Strasbourg. Deux semaines après, le perroquet favori de Mme Loupian subit le sort du chien de chasse et fut empoisonné avec des amandes amères et du persil. On recommença les recherches, elles furent sans résultat.

Loupian, d'un premier mariage, avait une fille âgée de seize ans. Elle était belle comme un ange. Un merveilleux la vit, en devint fou, dépensa des sommes extravagantes pour gagner à ses intérêts les garçons du café et la *bonne* de la demoiselle, et, s'étant ménagé ainsi de nombreuses entrevues avec l'intéressante personne, la séduisit en se donnant pour marquis et millionnaire. La demoiselle ne s'aperçut de son imprudence que lorsqu'il fallut élargir son corset. Alors elle avoue à ses parents sa faiblesse; irréparable désespoir. La famille en parle au *monsieur*. Il vante sa fortune, consent au mariage, montre des actes de famille, des titres de propriété. La joie renaît chez les Loupian. Bref, le mariage se fait, et l'époux, qui veut des noces splendides, a commandé, pour le soir, un repas de cent cinquante couverts au *Cadran Bleu*.

A l'heure indiquée, les convives arrivent; mais le marquis ne se trouve point. Une lettre cependant arrive. Elle annonce que, mandé par le roi, le marquis s'est rendu au château; il s'excuse de son retard, prie qu'on dîne sans l'attendre et sera rendu auprès de sa femme à dix heures. On dîne donc, mais sans l'*aimable gendre*. Mauvaise humeur de la mariée, qu'on félicite sur la position glorieuse du mari. Deux services sont dépêchés. Au dessert, un garçon met une lettre sur l'assiette de chaque convive. On apprend que le mari est un galérien libéré, et qu'il a pris la fuite.

La consternation des Loupian est affreuse, et cependant ils ne voient pas clair dans ce malheur. Quatre jours après, un dimanche, pendant que toute la famille est à se distraire à la campagne, le feu est mis à neuf endroits différents dans l'appartement situé au-dessus du café. Des misérables accourent; sous prétexte de secours, pillent, volent, brisent, dévastent; la flamme gagne la maison et la consume. Le propriétaire exerce

un recours contre Loupian ; celui-ci est complétement ruiné ; il ne reste plus à ces malheureux époux qu'un peu de bien du côté de la femme. Toutes leurs valeurs d'argent comptant, d'effets publics et de mobilier ont été détruites ou volées dans le désastre qui les a atteints.

Les Loupian, en conséquence, sont abandonnés de leurs amis : un seul leur demeure fidèle, le vieux garçon Prosper. Celui-là ne veut pas les quitter ; il les suivra sans gages, se contentant de partager le pain de ses maîtres. On l'admire, on le prône, et un nouveau, mais très-modeste café est établi rue Saint-Antoine. Là, vient encore Solari, qui, un soir, en rentrant chez lui, est pris de douleurs atroces. On appelle un médecin. Celui-ci déclare Solari empoisonné, et, malgré tous les secours, l'infortuné meurt dans les plus terribles convulsions. Douze heures après, lorsque, selon l'usage, la bière fut exposée sous la porte d'entrée de la maison où logeait Solari, on trouva sur le drap noir qui recouvrait le coffre, un papier où ces deux mots sinistres étaient inscrits, au moyen de caractères imprimés : NUMÉRO DEUX.

II.

Outre la fille, dont la destinée avait été si malheureuse, Loupian avait un fils. Ce jeune garçon, poursuivi par des mauvais sujets, séduit par des créatures publiques, lutta d'abord et finit par se livrer à la débauche. Une nuit, ses camarades proposent une *farce ;* il faut enfoncer un magasin de liqueurs, en enlever douze bouteilles, les boire et les payer le lendemain. Eugène Loupian, déjà à moitié ivre, bat des mains à ce beau projet. Mais au moment où la porte a été crochetée, quand les flacons ont été choisis, que chacun de la bande en a mis deux dans ses poches, la police, avertie par un faux frère, survient ; les six coupables ou imprudents sont arrêtés, et un jugement pour vol de nuit avec effraction est rendu contre eux. La pitié royale sauva au jeune homme l'infamie, malgré des efforts incroyables d'argent et de séduction tentés pour détourner la clémence du souverain. Le fils Loupian eut à subir vingt ans de prison.

Cette catastrophe compléta la ruine et l'infortune des Lou-

pian; la *belle et riche* Marguerite mourut de chagrin sans laisser de postérité; il fallut rendre les débris de la dot. Le malheureux Loupian et sa fille restèrent sans ressource aucune; alors l'*honnête* garçon qui avait des économies les offrit à la jeune femme; mais il mit un prix à ce service, et fit de très-odieuses propositions à Mlle Loupian. Dans l'espoir de sauver son père, et dans leur extrême misère, elle accepta la honte d'un concubinage qui fit descendre la malheureuse au dernier degré de l'avilissement.

Loupian existait à peine, ses malheurs avaient ébranlé sa raison. Un soir, pendant qu'il se promenait dans une allée sombre du jardin des Tuileries, un homme masqué se présente devant lui. — Loupian, lui crie-t-il, te rappelles-tu 1807? — Pourquoi? — Sais-tu le crime que tu commis à cette époque? — Un crime? — Un crime infâme! Par jalousie, tu fis plonger dans un cachot ton ami Picaud; t'en souviens-tu? — Ah! Dieu m'en punit rigoureusement. — Non, mais Picaud lui-même, lui qui, pour assouvir sa vengeance, a poignardé Chaubard sur le pont des Arts, a empoisonné Solari, a donné à ta fille un forçat pour mari, et conduit la trame où ton fils est tombé. Sa main tua ton chien et le perroquet de ta femme, elle incendia ta maison et y poussa les voleurs. C'est enfin lui qui a fait mourir ta femme de douleur, lui dont ta fille est devenue la concubine. Oui, dans ton garçon Prosper, reconnais Picaud, mais que ce soit au moment où il placera son NUMÉRO TROIS.

Le furieux dit, et d'un coup de poignard atteint si bien au cœur sa victime, que Loupian tombe et meurt ayant pu à peine pousser un faible cri... Ce dernier acte de sa vengeance accompli, Picaud songeait à sortir des Tuileries lorsqu'une main de fer le saisissant au col le jeta lui-même par terre auprès du cadavre, et un homme, profitant de sa surprise, lui lia les mains et les pieds, le bâillonna fortement, puis, l'enveloppant dans son propre manteau, l'emporta précipitamment.

Rien ne peut égarer la fureur, l'étonnement de Picaud, ainsi garrotté, ainsi enlevé. Assurément il n'était pas tombé au pouvoir de la force publique. Un gendarme, eût-il été seul, n'aurait pas pris ces précautions extraordinaires, lors même qu'il eût suspecté le voisinage de complices. Un appel eût suffi à rallier les sentinelles placées près de là. Était-ce donc un voleur

qui l'emportait ainsi?... Mais quel singulier voleur!... Ce ne pouvait être un plaisant. Dans tous les cas, Picaud était tombé dans un guet-apens. C'était la seule chose qui fût incontestablement réelle pour l'assassin Picaud.

Quand l'homme sur les épaules duquel il était ainsi attaché s'arrêta enfin, Picaud présuma qu'il y avait à peu près une demi-heure que cet homme marchait. Picaud, enveloppé dans le manteau, n'avait rien vu des lieux de ce parcours. Quand il en fut débarrassé, il se sentit déposé sur un pliant (lit de sangle) garni de son matelas. L'air du lieu où il se trouvait était épais et lourd. Il crut reconnaître une cavité souterraine dépendant, selon toute apparence, d'une carrière abandonnée. Elle était meublée en partie; il y avait un poêle à la prussienne dont la fumée se perdait dans des conduits supérieurs; une lampe de cuisine éclairait la chambre, et debout devant Picaud, l'air sombre et les bras croisés, se dressait l'homme qui l'avait amené là.

L'obscurité presque complète du lieu, l'agitation bien naturelle où se trouvait Picaud, le changement que peuvent opérer sur les traits dix ans de misère et de désespoir, ne permirent point à l'assassin de Loupian de reconnaître l'individu qui lui apparaissait comme un fantôme. Il l'examinait dans un morne silence, attendant un mot qui lui expliquât quel sort il devait attendre, et dix minutes se passèrent avant qu'aucun de ces deux hommes échangeât une parole.

— Eh bien! Picaud, lui dit-il, quel nom porteras-tu désormais? Sera-ce celui que tu reçus de ton père? celui que tu pris à ta sortie de Fénestrelle? Seras-tu l'abbé Baldini ou le garçon limonadier Prosper?

Ton esprit ingénieux ne t'en fournit-il pas un cinquième? Pour toi, sans doute, la vengeance n'est qu'une plaisanterie; mais non, c'est une manie furieuse, et dont tu aurais eu horreur toi-même, si tu n'avais vendu ton esprit au démon. Tu as sacrifié les dix dernières années de ta vie à poursuivre trois misérables que tu aurais dû épargner. Tu as commis des crimes horribles, tu t'es perdu à jamais, enfin tu m'as entraîné dans l'abîme.

— Toi, toi, qui es-tu?

— Je suis ton complice, un scélérat qui, pour de l'or, t'ai vendu la vie de mes amis. Ton or m'a été funeste. La cupidité

allumée par toi dans mon âme ne s'est jamais éteinte. La soif des richesses m'a rendu furieux et coupable. J'ai tué celui qui m'avait trompé. Il m'a fallu fuir avec ma femme; elle est morte dans cet exil, et moi, arrêté, jugé, condamné aux galères, j'ai subi l'exposition et la flétrissure, j'ai traîné le boulet. Enfin, parvenu à m'échapper à mon tour, j'ai voulu atteindre et punir cet abbé Baldini qui atteint et punit si bien les autres. J'ai couru à Naples, on ne l'y connaissait pas; j'ai cherché la tombe de Picaud, et j'ai appris que Picaud vivait. Comment l'ai-je su? Ni toi ni le pape ne m'arracherez mon secret. Dès lors je me suis remis à la poursuite de ce prétendu mort; mais, quand je l'ai retrouvé, déjà deux assassinats avaient signalé sa vengeance; les enfants de Loupian étaient perdus, sa maison brûlée, sa fortune détruite. Ce soir, j'allais aborder ce malheureux, lui révéler tout; mais encore cette fois tu m'as prévenu, le diable te donnait de l'avance sur moi, et Loupian est tombé sous tes coups, avant que Dieu qui me conduisait, m'eût permis d'arracher à la mort ta dernière victime. Qu'importe, après tout? je te tiens; à mon tour, je puis te rendre le mal que tu m'as fait, je puis te prouver que les gens de notre pays ont le bras aussi bon que la mémoire : je suis Antoine Allut.

Picaud ne répondit pas; il se passait d'étranges choses dans son âme. Soutenu jusqu'à ce moment par l'ivresse vertigineuse de la vengeance, il avait en quelque sorte oublié sa fortune immense et toutes les voluptés qu'il en pouvait attendre. Mais à présent sa vengeance était accomplie, à présent il devait songer à vivre de la vie des riches, et à présent il allait tomber lui-même sous la main d'un homme aussi implacable qu'il se souvenait de l'avoir été lui-même. Ces réflexions lui traversèrent rapidement le cerveau, et un mouvement de rage lui fit mordre convulsivement le bâillon qu'Antoine Allut avait eu soin de lui mettre.

« Cependant, pensa-t-il, riche comme je le suis, ne puis-je, avec de belles promesses, et au besoin en faisant un sacrifice réel, me débarrasser de mon ennemi? J'ai donné cinquante mille francs pour apprendre les noms de mes victimes; ne puis-je en donner autant ou le double pour sortir du péril où je suis? »

Mais Dieu permit que l'épaisse fumée de l'avarice obscurcît la lucidité d'une telle pensée. Cet homme, possesseur d'au moins

seize millions, s'épouvanta d'avoir à livrer la somme qui lui serait demandée. L'amour de l'or étouffa les cris de sa chair révoltée qui se voulait racheter, et ne put plaider que faiblement. L'or devint sa chair elle-même, son sang, toute son existence. « Oh! dit-il au plus caché de son âme, plus je me ferai pauvre, plus tôt je sortirai de cette prison. Nul ne sait ce que je possède; feignons d'être à la mendicité, il me lâchera pour quelques écus, et hors de ses mains il tardera peu à retomber dans les miennes. »

Voilà ce que Picaud imagina; voilà la litière absurde qu'il fit à ses erreurs et à son espoir, pendant qu'Allut lui rendait la liberté de la bouche.

— Où suis-je? dit-il.

— Que t'importe? tu es en un lieu où tu ne dois attendre ni secours ni pitié; tu es à moi, à moi seul, entends-tu, et l'esclave de ma volonté et de mon caprice.

Picaud sourit avec dédain, et son ancien ami ne poursuivit pas; il le laissa toujours couché sur le grabat où il l'avait déposé, il ne le délia point (il s'était contenté, comme nous l'avons dit, de lui ôter son bâillon). Allut ajouta même à la rigueur des entraves qui retenaient son prisonnier. Il lui passa autour des reins une large et épaisse ceinture de fer, fixée par une chaîne à trois immenses anneaux rivés dans le mur. Cela fait, Allut se mit à souper; et, comme Picaud vit qu'Allut ne lui offrait rien de ce qu'il mangeait :

— J'ai faim! dit-il.

— Combien veux-tu payer le pain et l'eau que je te donnerai?

— Je n'ai pas d'argent.

— Tu as seize millions et plus, répondit Allut. Et il fournit à Picaud de tels renseignements sur le placement de fonds en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France, que l'avare en fut horripilé par tout son corps.

— Tu rêves!

— Et toi, rêve que tu manges.

Allut sortit et resta absent pendant toute la nuit. Vers les sept heures du matin, il rentra et déjeuna; la vue des aliments redoubla chez Picaud la torture de la faim. — Donne-moi à manger, dit-il.

— Combien veux-tu payer pour le pain et l'eau que je te donnerai ?

— Rien.

— Eh bien ! voyons qui de nous deux se lassera le premier.

Et il s'en alla encore.

A trois heures de l'après-midi, il était de retour; il y avait vingt-huit heures que Picaud n'avait pris aucune nourriture; il implora la pitié de son geôlier, il lui proposa vingt sous pour une livre de pain.

— Écoute, dit Allut, voici mes conditions : je te donnerai deux fois par jour à manger, et tu payeras chaque fois vingt-cinq mille francs.

Picaud hurla, se tordit sur son grabat; l'autre demeura impassible.

— C'est mon dernier mot; choisis, prends ton temps. Tu n'as pas eu pitié *des amis,* je veux être pour toi sans miséricorde.

Le misérable prisonnier passa le reste du jour et la nuit suivante dans les rages de la faim et du désespoir; ses angoisses morales étaient au comble, l'enfer était dans son cœur. Ses souffrances furent telles, qu'il fut pris du *tétanos*, comme si ses nerfs avaient été déchirés; sa tête se détraqua, le rayon de l'intelligence céleste qui l'animait fut étouffé sous ce soulèvement de passions extrêmes et désordonnées. L'impitoyable Allut tarda peu à reconnaître que c'était trop tourmenter un corps humain; son ancien ami n'était plus capable de discernement, c'était une machine inerte, sensible encore à la douleur physique, mais incapable de la combattre ou de la détourner. Il fallait renoncer à en tirer un mot. Allut se désespérait en pensant que, si Picaud mourait, aucun moyen ne lui restait de s'approprier l'immense fortune de sa victime. De rage il se frappa lui-même; mais, surprenant un sourire diabolique sur la face livide de Picaud, Allut se précipita sur lui comme une bête féroce, le mordit, lui perça les yeux d'un couteau, l'éventra, et, s'enfuyant de ce lieu où il ne laissait plus qu'un cadavre, s'éloigna, quitta Paris, et passa en Angleterre.

Là, tombé malade en 1828, il se confessa à un prêtre catholique français : ramené à la détestation de ses fautes, il dicta lui-même à l'ecclésiastique tous les détails de cette histoire affreuse qu'il signa à chaque page. Allut mourut réconcilié avec

Dieu, et fut enseveli chrétiennement. Après sa mort, l'abbé P... expédia à la police de Paris ce document précieux, où se trouvaient consignés les faits étranges qu'on vient de lire. Il l'accompagna de la lettre suivante :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

» J'ai eu le bonheur de rendre à des sentiments de repentir un homme éminemment coupable. Il a cru, et j'ai pensé comme lui, qu'il serait utile de vous faire connaître une série de faits abominables dans lesquels ce malheureux a été agent et patient tout ensemble. En suivant les indications fournies par la note annexée à ce pli, on retrouvera la chambre souterraine où doivent être encore les restes du misérable et malheureux Picaud, triste victime de ses passions et de sa haine. Dieu a pardonné ; les hommes, dans leur orgueil, veulent faire plus que Dieu ; ils poursuivent la vengeance, et la vengeance les écrase.

» Antoine Allut a vainement cherché où sont et comment sont placés les fonds de sa victime. Il a pénétré nuitamment dans l'appartement secret de celle-ci ; aucun registre, titre ou document, aucune somme d'argent, ne sont tombés en son pouvoir. Voici les adresses et renseignements pour parvenir aux deux logements que, sous ses deux noms supposés, Picaud occupait à Paris.

» Même au lit de la mort, Antoine Allut s'est refusé à me faire connaître par quelle voie il avait eu connaissance des faits relatés dans son mémoire, et qui l'avait instruit des crimes et de la fortune de Picaud ; seulement, et une heure avant d'expirer, il m'a dit : *Mon père, la foi de nul homme ne peut être plus vive que la mienne, car j'ai vu et entendu parler une âme séparée de son corps.*

» Rien alors n'annonçait le délire chez Allut ; il venait de faire nettement sa profession de foi. Les hommes du siècle sont présomptueux ; dans leur ignorance, leur refus de croire leur semble de la sagesse. Les voies de Dieu sont infinies. Adorons et soumettons-nous. »

DE

LA CONVERSATION.

Dans une société, la grande affaire est la conversation; elle doit être étudiée comme un art. Le style de la conversation n'est pas moins important ni moins digne d'être cultivé que le style épistolaire. La manière de dire les choses est ce qui leur donne leur valeur.

La première et la plus importante condition de succès, c'est une attention constante et imperturbable. Ce que Churchill a indiqué comme la première qualité sur le théâtre est aussi nécessaire en compagnie : « Être toujours attentif à l'action de la scène. » Votre intelligence ainsi que votre personne doit toujours être armée de toutes pièces. Ne paraissez jamais en société avec votre esprit en *déshabillé*. L'absence et la distraction sont choses fatales. *Le secret de la conversation peut être ainsi défini : bâtir sur les remarques de votre interlocuteur*. Les hommes de profond savoir qui ont des habitudes solitaires et qui vivent au milieu des livres excellent rarement dans les causeries fines, parce qu'ils s'attachent à la *chose* elle-même et qu'ils traitent abstractivement le sujet, au lieu d'observer le même langage que les autres et de les suivre sur le terrain des plaisanteries fines et délicates. — C'est la route contraire qu'il faut prendre. — On se fait une réputation d'homme d'esprit, et l'on se met bien dans l'esprit des autres en témoignant de la déférence pour leurs avis.

Si vous vous trouvez à la table d'un gentleman ou dans le

salon d'une dame avec quelqu'un dont vous n'ayez jamais entendu parler auparavant, rien n'empêche que vous n'entriez en conversation avec lui ; vous êtes censés égaux en rang et en éducation, puisque vous vous rencontrez dans une maison respectable. — Telle est la théorie sur cette matière. Cependant l'usage exige que vous saisissiez la première occasion pour vous faire présenter dans les règles à cette personne.

Des gens de toutes sortes de professions se rencontrent en société. Comme ils n'y vont que pour délasser leur esprit et échapper aux chaînes des affaires, vous ne devez jamais, dans une soirée, entretenir un homme de ce qui concerne sa profession. Ne parlez pas politique à un journaliste, fièvre à un médecin, ni agiotage à un courtier. — Gardez-vous surtout, à moins que vous ne veuillez le faire enrager, de parler instruction à un professeur. L'erreur que nous condamnons ici est souvent commise par des personnes bien intentionnées et qui n'ont d'autre désir que de se montrer affables ; mais elle trahit de la part d'un gentlemen une grande ignorance du monde, et de celle d'un philosophe une profonde ignorance de la nature humaine. Le premier doit considérer que *tous les hommes sont égaux devant la politesse;* le second doit se souvenir que, tout agréable qu'il soit d'être assisté et patronisé, il est bien plus agréable encore d'être traité comme si l'on n'avait pas besoin de patronage, et comme si l'on était au-dessus de la protection.

Deux nobles personnages invitèrent en même temps Joseph Reynolds à venir les voir un dimanche matin. Le premier chez lequel il se présenta le reçut avec la plus obséquieuse condescendance, le traita avec toutes les attentions du monde, protesta que, s'il l'avait invité pour le dimanche, c'était parce que, le sachant trop occupé durant la semaine, il ne voulait pas prendre sur le temps de son travail ; il termina en faisant l'éloge de ses tableaux, et le conduisit jusqu'à la porte avec un sourire gracieux. Sir Joseph le quitta pour aller chez l'autre. Celui-ci le reçoit avec une civilité pleine d'égards, de même que s'il eût été son égal à la chambre des pairs, ne dit pas un mot de Raphaël ni de Corrége, mais parle avec grâce sur la littérature et sur les auteurs. Ce noble personnage était le comte de Chesterfield. Sir Joseph, sentit que, si l'un avait parlé de ses égards pour lui, l'autre les lui avait prouvés, et fut beaucoup plus satisfait de la

seconde visite que de la première. Lecteur, il y a de la sagesse dans cette anecdote; remarque-la, apprends-la, médite-la et tires-en cette morale, — que, si l'on peut être distingué dans une société, il n'y a pourtant là aucune distinction.

C'est une erreur de supposer que la conversation consiste à parler; une chose beaucoup plus importante, c'est d'écouter avec discrétion. Mirabeau disait que, pour réussir dans le monde, il faut absolument se soumettre à apprendre bien des choses que l'on sait de la part de gens qui n'y entendent rien. La flatterie est la voie la plus sûre pour réussir : faites toujours des compliments, et vous serez toujours écouté. — « L'esprit de la » conversation, dit La Bruyère, consiste bien moins à en mon- » trer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celui qui sort » de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous » parfaitement; les hommes n'aiment point à vous admirer, ils » veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits et même » réjouis qu'à être goûtés et applaudis, et le plaisir le plus dé- » licat est de faire celui d'autrui. »

Il est bon de convaincre les autres de votre mérite; mais la plus haute idée que vous puissiez donner à un homme de votre esprit, c'est de tomber en admiration devant le sien.

La patience est une qualité sociale aussi bien qu'une vertu chrétienne. Écouter, faire sa cour, s'ennuyer, voilà les éléments certains de la fortune.

Lorsqu'un étranger assiste à un dîner ou à une soirée, et qu'il ne comprend pas la langue du pays, la bonne éducation exige que l'on ne parle que sa langue. N'adressez pas un mot, même à vos amis les plus intimes, qui ne soit compris de tous les autres. Cela est aussi mal que si vous parliez à l'oreille.

Ne parlez jamais en société d'affaires particulières qui ne seraient pas connues de tous les autres, comme, par exemple : Comment va *telle* chose? En faisant ainsi, vous avez l'air d'indiquer que les personnes à qui vous ne vous adressez pas sont *de trop*. Si vous voulez faire quelques questions de ce genre, commencez par mettre les autres au fait de l'affaire, si la matière le permet.

Si, après l'entrée d'un visiteur, vous continuez la conversation commencée, vous devez en faire connaître le sujet au nouveau venu.

Si, dans la compagnie, il y a quelqu'un que vous ne connaissiez pas, ayez soin de vous abstenir de toute épigramme et de sarcasmes facétieux. Il serait bien spirituel, en vérité, d'aller parler de corde à un homme dont le père a été pendu! La première chose exigée pour réussir dans la conversation, c'est de bien connaître son monde.

Nous avons déjà parlé de la nécessité de mettre de côté les prérogatives de la naissance et de se renfermer dans un silence attentif. Un autre précepte de la même nature, c'est de ne pas parler *trop bien*, lorsqu'on le peut. Vous ne vous élèverez pas beaucoup dans l'opinion d'un autre si, tout en l'amusant, vous le blessez à l'endroit le plus sensible, l'amour-propre. A part l'inconvénient d'irriter la vanité, un torrent continuel d'esprit est excessivement fatigant pour les auditeurs. — Un homme d'esprit est une connaissance agréable, mais un ami assommant. « Dans une compagnie, dit lady Montagu, celui qui a le plus » d'esprit, c'est celui qui joue le moindre rôle. La grande af» faire de la conversation, c'est de suivre la partie comme on » fait au jeu de cartes. Si celui qui a la haute main joue le deux » de carreau, son voisin n'abattra pas le roi de cœur, quoiqu'il » ait la main pleine de figures. Je n'aime pas à voir un homme » d'esprit escamoter tous les enjeux de la conversation. »

Regardez toujours la personne à laquelle vous adressez la parole, et, s'il y a plusieurs auditeurs, vous plairez davantage; faites comme si vous vous adressiez tour à tour à chacun des assistants, soit que vous racontiez une anecdote, soit que vous fassiez une autre réflexion. C'était là le grand secret des manières séduisantes de Shéridan.

Dans quelque occasion que ce soit, ne faites jamais de questions. D'abord cela est trop vain; en second lieu, cela peut donner lieu à une réponse inconvenante et tout à fait ridicule. Une dame à laquelle on demandait quelle était la branche de médecine professée par un certain gentleman, répondit : Je crois qu'il occupe la chaire d'*accouchement*.

Il est indispensable pour la conversation de bien connaître les nouvelles courantes et les événements historiques des dernières années. — Il serait inconvenant d'être tout à fait arriéré en pareille matière.

Ne faites jamais de citations en société. Si vous vous trouvez

engagé dans une dispute avec quelque lourdaud érudit, vous pouvez le réduire au silence avec quelques citations apocryphes. Choisissez l'auteur pour lequel il professe le plus d'admiration, et lancez-lui, dans le style de cet écrivain, un passage qui condamne en dernier ressort l'opinion qu'il soutient. Si vous ne le persuadez pas, vous l'étonnerez au moins, et alors vous profiterez de sa surprise pour vous échapper et pour vous éviter la nécessité désagréable de le terrasser tout à fait.

Les armes que l'on emploie dans la société sont courtoises ou non, mais elles doivent au moins toujours être honorables. En effet, il est des gens qui préfèrent corrompre le juge que de s'en rapporter à la justice de leur cause. L'instrument qu'ils emploient est la flatterie. — Il est des cas où un homme d'honneur peut faire usage de cette arme, de même qu'il en est où l'on peut, pour sa propre défense, se servir d'une épée empoisonnée.

La flatterie règne en souveraine dans tous les lieux et dans tous les temps; elle subjugue celui qui conquit Danaé. Il en est peu qui soient au-dessous d'elle, il n'en est point qui soient au-dessus. La cour, les camps, l'église, sont les théâtres de ses victoires, et le genre humain est l'objet de ses triomphes. Que l'on se persuade donc bien que celui-là possède une véritable puissance à qui il est donné de flatter avec art.

Le pouvoir de la flatterie dérive de différentes sources. Il peut se faire que la personne flattée, éprouvant du plaisir et sachant que c'est au flatteur qu'elle en est redevable, se sente obligée envers lui, sans se mettre en peine d'en chercher la raison; ou bien peut-être que, nous imaginant que nous sommes placés bien haut dans la bonne opinion de celui qui nous loue, nous aimons mieux accéder à ses demandes que de perdre son estime; ou enfin la flatterie peut être considérée comme une marque de politesse, et, dans ce cas; nous aimons mieux nous soumettre à l'opinion d'un flatteur que de nous montrer coupables d'impolitesse en la repoussant.

La flatterie ne doit jamais être directe; il faut qu'elle procède, non par application, mais par insinuation, non par démonstration, mais par inspiration. — La flatterie doit se montrer comme l'expression spontanée et même involontaire d'une franche admiration. Il est des caractères faibles qui ne demandent pas que les paroles de louange et d'estime dont on use à leur égard

soient sincères; leurs têtes sont tournées à l'odeur de l'encens, quoiqu'ils s'aperçoivent d'où elle vient. Ils sont enchantés de posséder assez d'importance pour voir leurs faveurs recherchées. — Mais généralement il faut que la flatterie paraisse prendre sa source dans la sincérité des sentiments. — C'est là la flatterie qui doit réussir, car elle est fondée sur un principe de notre nature, qui est aussi vivace que la vie même. — Ce principe, le voici : Nous aimons toujours celui dont nous croyons être aimés.

La flatterie consiste quelquefois à accepter des éloges.

Ne flattez jamais une personne en présence d'une autre.

Ne vantez jamais l'habileté musicale d'une dame à une autre dame qui se mêle de musique.

Une chose qui produit souvent un bon effet, c'est de faire l'éloge d'un homme à son ami intime, pourvu que ce dernier ne soit pas lui-même trop prétentieux; il ira promptement répéter ce que vous aurez dit.

C'est une erreur de penser que les hommes sont, moins que les femmes, à l'épreuve du poison de la flatterie. Voici la seule différence : on doit exprimer son estime aux femmes, on doit la prouver aux hommes.

La flatterie peut, dans l'occasion, procurer des avantages solides; mais cependant on s'en sert plus communément pour la défense; on désarme une grossièreté par une politesse; on détourne une accusation par une flatterie. « Prince, disait Napoléon à Talleyrand, on me dit que vous faites de vilaines spéculations sur les fonds. — On me fait tort, répondit Talleyrand. — Mais comment avez-vous fait pour amasser tant d'argent? — J'ai acheté des rentes la veille de votre avénement au consulat, reprit l'ex-évêque, et je les ai vendues le lendemain. » Les compliments sont comme des escarmouches légères dans la guerre de flatterie, ils s'emploient suivant l'occasion. Ce sont de petites pièces fausses que vous recevez et que vous donnez aux autres. Pour flatter avec adresse, il faut connaître parfaitement la nature humaine et le caractère de la personne que vous flattez.

C'est un usage reçu chez les hommes de s'abstenir de conversations sérieuses avec les femmes, et cette habitude est judicieuse en général. Si une femme est jeune, gaie et légère, parlez-lui seulement des dernières modes, des fêtes du jour, etc.

On trouve des femmes qui commencent à vieillir, — des femmes mariées surtout, et quelquefois des demoiselles, — qui visent à une réputation d'érudition. Vous leur ferez votre cour en mettant à l'occasion la conversation sur de graves sujets auxquels elles ne comprennent rien, et qui ne sont d'aucun intérêt pour elles; vous interromprez une discussion sur la beauté d'un dahlia, en disant que, comme vous connaissez tout l'intérêt qu'elles prennent au progrès des sciences, vous allez leur annoncer une théorie nouvelle pour l'analyse des courbes et des doubles courbes. — Ceux dont la conversation n'est que badine sont rarement en faveur auprès des femmes passé vingt-cinq ans.

Parlez à une mère de ses enfants. — On n'ennuie jamais les femmes tant qu'on leur parle d'elles et de leurs enfants.

Si vous allez dans une maison où il y ait des enfants, ayez bien soin de vous concilier leurs bonnes grâces; autrement vous courrez risque de recevoir une balle sur les os des jambes, ou de rouler sur le plancher en vous esseyant sur une chaise qui n'aura que trois pieds.

Pour devenir capable de converser avec les femmes, il faut étudier leur vocabulaire. — Vous commettriez une grande erreur en interprétant *jamais, toujours,* à la manière de Johnson (1).

N'allez pas sans cesse répéter à une dame qu'elle est belle, qu'elle est spirituelle, etc.; — elle sait cela mieux que vous.

Que votre amour pour une femme ne vous empêche pas d'avoir des égards pour les autres. — Celle qui est l'objet de votre amour doit être la seule à s'en apercevoir.

Un peu d'amour-propre pour vous rappeler ce que vous vous devez à vous-même, un peu de bonté pour vous suggérer ce que vous devez aux autres : voilà ce qui constitue moralement un homme du monde.

Trop de vivacité et trop d'inertie sont choses fatales à la politesse; la première nous mène trop loin, la seconde nous laisse en deçà du but.

Le précepte des stoïciens : *Nil admirari*, est la règle de conduite des hommes dans leurs relations entre eux; mais le

(1) Auteur d'un dictionnaire anglais.

cas est différent si vous êtes avec des femmes. Surprise, étonnement, extase, enthousiasme, voilà les moyens de se faire croire.

Ne disputez jamais en présence d'autres personnes. Si un homme émet une opinion que vous ne puissiez adopter, gardez le silence. S'il avance un fait qui soit de peu d'importance, vous pouvez donner votre assentiment d'un air indifférent. Si vous différez d'opinion, laissez-le paraître indirectement, ou plutôt abstenez-vous de manifester votre dissentiment.

Si vous désirez savoir quelque chose, ne faites pas de questions; mettez les gens sur la voie et fournissez-leur une occasion naturelle de dire ce qu'il leur plaira de vous apprendre.— Il ne faut pas même dire : « Comment va votre frère aujourd'hui ? » mais « J'espère que votre frère va bien ? »

Il ne faut jamais questionner une dame sur quoi que ce soit.

Ne vous habituez pas à employer des mots *français* dans la conversation *anglaise*. Il est extrêmement de mauvais goût d'avoir sans cesse à la bouche des expressions comme *ci-devant*, *soi-disant*, *en masse*, *couleur de rose*, etc. Ne saluez pas vos amis avec un *bonjour*, et ne répondez pas à chaque proposition que l'on vous fait : *Volontiers*. En société, évitez ces préférences particulières pour certains sujets vulgairement appelés *hobby horses*; vous rendriez votre compagnie ridicule, et il se trouverait inévitablement là quelque malin personnage qui ne manquerait pas de vous faire trotter pour le plaisir de la société.

Dans la conversation, évitez l'usage des proverbes et toute espèce de phrases banales. Cette erreur est critiquée, je crois, par lord Chesterfield; c'en est une des plus indignement vulgaires qu'une personne puisse commettre.

Lorsque vous allez en société, c'est un avantage que de préparer à l'avance dans votre esprit des sujets de conversation et d'arranger la manière de les reproduire. Votre idée doit s'arrêter sur le sujet général; quant aux détails et aux anecdotes, cela doit être traité rapidement et avec adresse. Il faut toujours avoir en réserve une ou deux phrases brillantes avec des mots à effet pour s'en servir dans l'occasion. Mais n'allez pas plus loin; plus de préparation pourrait devenir dangereux : si vous confiez à votre mémoire de longs discours avec l'intention de les reproduire, votre conversation deviendra pédante, et vous

déplairez à votre société. Il faut tâcher aussi de se familiariser avec cette habitude de concision et de facilité, sans l'étude de laquelle on ne peut être agréable.

Vous devez faire la plus grande attention à ne pas répéter deux fois en présence d'une même personne les mêmes anecdotes ou les mêmes bons mots. Richard Sharpe, que l'on appelait *Conversation Sharpe*, avait ouvert un livre dans lequel il notait régulièrement le lieu et les personnes devant lesquelles il avait dit quelques-unes de ces facéties. Le célèbre Doddington avait écrit lui-même un livre de plaisanteries originales, et il avait coutume de le lire lorsqu'il attendait quelque société distinguée, s'en rapportant à son excellente mémoire pour ne pas répéter les mêmes choses devant les mêmes personnes.

Un gentlemen, tant léger qu'il soit, ne doit pas s'attendre à briller en société, s'il ne possède une collection considérable de connaissances. Il doit connaître les faits plutôt que les principes; il n'a pas besoin d'exceller dans les sciences élevées; mais des connaissances en littérature, en biographie, en peinture, en gravure, en musique, etc., lui seront d'une grande utilité.

Il y a peu de choses aussi agréables et aussi difficiles qu'une anecdote racontée avec une entière convenance.

Les anecdotes doivent être amenées avec aisance, elles doivent se rapporter à ce qui a été dit auparavant, être en harmonie parfaite avec le goût de la société, avec l'objet et avec le ton de la conversation; il faut qu'elles soient courtes, spirituelles, bien dites, récentes et non pas tirées de loin.

Dans une conversation rapide et animée, lorsque les gens sont passionnés et impatients, comme dans un bal ou à la promenade, bornez-vous à faire entrevoir l'esprit et l'âme de votre histoire, et sautez par-dessus les autres particularités; il se présentera d'autres lieux et d'autres occasions où vous pourrez revenir sur les détails et sur les circonstances, mais sans toutefois être ennuyeux. Quand vous racontez une histoire véritable, soyez toujours parfaitement exact. *Pour mémoire :* n'oubliez pas le point de votre histoire.

Pour une personne qui a beaucoup voyagé, il n'est pas facile de garder un juste milieu entre trop de réserve et trop d'abondance au sujet de ses aventures. On s'attend à ce qu'elle vous

divertira par le récit de ses aventures, et il est agréable de voir cet espoir se réaliser. Mais le narrateur doit être modéré et ne pas répéter à tout instant : *Lorsque j'étais au Mexique.*

Les saillies badines et lascives qui n'ont d'autre objet que de faire rire sont sujettes à devenir fatigantes. Il vaût bien mieux un esprit gracieux et adroit se mêlant sans efforts à la conversation, et qui permette d'être grave naturellement et de sourire sans effrayer.

La pointe est décidément surannée : c'est une chose sotte et maussade quand elle passe en habitude. Quelqu'un a dit que c'était l'esprit des bêtes. Les esprits frivoles courent après et s'en servent pour harceler et pour dénigrer les sages. Quel que soit son mérite, la pointe est maintenant tout à fait réprouvée par le bon ton.

Dans la conversation, évitez ces manières de parler : *Mon cher monsieur, ma chère madame.*

La maxime favorite de Rivarol était celle-ci : Voulez-vous réussir, citez des noms propres. Si, d'après notre propre expérience, il nous était permis de poser une maxime toute contraire, nous dirions : Ne citez jamais un nom propre si vous voulez réussir. Cela vous rendra égréable et vous fera haïr. Votre conversation sera écoutée avec intérêt, et l'on vous évitera avec horreur. Vous acquerrez la réputation d'un plaisant, d'un colporteur de scandale, et bientôt vous serez obligé d'acheter un rasoir ou de changer le théâtre de vos opérations. Si vous vous trouvez en tête à tête avec une mistress Candour (1) bien connue, que votre langue ait alors le brûlant et la rapidité de l'éclair; battez-la avec ses propres armes, et montrez-lui qu'il est dangereux de prêter son caractère aux autres.

Dans vos relations avec le monde, vous devez prendre les personnes comme elles sont et la société comme vous la trouvez; laissez faire, laissez dire. La société ressemble au théâtre d'arlequin; on ne s'y montre jamais sans déguisement ni sans masque. Gardez vos dispositions naturelles pour votre coin du feu et votre caractère réel pour vos amis particuliers; — en public, conformez-vous aux gens et aux choses. L'homme *agréable* est un homme qui agrée.

(1) L'un des personnages de l'*Ecole du Scandale*, par Shéridan.

VENISE.

En sortant de Rome, on emporte avec soi l'impression que le grand livre de l'Italie s'est fermé pour vous ; tout ce qui vous avait séduit à la première vue s'affaiblit au retour. Florence elle-même, la charmante ville, n'échappe pas au désenchantement qui poursuit le voyageur : à peine les merveilles du palais Pitti et de la Tribune tiennent-elles la curiosité éveillée ; la Niobé n'obtient plus qu'un hommage de réflexion, encore l'imagination la replace-t-elle au Vatican, la patrie de toutes les grandes œuvres plastiques ; celles qui sont ailleurs paraissent exilées du sol natal.

Après Rome et Florence tout semble pâle et froid. Au delà de l'Apennin plus d'Italie ; Bologne a beau vous ouvrir son ravissant musée, Ferrare étaler les souvenirs de l'Arioste et du Tasse, — on croit avoir touché à la dernière limite du pays ; on s'attriste de voir un ciel moins bleu, de respirer un air moins pur. L'imagination, émue et fatiguée, replie peu à peu ses ailes et se résigne à la douleur du suprême adieu à la terre d'Italie.

Puis un jour que l'on se sent sous l'atteinte d'un regret qui vous tient par tous les côtés de l'intelligence, jour grisâtre et nébuleux, heure de rêverie et de malaise, vous voyez tout à coup apparaître du milieu de la mer quelque chose qui vous semble une ville, quelque chose qui grandit à mesure que l'on en approche, quelque chose qui vous surprend d'abord et qui ensuite vous plaît, Venise en un mot ; Venise la belle, la riche, la puissante, la tyrannique ; Venise aujourd'hui souffrante et dépouil-

lée, et qui a subi les outrages du temps plus cruel que le joug de ses vainqueurs.

Rien de plus parfaitement triste que le premier aspect de ce Pompéi moderne qu'on nomme Venise. Imaginez une ville frappée d'une calamité récente qui aurait respecté les murs et tué les habitants, et vous pourrez vous figurer l'émotion qui saisit le cœur; non pas cette émotion vivifiante que donnent les ruines romaines, mais cette tristesse vague, cet ennui profond qui s'empare de vous à la vue d'une demeure splendide et déserte, dont les habitants paraissent avoir été là tout à l'heure, ou d'un théâtre à demi éclairé et vide de spectateurs, ou d'une salle de bal le lendemain de la fête.

Venise porte en effet tous ces caractères différents : sa puissance a été immense et factice comme le sol de pilotis sur lequel elle s'élève; elle a été ombrageuse et cruelle, mais aussi elle a été riante et magnifique. Le pont des Soupirs est à côté des toiles de Paul Véronèse; entre les puits du palais ducal et les plombs, où gémissaient les prisonniers d'État, se déployaient toutes les merveilles des arts et toutes les délices de la vie. On y mourait à petit bruit, mais on y vivait avec fracas. La moitié de l'Europe était tributaire de cette ville née du sein des lagunes; rien n'arrêtait l'ambition colossale d'une poignée d'hommes qui tremblaient eux-mêmes devant l'excès de leur puissance; mais, quand arrivait de loin la grande flotte du Levant, chargée de tous les trésors du monde, on oubliait les victimes d'une tyrannie sourde et inflexible : Venise entière se pavoisait aux cris d'une population ivre de joie, et disposant à son gré de toutes les voluptés comme de toutes les richesses de la terre.

Les bords du grand canal sont ornés d'une suite de palais, tous plus beaux les uns que les autres, mais silencieux et à demi abandonnés. Quelques rares gondoles, noires comme des cercueils, glissent rapidement sur les flots; de temps en temps s'ouvre une persienne, et un regard furtif tombe sur l'étranger, regard de curiosité sans intérêt et sans vie; quelquefois un pied charmant, chaussé d'une sandale vénitienne, soulève le rideau du balcon penché sur le canal, mais rien n'interrompt le silence, si ce n'est le cri monotone des gondoliers qui se répondent entre eux. Ces vastes demeures, ces splendides édifices à

moitié italiens, à moitié moresques, demandent l'aumône d'un souvenir. Venise actuelle se résume dans la sentinelle autrichienne qui se promène lentement au pied du palais Pisani ou du palais Foscari, et qui semble attendre, l'arme au bras, le dernier soupir de la cité agonisante.

Telle est la première impression que donne Venise; mais que l'on ne s'y arrête pas! Hâtez-vous de monter dans la gondole qui vous transporte au quai des Esclavons; à mesure que l'on avance, tout revêt une forme nouvelle. Si un rayon du doux soleil d'Italie illumine la façade de Saint-George-Majeur et l'île de la Giudecca avec la magnifique église, chef-d'œuvre de Palladio, le plus ravissant tableau se déroule devant vous, et, lorsque vous mettez pied à terre à la Piazzetta, la tristesse qui vous serrait le cœur se dissipe, et l'on demeure frappé de surprise et d'admiration : à l'angle droit le palais des Doges, immense fabrique du moyen âge, curieux échantillon de cette architecture vénitienne qui ne ressemble à aucune autre; à gauche le prolongement des arcades des *Procuratie*; au fond le côté latéral de la basilique dont l'effet n'est complet que quand on la considère du milieu de la place Saint-Marc. Ce que l'on en peut dire, c'est qu'après tout ce que l'on a vu en Italie, après le dôme de Milan et la chartreuse de Pavie, après Saint-Pierre de Rome et toutes les églises qui forment son cortége, Saint-Marc vous éblouit comme une création spontanée, une œuvre fantastique, conçue sous la double influence du style byzantin et du style arabe, merveilleusement mariés au goût de l'Italie, semblable à un poëme oriental qu'une main habile eût transporté dans une langue d'Europe. S'il était permis de recourir à la vieille antithèse du style classique et du style romantique, antithèse usée et qui n'explique rien, je dirais que Saint-Marc est à Saint-Pierre ce qu'un chant de *Firdousi* le Persan est au poëme du Tasse; encore ce rapprochement banal n'exprimerait-il pas le mérite relatif de deux œuvres diverses, également immenses, également admirables.

La basilique date du xe siècle. Elle n'appartient, comme je l'ai dit ailleurs, à aucun style; jamais mélange plus hardi et plus bizarre de tous les styles confondus n'a été tenté. Saint-Marc est à la fois grec, romain, gothique, surtout moresque et byzantin, mais l'arabe prédomine à l'extérieur, et le byzantin

visiblement dans les dispositions de l'intérieur. Rien d'aussi pittoresque que cet amalgame de Rome, du Caire, de Constantinople et d'Aix-la-Chapelle. La richesse des matériaux est inestimable : tout est porphyre, jaspe, mosaïque, bronze, marbre précieux de toutes les couleurs; l'ensemble est d'une chaleur, d'un effet à nul autre pareil.

On a répété à satiété que Saint-Marc dans l'intérieur était bas, obscur et écrasé; rien n'est plus faux : les proportions sont parfaites; l'église paraît même plus grande et la place plus vaste que l'on ne le croit communément. Canaletto, le peintre de Venise par excellence, est loin de donner une idée complète du grandiose de l'ensemble; certes, la place Saint-Marc, éclairée par un vif soleil d'Italie, présente un magnifique tableau, qui surpasse de beaucoup l'attente, et qui transporte d'admiration même après les monuments de Rome, précisément parce que Saint-Marc est à l'autre pôle de l'art et que toute comparaison serait parfaitement absurde.

Tout ce qu'il y a de vie dans Venise s'est réfugié à la place Saint-Marc et aux environs. Là le cœur semble encore battre, tandis qu'au delà tout est mort ou mourant. Quand on a franchi l'espace resserré qui contient tant de précieux monuments, on est frappé de la solitude dans laquelle languissent les autres parties de la ville; on croirait que le soleil concentre à plaisir ses rayons sur cette portion vivante et animée, et, au défaut du soleil, un éclairage au gaz vraiment *à giorno* continue l'illusion. Quand l'heure fatale aura sonné pour Venise, Saint-Marc sera le dernier à mourir; avec lui s'abîmeront les trophées de sa grandeur passée, les chefs-d'œuvre de ses artistes, et il ne restera du prodigieux effort de la volonté humaine, qui a créé et soutenu la puissante république, que quelques pilotis que la cupidité ira chercher au fond de la mer.

Le palais des Doges ainsi que la place Saint-Marc sont l'emblème de cette puissance. On n'entre pas dans le palais, on ne monte pas l'escalier des géans, sans être vivement ému des souvenirs que fait naître cet immense édifice. La gloire aussi bien que la tyrannie y ont laissé des traces profondes; sous le rapport artistique, le palais offre partout une profusion de tableaux, de dorures, d'ornements d'un éclat extrême : là se sont réunis les grands chefs de l'école vénitienne et l'innombrable

tribu de leurs élèves; là brillent au premier rang Paul Véronèse, le Tintoret et les deux Palma, tous coloristes nés, coloristes puissants et inimitables; là seulement on apprend à les apprécier. Le plus beau tableau connu de Paul Véronèse, l'Enlèvement d'Europe, est dans l'une des salles du palais.

Puis, lorsqu'on s'est fatigué à contempler cet éblouissant amas de trésors d'art, on vous propose de visiter les entresols nommés *plombs*, et l'on vous fait descendre dans d'horribles cachots privés d'air et de lumière, et qu'on appelle *les puits*. Alors l'imagination se retrace les grands artistes, enfantant leurs chefs-d'œuvre au moment où, à quelques mètres au-dessus ou au-dessous, les victimes de la politique vénitienne expiraient étouffées ou noyées, sans que l'on entendît le plus léger cri, et sans que rien troublât l'ordre extérieur de la vie et les jouissances de ces habiles et cruels oligarques. Maintenant on a eu soin de badigeonner les plombs, ce qui leur donne un air presque coquet; on ne revient à la pensée d'une prison d'État que quand on indique au voyageur la fenêtre par où s'échappa Casanova. En voyant la hauteur du bâtiment et la disposition des toits, cette fuite paraîtrait impossible, si elle n'était un fait acquis à l'histoire de Venise.

Dans l'une des salles du palais se trouvent les portraits de tous les doges; au milieu de ces peintures brillantes et richement encadrées, l'on est vivement frappé d'un cadre vide, couvert d'un voile noir sur lequel est écrit le nom du doge Marino Falieri, décapité pour avoir trahi la république. A la vue de ce bizarre symbole, l'on se prend malgré soi à rêver; en effet, quel est l'homme dont la pensée intime, en se portant sur elle-même, ne rencontre pas ainsi dans les images du passé un cadre vide, un voile noir et un nom?

Rien ne donne une idée plus vive du luxe grandiose du gouvernement vénitien à son apogée, que deux superbes citernes en bronze placées dans la cour du palais ducal. Il n'est pas de souverain en Europe qui n'eût décoré son musée de ces deux admirables ouvrages : à Venise, elles servaient aux cuisines et aux lavandières du palais; elles sont encore là comme pour attester le luxe colossal et la puissance d'un état de choses irrévocablement détruit.

L'Académie des beaux-arts renferme une riche collection de

tableaux; de droit l'école vénitienne y est triomphante. Rien ne m'a semblé égal à la Présentation de la Vierge au temple, chef-d'œuvre de Titien, préférable même à sa fameuse Assomption, fort endommagée dans la partie supérieure. Du Tintoret, c'est le Miracle de saint Marc qui occupe le premier rang; de Paul Véronèse, le Repas de Jésus-Christ chez Lévi, immense toile, mais qui a souffert en France. Imméditement après ces grandes œuvres se place un ravissant tableau de Paris Bordon, le Pêcheur qui rapporte au doge son anneau, trouvé dans le ventre d'un poisson. Il est impossible de pousser plus loin la magie d'une couleur suave, resplendissante, légère, toute vénitienne.

Sans énumérer tout ce qu'on voit encore çà et là de tableaux excellents, soit dans les églises, soit dans les palais, on ne peut s'abstenir d'un regret en pensant à la quantité infinie d'œuvres d'art qui ont été successivement enlevées à Vénise. On allait exporter pièce à pièce les palais, si le gouvernement n'y avait mis obstacle; même les pilotis sont matière à spéculation : tous cèdres, chênes ou cyprès, venus du Levant ou des îles de la Morée, ils offriraient un immense profit à les retirer de la mer. L'esprit d'industrialisme moderne s'exerce sur le cadavre de Venise, comme, au chevet d'un moribond, l'avide héritier évalue tout bas son héritage présumé.

De prodigieux travaux, vraiment romains, vont réunir Venise à la terre ferme; il s'agit de relier la ville à un système de communications commerciales et industrielles avec le nord de l'Italie; mais Trieste est là pour empêcher la réussite complète du plan. Trieste est la rivale de Venise, et la jeune cité commerçante finira par absorber la vieille cité aristocratique.

Sous le rapport pittoresque, Venise est menacée de perdre toute son originalité; quand les *rails* d'un chemin de fer feront arriver le voyageur au pied de la douane, l'ombre du vieux Dandolo ne planera plus sur Venise, et le lion de Saint-Marc n'aura qu'à descendre de sa colonne. Le café Florian se mettra en rapports avec les cafés de Milan, de Londres et de Paris, et l'œuvre de fusion sera consommée : singulière et fatale prérogative de l'esprit moderne d'effacer tous les contrastes, de rapprocher les mœurs et les distances, de soumettre au même niveau les hommes et les choses, et de recommencer à neuf l'histoire de l'Europe, réduite à sa plus simple expression. Les

chemins de fer et la machine à vapeur achèveront l'œuvre des idées, et, plus puissants qu'elles, ils feront passer la civilisation elle-même sous les fourches caudines du progrès matériel.

Mais laissons ce grave débat aux hommes politiques et aux hommes de la science; je me hâte de reprendre la blouse de l'artiste et de monter dans la gondole qui nous fera faire le tour des îles. La plus charmante de ces explorations a pour but le couvent arménien de Saint-Lazare. A demi couché dans la gondole découverte; on voit se dérouler devant soi mille points de vue délicieux; le calme des flots, l'éclat du soleil, l'adresse des gondoliers, tout vous invite à cette rêverie vague et sans objet dont on ne connaît le charme que dans le Midi. Quand nous mîmes pied à terre, les religieux nous reçurent avec empressement; l'un d'eux, le père Gabriel, nous fit voir la bibliothèque, la typographie, l'église et le jardin du couvent. Ces religieux sont soumis à l'autorité du pape, mais ne relèvent pas de sa juridiction; le service divin se fait en arménien, et l'intérieur de l'église diffère d'une église du culte romain par le rideau qui sépare l'hôtel de la nef, rideau dont l'usage vient de l'église d'Orient. Vingt-cinq jeunes Arméniens étudient au couvent les lettres orientales et occidentales, et les religieux continuent à publier des ouvrages de haute littérature, justement estimés du monde savant. La vue admirable dont on jouit du haut de la terrasse, le calme qui règne de toutes parts, la salubrité de l'air et la fraîcheur d'une mer unie comme un cristal donnent à cette solitude quelque chose de doux et de riant. La règle n'est pas sévère, et l'existence d'un homme de lettres dégoûté du monde serait là assez commode et facile. C'est dans ce couvent que lord Byron prit quelque teinture des langues orientales.

La physionomie du peuple à Venise présente peu de traits saillants; elle y semble moins italienne qu'ailleurs, tant par le mélange des étrangers qui y abondent, que par la flexibilité naturelle du caractère local. Cette douceur innée se retrouve dans le dialecte vénitien, dialecte d'une mollesse charmante, mais énervé à force d'être adouci. Les gondoliers seuls conservent quelque chose de distinctif qui consiste en une grande adresse, une certaine grâce de mouvements et une discrétion passée en proverbe; bien qu'ils aient beaucoup perdu de leur ancienne importance dans la vie sociale de Venise, ils forment encore une

corporation séparée, mais le nombre en diminue à vue d'œil. Sous peu le gondolier vénitien ira rejoindre la courtisane de Venise, le lazarone de Naples, le bandit des marais Pontins, la pupille tenue sous clef derrière une fenêtre grillée, le confesseur tyrannique, l'implacable jaloux le nez dans son manteau et un stylet effilé à la main, — tous ces types évanouis, ces autres figures disparues, que l'on ne retrouve plus que dans les œuvres des romanciers et sur les croquis de Pinelli.

A Venise comme partout ailleurs en Italie, il faut savoir vivre avec soi-même. Quelque puissantes que soient les impressions du dehors, elles sont toutes plus ou moins de mélancoliques évocations; une certaine contention d'esprit est nécessaire à qui veut jouir des merveilles qui l'entourent et comprendre leur langage. L'Italie donne un immense champ à la pensée, mais elle vous laisse le soin de l'exploiter à votre guise; elle ne demande à l'observateur ni ménagement ni pitié : que lui importe son jugement, à elle tant de fois vaincue, foulée si longtemps et toujours méconnue? Dans ce dédain pour l'opinion des étrangers, il y a plus de fierté que d'oubli; le silence d'un peuple vaincu est éloquent, et, en effet, que pourrait-on d'une part ajouter aux éloges que les siècles ont prodigués à l'Italie, de l'autre aux insultes dont elle a été la victime? Quelle grandeur dans le passé pourrait se comparer à la sienne; mais aussi quelle douleur, quel avilissement lui ont-ils été épargnés?

Dans cet état de choses, l'étranger qui visite l'Italie doit chercher son point d'appui dans la clarté de son propre jugement, comme il doit chercher au dedans de lui-même le complément des jouissances que ce beau pays réserve à ceux qui mettent de la bonne foi à l'apprécier. Venise en particulier est, sous mille rapports, un asile agréable; mais, pour y vivre, il faut que l'étranger porte en soi ou une pensée sérieuse ou une affection profonde : l'aspect de l'Italie, en donnant à l'intelligence et à la sensibilité la mesure de leurs forces, les dispose à s'épancher au dehors; les ruines de tous les siècles vous entourent et vous accablent de toutes parts. En face d'elles, on se sent humble, et l'aveu de la faiblesse individuelle éclate dans le besoin de se recueillir là plus qu'ailleurs, soit dans une étude approfondie et longtemps méditée, soit dans les affections intimes du foyer domestique. Après une ravissante journée passée au milieu de

Rome, ou aux bords du golfe de Naples, ou sur les lagunes dormantes de Venise, lorsque les profondes ténèbres d'une nuit d'Italie couvrent l'horizon, et que la foule erre çà et là à la recherche de quelques distractions vulgaires, l'esprit le plus indépendant éprouve je ne sais quel sentiment de tristesse et d'isolement qui apporte avec lui et l'image de la patrie absente et l'image des amis éloignés. Si une main chérie n'est pas là pour soutenir votre tête défaillante, les jouissances les plus exquises font place à des heures de découragement et de faiblesse. Quand ensuite un brillant soleil vous ramène dans le cercle magique de la nature et de l'art, on se souvient à peine de ces émotions passagères, et à quelques heures d'intervalle le rêveur de la veille redevient le cosmopolité du lendemain.

Telles étaient les pensées qui m'occupaient, lorsqu'au sortir de la gondole, retrouvant ma voiture à Mestre, quatre chevaux de poste m'entraînaient rapidement vers Trévise par une route charmante, bordée de riantes habitations, alors que les premières feuilles jaunies par l'automne jonchaient déjà cette route qui touche aux derniers confins de la belle Italie.

COMTE OUWAROFF,

Ministre de l'Instruction publique de Russie.

Poésie.

LE PEUPLE A FAIM.

30 NOVEMBRE 1845.

« La faim du peuple pourrait bien amener la fin du gouvernement.

» Dieu par sa grâce y veuille mettre remède brevement, par le moyen de vous très-nobles et excellants seigneurs, afin que le roy vive de vie civile et politique. »

J. C. DE GERSON, *harangue au roi Charles VI.*

La charité, ce n'est pas l'aumône; c'est la fraternité, la solidarité des hommes, le dualisme du ciel et de la terre.

AIR de la république.

LE PEUPLE A FAIM ! — Que le choc de nos verres
Étouffe, enfants, ses brutales clameurs !
Qu'en paix ici ses filles, moins sévères,
De leur beauté nous livrent les primeurs !
L'or sous nos doigts se dissout en ivresse,
Mais, de cet or moins prodigues enfin,
A plus bas prix tarifons leur tendresse...
Le peuple a faim. (Bis.)

Le peuple a faim! — De quoi peut-il se plaindre,
Pourquoi ces cris, ces pleurs hors de saison?
Sur l'avenir qu'a-t-il encore à craindre
Quand ont dîné jésuite et franc-maçon;
Quand l'un et l'autre en ployant leurs serviettes,
Le repas fait, détonnent en refrain :
Au peuple à jeun jetons-en quelques miettes...
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — O femmes parfumées,
Anges si doux, si frais, si gracieux!
Qu'à la pitié vos âmes soient fermées;
L'aspect des maux contristerait vos yeux.
Loin cette mère à la lèvre flétrie,
Qui, les pieds nus, deux enfants sur son sein,
Vous tend les bras, vous implore et vous crie :
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — Insolent prolétaire,
Hôte obscur qu'utilisent nos soins,
Fait pour tout voir, tout entendre et... se taire,
Ne va-t-il pas nous parler de besoins!
Silence, esclave! ou le maître te chasse.
Meurs à la peine et lèche-lui la main,
Où, dès ce soir, un autre te remplace...
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — Et ses accents sinistres
Vers vous toujours approchent de plus près.
Allons, debout, rois, princes et ministres!
Vos bataillons, vos soldats sont-ils prêts?
De par la loi que son crime s'expie,
Que dans ses rangs vos balles à la fin
Du chant de mort changent ce chant impie :
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — O grands, prêtez l'oreille!
Foudre jamais dans les cieux éclatant,
Jamais effroi, jamais stupeur pareille

N'a dû glacer votre rire insultant!
Quand descendra, brisant ce globe immonde,
L'ange dernier — archange ou séraphin, —
Nul cri plus fort n'ébranlera le monde...
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — Vos luttes oratoires,
Vos longs sermons, vos discours à fracas
Sont des chefs-d'œuvre... et des plus méritoires;
Graves tribuns! le pauvre en fait grand cas.
Son vœu pourtant de lui-même s'explique :
Ce qu'il lui faut, avant tout, c'est du pain,
Et quatre mots résument sa supplique :
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — Mais ce n'est pas l'aumône,
C'est du travail qu'il vous demande à tous,
La part des biens qu'ici-bas Dieu lui donne
Et que ravit votre pouvoir jaloux.
Songez-y bien, déjà sur vous se lève
Le jour fatal, le jour sans lendemain
Où dans le sang toujours ce cri s'achève :
Le peuple a faim! (Bis.)

Le peuple a faim! — Si l'atelier lui manque
De l'agrandir inventez des moyens,
Consacrez-y les trésors de la Banque
Et vos palais soi disant citoyens,
Dans les plaisirs, le bonheur, la richesse
Coulez après vos jours jusqu'à la fin,
Mais que d'abord ce cri terrible cesse :
Le peuple a faim! (Bis.)

AD. MATHIEU.

UNE

NUIT DE NOEL.

PRÉFACE.

J'ai essayé, dans cette ombre de livre, d'évoquer l'ombre d'une idée. Puisse-t-elle mettre mes lecteurs bien avec eux-mêmes, bien avec les autres, bien avec la saison, bien avec moi. Puisse-t-elle hanter leur maison sous une forme qui leur soit agréable, et n'éveiller que d'heureux souvenirs.

Leur fidèle ami et serviteur,

CHARLES DICKENS.

Décembre.

I.

LE REVENANT.

Pour commencer par le commencement, Marley était mort; il ne pouvait y avoir l'ombre d'un doute. Médecin, apothicaire, notaire, clerc de notaire, entrepreneur des pompes funèbres, tout y avait passé. Celui qui menait le deuil, à défaut de parent, Scrooge, l'ami, l'associé du défunt, avait signé le registre des funérailles, et le nom de Scrooge était bon, et s'escomptait à la Bourse, quelle que fût la valeur qu'il endossât. Marley était donc mort, bien mort, sans rémission et sans appel.

Scrooge le savait : comment l'eût-il ignoré? Ils étaient asso-

ciés depuis je ne sais combien d'années. Scrooge était l'exécuteur testamentaire de Marley, l'unique administrateur de ses biens, son délégué, son légataire universel, son seul ami, le seul qui le pleurât, ou qui dût le pleurer. Et cependant Scrooge ne fut pas si fort accablé de cette perte, qu'il ne se montrât encore habile spéculateur. Le jour même de l'enterrement, il conclut un excellent marché en l'honneur du défunt.

Ceci me ramène au point d'où je suis parti. Il faut qu'il soit clairement entendu et compris de tous que Marley était mort, sinon l'histoire que j'ai à raconter n'aura rien de merveilleux. Si nous n'étions parfaitement convaincus que le père d'Hamlet est trépassé avant le lever du rideau, qu'y aurait-il d'extraordinaire à le voir se promener la nuit, par un vent d'est, sur les remparts? Rien! rien de plus qu'à voir quelque autre gentilhomme, d'un certain âge, se donner le passe-temps de rôder, au milieu des ténèbres, dans un endroit particulièrement aéré, — comme qui dirait le cimetière de Saint-Paul, par exemple, — uniquement pour ébranler l'esprit faible de son fils.

Scrooge n'effaça point de l'enseigne le nom du vieux Marley; depuis des années, il figurait au-dessus de la porte du magasin : Scrooge et Marley. C'était la raison de commerce; quelquefois les gens novices en affaires appelaient Scrooge, Marley; mais qu'importait à Scrooge, il répondait indifféremment aux deux noms.

Il avait la main exercée à pressurer, à fouler, à extraire. Oh! c'était un pécheur endurci que Scrooge, habile à tordre, à arracher, à tondre. Pince-maille consommé, tout bec, tout griffes, tout ongles, et âpre à la curée, il fallait voir! Dur et anguleux comme le caillou, duquel l'acier n'a jamais fait jaillir une généreuse étincelle. Taciturne, replié sur-lui-même, et solitaire comme l'huître en sa coquille. Le froid du dedans congelait ses traits, aiguisait son nez pointu, parcheminait ses joues, enroidissait sa marche : ses yeux en étaient rouges, ses lèvres minces en étaient bleues, et la bise sifflait dans sa voix aiguë. Un verglas éternel blanchissait sa tête, ses sourcils, hérissait son menton épineux. Il portait toujours et partout avec lui cette température au-dessous de zéro. On grelottait dans son bureau pendant la canicule, et il y gelait de dix degrés de plus à la Noël.

Le chaud et le froid du dehors avaient peu d'influence sur Scrooge; l'ardeur de l'été ne pouvait le réchauffer, ni les frimas de l'hiver l'engourdir. Le vent qui soufflait n'était pas moitié si âpre que lui; la neige qui tombait n'allait pas plus droit au but, la grêle n'était pas plus impitoyable.

Le mauvais temps ne savait où le prendre : et cependant la pluie, la neige et la grêle l'emportaient sur lui en un point : elles vous attaquaient de front et ouvertement, ce qui répugnait aux principes de Scrooge.

Jamais personne ne l'aborda dans la rue, pour lui dire d'un ton joyeux : « Comment vous va, mon cher Scrooge? Quand viendrez-vous me voir? » Aucun mendiant ne sollicitait de lui un liard; pas un enfant ne lui demandait l'heure. De sa vie, homme ou femme ne l'interrogèrent sur le chemin à prendre pour arriver là ou ici. Jusqu'aux chiens des aveugles semblaient le reconnaître; du plus loin qu'ils le voyaient, ils tiraient leur maître dans une allée ou dans une cour voisine, remuant la queue comme pour dire : « Mieux vaut n'avoir pas d'yeux que de méchants yeux, maître! »

Mais Scrooge ne s'en troublait point. C'était précisément ce qu'il aimait. Fendre sa route au milieu de la presse dans les voies encombrées de la vie, et tenir à distance toute sympathie humaine, était sa joie.

Il advint donc qu'un jour, de tous les bons jours de l'année le meilleur, — la veille de Noël, le vieux Scrooge était assis, affairé, dans son comptoir. Le temps était froid, aigre, des plus piquants, et brumeux par-dessus le marché. Scrooge pouvait entendre les gens s'enrouer, tousser, respirer avec bruit, en traversant la rue, battant des mains sur leurs flancs, et frappant des pieds sur le pavé pour se réchauffer. Les horloges de la cité venaient de sonner trois heures, et déjà il faisait nuit noire. Il est vrai que de toute la journée il n'avait pas fait jour. Les chandelles flamboyaient aux fenêtres des boutiques, comme des touches de cinabre sur le fond brun de l'air palpable. Le brouillard s'insinuait à travers chaque fente, à travers chaque trou de serrure; il était si dense au dehors, que, bien que la rue fût des plus étroites, les maisons vis-à-vis paraissaient des fantômes, des ombres de maisons. A voir le nuage brumeux s'allonger et descendre, obscurcissant toutes choses, on eût été tenté de croire

que le chaos avait élu domicile à côté, et que là se brassaient les mondes.

Scrooge tenait sa porte ouverte afin d'avoir l'œil sur son commis qui, enterré au fond d'une triste cellule, espèce de citerne, expédiait force copies de lettres. Scrooge avait un très-petit feu, mais celui de l'expéditionnaire n'était que l'ombre d'un charbon. L'alimenter était chose impossible, car Scrooge gardait le combustible à vue, et si le commis prenait la licence d'entrer avec sa pelle, le patron ne manquait pas de prédire qu'il leur faudrait nécessairement se séparer. Sur quoi le pauvre diable relevait son cache-nez et essayait de se réchauffer à la flamme de sa chandelle; tentative dans laquelle il échouait, n'étant pas doué d'une imagination effervescente.

« Bonjour, bon an, et joyeuse Noël, mon oncle! Que Dieu vous conserve! » s'écria une voix claire et joviale. C'était la voix du neveu de Scrooge, elle le prit si fort à l'improviste, qu'il en tressaillit. « Noël! dit-il, sottise, pure niaiserie! »

Or ce brave neveu s'était si fort réchauffé en courant à travers la glace, qu'il en était tout rouge; il avait le visage coloré, les yeux brillants, et son souffle envoyait devant lui une colonne de vapeur.

« La Noël une niaiserie, mon oncle, se récria-t-il. Vous ne le pensez pas, j'en suis sûr!

— Je le pense très-fort, reprit Scrooge. Une joyeuse Noël, en vérité! Et quel droit avez-vous d'être joyeux? quelle cause de vous réjouir? ne vous trouvez-vous pas assez pauvre?

— Et vous, mon oncle, reprit gaiement le neveu, ne vous trouvez-vous pas assez riche? Quel droit avez-vous d'être triste? quelle raison d'être morose? »

Scrooge, faute d'une meilleure réponse, marmotta de nouveau : « Noël! Noël! » leva les épaules et conclut par : « Sottise! niaiserie!

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, dit le neveu.

— Comment ne pas se fâcher, répliqua l'oncle, en vivant dans un monde de fous comme celui-ci! Une joyeuse Noël, en vérité!... Foin de ce temps et de ses folies! Je voudrais bien savoir ce qu'il vous rapporte? Le terme de votre loyer à payer sans argent, l'échéance de billets dus, auxquels vous ne savez comment faire face! un an de moins à votre avoir, et pas une heure de

plus à votre crédit ! la balance de vos comptes à régler et zéro pour total ! Ah ! si j'avais mon franc-vouloir, dit Scrooge indigné, chaque idiot qui a ce mot de joyeuse Noël à la bouche serait bouilli avec son pouding, et enterré avec une branche de houx (1) à travers le cœur : oui, sur ma foi !

— Mon oncle ! plaida le jeune homme.

— Fêtez, mon neveu, la Noël à votre façon, dit le bourru vieillard, et laissez-moi la fêter à la mienne !

— La fêter ! mais vous ne la fêtez pas du tout, insista le neveu.

— S'il me plaît ainsi, dit Scrooge. Pour vous, grand bien vous fasse ! et que cette Noël vous soit aussi lucrative que les autres.

— Il a y bien des choses dont j'aurais pu tirer parti, et dont je n'ai pas profité, j'en conviens, reprit le neveu, entre autres, la fête de Noël. Mais, du moins, je n'ai jamais vu revenir cette joyeuse époque (à part la vénération due à son nom sacré, à sa divine origine) sans la bénir, comme un temps de pardon, d'aménité, de charité, de bonheur ; le seul temps que je sache, dans le long calendrier de l'année, où hommes et femmes semblent, d'un commun accord, permettre à leurs cœurs contractés de se dilater librement, où ils s'avisent de penser aux gens placés plus bas qu'eux, comme à des compagnons de route, qui marchent aussi vers la tombe, non comme à une autre race qui chemine à part et vers d'autres contrées. Vous voyez donc, mon oncle, que si la Noël n'a jamais mis un gramme d'or ou d'argent de plus dans ma poche, elle m'a mis quelque chose de plus au cœur. C'est pourquoi je crois qu'elle *m'a fait* du bien, et m'en *fera* encore, et je dis : Vive Noël ! »

Du fond de sa citerne, le commis applaudit involontairement ; mais, ayant aussitôt conscience de sa témérité, il saisit le fourgon, tisonna le feu, et en éteignit la dernière et frêle étincelle.

« Que j'entende encore le son de votre voix, dit Scrooge, et vous fêterez Noël en perdant votre place. — Vous êtes un élo-

(1) Il n'y a pas si pauvre cabane dans les trois royaumes qui ne se pare à la Noël de branches de houx appendues au plafond et autour des murailles. C'est aussi l'époque des cadeaux, des souhaits, des réconciliations, comme en France le jour de l'an.

quent orateur, monsieur, ajouta-t-il, se tournant vers son neveu. Que n'entrez-vous au parlement?

— Ne vous fâchez pas, mon oncle. Allons! venez dîner avec nous demain! »

Scrooge dit qu'il aimerait mieux le voir mort... et... quelque chose de pis... Oui, en vérité, il ne marchanda pas l'expression, et fit bon marché de cette pauvre âme pour l'éternité.

« Mais pourquoi? s'écria le neveu, pourquoi?

— Pourquoi?... pourquoi vous marier? dit Scrooge.

— Parce que j'étais amoureux.

— Amoureux! grommela Scrooge, comme si c'était l'unique chose au monde qui lui parût plus absurde qu'une joyeuse Noël. — Bonsoir!

— Mais, mon oncle, vous ne veniez jamais me voir avant mon mariage. Pourquoi me donner cette raison de ne pas venir maintenant?

— Bonsoir! répéta Scrooge.

— Je ne veux rien de vous, mon oncle; je ne vous demande rien. Qui empêche que nous soyons amis?

— Bonsoir!

— Je suis fâché, du fond du cœur, de vous voir si inflexible. Nous n'avons jamais eu de querelle, du moins par ma faute; mais j'ai fait cette démarche en l'honneur de Noël; et, en l'honneur de la fête, je garderai ma bonne humeur jusqu'au bout. Ainsi donc, joyeuse Noël, mon oncle!

— Bonsoir! dit Scrooge.

— Et une heureuse année!

— Bonsoir! et allez au diable! dit Scrooge. »

Le neveu quitta la chambre sans un mot de colère.

Il s'arrêta avant de franchir le seuil, pour faire ses souhaits de bonne année au commis, qui, tout gelé qu'il était, avait le cœur plus chaud que Scrooge, car il les lui rendit cordialement.

« Autre idiot! murmura Scrooge, un homme qui gagne 15 schelings par semaine, avec une femme et des enfants à nourrir, et qui parle des *joies* de Noël! décidément je me retirerai à Bedlam! »

Le commis lunatique, en reconduisant le neveu, introduisit deux nouveaux venus, graves personnages, de bonne mine, qui,

chapeau bas, se présentèrent devant Scrooge et le saluèrent. Ils tenaient à la main des registres et des papiers.

« Messieurs Scrooge et Marley, je crois? dit un des étrangers en parcourant sa liste, auquel des deux ai-je l'honneur de parler? à M. Scrooge, ou à M. Marley?

— M. Marley est mort il y a sept ans, répliqua Scrooge, oui, il y aura juste sept ans ce soir.

— Nous ne doutons pas que sa charité n'ait survécu dans celui qui le représente, dit le visiteur, en produisant ses lettres de créance.

Oui, certes, son esprit lui avait survécu, car les deux associés n'avaient qu'un seul et même esprit. Au mot menaçant de charité, Scrooge fronça le sourcil, hocha la tête, et rendit au quêteur ses certificats.

« A cette époque de réjouissance, M. Scrooge, poursuivit ce dernier, ouvrant son registre, et prenant une plume, il est juste de faire la part des pauvres, qui souffrent cruellement des rigueurs de la saison. Des milliers de nos semblables manquent du nécessaire; et des centaines de mille n'ont pas toujours un abri et du pain.

— N'y a-t-il pas des prisons? dit Scrooge.

— Oh! les prisons ne manquent pas, répondit le quêteur, et il posa la plume.

— Les maisons de travail ne sont-elles donc plus en activité?

— Si vraiment, monsieur, répliqua l'étranger; mais je souhaiterais de toute mon âme pouvoir vous répondre que non.

— Alors le *treadmill* (1) et la loi contre les pauvres, sévissent toujours?

— Toujours, monsieur.

— Tant mieux. J'avais vraiment peur, à vous entendre, que quelque chose n'eût entravé la marche de ces utiles institutions. Je suis charmé d'apprendre qu'elles prospèrent.

— C'est dans la persuasion qu'elles ne sauraient pourvoir

(1) Le *treadmill* ou *moulin à marches*, est une machine à user et tuer les hommes encore plus qu'une machine à moudre le grain. On l'a introduite en Angleterre dans les prisons et les maisons de travail comme une sorte d'épouvantail, qui, en effet, tient à distance les plus nécessiteux, même les affamés.

chrétiennement aux besoins d'âme et de corps de la multitude affamée, reprit le charitable quêteur, que nous tâchons d'obtenir quelque argent pour nourrir ceux qui ont faim et vêtir ceux qui sont nus. Nous avons choisi cette époque, parce que, de toute l'année, c'est celle où le besoin se fait le plus impérieusement sentir au pauvre, et où l'abondance règne davantage chez le riche. Combien inscrirai-je?

— Rien, répliqua Scrooge.

— Vous désirez garder l'anonyme?

— Je désire qu'on me laisse en repos! Puisque vous voulez savoir ma pensée, messieurs, la voilà : je ne me réjouis, ni ne me régale à Noël, et n'ai pas le moyen de régaler les paresseux. J'aide à soutenir les établissements que je vous ai nommés; ils coûtent assez cher à l'État et à moi. Ceux qui se plaignent n'ont qu'à y aller!

— Tous ne peuvent y être admis, et beaucoup aimeraient mieux mourir.

— S'ils l'aiment mieux, dit Scrooge, qu'ils s'en passent la fantaisie! La population en diminuera d'autant. D'ailleurs excusez-moi, je n'entends rien à ces choses.

— Elles sont faciles à comprendre, pourtant.

— Ce ne sont pas mes affaires, reprit Scrooge; un homme a bien assez de soigner ses intérêts propres, sans s'occuper de ceux d'autrui : les miens m'absorbent entièrement. Bonsoir, messieurs! »

Convaincus de l'inutilité de leurs efforts, les envoyés de l'association charitable se retirèrent, et Scrooge, content de lui, reprit ses travaux dans une disposition plus facétieuse que de coutume.

Cependant le brouillard et les ténèbres allaient s'épaississant. Des porteurs de torches s'agitaient dans les rues, offrant aux cochers de courir devant les voitures, aux piétons de les escorter chez eux.

L'antique tour de l'église voisine, dont la cloche enrouée se balançait en vue et à l'ouïe de Scrooge, au travers des arceaux d'une fenêtre gothique, devint invisible, et les heures et les quarts sonnèrent dans les nuages avec de tremblantes vibrations, comme si la langue d'airain eût chevroté dans cette tête branlante. Le froid était intense. Dans la grande rue, au sortir

de la ruelle, les ouvriers qui réparaient des tuyaux à gaz avaient allumé un grand feu, autour duquel se groupaient des hommes et des enfants en guenilles, clignant de l'œil à la flamme, et étalant devant elle leurs doigts violets. La fontaine délaissée inondait sournoisement la rue, la pavant d'une nappe de glace. En revanche l'illumination des boutiques, parées de branches de houx à baies écarlates, jetait de rouges reflets sur les pâles visages. Les confiseurs, les pâtissiers, les rôtisseurs déployaient aux regards des passants un luxe de bonne chère inaccoutumé. C'était une débâcle de friandises, une invasion du pays de Cocagne; impossible d'associer à ce radieux étalage de vulgaires idées de vente et d'achat. Du fond de l'immense hôtel de ville, le lord maire donnait des ordres à ses cinquante cuisiniers et sommeliers, afin qu'ils eussent à célébrer Noël avec la pompe due à son rang; et, de son côté, le petit tailleur, condamné la veille par le digne magistrat à une amende de cinq schelings, pour avoir été ramassé sur la voie publique ivre et féroce, brassait le pouding de Noël dans son galetas, tandis que sa maigre compagne, un chétif marmot sur chaque bras, courait chez le boucher chercher le *roast-beef* du lendemain.

Il faisait de plus en plus brumeux, de plus en plus froid : froid noir, pénétrant, incisif. Si, au lieu d'employer ses armes vulgaires, le bon saint Dustan eût assailli de cette âpre bise le nez du malin esprit, il lui eût fait crier merci à bon escient. Le propriétaire d'un pauvre petit nez, transi, pointu, morfondu, pincé, mordu par le froid d'aussi près que les os que rongent les chiens, s'arrêta devant la porte de Scrooge pour le régaler, à travers le trou de la serrure, d'un gai Noël : mais au début :

Dieu soit en aide au joyeux hôte
Et le sauve de tout chagrin !

Scrooge saisit sa règle avec une telle énergie, que le chanteur s'enfuit terrifié, cédant le poste au brouillard et à la glace, encore mieux venus que lui.

Enfin, l'heure de fermer le comptoir arriva. Scrooge descendit à contre-cœur de son tabouret, le commis, qui n'attendait que ce consentement tacite, souffla sa chandelle et mit son chapeau.

« Vous comptez sur toute votre journée demain, je suppose? dit Scrooge.

— Si cela vous arrange, monsieur.

— Cela ne m'arrange pas du tout, reprit Scrooge; de plus, ce n'est pas loyal. Si je vous retenais un petit écu en compensation, vous crieriez à l'injustice, je gage. »

Le commis sourit faiblement.

« Et cependant vous ne vous faites pas scrupule de me faire payer, à *moi*, le salaire d'un jour de repos. »

L'employé fit observer que cela n'arrivait qu'une fois l'an.

« Pauvre excuse, en vérité! Beau prétexte pour duper un homme de son argent tous les vingt-cinq décembre! dit Scrooge en boutonnant sa redingote jusqu'au menton. Et, encore, j'imagine qu'il vous faut *toute* la journée? Au moins, soyez ici de meilleure heure le lendemain! »

Le commis promit de n'y pas manquer, et Scrooge sortit en grommelant. Le comptoir fut fermé en un clin d'œil, et le petit homme, tournant son cache-nez autour de sa taille, et, laissant pendre les deux bouts par derrière, en guise de redingote (luxe auquel il ne pouvait prétendre), fit, en l'honneur de Noël, une vingtaine de glissades le long du ruisseau glacé de Cornhill, à la queue d'une bande de polissons; puis, ranimé par ce salutaire exercice, il courut à toutes jambes chez lui, à l'autre extrémité de la ville, où l'attendait un joyeux colin-maillard.

Scrooge mangea son mélancolique dîner dans la mélancolique salle basse de la triste taverne dont il était le fidèle habitué. Après avoir lu tous les journaux, et charmé le reste de la soirée en parcourant son carnet de banque, il songea à s'aller coucher. L'appartement qu'il occupait avait jadis été habité par son associé, feu Marley. C'était une enfilade de pièces sombres, dans une masure menaçant ruine, si bien enfouie au fond d'un labyrinthe de cours et d'allées, qu'on ne pouvait se défendre d'imaginer que, jouant à cache-cache avec d'autres maisons, elle s'était perdue là toute jeune, sans avoir jamais pu trouver d'issue pour en sortir. Aujourd'hui cette bicoque était vieille, décrépite, hideuse à voir. Personne que Scrooge n'y demeurait. Le rez-de-chaussée, les greniers servaient de magasins. L'allée et la cour étaient si ténébreuses, que Scrooge lui-même, qui en connaissait chaque pierre, n'avançait qu'à tâtons. Le brouillard

et la gelée en défendaient si bien les abords, qu'on eût dit que le génie de l'hiver siégeait et méditait tristement sur le seuil.

Ce n'était pas que le marteau de la porte eût quelque chose de particulier : non; il était grand et de forme massive; voilà tout. Scrooge l'avait vu soir et matin, et Scrooge avait aussi peu de ce qu'on est convenu d'appeler imagination, que le plus épais bourgeois de la cité, y compris, et ce n'est pas peu dire, le lord-maire, le corps municipal et les aldermen. Il est bon de se rappeler aussi que Scrooge n'avait pas pensé une seule fois à son associé, depuis le moment où il avait dit que Marley était mort à pareil jour, il y avait juste sept ans : Qu'on m'explique donc, s'il se peut, comment il advint qu'en mettant la clef dans le trou de la serrure, il vit, non le marteau, mais, à sa place, la tête de Marley ?

Oui, la tête du défunt! Elle n'était point enveloppée d'une ombre impénétrable comme les autres objets de la cour; au contraire, elle projetait une lueur blafarde, comme un homard gâté dans un caveau obscur. L'expression n'en était ni irritée, ni farouche; elle regardait Scrooge comme Marley avait coutume de le regarder, avec des ombres de lunettes sur une ombre de front. Les cheveux étaient droits, étrangement agités, comme par le souffle d'un esprit invisible, ou par un courant d'air chaud; les yeux, grands ouverts, restaient fixes. Ce regard, cette tête livide, étaient horribles à voir; mais l'épouvante qu'ils inspiraient tenait à quelque chose de surnaturel, tout à fait indépendant de l'expression du visage.

Tandis que Scrooge contemplait ce phénomène, la vision s'effaça, la tête redevint marteau.

Dire que Scrooge ne fut point ému, que son sang ne fut point agité d'une sensation de terreur à laquelle il était étranger depuis l'enfance, ce serait mentir. Mais il n'en mit pas moins la main sur la clef, la tourna avec force, entra et alluma sa chandelle.

Il fit une pause d'une seconde; regarda soigneusement par derrière la porte avant de la refermer, s'attendant presque à y voir pointer la queue de Marley; mais il ne vit rien, rien que les écrous et les vis qui attachaient le marteau en dedans : « Bah ! bah ! » marmotta-t-il, et il poussa le battant qui retomba avec fracas.

Le son résonna à travers l'édifice, comme un coup de tonnerre. Chaque salle du rez-de-chaussée en retentit, et, au-dessous, chaque tonne des caves du marchand de vin envoya sa décharge d'échos. Scrooge n'était pas homme à s'effrayer du bruit. Il verrouilla la porte, traversa le vestibule, monta lentement les marches, tout en ravivant la mèche de sa chandelle.

On peut parler vaguement de vieux escaliers gothiques qui se montent à cheval, voire en carrosse à six chevaux, avec autant de facilité que passe une mauvaise loi au parlement; mais ce que je prétends dire, c'est qu'un corbillard en large, les pieds au mur et la tête à la rampe, eût pu gravir aisément cet escalier-là : Encore eût-il eu de la place de reste, et beaucoup. Peut-être est-ce pour cela que Scrooge s'imagina voir une locomotive en forme de corbillard le précéder dans l'obscurité. Une demi-douzaine de réverbères au gaz eussent à peine suffi à dissiper les ténèbres; jugez de ce qu'y pouvait le lumignon de Scrooge!

Il n'en montait pas moins sans en prendre souci. L'obscurité, ne coûtant rien, ne déplaisait point à Scrooge. Avant de refermer sa lourde porte intérieure, il parcourut l'appartement afin de voir si tout y était en place. Le souvenir de la tête entrait bien pour quelque chose dans cette précaution.

Le salon, la chambre à coucher, le galetas, tout était dans l'ordre habituel. Personne sous la table; personne sous le sofa; un petit feu dans la grille à charbon de terre; la tasse et la cuiller prêtes, et la petite cafetière de tisane sur l'âtre (Scrooge avait un rhume de cerveau); personne sous le lit, personne dans le cabinet, personne dans la robe de chambre, malgré l'attitude suspecte qu'elle avait prise, en pendant le long du mur. Le galetas n'avait d'autres occupants qu'un vieux garde-feu, de vieilles savates, deux paniers vides, un baquet, un escabeau boiteux, un fourgon.

Après cet examen, Scrooge ferma la porte à double tour, ce qui n'était pas sa coutume. Garanti contre toute surprise, il ôta sa cravate, passa sa robe de chambre, mit ses pantoufles et son bonnet de nuit, et s'assit devant le feu pour prendre son gruau.

C'était, il est vrai, un maigre feu : un feu qui ne pouvait passer pour feu par cette nuit glaciale. Il fut obligé de s'en

rapprocher, de le couver, pour ainsi dire, avant de pouvoir extraire la moindre sensation de chaleur de cette poignée de cendres. Le foyer était vieux. Construit jadis à l'usage de quelque marchand hollandais, il était garni de briques de faïence, servant d'*illustrations* aux saintes Écritures. Il y avait force Abels et Caïns, des filles de Pharaon, des reines de Saba et des messagers célestes descendant à travers les airs sur des édredons en façon de nuages; il y avait des Abrahams, des Balthazars, des apôtres voguant sur la mer dans des bateaux à beurre; il y avait des centaines de figures propres à attirer l'attention, et cependant la tête du vieux Marley, mort et enterré depuis sept ans, vint comme la verge du prophète, et avala le tout. Si chaque brique vernissée eût été blanche, et douée du pouvoir de réfléchir les fragments de pensée du regardant, la tête du vieux Marley s'y fût multipliée.

« Sottise! niaiserie! » dit Scrooge; il se leva, et se promena de long en large. Après quelques allées et venues, il s'assit de nouveau, se rejeta en arrière dans son fauteuil, et leva la tête; ses yeux s'arrêtèrent sur une cloche suspendue dans un angle de la pièce, et communiquant, pour quelque but oublié, avec une des chambres de l'étage supérieur. Tandis qu'il la considérait, il la vit, avec un inexprimable mélange de terreur et d'étonnement, se mettre tout à coup en branle. Elle se balança si doucement d'abord, qu'il n'en sortit qu'un faible son; mais bientôt elle sonna à grandes volées, et toutes les autres cloches de la maison lui répondirent.

Le carillon dura peut-être une demi-minute, une minute au plus, mais à Scrooge ce temps parut une heure.

Les cloches cessèrent comme elles avaient commencé, toutes ensemble. Une espèce de cliquetis venant d'en bas leur succéda: on eût dit que quelqu'un promenait une lourde chaîne sur les tonneaux de vin qui remplissaient les caves. Scrooge se souvint alors que les revenants avaient pour habitude invétérée de traîner des chaînes à leur suite.

La porte du caveau s'ouvrit avec un bruit sourd, et il entendit le cliquetis parcourir les pièces du rez-de-chaussée, gravir les marches de l'escalier, puis, de plus en plus proche, se diriger vers la porte!

« Autre sottise, niaiserie! dit Scrooge. Je ne veux pas y croire! je n'y crois pas ! »

Il changea de couleur cependant, quand le bruit, passant à travers la serrure, pénétra dans la chambre et lui apparut! A son entrée, le feu mourant lança un jet de flamme qui disait : « C'est lui ! je le reconnais : c'est l'ombre de Marley! » Et le jet retomba.

En effet, c'était bien lui, lui en personne : Marley, avec sa petite queue entortillée, sa veste, son habit, sa culotte et ses bottes, dont les glands, tout hérissés, se dressaient ainsi que sa queue, ses pans d'habit, et les cheveux de sa tête. Il traînait une longue chaîne attachée à sa ceinture et roulée autour de lui, comme un serpent; elle se composait de coffres-forts, de clefs, de serrures de sûreté, de livres de caisse et de pesantes bourses travaillées en acier. Son corps était d'une telle transparence, qu'en le regardant de face Scrooge pouvait voir les deux boutons qui, par derrière, marquaient la taille de l'habit. Il se rappela avoir souvent ouï dire que Marley n'avait point d'entrailles; mais jamais le fait ne lui avait été si clairement démontré.

Encore n'y pouvait-il croire. Quoique son regard perçât le fantôme d'outre en outre, quoiqu'il sentît l'influence glaciale de ses yeux fixes et ternes, quoiqu'il vît jusqu'au tissu du mouchoir plié qui lui servait de mentonnière, et maintenait la mâchoire du mort en place, circonstance que Scrooge n'avait pas d'abord remarquée; il n'en restait pas moins incrédule et persistait à n'en pas croire ses yeux.

« Eh bien, dit-il enfin d'un ton aussi caustique, aussi froid que jamais, qu'attendez-vous de moi?

— Beaucoup ! » C'était la voix de Marley; il n'y avait pas à en douter.

« Qui êtes-vous ?

— Demandez-moi plutôt qui *j'étais*.

— Qui *étiez*-vous donc? reprit Scrooge en élevant la voix. Vous paraissez bien pointilleux pour une ombre!

— Quand je vivais, j'étais Jacob Marley, votre associé.

— Pouvez-vous vous asseoir ? » demanda Scrooge en l'examinant d'un air de doute.

L'ombre fit un signe affirmatif.

« Alors, asseyons-nous. »

Le revenant, sans plus de façons, s'installa en face de Scrooge, de l'autre côté du foyer.

« Vous ne croyez pas en moi ? dit-il.

— Non, répliqua Scrooge.

— Si vous n'ajoutez pas foi au témoignage de vos sens, reprit *feu* Marley, quelle autre preuve voulez-vous de ma réalité?

— En vérité, je n'en sais rien, dit Scrooge.

— Pourquoi doutez-vous de vos yeux?

— Parce qu'il suffit de peu de chose pour les troubler, d'un léger mal d'estomac, par exemple. Qui sait si vous n'êtes pas une bouchée de bœuf dur et indigeste, une dose trop forte de moutarde, un morceau de fromage, ou un fragment de pomme de terre mal cuite. Quoi que vous soyez, m'est avis que vous tenez plus du cauchemar que du corbillard. »

Scrooge n'était pas très-fort en plaisanterie, et ne se sentait pas en verve, quoi qu'il fît. La vérité est qu'il s'essayait à railler pour ne pas céder à la peur, car la voix du fantôme le remuait jusqu'à la moelle des os.

Se taire et rester assis sous ce regard morne et vitreux, c'était de quoi rendre fou : Scrooge le sentait. Puis il y avait quelque chose de terrible à voir le spectre enveloppé de l'atmosphère infernale qu'il portait avec lui ; bien qu'il demeurât à la même place sans bouger, ses cheveux, les pans de son habit, les glands de ses bottes, étaient constamment agités comme par le souffle d'une fournaise.

« Voyez-vous bien ce cure-dent? dit Scrooge, revenant à la charge, et tâchant, même pour une seconde, de détourner de lui l'œil de pierre de la vision.

— Je le vois, répondit le revenant.

— Vous ne le regardez pas, dit Scrooge.

— Je ne l'en vois pas moins, dit l'ombre.

— Eh bien! poursuivit Scrooge, je n'aurais qu'à avaler ce cure-dent, et toute ma vie je serais hanté d'une légion de lutins et de farfadets de ma propre création. Niaiserie, sottise, vous dis-je. »

Sur ce, l'esprit poussa un effroyable cri, et secoua sa chaîne avec un bruit sinistre, tellement effrayant, que Scrooge se cramponna des deux mains à sa chaise pour ne pas tomber à la

renverse ; mais quel ne fut point son effroi, en voyant le fantôme détacher sa mentonnière, et sa mâchoire inférieure s'abattre sur sa poitrine.

Scrooge tomba à genoux, et se cacha la tête dans ses deux mains.

« Miséricorde ! dit-il. Terrible apparition, pourquoi me troublez-vous ?

— Homme mondain, répliqua l'ombre, crois-tu en moi ? oui, ou non ?

— J'y crois, dit Scrooge, j'y crois. Mais pourquoi les esprits se promènent-ils ainsi sur terre ? Pourquoi me visitent-ils ?

— La loi imposée à tout homme est que l'âme qu'il porte au dedans de lui se mêle à ses semblables et s'épanche au large et au loin ; si cette âme n'a pas accompli ce pèlerinage pendant la vie, elle est condamnée à le faire après la mort : elle est condamnée à errer par le monde. — Oh ! malheur ! malheur à moi ! — condamnée à voir ce qu'elle ne peut empêcher, partager, réparer. — Ce qui sur terre eût pu faire son bonheur, fait alors son supplice ! »

Le spectre poussa de nouveau un grand cri, secoua sa chaîne, et tordit ses ombres de mains.

— Vous êtes enchaîné, dit Scrooge tremblant. Pourquoi ?

— Je porte la chaîne que j'ai forgée toute ma vie, répliqua le fantôme. Je l'ai forgée anneau par anneau, pied par pied ; je m'en suis ceint de mon plein gré, je l'ai portée de mon bon et libre vouloir. La façon vous en semble-t-elle nouvelle ? »

Scrooge tremblait de plus en plus.

« Voulez-vous savoir, poursuivit le fantôme, le poids et la longueur de celle que vous-même traînez ? Elle était au moins aussi longue et aussi lourde que celle-ci, il y a sept veilles de Noël. Vous y avez constamment travaillé depuis. C'est aujourd'hui une accablante chaîne ! »

Scrooge jeta des yeux effarés sur le parquet, autour de lui, s'attendant à se voir entouré de cinquante à soixante brasses de câble de fer, mais il ne vit rien.

« Jacob, dit-il d'un ton suppliant, vieux Jacob Marley, n'avez-vous pas autre chose à me dire ? N'avez-vous pas de consolation à me donner ?

— Je n'en ai point, reprit l'ombre. La consolation vient d'au-

tres lieux que ceux que j'habite; elle est portée par d'autres messagers, à des hommes d'une autre trempe que vous et moi; je ne puis même vous dire tout ce que je voudrais. Je ne puis tarder, ni m'arrêter, ni me reposer nulle part. Mon esprit, qui n'erra jamais hors de notre comptoir (écoutez bien ceci!); mon âme, qui ne dépassait pas les étroites limites de notre coffre-fort, doivent maintenant accomplir de pénibles et incessants voyages. »

Quand il devenait pensif, Scrooge avait pour habitude de plonger ses mains dans ses goussets; ainsi fit-il, méditant sur ce que l'ombre avait dit, mais sans lever les yeux ni changer de posture.

« Il faut que vous y ayiez été lentement, Jacob, dit-il du ton dont il eût parlé affaires, quoique avec humilité et déférence.

— Lentement! répéta l'ombre.

— Mort depuis sept ans, rumina Scrooge, et toujours en marche!

— Toujours, dit l'ombre, sans paix, ni trêve, poussé par l'incessante torture du remords.

— Comment voyagez-vous? demanda Scrooge.

— Sur les ailes du vent, répliqua l'ombre.

— Alors vous avez dû voir bien du pays en sept ans? » dit Scrooge.

A cette observation, l'ombre fit entendre un troisième cri plus perçant, plus lamentable, et agita ses fers avec tant de fracas dans le morne silence de la nuit, que le guet eût pu l'appréhender au corps pour attentat au repos public.

« O captif! lié, garrotté dans une triple chaîne! s'écria le fantôme. Aveugle qui ne se doute pas de ce que sont des siècles d'incessants labeurs pour une créature immortelle; car cette terre passera dans l'éternité avant d'avoir enfanté tout le bien qu'elle contient en germe! Ignorant qui ne sait pas qu'une âme chrétienne, travaillant avec une ardente charité dans son humble sphère, quelle qu'elle soit, trouve l'espace d'une vie trop court pour l'emploi des vastes facultés qu'elle reçut pour le bien! qui ne voit pas qu'une éternité de regrets ne peut racheter une occasion manquée! Et j'étais ce captif, cet aveugle, cet ignorant!

— Vous étiez pourtant habile en affaires, Jacob, balbutia Scrooge, qui commençait à s'appliquer l'allusion.

— En affaires! s'écria l'ombre, comme elle se tordait les mains. L'humanité, voilà la grande affaire! Le bien de tous, la charité, la miséricorde, le pardon des injures, la bienveillance, c'étaient là *mes affaires!* Les intérêts de mon commerce n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'océan de mes vrais intérêts. »

Il souleva une portion de sa chaîne, la regarda quelques instants comme si elle eût été la cause de son inutile angoisse, et la rejeta pesamment à terre.

« A cette époque de l'année, poursuivit le spectre, je souffre davantage. Pourquoi ai-je marché à travers la foule de mes frères les yeux baissés? Pourquoi ne les ai-je jamais levés vers l'étoile bénie qui conduisit les Mages à la pauvre demeure de l'enfant-Dieu ? Manquait-il donc de pauvres toits vers lesquels sa lumière m'eût guidé ?

L'humeur de Scrooge se rembrunissait; tandis que le spectre continuait sur ce ton, le frisson gagnait ses membres.

« Écoute! cria le spectre, mon heure approche!

— Parlez, dit Scrooge, mais ne soyez pas si menaçant; trêve aux amplifications, Jacob, de grâce!

— Comment se fait-il que je t'apparaisse aujourd'hui sous une forme visible, c'est ce que je ne puis dire. Que de fois je me suis assis invisible à tes côtés! »

L'idée n'était pas riante; Scrooge essuya la sueur qui perlait sur son front.

« Et ce n'est pas la moindre part de mon supplice, ajouta l'ombre. Je viens ici ce soir t'avertir qu'il te reste encore une espérance, une chance d'échapper à mon sort ; chance, espoir, que tu me dois, Ébenezer.

— Vous avez toujours agi avec moi en ami, dit Scrooge; merci.

— Tu seras visité, reprit l'ombre, par trois esprits! »

La figure de Scrooge s'allongea; sa mâchoire inférieure tomba presque aussi bas que celle du fantôme.

« Est-ce là l'espoir, la chance, que vous me promettez, Jacob? demanda-t-il d'une voix défaillante.

— Oui.

— Je... je crois que j'aimerais autant y renoncer.

— Sans la visite de ces esprits, dit l'ombre, tu ne peux éviter la route où je me suis perdu. Le premier t'apparaîtra cette nuit, quand l'horloge sonnera une heure.

— Ne pourrais-je donc pas les voir tous trois ensemble, et en finir une bonne fois, Jacob? suggéra Scrooge.

— Tu attendras le second le lendemain, à la même heure; le troisième la nuit d'après, quand le dernier coup de minuit aura cessé de vibrer. Ne compte plus me revoir! Et pour ton propre salut, garde-toi d'oublier ce qui s'est passé entre nous. »

Comme il achevait de parler, le spectre prit sa mentonnière sur la table, et la rattacha au-dessus de sa tête; Scrooge en fut averti par le claquement des dents, lorsque le bandage rapprocha brusquement le ratelier. Il s'aventura à lever de nouveau les yeux sur son hôte, qui, debout devant lui, tenait sa chaîne repliée autour de son bras.

L'apparition s'éloigna à reculons : à chaque pas qu'elle faisait en arrière, la fenêtre s'entre-bâillait un peu; quand le spectre l'atteignit elle était toute grande ouverte. Il fit signe à Scrooge d'approcher. Il obéit, l'ombre de Marley leva la main pour l'avertir de ne pas avancer davantage : mais déjà il s'était arrêté, frappé de surprise et de terreur, car à ce signal mille bruits confus éclatèrent dans l'air, mille sons incohérents de douleur, de regrets, lamentations d'une inexprimable tristesse, poignants *mea culpa!*

Le spectre écouta un moment, puis, se joignant au chœur sépulcral, sa forme vague flotta, et se perdit dans la nuit noire.

Scrooge s'approcha de la fenêtre; exaspéré de curiosité, il mit la tête dehors.

L'air était peuplé de fantômes errant, çà et là, sans jamais s'arrêter, et gémissant toujours! Tous, comme l'ombre de Marley, traînaient de lourdes chaînes. Quelques-uns (peut-être de coupables gouvernants), étaient liés ensemble. Scrooge en avait connu plusieurs ici-bas. Il avait même vécu sur un pied d'intimité avec un vieux spectre, en gilet blanc, qui, enchaîné par la cheville à un monstrueux coffre-fort, se lamentait piteusement de ne pouvoir aller au secours d'une malheureuse femme, accroupie au-dessous de lui, sur un seuil, un enfant dans les bras.

L'angoisse de tous était évidemment l'ardent, l'anxieux désir

de venir au secours de ces misères humaines, qu'ils avaient perdu tout pouvoir d'alléger.

Les fantômes se dissipèrent-ils dans le brouillard? furent-ils enveloppés dans ses plis? C'est ce que Scrooge n'eût pu dire, mais eux et leurs voix plaintives s'évanouirent à la fois, et la nuit redevint ce qu'elle était auparavant.

Scrooge ferma la fenêtre; il examina la porte par laquelle avait passé le fantôme. La serrure était intacte; les verrous étaient mis. Il essaya de balbutier : « Niaiserie! » mais il s'arrêta à la première syllabe.

Ébranlé par l'émotion, par les fatigues de la journée, peut-être par cet aperçu du monde invisible et par sa longue conversation avec un spectre, il éprouvait un grand besoin de repos.

Il alla droit à son lit, s'y étendit et fut endormi, en une seconde.

II.

PREMIER ESPRIT.

Scrooge s'éveilla : il faisait si noir que, de son lit, il ne pouvait distinguer, des murs opaques de sa chambre, la fenêtre transparente. Comme il ouvrait ses yeux de furet, s'efforçant de percer les ténèbres, la cloche de l'église voisine sonna les quatre quarts : il écouta pour compter l'heure.

A sa grande surprise, le lourd battant continua de frapper de quatre à cinq, de cinq à six, de six à sept, et régulièrement jusqu'à douze. Là, il s'arrêta. Minuit!... Il était passé deux heures lorsqu'il s'était couché! l'horloge allait mal : quelque glaçon s'était glissé dans les rouages. Minuit!

Il poussa le ressort de sa montre pour rectifier l'horloge en retard. Le rapide petit pouls battit douze fois, et se tut.

« Impossible! dit Scrooge, je ne puis pas avoir dormi tout un jour, et entamé une seconde nuit! à moins qu'il ne soit arrivé quelque chose au soleil, et qu'au lieu de minuit, ce soit midi. »

Cette dernière idée étant des plus alarmantes, il sauta à bas du lit, et marcha à tâtons vers la fenêtre. Il dégela de son souffle le givre amassé sur les vitres, puis l'essuya à plusieurs reprises

avec la manche de sa robe de chambre avant de pouvoir rien distinguer ; encore ne vit-il pas grand'chose. Tout ce dont il pût se rendre compte, c'est que la brume était épaisse et froide. On n'entendait personne courir par les rues, en grand émoi, comme il n'eût pu manquer d'arriver, si la nuit, détrônant le jour, eût pris possession du monde.

Ce fut un grand soulagement pour Scrooge. Que seraient devenus tant d'effets payables à vue, ou à l'ordre de M. Ébenezer Scrooge sous trois jours, s'il n'y avait plus eu de jour? Autant auraient valu des traites sur les banques des États-Unis !

Scrooge retourna se coucher, réfléchissant et ruminant sur ce qui lui arrivait, sans en être plus avancé. Plus il y pensait, plus il s'embrouillait, et moins il y voulait songer, plus il y songeait. L'ombre de Marley surtout lui donnait du fil à retordre. Chaque fois qu'après mûr examen il concluait que tout cela n'était que rêveries, son esprit, comme un ressort qu'on lâche, et qui reprend sa première impulsion, lui présentait toujours le même problème : Est-ce ou n'est-ce pas un rêve ?

Scrooge en était encore là lorsque les trois quarts tintèrent de nouveau. Il se rappela tout à coup que le fantôme lui avait prédit une visite quand la cloche sonnerait une heure; il résolut de se tenir éveillé jusqu'à l'heure fatale : et, vu l'impossibilité de dormir, c'était peut-être ce qui lui restait de mieux à faire.

Ce quart d'heure fut si long, qu'il crut plus d'une fois s'être assoupi à son insu, et n'avoir pas entendu l'horloge. Enfin le son frappa son oreille attentive :

« Ding, dong !

— Un quart, dit Scrooge en comptant.

— Ding, dong !

— La demie, dit Scrooge.

— Ding, dong !

— Les trois quarts.

— Ding, dong !

— Une heure, dit Scrooge d'un ton triomphant, et rien ! »

Il parlait encore, lorsque la grosse cloche sonna lugubrement, lentement, sourdement un seul coup creux et lugubre.

« Une heure ! »

La chambre s'éclaira d'une clarté subite : les rideaux du lit s'ouvrirent.

Oui, vous dis-je, les rideaux s'écartèrent, tirés par une main invisible; non les rideaux du pied, ni ceux du chevet, mais ceux du côté, ceux vers lesquels le visage de Scrooge était tourné. Ils s'ouvrirent, et, se soulevant à demi, il se trouva face à face avec l'hôte immatériel qui les avait tirés; aussi près de lui que je le suis de vous, lecteur; et je suis en esprit debout, à votre côté.

C'était une bizarre figure, de la taille d'un enfant, mais ressemblant moins à un enfant qu'à un vieillard vu par le gros bout d'une lorgnette. Ses cheveux, qui tombaient autour de son cou et sur ses épaules, étaient blancs de vieillesse, et cependant son visage n'avait pas une ride, et sa peau était fraîche et veloutée. Ses bras, longs et musculeux, semblaient, comme ses mains, d'une force peu commune. Ses jambes et ses pieds, délicatement formés, étaient nus. Il portait une tunique du blanc le plus pur; une ceinture resplendissante, d'un vert éclatant, ceignait sa taille. Il tenait à la main un rameau de houx, et, par un singulier contraste avec cet emblème de l'hiver, le bas de sa tunique était bordé de fleurs printanières. Son plus étrange ornement rendait tous les autres visibles : c'était un brillant jet de flamme qui, s'élançant du sommet de sa tête, motivait le gigantesque éteignoir, dont il usait sans doute en guise de chapeau dans ses heures ténébreuses, et que, pour l'instant, il portait sous le bras. Tandis que Scoorge le contemplait avec une attention croissante, il découvrit que ce n'était pas encore là le plus étrange de ses attributs : sa ceinture étincelait et s'illuminait par points, tantôt ici, tantôt là; ce qui était noir devenait brillant, et le moment d'après, la clarté s'éclipsait; de sorte que le personnage même semblait osciller entre l'ombre et la lumière. Parfois, on n'entrevoyait qu'un bras, puis une jambe, puis vingt jambes, puis une paire de jambes sans tête, et, au bout d'une minute, une tête sans corps; puis, de ces fragments disjoints, pas un contour ne demeurait visible au milieu de l'épaisse nuit où tout allait se fondre. Alors, à la grande stupéfaction du spectateur, la figure réapparaissait de nouveau, aussi claire, aussi distincte que jamais.

— Seriez-vous, par hasard, l'Esprit dont on m'a prédit la visite? demanda Scrooge.

— Je le suis. »

La voix était douce, harmonieuse, singulièrement faible, comme celle d'un écho lointain.

« Qui ou quoi êtes-vous? reprit intrépidement Scrooge.

— Je suis l'ombre des Noëls passées.

— Passées depuis bien longtemps! dit encore Scrooge, remarquant sa stature de nain.

— Non, de *vos* Noëls passées, à *vous!* »

Scrooge ne se fût peut-être pas soucié d'en convenir; mais il éprouvait le plus vif désir de voir l'Esprit coiffé de son bizarre chapeau, et il le supplia d'agir sans cérémonie.

« Quoi, s'écria l'Esprit, ta main profane veut-elle déjà éteindre la lumière que je projette? Ne te suffit-il pas d'être l'un de ceux dont les passions forgèrent ce chapeau, me contraignant pendant une longue suite d'années à l'enfoncer sur mon front? »

Scrooge protesta révérencieusement qu'il n'avait conscience d'avoir, à aucune époque de sa vie, conspiré pour abaisser l'éteignoir, et pour coiffer l'Esprit. Il s'enhardit enfin jusqu'à s'enquérir de l'affaire qui lui amenait cet hôte?

« Ton bien-être. »

Scrooge s'en déclara fort obligé, tout en pensant intérieurement qu'une nuit tranquille et un bon somme eussent mieux atteint le but. L'Esprit l'entendit penser, car il dit aussitôt :

« C'est ta seule chance de salut, songes-y! »

En parlant il étendit sa forte main et le saisit doucement par le bras.

« Lève-toi; viens! »

Scrooge eût vainement objecté que le temps et l'heure étaient mal choisis pour la promenade, que son lit était chaud, et le thermomètre à plusieurs degrés au-dessous de zéro; qu'il n'avait pour tout vêtement que sa robe de chambre, son bonnet de nuit et ses pantoufles; sans parler d'un rhume de cerveau attrapé la veille.

La pression de la main de l'Esprit, douce comme celle d'une femme, était irrésistible. Scrooge se leva; mais se sentant entraîner vers la fenêtre, il saisit la tunique de son compagnon, et s'écria d'une voix suppliante :

« Je suis mortel, et ne me suis point encore fait assurer!

— Laisse-moi poser *la main là,* dit l'Esprit, lui touchant le cœur, tu te sentiras soutenu. »

A peine avait-il proféré ces paroles que, passant à travers la muraille, ils se trouvèrent en rase campagne, sur une route au milieu des champs. La ville avait complétement disparu, et avec elle les ténèbres et le brouillard. La neige couvrait la terre; mais par une belle journée d'hiver, froide et lumineuse.

« Bon dieu! s'écria Scrooge, joignant les mains, comme il regardait autour de lui : ici! et c'est ici que je suis né! ici, que j'ai été enfant! »

L'Esprit le contemplait d'un œil radieux. Bien que le contact eût été léger et instantané, le vieillard en ressentait toujours l'impression vivifiante. Pour lui, l'air s'imprégnait de mille parfums qui tous éveillaient des pensées, des espérances, des joies, des soucis depuis longtemps oubliés.

« Ta lèvre tremble, dit l'Esprit, et que vois-je là sur ta joue?

— Rien, murmura Scrooge d'une voix entrecoupée; rien qu'une goutte de givre qui se fond!... Mais où me conduisez-vous?

— Ne te rappelles-tu plus le chemin, demanda l'Esprit.

— Si je me le rappelle! s'écria le vieillard, je le ferais les yeux fermés!

— N'est-il pas étrange que tu l'aies oublié si longtemps? dit l'Esprit; avançons! »

Ils poursuivirent leur route, Scrooge reconnaissait chaque porte, chaque poteau, chaque arbre; enfin une petite ville se dressa à l'horizon, avec son pont, son église, sa rivière sinueuse.

Des poulains et des ânes aux longs poils, trottaient vers eux, portant sur leurs dos de tout jeunes garçons qui en appelaient d'autres, venant derrière en charrettes et dans des carioles conduites par des fermiers. Toute cette jeunesse était ivre de joie; les enfants criaient, parlaient, chantaient. Les campagnes se renvoyaient les échos de ces gaies clameurs, si bien que l'air était tout chargé, tout vibrant de rires.

« Ce ne sont que les ombres des choses qui ont été, dit l'Esprit; personne ne nous voit; pour eux, nous n'existons pas. »

Les joyeux voyageurs approchèrent; à mesure qu'ils passaient, Scrooge les nommait un à un. D'où lui venait ce transport à les voir? pourquoi son œil morne brillait-il? pourquoi son cœur bondissait-il à l'unisson de leur marche légère? pourquoi était-il ravi d'aise rien qu'à les entendre se souhaiter une

joyeuse Noël, une joyeuse nouvelle année, comme ils se séparaient aux carrefours et aux routes de traverse pour gagner le logis? Que signifiait, pour Scrooge, une joyeuse Noël? Fi de la Noël et de ses joies! il l'avait dit: Quel profit en avait-il jamais tiré?

« L'école n'est pas tout à fait déserte, dit l'Esprit: un enfant délaissé, oublié de ses proches, y est resté seul. »

Scrooge dit qu'il le savait, et sanglota...

Ils quittèrent la grande route pour prendre une allée bien connue. Elle conduisait à une maison en briques, d'un rouge terne, surmontée d'un petit dôme où pendait une cloche; une girouette tournait au-dessus. C'était une grande maison qui avait vu de meilleurs jours. Ses vastes dépendances étaient inhabitées, ses murs humides et verdâtres, ses fenêtres brisées, sa porte hors des gonds. Les poules gloussaient et couvaient dans les écuries; l'herbe croissait, haute et touffue, sous les remises et les hangars. Au dedans, elle n'avait pas gardé plus de vestiges de son ancienne splendeur. De chaque côté du sombre vestibule s'ouvraient de nombreuses pièces, spacieuses, froides et pauvrement meublées. Il y avait dans l'air une odeur terreuse, et partout une nudité glaciale qui réveillait, je ne sais comment, l'idée de se lever trop tôt, de manger trop peu.

Scrooge et l'Esprit, avançant toujours, se dirigèrent vers une porte à l'extrémité du vestibule. Elle céda devant eux et leur montra une salle basse, mélancolique, nue, que rendait encore plus triste et plus dénuée une interminable rangée de bancs et de pupitres en sapin. Devant l'un d'eux, et près d'un faible feu, un enfant solitaire lisait. Scrooge s'assit à l'autre bout du banc, et pleura sur ce pauvre *lui*, délaissé, comme de coutume, et seul!

Nul lointain écho de la maison; nul petit cri de souris derrière les boiseries; aucun bruissement, pas une goutte échappée à la pompe à demi gelée dans la noire arrière-cour, pas un soupir du vent parmi les branches sans feuilles du peuplier qui languissait auprès, pas le bruit du battant d'une armoire vide, non, pas le plus léger petillement du charbon à demi éteint, qui ne tombât sur le cœur de Scrooge, ne l'amollît et n'en tirât des larmes.

L'Esprit lui toucha le bras, et, du doigt, désigna cet autre lui-même, cet écolier absorbé dans sa lecture.

Tout à coup un homme vêtu à l'orientale, merveilleusement réel et distinct aux regards, apparut derrière la fenêtre; une cognée pendait à sa ceinture, et il conduisait par la bride un âne chargé de bois.

« Ali-Baba! c'est Ali-Baba! s'écria Scrooge en extase; c'est ce cher vieux, brave Ali-Baba! Oui, oui! oh! je le reconnais! Un jour de Noël, où l'enfant solitaire — pauvre enfant! — était resté là seul, tout seul, *il* vint pour la première fois, comme aujourd'hui, ce même Ali-Baba! — et Valentin, et son sauvage frère Ourson, les voilà qui passent! et celui... comment s'appelait-il donc?... qui, tout endormi, fut déposé en caleçon aux portes de Damas... le voyez-vous?... Et le palefrenier du sultan que le génie avait enchanté la tête en bas, les pieds en air. Le voilà! c'est bien fait! j'en suis bien aise! dit Scrooge; aussi, pourquoi s'avisait-il d'épouser la princesse! »

Entendre Scrooge se récrier avec une chaleureuse vivacité sur de pareilles visions, d'une voix qui tenait du rire et des larmes, voir sa figure rougir et s'animer! Ses confrères de la cité l'eussent cru fou!

« Voilà le perroquet! s'écria encore Scrooge. Voilà bien son corps vert, sa queue jaune, et sa houpe rouge. C'est bien lui! « pauvre Robinson Crusoé! » cria l'oiseau à son maître, qui revenait de faire le tour de son île: « Pauvre Robinson Crusoé? où êtes vous allé, Robinson Crusoé? » Robinson croyait rêver; mais non. C'était le perroquet; vous savez? et Vendredi, le voici qui court vers la crique... Il y va de la vie! allons courage. Hallo! ho! Vendredi! »

Puis, par une de ces brusques transitions, depuis longtemps étrangères à son humeur, Scrooge fit un retour sur lui-même: « Pauvre enfant, pauvre moi! dit-il, et il pleura.

« Je voudrais..., balbutia-t-il, en mettant la main à son gousset et regardant autour de lui, après s'être essuyé les yeux du revers de sa manche; je voudrais... mais il est trop tard, à présent.

— Quoi? demanda l'Esprit.

— Rien, dit Scrooge, presque rien. Hier soir, un enfant s'est arrêté à ma porte pour chanter un Noël, je regrette de ne lui avoir pas donné quelque chose, voilà tout. »

L'Esprit sourit d'un façon pensive, et fit un mouvement de la main, en disant : « Passons outre : à une autre Noël ! »

Comme il parlait, la figure de Scrooge enfant grandit, la classe devint de plus en plus sombre, de plus en plus sale. Les boiseries s'étaient fendues, les panneaux quittaient les murs vermoulus, les fenêtres aux vitraux ternes et fêlés ne fermaient plus; des plâtres tombés du plafond, laissaient voir à nu des lattes. D'où venait cette ruine? Scrooge ne le savait pas plus que vous et moi. Ce qu'il savait, c'est que c'était réel ; les choses s'étaient passées ainsi.

Il était encore là, seul toujours, quand tous les autres écoliers rentraient chez eux pour y passer les joyeux congés de Noël.

Il ne lisait pas cette fois, il arpentait de long en large, d'un air désolé. Le vieux Scrooge regarda l'Esprit, et, secouant tristement la tête, il jeta un coup d'œil plein d'anxiété vers la porte. Elle s'ouvrit; une petite fille, beaucoup plus jeune que le jeune garçon, s'élança d'un bond vers lui, jeta ses deux bras autour de son cou, l'embrassa, et l'embrassa encore, en l'appelant : « Cher, cher frère ! je viens te chercher pour te ramener, frère chéri ! disait l'enfant, en frappant dans ses petites mains, et s'interrompant par des éclats de rire : Tu vas revenir chez nous !

— Chez nous, petite Fanny? reprit l'écolier.

— Oui, dit l'enfant, la joie débordant de son cœur : chez nous, et pour tout de bon cette fois! pour toujours ! toujours ! Papa est devenu si doux, si patient, que la maison est un vrai paradis! L'autre soir, comme j'allais me coucher, il m'a donné une petite tape d'amitié sur la joue ; je n'ai pas eu peur, et je lui ai demandé s'il voulait te permettre de revenir de l'école. Il a dit oui, et me voilà ici tout exprès pour t'emmener en voiture. Tu es quasi un homme à présent, continua la petite fille, ouvrant de grands yeux; tu ne reviendras plus jamais à l'école. Nous passerons ensemble toutes les fêtes de Noël, et tu verras quel gai, quel joyeux temps !

— Tu es quasi une femme aussi, toi, petite sœur ! s'écria le jeune garçon. »

La fillette frappa de nouveau dans ses mains, essaya d'atteindre le visage du grand frère, et, n'y pouvant parvenir, elle éclata de rire, et se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser ; puis, avec une enfantine impatience, elle commença à le tirer

vers la porte, lui qui ne demandait pas mieux que de la suivre.

Une voix de stentor cria dans le vestibule :

« Descendez la malle du jeune Scrooge. »

Et le maître parut en personne. Jetant à l'écolier un regard de farouche condescendance, il lui fit venir la chair de poule rien qu'en lui tendant la main. Il le conduisit ensuite, avec sa sœur, dans une véritable glacière, un salon, où les cartes qui tapissaient les murs, et les globes célestes et terrestres qui décoraient les rebords des fenêtres, semblaient tout rétrécis et racornis de froid. Ici, le maître de la maison leur fit les honneurs d'un carafon de vin des plus pâles et d'un gâteau on ne peut plus rassis. Il envoya, en même temps, son maigre serviteur demander au postillon s'il ne prendrait pas quelque chose; mais celui-ci s'en excusa, disant que si c'était du même tonneau que ce qu'il avait déjà pris, il préférait s'en abstenir. Dès que la malle de Scrooge fut solidement attachée derrière la chaise de poste, les enfants prirent congé de grand cœur et se hissèrent dans la voiture, qui descendit gaiement l'avenue, les roues faisant voler un tourbillon de givre et de neige, enlevé aux branches épineuses des pins.

« Ce fut toujours une créature délicate, qu'un souffle eût jeté bas, dit l'Esprit; un faible corps, animé d'un grand cœur.

— Oui, s'écria Scrooge, un bon et grand cœur! Vous avez raison, Esprit. Je ne vous démentirai pas, Dieu m'en garde!

— Elle mourut femme, poursuivit l'Esprit, laissant, je crois, des enfants?

— Un... un seul, reprit Scrooge.

— C'est juste! votre neveu? »

Scrooge semblait mal à l'aise... Il répondit brièvement :

« Oui. »

Il n'y avait qu'une minute qu'ils avaient quitté l'école, et déjà ils se trouvaient au milieu d'une grande ville, dans une rue des plus fréquentées. Des ombres de passants allaient et venaient; des fantômes de charrettes et de voitures circulaient, se mêlaient, s'accrochaient, avec tout le mouvement, tout le tumulte de la vie réelle. Il était évident, à l'aspect des boutiques, qu'on était encore aux approches de Noël : il faisait nuit; les réverbères étaient allumés.

L'Esprit s'arrêta à la porte d'une boutique, et demanda à Scrooge s'il la connaissait.

« Si je la connais! c'est là que j'étais apprenti. »

Ils entrèrent. A la vue du vieux marchand en perruque ronde, perché derrière le comptoir, sur un tabouret si haut, que peu s'en fallait qu'il ne heurtât le plafond de sa tête, Scrooge s'écria avec hilarité :

« Eh! c'est le vieux Fezziwig; Dieu le bénisse! Fezziwig encore en vie! »

Le marchand posa sa plume, et regarda la pendule, qui marquait sept heures; il se frotta les mains, rajusta son ample veste, éclata de rire de la tête aux pieds, appelant, d'une voix pleine, sonore, grasse et joviale :

« Ebenezer! Dick! où êtes-vous? »

Le passé d'Ebenezer Scrooge, sous la figure d'un jeune homme, accourut à cet appel, suivi de son compagnon, l'autre apprenti.

« Dick Wilkin en personne, dit le vieux Scrooge à l'Esprit; c'est lui; le voilà bien! Il m'était fort attaché; pauvre Dick!... brave Dick!... »

Et Scrooge soupira deux fois.

« Allons, mes garçons! reprit Fezziwig, plus de travail ce soir; c'est la veille de Noël, Dick! la Noël, Ebenezer! Qu'on ferme la boutique, en moins de temps que je n'en mettrai à compter jusqu'à dix, cria le vieux Fezziwig, frappant dans ses mains. »

Il fallait voir avec quel zèle les apprentis obéirent. Chacun courut dans la rue, un volet sur l'épaule... un, deux trois; la fermeture était ajustée; — quatre, cinq, six! — la barre mise et vissée; — sept, huit, neuf; — ils étaient de retour, haletants comme des chevaux de course.

« Hé! ho! s'écria le vieux Fezziwig, sautant à bas du tabouret avec une merveilleuse agilité; débarrassez la boutique, enfants; faites de la place, beaucoup de place; qu'on ait ses coudées franches! Enlevez, Dick! alerte, Ebenezer!

Que n'eussent-ils pas enlevé à l'ordre du patron, sous son œil! Ce fut l'affaire d'une minute : meubles, ballots, tout disparut, comme s'il n'en devait plus jamais être question. Le plancher fut balayé et arrosé; les lampes brûlèrent avec un redou-

blement d'éclat ; le feu pétilla dans l'âtre, et le magasin devint un salle de bal, aussi chaude, aussi sèche, aussi bien illuminée, que vous en pouvez désirer par une froide nuit d'hiver.

Le joueur de violon parut avec son cahier de musique ; il marcha droit au grand pupitre de M. Fezziwig, qu'il métamorphosa en orchestre. Pendant qu'il accordait l'instrument, Mme Fezziwig fit son entrée, sous la forme d'un vaste et substantiel sourire, ayant à sa suite les trois miss Fezziwig, trois astres rayonnants, accompagnés de six satellites ou prétendants, dont elles avaient incendié les cœurs. Ensuite, vinrent, à leur tour, tous les commis et filles de boutique, qui, de près ou de loin, prenaient part au négoce ; puis la servante, avec son cousin le boulanger ; puis la cuisinière, avec le laitier, ami intime de son frère ; puis le petit patronet du pâtissier en face, qu'on disait condamné au supplice de Tantale, à voir et à façonner force pâtés, sans y goûter jamais ; puis la petite bonne qui demeurait deux portes plus bas, celle dont la maîtresse, disait-on, ne se faisait faute de tirer les oreilles. Tous vinrent à la queue, quelques-uns hardiment, d'autres avec timidité, ceux-ci avec grâce, ceux-là avec gaucherie, poussant ou poussés, n'importe, mais se faufilant, tant bien que mal, dans la salle de bal ; et, une fois là, partant tous ensemble, vingt couples à la fois, faisant la chaîne des dames, et des passes sans nombre ; le vieux couple menant la bande, et embrouillant régulièrement les figures, tournant à droite quand il fallait tourner à gauche, et descendant quand il fallait monter, de sorte que chaque danseuse ne retrouvait plus son danseur, ni chaque cavalier son vis-à-vis. Lorsque la joyeuse confusion fut à son comble, le vieux Fezziwig, frappant des mains pour animer la danse, s'écria :

« A merveille ! voilà qui va bien ! »

De son côté, le violon, plongeant sa face rubiconde dans une vaste cruche de *porter*, en sortit plus radieux, et, dédaignant le repos, recommença de plus belle, avant qu'aucun danseur eût repris son rang, s'escrimant et s'évertuant à faire croire que l'ancien ménétrier, épuisé de fatigue et reporté chez lui sur un brancard, avait cédé la place à un nouvel athlète, résolu d'éclipser son prédécesseur, ou de mourir à la peine.

Il y eut force petits jeux, gages touchés, avec des reprises de danse dans les entr'actes, force gâteaux, force *negus* ; enfin un

énorme aloyau rôti, un gigantesque morceau de bœuf salé, flanqués de petits pâtés, et de la bière à flots. Mais le grand événement de la soirée vint après le bouilli et le rôti; le joueur de violon (habile compère, qui entendait son métier!) se mit à râcler l'air de *la Boulangère*. Le bonhomme Fezziwig prit par la main Mme Fezziwig, et se plaça en tête des vingt-quatre couples, tous danseurs déterminés; gens qui ne badinaient pas et qui prétendaient bien sauter tout leur soûl, non marcher en mesure.

Aussi quelle tâche! Mais ils auraient été deux fois, quatre fois autant, que le bonhomme Fezziwig leur eût tenu tête à tous; et Mme Fezziwig, donc? elle était digne en tous points de son agile partenaire, et si je connaissais un plus bel éloge, je le lui donnerais. Les mollets de M. Fezziwig étaient phosphorescents : de tous les points de la danse, ils brillaient comme la pleine lune. Impossible de prédire la minute d'avant où ils seraient la minute d'après. Quand M. et Mme Fezziwig s'en furent tirés à leur honneur, qu'ils eurent exécuté toutes les figures : « En avant! en arrière! un tour de mains! jetez! balancez! chassez! croisez et à vos places! » l'infatigable Fezziwig battit des entrechats entre ciel et terre, puis, triomphant et radieux, retomba droit sur ses pieds.

Ce fut le bouquet. La pendule sonna onze heures; le bal domestique était fini. Le maître et la maîtresse de la maison, postés de chaque côté de la porte, échangèrent de cordiales poignées de mains avec leurs convives, souhaitant à chacun et à chacune en particulier une joyeuse Noël! Les hôtes congédiés, vint le tour des apprentis : ils eurent leur part de bons souhaits! puis les voix, les rires, moururent dans le lointain, et les jeunes gens regagnèrent leurs lits cachés sous le comptoir de l'arrière-boutique.

Pendant que tout ceci se passait, Scrooge avait agi comme un homme hors de lui. Son cœur, son âme, retournant en arrière, s'épanouissaient avec l'Ébenezer de jadis. En proie à la plus vive agitation, il reconnaissait tout, retrouvait tout, se rappelait tout, jouissait de tout. Ce ne fut qu'après avoir vu disparaître sa rayonnante face d'autrefois, et la figure non moins radieuse de son camarade Dick, qu'il se souvint que l'Esprit était là, le contemplant à la lueur du jet de flamme qui brûlait de plus en plus clair.

« Peu de chose, vraiment, dit l'Esprit, pour éveiller tant de joie et de reconnaissance chez ces jeunes fous !

— Peu ! » s'écria Scrooge.

L'Esprit lui fit signe d'écouter ; les deux apprentis se répandaient en éloges sur leur patron Fezziwig.

« Eh bien, poursuivit l'Esprit, ne le disais-je pas ? De quoi s'agit-il ? de deux ou trois méchantes livres sterling d'argent terrestre prodiguées par ce vieux sot : beau sujet d'extase !

— Oh ! ce n'est pas l'argent ! s'écria Scrooge, échauffé par cette remarque, et parlant à son insu comme le Scrooge d'autrefois. Il ne s'agit pas de cela, Esprit, mais de notre joie ou de notre tristesse, qui dépendent du patron. Il est en son pouvoir de nous rendre la besogne accablante, ou légère, d'en faire un plaisir ou une peine ; et ce pouvoir consiste en regards, en paroles, choses frivoles, passagères, sans importance, et qui pourtant donnent plus de bonheur que des monts d'or n'en sauraient acheter... »

Le regard de l'Esprit pesait sur lui ; il le sentit et s'arrêta.

« Qu'y a-t-il ? demanda l'ombre.

— Rien, presque rien, répliqua Scrooge.

— Mais quoi, encore ?

— Ah ! dit Scrooge, je ne sais ! mais il me semble que j'aimerais à pouvoir dire un mot ou deux à mon pauvre commis... Voil tout. »

Scrooge l'adolescent éteignait sa chandelle au moment où le vieux Scrooge parlait ainsi, et l'Esprit et le vieillard se retrouvèrent, encore une fois, côte à côte, en plein air.

« Mon temps approche, murmura l'Esprit. Hâtons-nous ! »

Cette observation ne s'adressait ni à Scrooge, ni à aucune créature visible. Elle n'en produisit pas moins un effet immédiat. Scrooge se revit en personne, moins jeune que l'instant d'avant, mais toujours dans la primeur de la vie ; ses traits n'étaient pas encore aiguisés, contractés, endurcis en anguleux contours, tels enfin qu'ils devinrent plus tard. Pourtant l'avarice et les soucis y marquaient déjà leur empreinte. L'œil couvert, soupçonneux, avide, indiquait, par l'inquiète mobilité de la prunelle, de quel côté se projetterait l'ombre du vice qui s'enracinait au cœur. Le jeune homme n'était pas seul : à ses côtés était assise une belle jeune fille, vêtue de noir, et dont les

yeux humides de larmes réfléchissaient la lumière qui émanait de l'Esprit.

« Qu'importe! dit-elle, surtout pour vous! Une nouvelle idole m'a remplacée dans votre cœur. Ah! si jamais elle peut devenir ce que je me flattais d'être un jour, une source de consolation et de joie, je n'ai plus de juste cause d'affliction.

— Bah! Quelle est donc cette idole? répliqua le jeune homme.

— L'or, dit-elle.

— Voilà bien, reprit-il, l'injustice du monde. Il n'est rien qu'il redoute et méprise autant que la pauvreté, rien qu'il condamne plus que l'ambition de s'enrichir.

— Vous ne le craignez que trop, ce monde, répondit-elle avec douceur; vous avez sacrifié à ses jugements iniques. J'ai vu s'éteindre l'une après l'autre vos plus nobles aspirations jusqu'à ce qu'une passion dévorante, le sordide amour du gain, vous eût absorbé tout entier! N'est-ce pas ainsi?

— Eh bien, après? En supposant que les années m'aient rendu plus sage, s'ensuit-il que je sois changé pour vous? »

Elle secoua la tête.

« Le suis-je, oui ou non?

— Nos engagements datent de loin, dit-elle, d'un temps où, pauvres tous deux, nous étions contents de l'être jusqu'à ce que, grâce à une patiente industrie, notre sort se fût amélioré : aujourd'hui vous êtes changé, *vous;* alors, vous étiez tout autre!

— Alors, je n'étais qu'un enfant, reprit-il avec impatience.

— Voilà! votre conscience parle; elle vous dit que vous n'êtes plus ce que vous étiez, tandis que moi je suis restée la même. Ce qui nous promettait tant de félicité lorsque nous n'avions qu'un cœur et qu'une âme, se tournerait trop vite en amertume aujourd'hui que nous sommes deux. Je ne vous dirai pas combien de fois j'ai repoussé cette pensée, ni ce qu'il m'en coûte pour l'admettre. Il suffit que j'aie assez réfléchi pour vous rendre votre parole.

— L'ai-je jamais demandée?

— De vive voix? Non.

— De quelle façon alors?

— Par le changement de votre caractère, de vos goûts, de votre humeur, par votre nouveau genre de vie. Vous avez d'au-

tres vues, d'autres désirs; rien ne peut plus rendre à ma tendresse le prix qu'elle eût jadis pour vous. Si aucune promesse n'eût été échangée entre nous, continua la jeune fille, attachant sur lui un regard doux et ferme, dites, me choisiriez-vous à présent?... Oh! non! »

Un moment vaincu par la vérité de ces paroles, il se tut en dépit de lui-même, puis reprit avec effort :

« Ce non, c'est vous qui le dites?

— Plût à Dieu que je n'eusse pas à le penser! J'ai résisté longtemps. Parlez! libre aujourd'hui, me choisiriez-vous demain? Et hier même, que vous eut semblé d'une jeune fille sans dot, à vous qui, dans vos heures d'abandon près d'elle, pesez tout au poids de l'or! Eh! si un instant infidèle à votre règle unique, vous faisiez un pareil choix, ne sais-je pas avec quelle rapidité viendrait le repentir! Non, non; reprenez votre parole, je vous la rends, le cœur gros de tristesse, pour l'amour de celui que j'ai connu jadis! »

Il essaya de l'interrompre; elle détourna la tête et poursuivit :

« Il se peut — en souvenir du passé j'aime à le croire — il se peut que je vous afflige; mais un temps bien court suffira pour chasser un rêve stérile dont vous souhaitez au fond d'être délivré. Adieu, puissiez vous être heureux dans la vie que vous vous êtes faite! »

Elle se leva : ils se séparèrent.

« Esprit, dit Scrooge, assez! ramène-moi où tu m'as pris. Quel plaisir peux-tu trouver à me torturer ainsi?

— Encore une vision! dit le génie.

— Non, oh! non, pas plus! s'écria Scrooge. Ne m'en montre pas davantage. »

Mais l'impitoyable génie, le retenant entre ses bras, le contraignit à regarder de nouveau.

C'était une autre scène, un autre lieu, une pièce qui, sans être vaste ou fastueuse, réjouissait le cœur par son aspect confortable. Près du feu se tenait une charmante jeune fille, ressemblant si fort à celle qui venait de disparaître, que Scrooge crut la revoir jusqu'au moment où, belle encore, mais femme et mère, *elle* vint en personne s'asseoir de l'autre côté du foyer. La chambre était remplie de joyeux bruits, car il s'y trouvait plus

d'enfants que Scrooge, dans son émotion, n'en aurait pu compter. Au rebours des quarante enfants de la légende, agissant et parlant comme un seul, chacun de ceux-ci remuait et parlait comme quarante; aussi le tapage passait-il toute croyance; personne n'en prenait souci, néanmoins. Loin de là, mère et sœur, riant à gorge déployée, jouissaient pour leur part du folâtre ouragan. Bientôt la sœur aînée vint se mêler aux jeux. Soudain toute la bande joyeuse se rua sur elle. Fripons d'enfants, que n'eussé-je pas donné pour être l'un de vous! Pourtant, je n'aurais pu me montrer aussi sauvage que ces petits scélérats. Rien au monde n'aurait pu me résoudre à éparpiller, à tirailler ces belles tresses dorées; jamais, fût-ce pour sauver ma vie, jamais je n'aurais eu l'audace de dérober ce fin, ce délicat soulier. Quant à mesurer cette élégante taille, ainsi que le faisait en se jouant la téméraire engeance, comment m'y serais-je hasardé? Eh! mon bras, s'arrondissant à tout jamais, eût perdu le pouvoir de redevenir droit! Je l'avoue, j'aurais passionnément désiré toucher ces lèvres de rose, adresser quelque douce question qui les fît s'entr'ouvrir; glisser un regard entre les longs cils de ces yeux baissés, sans provoquer sur ces joues veloutées une soudaine rougeur, j'aurais voulu dénouer ces flots ondoyants de cheveux, dont une seule boucle deviendrait un souvenir sans prix. Bref, j'en conviens, j'aurais aimé qu'en m'accordant les priviléges de l'enfant, on me laissât les savourer en homme.

Tout à coup l'on frappe; et du centre de ce groupe tumultueux, les traits riants, les vêtements en désordre, portée par le torrent, la fille aînée s'élance pour ouvrir au père qui rentre, suivi d'un homme chargé de jouets, d'étrennes, de présents. Quel assaut livré à l'innocent porteur! Escalade, en prenant des chaises pour échelles, pêche au plongeon dans les poches, pillage général des paquets! Les petits assaillants se pendent à la cravate du pauvre hère, s'attachent aux basques de son habit; ceux-ci, dans l'ivresse de la joie et de la victoire, ménagent peu ses épaules, ou lui détachent des coups de pied dans les os des jambes. L'ouverture de chaque mystérieuse enveloppe provoque des cris d'allégresse. Puis vient l'effroyable annonce qu'on a surpris le petit nourrisson, mettant dans sa bouche la poêle à frire du ménage de la poupée, sans compter qu'on le soupçonne fort d'avoir avalé le poulet de sucre collé sur le plat de bois! et

l'inexprimable soulagement des grands et des petits, en découvrant que c'est une fausse alerte! La joie, la reconnaissance, l'extase, toutes choses impossibles à décrire. Enfin les enfants, leurs clameurs, leur délire, tout s'écoule peu à peu, et montant l'escalier quatre à quatre, va s'apaiser et s'endormir dans de blanches couchettes au sommet de la maison.

Scrooge était devenu plus attentif encore; car le maître du logis, assis à l'aise à son riant foyer, entre sa femme et sa fille, serrait la main de l'une et caressait tendrement la blonde tête de l'autre, qui s'appuyait sur son épaule. Une jeune créature aussi charmante que celle-ci, aussi riche d'espérances et d'avenir aurait pu donner à Scrooge le doux nom de père, et faire épanouir un fertile printemps au sein de son aride hiver. Il y songea, et ses yeux s'obscurcirent.

« Anne, dit le mari se tournant vers sa femme avec un sourire, j'ai vu cet après-midi un de vos anciens adorateurs.

— Qui donc?

— Ah! devinez?

— Comment devinerais-je!... Oh! j'y suis, ajouta-t-elle tout d'une haleine; c'est M. Scrooge.

— Lui-même, le richard! Je passais devant son comptoir : les volets n'étaient pas fermés, et comme sa chandelle était allumée, force a été que je le visse. Son associé se meurt, m'a-t-on dit. Il était là, tout seul, seul au monde, je crois!

— Pauvre homme! dit la femme, et elle soupira.

— Esprit, dit Scrooge d'une voix brisée, ôte-moi d'ici.

— Tu étais prévenu que je te montrerais les ombres des choses passées, telles qu'elles ont été. Ne me blâme pas de ce qu'elles ne sont pas autres.

— Enlève-moi d'ici! s'écria Scrooge, je n'y peux plus tenir! »

Il se tourna vers l'Esprit et vit, par un étrange prodige, les traits divers de toutes les figures, naguère évoquées, se succéder, réflétées, et luttant sur ce visage douteux.

« Laisse-moi! retournons! enlève-moi! ne me hante pas plus longtemps! »

Dans la lutte, si l'on peut l'appeler ainsi; car l'Esprit, sans résistance apparente, ne cédait à aucun des efforts de son adversaire, Scrooge observa que le jet de lumière brûlait avec une

grande intensité; avisant alors l'éteignoir sous le bras du fantôme, il s'en saisit et l'en coiffa brusquement.

L'Esprit s'affaissa, recouvert par le noir chapeau. Mais quoique Scrooge pesât sur l'éteignoir de toutes ses forces, impossible d'éteindre la clarté qui s'échappait des bords, et qui, rayonnant à l'entour, traçait sur le plancher une ondoyante auréole.

Épuisé, accablé d'un irrésistible assoupissement, Scrooge crut, par une sensation indistincte, se retrouver dans sa chambre. Il fit un dernier effort en appuyant sur l'éteignoir; puis ses mains se relâchèrent, s'ouvrirent, et il avait à peine eu le temps de regagner son lit, qu'il y tombait plongé dans un profond sommeil.

DICKENS,

traduction de L. Sw. BELLOC.

ALBUM.

SEPTILOGIE.

Depuis quelques jours, on ne parle, dans le monde théâtral, que du trait d'audace d'Alexandre Dumas, qui forge en ce moment un drame en deux représentations, et l'on ne parle pas de M. Eugène Sue, qui élabore une pièce en sept journées.

Sept journées, ni plus ni moins, juste le temps que le Créateur a mis à faire le *scenario* du monde. Cette pièce, qui aura pour titre *le Juif Errant,* commencera le lundi pour finir le dimanche.

1re JOURNÉE. — *Jérusalem.*

La Passion de Jésus-Christ. — Hérode et Ponce-Pilate délibèrent; condamnation par Hérode; ablution par Pilate, sur un air de Pilati. — Marche du Christ au Calvaire. — Hasaverus-Isaac Laquedem repousse l'Homme-Dieu en lui disant : « Avance et marche donc, je ferre mes talons. » — L'Homme-Dieu répond : « Tu marcheras toi-même pendant plus de mille ans; la Porte-Saint-Martin finira ton destin. » Le Juif Errant part pour errer. Pauvre hère! dit sa femme. — Tableau.

2e JOURNÉE. — *La Sibérie.*

Le théâtre représente de la neige avec deux pas au milieu. — A droite, rien; à gauche et au fond, la même chose. — La scène, qui se passe on ne sait pas quand, établit on ne sait pas quoi. — Profond silence. — Le soleil, qui n'était pas visible, se

couche, et la lune qu'on ne voit pas, se lève. — Une musique grave, simple, touchante, solennelle, éternelle, hyperboréenne, calme, passionnée, brûlante, glaciale, remplace la parole qui aurait nui à l'action. — Tableau.

3e JOURNÉE. — *Morok.*

Morok parle à ses animaux; ils sont quatre, dont une panthère noire, un tigre blanc, un lion bleu et un géant rouge. — Arrivée de Dagobert, de Blanche, de Jovial, de Rose et de Rabat-Joie. — Lessivage, tapage, étranglage et carnage. Jovial expire en criant : Vive l'empereur ! — Tableau.

4e JOURNÉE. — *Tableau d'Inde.*

Le prince Djalma dort, un Indien dort, un singe dort, un serpent dort, tout dort, y compris un condor. — Le prince Djalma, endormi, va être étranglé par un serpent engourdi, mais un Indien somnambule magnétise le serpent et tatoue le prince. — Tableau.

5e JOURNÉE. — *La maison de Rodin.*

Rodin se mouche, le père d'Aigrigny éternue, la princesse de Saint-Dizier s'écrie : Dieu vous bénisse ! — Merci ! fait Rodin, les millions de milliasses sont à nous. Prêtez-moi cent sous pour acheter des lunettes vertes. — D'Aigrigny donne sa bénédiction. — Tableau.

6e JOURNÉE. — *Une maison de santé.*

Tout le monde est malade. — Dagobert, qui a mis son bonnet à l'envers, arrive droit comme un pieu ; la Mayeux le suit droite comme un Z. — Scène d'effraction et d'escalade avec des circonstances dégradantes. — Tableau.

7e ET DERNIÈRE JOURNÉE. — *Trrremblement.*

Dagobert meurt, sa femme meurt, Djalma meurt, Rodin

meurt tout le monde meurt, même ceux qui sont déjà morts. — Frédéric Lemaître qui se porte bien ressuscite, et le public crie bravo ! — Tableau.

CONSEILS A UNE PARISIENNE.

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous ;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.
Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris ;
Et de pied en cap, être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.
Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien ;
Joindre, comme vous, à l'étourderie,
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.
Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête
Et tourner la tête
Aux plus orgueilleux ;
Être en même temps et de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.
Je détesterais, avant toute chose,
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune,
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant, et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur!
Ah! que la pâleur est d'un bel usage!
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.
Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.
Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne;
Pourtant il en faut.
Je ne voudrais pas, à la contredanse,
Sans quelque prudence
Livrer mon bras nu;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.
Si mon fin corset si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.
Chacun, en valsant, vient sur votre épaule
Réciter son rôle
D'amoureux transi;
Ma beauté du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.
Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté,

Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse.
Comme ma richesse,
J'aurais ma fierté.
Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très-inconstants.
Il faut éviter surtout leurs moustaches;
Cela fait des taches
Les trois quarts du temps.
Quand on est coquette, il faut être sage.
L'oiseau de passage,
Qui vole à plein cœur,
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

ALFRED DE MUSSET.

—

Une vieille domestique entra un jour, au Mans, dans un riche cabinet de peintures : une copie du tableau d'Ary Scheffer s'y trouvait. A sa vue, la vieille servante s'arrêta; puis, rappelant ses souvenirs : — Voilà Charlotte Corday, dit-elle en montrant la pâle et noble figure de l'héroïne. — Comment le savez-vous? lui demanda son maître. — Et alors la vieille femme raconta une étrange chose : Vers l'époque où mourut Charlotte Corday, un jeune homme vint habiter Vibraye avec sa mère; il était originaire de Normandie, et portait le nom de Franquelin. Ce jeune homme était en proie à une continuelle mélancolie; on le disait atteint d'une maladie de poitrine, et il ne fut pas longtemps sans mourir. La vieille femme, qui était jeune alors, et qui le servait, le voyait souvent en contemplation devant une miniature qui ne le quittait pas, ou lisant des lettres qu'il arrosait de ses larmes. Elle se hasarda un jour à l'interroger.— Ce portrait, lui répondit-il, est celui d'une femme que j'ai aimée, de Charlotte Corday; ces lettres aussi sont les siennes, et, quand je serai mort, je veux que les lettres et le portrait soient ensevelis avec moi. — Il mourut, et sa dernière volonté fut obéie, en sorte que les vers du tombeau eurent à dévorer, avec la dépouille du jeune

homme, ces traits que tant de peintres ont cherchés en vain, ces lettres dont l'histoire et le roman auraient eu tant de bonheur à pénétrer le mystère..... Ce récit nous a fait songer, et il nous est revenu à la mémoire quelques passages d'une lettre de Charlotte : « Une imagination vive, un cœur sensible, promettaient » une vie bien orageuse; je prie ceux qui me regretteraient de » le considérer. » Qui lui avait donc révélé, à cette jeune fille, les facultés ardentes de son cœur ? Qui lui avait appris à prévoir les orages de l'avenir ? Et quand les volontaires du Calvados, enrôlés le 7 juillet pour l'armée de Wimpffen, défilent sous ses regards; quand Pétion lui demande avec une intention marquée :— Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas ?—elle oublie de nous dire ce qu'elle a répondu à Pétion !... Pourquoi le jeune homme de Vibraye ne serait-il pas un des volontaires du 7 juillet 1793 ?

—

On vient de découvrir à la Nouvelle-Hollande un gigantesque amphibie que les naturels appellent Bunyip. Il se promène dans l'eau à la manière des grenouilles. A terre, il marche debout sur ses jambes de derrière, comme l'orang-outang ou le poungo. Sa taille est de quinze pieds. Cet animal est d'une grande férocité. Ses nageoires de devant lui servent de bras pour étouffer sa proie. Il a dévoré deux femmes près des lacs de Barwon, et un sauvage nommé Mumbowran montre, pour rien, les traces de ses ongles, qui lui ont déchiré la poitrine. Ce monstre a dans sa forme quelque chose de l'alligator et de l'oiseau. Malgré l'exactitude de ces renseignements, nous n'hésitons pas à croire que ce vautour aquatique n'ira pas loin, et qu'en langue austrasienne Bunyip signifie tout bonnnement CANARD.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

EN VENTE

A LA

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMP[ie].

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, par Thiers; *dition illustrée* de 80 grandes planches tirées à part et d'une rande quantité de vignettes imprimées dans le texte, 'après les dessins de Vernet, Raffet et les principaux ta-leaux du musée de Versailles; 80 livraisons de 16 pages nviron, qui formeront 2 gros volumes grand in-8°, jésus élin.

— Le même ouvrage, belle édition, 5 vol. gr. in-18, for-at Charpentier, avec 10 gravures.

— Le même ouvrage, édition ordinaire, 10 vol. petit in-8° nglais.

— ATLAS DE 50 CARTES pour le Consulat et l'Empire, ublié sous la direction de M. Thiers.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par hiers; *édition illustrée* de 40 grandes planches et d'un ma-nifique portrait de l'auteur gravé sur acier : 2 gros vol. in-8°, onforme à l'Histoire du Consulat, du même auteur.

VADE-MECUM DES JOUEURS DE WHIST, par un ama-ur; 1 joli volume, papier vélin satiné.

LES MYSTÈRES DE BRUXELLES, par Suau de Varen-s ; 8 vol. grand in-18, papier vélin satiné.

MÉDECINE DES FAMILLES ou méthode hygiénique et rative par les cigarettes de camphre, les camphatières giéniques, l'eau sédative, etc., contre une foule de maux nts à guérir, ou même incurables et chroniques, qui ne ré-ament pas ou ne réclament plus la présence du médecin, bien enfin qu'on est condamné à soulager en son absence; r F.-V. Raspail : 1 vol. in-32.

DE L'ACTION DU CAFÉ, DU THÉ ET DU CHOCOLAT r la santé, par Saint-Arroman; 1 vol in-32.